

QUESTIONS

SUR

L'ENCYCLOPÉDIE,

PAR

DES AMATEURS.

NOUVELLE EDITION,

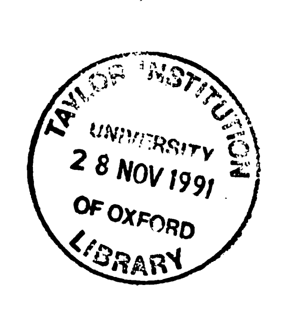
REVUE, CORIGÉE ET AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR.

TOME PREMIER.



A LONDRES,

M. DCC. LXXIV.



TABLE

DES ARTICLES CONTENUS

DANS CE VOLUME.

† 3

FIN DE LA TABLE.

AVIS DES ÉDITEURS.

On n'a pas jugé à propos de répéter les articles des QUESTIONS SUR L'ENCYCLOPÉDIE *qui se trouvent déja en tout ou en partie dans les volumes précédens des* MÉLANGES; *ou qui sont à peu près semblables. Cependant nous n'oserions assurer, vû le grand nombre de piéces dont cette Collection est composée, qu'il ne s'en trouve aucune à double, ou prséentée sous diverses formes. Il y a d'ailleurs des vérités, dit monsieur* DE VOLTAIRE, *en plusieurs endroits de ses ouvrages, que l'on ne saurait trop souvent répéter. Le lecteur voudra donc bien user d'indulgence à notre égard & croire que nous avons examiné & confronté avec le plus grand soin toutes les parties de cette belle collection; & que nous n'en avons inséré aucune à double à dessein d'en multiplier mal à propos les volumes.*

INTRODUCTION.

QUelques gens de lettres qui ont étudié l'encyclopédie ne proposent ici que des questions, & ne demandent que des éclaircissemens; ils se déclarent douteurs & non docteurs. Ils doutent surtout de ce qu'ils

avancent; ils refpectent ce qu'ils doivent refpecter; ils foumettent leur raifon dans toutes les chofes qui font au-deffus de leur raifon, & il y en a beaucoup.

L'encyclopédie eft un monument qui honore la France; auffi fut-elle perfécutée dès qu'elle fut entreprife. Le difcours préliminaire qui la précéda était un veftibule d'une ordonnance magnifique & fage qui annonçait le palais des fciences; mais il avertiffait la jaloufie & l'ignorance de s'armer. On décria l'ouvrage avant qu'il parût; la baffe littérature fe déchaîna; on écrivit des libelles difamatoires contre ceux dont le travail n'avait pas encor paru.

Mais à peine l'encyclopédie a-t-elle été achevée que l'Europe en a reconnu l'utilité; il a falu réimprimer à Genève & augmenter cet ouvrage immenfe qui eft de vingt-deux volumes *in-folio*; on l'a contrefait en Italie; & des théologiens même ont embelli & fortifié les articles de théologie à la manière de leur pays; on le contrefait chez les Suiffes: & les aditions dont on le charge font fans doute entiérement opofées à la méthode italienne, afin que le lecteur impartial foit en état de juger.

Cependant cette entreprife n'apartenait qu'à la France; des Français feuls l'avaient conçue & exécutée. On en tira quatre mille deux cent cinquante exemplaires, dont il ne refte pas un feul chez les libraires. Ceux qu'on peut trouver par un hazard

heureux se vendent aujourd'hui dix-huit cent francs; ainsi tout l'ouvrage parait avoir opéré une circulation de sept millions six cent cinquante mille livres. Ceux qui ne considéreront que l'avantage du négoce verront que celui des deux Indes n'en a jamais aproché. Les libraires y ont gagné environ cinq cent pour cent, ce qui n'est jamais arivé depuis près de deux siècles dans aucun commerce. Si on envisage l'économie politique, on verra que plus de mille ouvriers, depuis ceux qui recherchent la première matière du papier jusqu'à ceux qui se chargent des plus belles gravures, ont été employés & ont nouri leurs familles.

Il y a un autre prix pour les auteurs, le plaisir d'expliquer le vrai, l'avantage d'enseigner le genre-humain, la gloire; car pour le faible honoraire qui en revint à deux ou trois auteurs principaux, & qui fut si disproportionné à leurs travaux immenses, il ne doit pas être compté. Jamais on ne travailla avec tant d'ardeur & avec un plus noble désintéressement.

On vit bientôt des personnages recommandables dans tous les rangs, oficiers-généraux, magistrats, ingénieurs, véritables gens de lettres, s'empresser à décorer cet ouvrage de leurs recherches, souscrire & travailler à la fois: ils ne voulaient que la satisfaction d'être utiles; ils ne voulaient point être connus; & c'est malgré eux qu'on a imprimé le nom de plusieurs.

Le philosophe s'oublia pour servir les hommes; l'intérêt, l'envie & le fanatisme ne s'oublièrent pas. Quelques jésuites qui étaient en possession d'écrire sur la théologie & sur les belles-lettres pensaient qu'il n'apartenait qu'aux journalistes de Trévoux d'enseigner la terre; ils voulurent au moins avoir part à l'encyclopédie pour de l'argent: car il est à remarquer qu'aucun jésuite n'a donné au public ses ouvrages sans les vendre.

Dieu permit en même tems que deux ou trois convulsionnaires se présentassent pour coopérer à l'encyclopédie; on avait à choisir entre ces deux extrêmes; on les rejetta tous deux également comme de raison, parce qu'on n'était d'aucun parti & qu'on se bornait à chercher la vérité. Quelques gens de lettres furent exclus aussi, parce que les places étaient prises. Ce furent autant d'ennemis qui tous se réunirent contre l'encyclopédie dès que le premier tome parut. Les auteurs furent traités comme l'avaient été à Paris les inventeurs de l'art admirable de l'imprimerie, lorsqu'ils vinrent y débiter quelques-uns de leurs essais: on les prit pour des sorciers, on saisit juridiquement leurs livres; on commença contre eux un procès criminel. Les encyclopédistes furent accueillis précisément avec la même justice & la même sagesse.

Un maitre d'école connu alors dans Paris, ou du moins dans la canaille de Paris, pour un très ardent convulsionnaire,

ſe chargea au nom de ſes confrères de déférer l'encyclopédie comme un ouvrage contre les mœurs, la religion & l'état. Cet homme avait joué quelque tems ſur le théâtre des marionnettes de *ſaint Médard*, & avait pouſſé la friponnerie du fanatiſme juſqu'à ſe faire ſuſpendre en croix & à paraitre réellement crucifié avec une couronne d'épines ſur la tète, le 2 Mars 1749, dans la rue *ſaint Denis*, vis-à-vis *ſaint Leu* & *ſaint Giles*, en préſence de cent convulſionnaires; ce fut cet homme qui ſe porta pour délateur; il fut à la fois l'organe des journaliſtes de Trévoux, des bateleurs de *ſaint Médard* & d'un certain nombre d'hommes ennemis de toute nouveauté, & encor plus de tout mérite.

Il n'y avait point eu d'exemple d'un pareil procès. On acuſait les auteurs non pas de ce qu'ils avaient dit, mais de ce qu'ils diraient un jour. *Voyez*, diſait-on, *la malice; le premier tome eſt plein des renvois aux derniers, donc c'eſt dans les derniers que ſera tout le venin.* Nous n'exagérons point: cela fut dit mot à mot.

L'encyclopédie fut ſuprimée ſur cette divination; mais enfin la raiſon l'emporte. Le deſtin de cet ouvrage a été celui de toutes les entrepriſes utiles, de preſque tous les bons livres, comme celui de *la ſageſſe* de *Charon*, de la ſavante hiſtoire compoſée par le ſage de *Thou*, de preſque toutes les vérités neuves, des expériences contre

l'horreur du vuide, de la rotation de la terre, de l'usage de l'émétique, de la gravitation, de l'inoculation. Tout cela fut condamné d'abord, & reçu ensuite avec la reconnaissance tardive du public.

Le délateur couvert de honte est allé à Moscou exercer son métier de maitre d'école, & là il peut se faire crucifier, s'il lui en prend envie; mais il ne peut ni nuire à l'encyclopédie, ni séduire des magistrats. Les autres serpens qui mordaient la lime ont usé leurs dents & cessé de mordre.

Comme la plupart des savans & des hommes de génie qui ont contribué avec tant de zèle à cet important ouvrage, s'ocupent à présent du soin de le perfectionner & d'y ajouter mème plusieurs volumes; & comme dans plus d'un pays on a déja commencé des éditions, nous avons cru devoir présenter aux amateurs de la littérature un essai de quelques articles omis dans le grand dictionnaire, ou qui peuvent soufrir quelques aditions, ou qui ayant été insérés par des mains étrangères, n'ont pas été traités selon les vues des directeurs de cette entreprise immense.

C'est à eux que nous dédions notre essai, dont ils pouront prendre & coriger ou laisser les articles, à leur gré, dans la grande édition que les libraires de Genève préparent. Ce sont des plantes exotiques que nous leur ofrons; elles ne mériteront d'entrer dans leur vaste collection qu'autant qu'elles seront cultivées par de telles mains; & c'est alors qu'elles pouront recevoir la vie.

QUESTIONS
SUR
L'ENCYCLOPÉDIE.

A.

NOUS aurons peu de questions à faire sur cette première lettre de tous les alphabets. Cet article de l'encyclopédie, plus nécessaire qu'on ne croirait, est de *César Du Marsais*, qui n'était bon grammairien que parce qu'il avait dans l'esprit une dialectique très profonde & très nette. La vraie philosophie tient à tout, excepté à la fortune. Ce sage qui était pauvre, & dont l'éloge se trouve à la tête du troisième volume de l'encyclopédie, fut persécuté par l'auteur de *Marie à la Coque* qui était riche; & sans les générosités du comte de *Lauraguais*, il serait mort dans la plus extrème misère. Saisissons cette ocasion de dire que jamais la nation française ne s'est plus honorée que de nos jours, par ces actions de véritable grandeur faites sans ostentation. Nous avons vu plus d'un ministre d'état encourager les talens dans l'indi-

gence & demander le ſecret. *Colbert* les récompenſait, mais avec l'argent de l'état ; *Fouquet* avec celui de la déprédation. Ceux dont je parle ont donné de leur propre bien ; & par-là ils ſont au-deſſus de *Fouquet* autant que par leur naiſſance, leurs dignités & leur génie. Comme nous ne les nommons point ils ne doivent point ſe fâcher. Que le lecteur pardonne cette digreſſion qui commence notre ouvrage. Elle vaut mieux que ce que nous dirons ſur la lettre *A* qui a été ſi bien traitée par feu monſieur *Du Marſais*, & par ceux qui ont joint leur travail au ſien. Nous ne parlerons point des autres lettres, & nous renvoyons à l'encyclopédie qui dit tout ce qu'il faut ſur cette matiere.

On commence à ſubſtituer la lettre *a* à la lettre *o* dans *français*, *françaiſe*, *anglais*, *anglaiſe*, & dans tous les imparfaits, comme, *il employait*, *il octroyait*, *il ployerait*, &c. ; la raiſon n'en eſt-elle pas évidente ? ne faut-il pas écrire comme on parle autant qu'on le peut ? n'eſt-ce pas une contradiction d'écrire *oi*, & de prononcer *ai* ? nous diſions autrefois, *je croyois*, *j'octroyois*, *j'employois*, *je ployois*. Lors qu'enfin on adoucit ces ſons barbares, on ne ſongea point à réformer les caractères : & le langage dementit continuellement l'écriture.

Mais quand il falut faire rimer en vers les *ois* qu'on prononçait *ais*, avec les *ois* qu'on prononçait *ois*, les auteurs furent bien

embaraſſés. Tout le monde, par exemple, diſait *français* dans la converſation & dans les diſcours publics. Mais comme la coutume vicieuſe de rimer pour les yeux, & non pas pour les oreilles, s'était introduite parmi nous, les poetes ſe crurent obligés de faire rimer *français* à *loix*, *rois*, *exploits*: & alors les mèmes académiciens qui venaient de prononcer *français* dans un diſcours oratoire, prononçaient *françois* dans les vers. On trouve dans une piéce de vers de *Pierre Corneille*, ſur le paſſage du Rhin, aſſez peu connue:

Quel ſpectacle d'éfroi! grand Dieu, ſi toutefois
Quelque choſe pouvait éfrayer les *François*.

Le lecteur peut remarquer quel éfet produiraient aujourd'hui ces vers, ſi l'on prononçait comme ſous François premier *pouvoit* par un *o*; quelle cacophonie feraient *éfroi*, *toutefois*, *pouvoit*, *françois*.

Dans le tems que notre langue ſe perfectionnait le plus, *Boileau* diſait:

Qu'il s'en prenne à ſa muſe allemande en *françois*;
Mais laiſſons Chapelain pour la dernière *fois*.

Aujourd'hui que tout le monde dit *français*, ce vers de *Boileau* lui-même paraîtrait un peu allemand.

Nous nous ſommes enfin défaits de cette

mauvaiſe habitude d'écrire le mot *françois* comme on écrit *ſaint François*. Il faut du tems pour réformer la manière d'écrire tous ces autres mots dans leſquels les yeux trompent toujours les oreilles. Vous écrivez encor, *je croyois*; & ſi vous prononciez *je croyois* en faiſant ſentir les deux *o*, perſonne ne pourait vous ſuporter. Pourquoi donc en ménageant nos oreilles, ne ménagez-vous pas auſſi nos yeux? pourquoi n'écrivez-vous pas *je croyais*, puiſque *je croyois* eſt abſolument barbare?

Vous enſeignez la langue françaiſe à un étranger; il eſt d'abord ſurpris que vous prononciez *je croyais*, *j'octroyais*, *j'employais*; il vous demande pourquoi vous adouciſſez la prononciation de la dernière ſyllabe, & pourquoi vous n'adouciſſez pas la précédente; pourquoi dans la converſation vous ne dites pas *je crayais*, *j'emplayais*, &c.

Vous lui répondez, & vous devez lui répondre, qu'il y a plus de grace & de variété à faire ſuccéder une diphtongue à une autre. La dernière ſyllabe, lui dites-vous, dont le ſon reſte dans l'oreille, doit être plus agréable & plus mélodieuſe que les autres; & c'eſt la variété dans la prononciation de ces ſyllabes qui fait le charme de la proſodie.

L'étranger vous répliquera; vous deviez m'en avertir par l'écriture comme vous m'en avertiſſez dans la converſation. Ne voyez-vous pas que vous m'embaraſſez beaucoup

lorsque vous ortographiez d'une façon & que vous prononcez d'une autre?

Les plus belles langues, sans contredit, sont celles où les mêmes syllabes portent toujours une prononciation uniforme. Telle est la langue italienne. Elle n'est point hérissée de lettres qu'on est obligé de suprimer ; c'est le grand vice de l'anglais & du français. Qui croirait, par exemple, que ce mot anglais *handkerchief* se prononce *ankicher?* & quel étranger imaginera que *Paon*, *Laon* se prononceront en français *Pan* & *Lan?* Les Italiens se sont défaits de la lettre *h* & de la lettre *x*, parce qu'ils ne la prononcent plus. Que ne les imitons-nous? avons-nous oublié que l'écriture est la peinture de la voix?

Vous dites *anglais*, *portugais*, *français*; mais vous dites *danois*, *suédois*; comment devinerai-je cette diférence, si je n'aprends votre langue que dans vos livres? Et pourquoi en prononçant *anglais* & *portugais*, mettez-vous un *o* à l'un & un *a* à l'autre? Pourquoi n'avez-vous pas la mauvaise habitude d'écrire *portugois*, comme vous avez la mauvaise habitude d'écrire *anglois?* En un mot ne paraît-il pas évident que la meilleure méthode est d'écrire toujours par *a* ce qu'on prononce par *a?*

A.

A, troisième personne au présent de l'in-

dicatif du verbe *avoir*. C'eſt un défaut ſans doute qu'un verbe ne ſoit qu'une ſeule lettre & qu'on exprime *il a raiſon*, *il a de l'eſprit*, comme on exprime *il eſt à Paris*, *il eſt à Lyon*.

Hodièque manent veſtigia ruris.

Il a eu choquerait horriblement l'oreille, ſi on n'y était pas acoutumé; pluſieurs écrivains ſe ſervent ſouvent de cette phraſe: *la diférence qu'il y a*, *la diſtance qu'il y a entr'eux*; eſt-il rien de plus languiſſant à la fois & de plus rude? N'eſt-il pas aiſé d'éviter cette imperfection du langage en diſant ſimplement, *la diſtance*, *la diférence entr'eux*? A quoi bon ce *qu'il* & cet *y a*, qui rendent le diſcours ſec & difus, & qui réuniſſent ainſi les plus grands défauts?

Ne faut-il pas ſurtout éviter le concours de deux *a*? *Il va à Paris*, *il a Antoine en averſion*? trois & quatre *a* ſont inſuportables; *il va à Amiens*, *& de là à Arques*.

La poëſie françaiſe proſcrit ce heurtement de voyelles.

Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne ſoit d'une voyelle en ſon chemin heurtée.

Les Italiens ont été obligés de ſe permettre cet achopement de ſons qui détruiſent l'harmonie naturelle, ces hiatus, ces bâil-

lemens que les Latins étaient ſoigneux d'éviter.

Pétrarque ne fait nulle dificulté de dire,

Muove ſi il vecchiarel canuto e bianco,
. . .   .

Dal dolce luogo ove ha ſua eta fornita.
. . .   .

L'*Arioſte* a dit :

Non ſa quel che ſia Amor :
. . .   . . .

Doveva fortuna alla chriſtiana fede.
. . .   . . .

Tanto girò che venne a una riviera
. . .   . . .

Altra aventura al buon Rinaldo accade.
. . .   . . .

Cette malheureuſe cacophonie eſt néceſſaire en italien, parce que la plus grande partie des mots de cette langue ſe termine en *a*, *e*, *i*, *o*, *u*. Le latin qui poſſéde une infinité de terminaiſons ne pouvait guère admettre un pareil heurtement de voyelles; & la langue françaiſe eſt encor en cela plus circonſpecte & plus ſévère que le latin. Vous voyez très rarement dans *Virgile* une voyelle ſuivie d'un mot commençant par une voyelle : ce n'eſt que dans

un petit nombre d'ocaſions où il faut exprimer quelque déſordre de l'eſprit ;

Arma amens capio,

ou lorſque deux ſpondées peignent un lieu vaſte & déſert,

In Neptuno Ægeo.

Homère, il eſt vrai, ne s'aſſujettit pas à cette règle de l'harmonie qui rejette le concours des voyelles, & ſurtout des A ; les fineſſes de l'art n'étaient pas encor connues de ſon tems, & *Homère* était au-deſſus de ces fineſſes ; mais ſes vers les plus harmonieux ſont ceux qui ſont compoſés d'un aſſemblage heureux de voyelles & de conſonnes. C'eſt ce que *Boileau* recommande, dès le premier chant de l'*art poëtique*.

La lettre A chez preſque toutes les nations devint une lettre ſacrée, parce qu'elle était la première : les Egyptiens joignirent cette ſuperſtition à tant d'autres : de là vient que les Grecs d'Alexandrie l'apellaient *hier'alpha* ; & comme *oméga* était la dernière lettre, ces mots *alpha* & *oméga* ſignifièrent le complément de toutes choſes. Ce fut l'origine de la cabale & de plus d'une myſtérieuſe démence.

Les lettres ſervaient de chifres & de notes de muſique ; jugez quelle foule de connaiſſances ſecrettes cela produiſit ; *a*, *b*, *c*,

d, *e*, *f*, *g*, étaient les ſept cieux. L'harmonie des ſphères céleſtes était compoſée des ſept premières lettres; & un acroſtiche rendait raiſon de tout dans la vénérable antiquité.

A, B, C, OU ALPHABET.

SI monſieur *Du Marſais* vivait encor, nous lui demanderions le nom de l'alphabet. Prions les ſavans hommes qui travaillent à l'encyclopédie de nous dire pourquoi l'alphabet n'a point de nom dans aucune langue de l'Europe. *Alphabet* ne ſignifie autre choſe que *A B*, & *A B* ne ſignifie rien, ou tout au plus il indique deux ſons; & ces deux ſons n'ont aucun raport l'un avec l'autre. *Beth* n'eſt point formé d'*alpha*; l'un eſt le premier, l'autre le ſecond; & on ne ſait pas pourquoi.

Or comment s'eſt-il pu faire qu'on manque de termes, pour exprimer la porte de toutes les ſciences? La connaiſſance des nombres, l'art de compter, ne s'apelle point *un-deux*; & le rudiment de l'art d'exprimer ſes penſées n'a dans l'Europe aucune expreſſion propre qui le déſigne.

L'alphabet eſt la première partie de la grammaire; ceux qui poſſèdent la langue arabe, dont je n'ai pas la plus légère no-

tion, pouront m'aprendre si cette langue qui a, dit-on, quatre-vingt mots pour signifier un cheval, en aurait un pour signifier l'alphabet.

Je proteste que je ne sais pas plus le chinois que l'arabe; cependant j'ai lu dans un petit vocabulaire chinois, que cette nation s'est toujours donnée deux mots pour exprimer le catalogue, la liste des caractères de sa langue; l'un est *ho-tou*, l'autre *haipien* : nous n'avons ni *ho-tou* ni *haipien* dans nos langues occidentales. Les Grecs n'avaient pas été plus adroits que nous, ils disaient *alphabet*. *Sénèque le philosophe* se sert de la phrase grecque pour exprimer un vieillard comme moi qui fait des questions sur la grammaire; il l'apelle *Skedon analphabetos*. Or cet alphabet, les Grecs le tenaient des Phéniciens, de cette nation nommée *le peuple lettré* par les Hébreux mêmes, lorsque ces Hébreux vinrent s'établir si tard auprès de leur pays.

Ier. Vol. de l'histoire de la Chine, de du Halde.

Epit. lib. 5.

Il est à croire que les Phéniciens, en communiquant leurs caractères aux Grecs, leur rendirent un grand service en les délivrant de l'embaras de l'écriture égyptiaque que *Cécrops* leur avait aportée d'Egypte. Les Phéniciens en qualité de négocians rendaient tout aisé : & les Egyptiens en qualité d'interprêtes des dieux rendaient tout dificile.

Je m'imagine entendre un marchand phénicien abordé dans l'Achaïe, dire à un Grec son

son correspondant, non-seulement mes caractères sont aisés à écrire, & rendent la pensée ainsi que les sons de la voix; mais ils expriment nos dettes actives & passives. Mon *aleph*, que vous voulez prononcer *alpha*, vaut une once d'argent; *betha* en vaut deux; *ro* en vaut cent: *sigma* en vaut deux cent. Je vous dois deux cents onces: je vous paye un *ro*: reste un *ro* que je vous dois encor; nous aurons bientôt fait nos comptes.

Les marchands furent probablement ceux qui établirent la société entre les hommes, en fournissant à leurs besoins; & pour négocier, il faut s'entendre.

Les Egyptiens ne commercèrent que très tard; ils avaient la mer en horreur: c'était leur *typhon*. Les Tyriens furent navigateurs de tems immémorial; ils lièrent ensemble les peuples que la nature avait séparés; & ils réparèrent les malheurs où les révolutions de ce globe avaient plongé souvent une grande partie du genre-humain. Les Grecs à leur tour allèrent porter leur commerce & leur alphabet commode chez d'autres peuples qui le changèrent un peu, comme les Grecs avaient changé celui des Tyriens. Lorque leurs marchands, dont on fit depuis des demi-dieux, allèrent établir à Colchos un commerce de pelleteries qu'on apella *la toison d'or*, ils donnèrent leurs lettres aux peuples de ces contrées, qui les ont conservées & altérées. Ils n'ont

point pris l'alphabet des Turcs auxquels ils sont soumis, & dont j'espère qu'ils secoueront le joug, grace à l'impératrice de Russie.

Il est très vraisemblable, (je ne dis pas très vrai, Dieu m'en garde) que ni Tyr, ni l'Egypte, ni aucun Asiatique habitant vers la Méditerranée, ne communiqua son alphabet aux peuples de l'Asie orientale. Si les Tyriens, ou même les Caldéens qui habitaient vers l'Euphrate, avaient, par exemple, communiqué leur méthode aux Chinois, il en resterait quelques traces; ils auraient les signes des vingt-deux, vingt-trois ou vingt-quatre lettres. Ils ont tout au contraire des signes de tous les mots qui composent leur langue; & ils en ont, nous dit-on, quatre-vingt mille: cette méthode n'a rien de commun avec celle de Tyr. Elle est soixante & dix-neuf mille neuf cent soixante & seize fois plus savante, & plus embarassée que la nôtre. Joignez à cette prodigieuse diférence qu'ils écrivent de haut en bas, & que les Tyriens & les Caldéens écrivaient de droite à gauche, les Grecs & nous de gauche à droite.

Examinez les caractères tartares, indiens, siamois, japonois, vous n'y voyez pas la moindre analogie avec l'alphabet grec & phénicien.

Cependant tous ces peuples, en y joignant même les Hottentots & les Cafres, prononcent à-peu-près les voyelles & les

consonnes comme nous, parce qu'ils ont le larynx fait de même pour l'essentiel; ainsi qu'un paysan grison a le gosier fait comme la première chanteuse de l'opéra de Naples. La diférence qui fait de ce manant une basse-taille rude, discordante, insuportable, & de cette chanteuse un dessus de rossignol, est si imperceptible, qu'aucun anatomiste ne peut l'apercevoir. C'est la cervelle d'un sot qui ressemble comme deux goutes d'eau à la cervelle d'un grand génie.

Quand nous avons dit que les marchands de Tyr enseignèrent leur *A*, *B*, *C* aux Grecs, nous n'avons pas prétendu qu'ils eussent apris aux Grecs à parler. Les Athéniens probablement s'exprimaient déja mieux que les peuples de la basse Syrie; ils avaient un gosier plus flexible; leurs paroles étaient un plus heureux assemblage de voyelles, de consonnes, & de diphtongues. Le langage des peuples de la Phénicie au contraire était rude, grossier, c'était des *Shasiroth*, des *Astaroth*, des *Shabuoth*, des *Chammaïm*, des *Chotihet*, des *Thopheth*; il y aurait là de quoi faire enfuir notre chanteuse de l'opéra de Naples. Figurez-vous les Romains d'aujourd'hui qui auraient retenu l'ancien alphabet étrurien, & à qui des marchands hollandais viendraient aporter celui dont ils se servent à présent. Tous les Romains feraient fort bien de recevoir leurs caractères; mais ils

fe garderaient bien de parler la langue batave. C'eſt préciſément ainſi que le peuple d'Athènes en uſa avec les matelots de Caphthor, venant de Tyr ou de Bérith: les Grecs prirent leur alphabet qui valait mieux que celui du Miſraïm qui eſt l'Egypte; & rebutèrent leur patois.

Philoſophiquement parlant, & abſtraction reſpectueuſe faite de toutes les inductions qu'on pourait tirer des livres ſacrés dont il ne s'agit certainement pas ici; la langue primitive n'eſt-elle pas une plaiſante chimère?

Que diriez-vous d'un homme qui voudrait rechercher quel a été le cri primitif de tous les animaux, & comment il eſt arrivé que dans une multitude de ſiècles les moutons ſe ſoient mis à bêler, les chats à miauler, les pigeons à roucouler, les linotes à ſiffler? Ils s'entendent tous parfaitement dans leurs idiomes, & beaucoup mieux que nous. Le chat ne manque pas d'acourir aux miaulemens très articulés & très variés de la chate; c'eſt une merveilleuſe choſe de voir dans le Mirebalais une cavale dreſſer ſes oreilles, fraper du pied, s'agiter aux brayemens intelligibles d'un âne. Chaque eſpèce a ſa langue. Celle des Eſquimaux & des Algonquins ne fut point celle du Pérou. Il n'y a pas eu plus de langue primitive, & d'alphabet primitif, que de chênes primitifs & que d'herbe primitive.

Pluſieurs rabins prétendent que la lan-

gue mère était le ſamaritain; quelques autres ont aſſuré que c'était le bas-breton: dans cette incertitude, on peut fort bien, ſans ofenſer les habitans de Kimper & de Samarie, n'admettre aucune langue mère.

Ne peut-on pas, ſans ofenſer perſonne, ſupoſer que l'alphabet a commencé par des cris & des exclamations? Les petits enfans diſent d'eux-mêmes, *ah eh*, quand ils voyent un objet qui les frape; *hi hi* quand ils pleurent, *hu hu*, *hou hou* quand ils ſe moquent, *aïe* quand on les frape? Et il ne faut pas les fraper.

A l'égard des deux petits garçons que le roi d'Egypte *Pſammeticus* (qui n'eſt pas un nom égyptien) fit élever pour ſavoir quelle était la langue primitive, il n'eſt guères poſſible qu'ils ſe ſoient tous deux mis à crier *bec bec* pour avoir à déjeuner.

Des exclamations formées par des voyelles, auſſi naturelles aux enfans que le croaſſement l'eſt aux grenouilles, il n'y a pas ſi loin qu'on croirait à un alphabet complet. Il faut bien qu'une mère diſe à ſon enfant l'équivalent de *vien*, *tien*, *pren*, *tai-toi*, *aproche*, *va-t-en*: ces mots ne ſont repréſentatifs de rien, ils ne peignent rien; mais ils ſe font entendre avec un geſte.

De ces rudimens informes, il y a un chemin immenſe pour arriver à la ſyntaxe. Je ſuis éfrayé quand je ſonge que de ce ſeul mot *vien*, il faut parvenir un jour à dire, *je ſerais venu ma mère, avec grand*

plaisir, & j'aurais obéi à vos ordres qui me seront toujours chers, si en acourant vers vous je n'étais pas tombé à la renverse, & si une épine de votre jardin ne m'était pas entrée dans la jambe gauche.

Il semble à mon imagination étonnée qu'il a falu des siècles pour ajuster cette phrase, & bien d'autres siècles pour la peindre. Ce serait ici le lieu de dire, ou de tâcher de dire, comment on exprime & comment on prononce dans toutes les langues du monde *père*, *mère*, *jour*, *nuit*, *terre*, *eau*, *boire*, *manger*, &c.; mais il faut éviter le ridicule autant qu'il est possible.

Les caractères alphabétiques présentant à la fois les noms des choses, leur nombre, les dates des événemens, les idées des hommes, devinrent bientôt des mystères aux yeux même de ceux qui avaient inventé ces signes. Les Caldéens, les Syriens, les Egyptiens, atribuèrent quelque chose de divin à la combinaison des lettres, & à la manière de les prononcer. Ils crurent que les noms signifiaient par eux-mêmes, & qu'ils avaient en eux une force, une vertu secrette. Ils allaient jusqu'à prétendre que le nom qui signifiait *puissance* était puissant de sa nature, que celui qui exprimait *ange* était angelique, que celui qui donnait l'idée de Dieu était divin. Cette science des caractères entra nécessairement dans la magie: point d'opération magique, sans les lettres de l'alphabet.

Cette porte de toutes les ſciences devint celle de toutes les erreurs; les mages de tous les pays s'en ſervirent pour ſe conduire dans le labyrinthe qu'ils s'étaient conſtruit, & où il n'était pas permis aux autres hommes d'entrer. La manière de prononcer des conſonnes & des voyelles devint le plus profond des myſtères, & ſouvent le plus terrible. Il y eut une manière de prononcer *Jéova*, nom de DIEU chez les Syriens & les Egyptiens, par laquelle on faiſait tomber un homme roide mort.

Saint Clément d'Alexandrie raporte que *Moïſe* fit mourir ſur le champ le roi d'Egypte *Nechephre*, en lui ſouflant ce nom dans l'oreille; & qu'enſuite il le reſſuſcita en prononçant le même mot. *Saint Clément* d'Alexandrie eſt exact, il cite ſon auteur, c'eſt le ſavant *Artapan*; & qui poura récuſer le témoignage d'*Artapan* ? (Stromates ou tapiſſeries, liv. 1.)

Rien ne retarda plus les progrès de l'eſprit humain, que cette profonde ſcience de l'erreur, née chez les Aſiatiques avec l'origine des vérités. L'univers fut abruti par l'art même qui devait l'éclairer.

Vous en voyez un grand exemple dans *Origène*, dans *Clément* d'Alexandrie, dans *Tertullien*, &c. &c. *Origène* dit ſurtout expreſſément, « ſi en invoquant Dieu, ou » en jurant par lui, on le nomme le Dieu » d'*Abraham*, d'*Iſaac* & de *Jacob*, on fera » par ces noms des choſes dont la nature » & la force ſont telles, que les démons (Orig. contre Celſe. n. 202.)

„ se soumettent à ceux qui les prononcent ; „ mais si on le nomme d'un autre nom, „ comme Dieu *de la mer bruiante*, Dieu „ *suplantateur*, ces noms seront sans ver- „ tu, le nom d'*Israël* traduit en grec ne „ poura rien opérer : mais prononcez le en „ hébreu, avec les autres mots requis, vous „ opérerez la conjuration ”.

Le même *Origène* dit ces paroles remarquables, “ il y a des noms qui ont natu- „ rellement de la vertu, tels que sont ceux „ dont se servent les sages parmi les Egyp- „ tiens, les mages en Perse, les bracma- „ nes dans l'Inde. Ce qu'on nomme *magie* „ n'est pas un art vain & chimérique, ainsi „ que le prétendent les stoïciens & les épi- „ curiens : le nom de *Sabaoth*, celui d'*A-* „ *donaï*, n'ont pas été faits pour des êtres „ créés ; mais ils apartiennent à une théo- „ logie mystérieuse qui se raporte au Créa- „ teur ; de là vient la vertu de ces noms „ quand on les arange & qu'on les pro- „ nonce selon les règles, &c.”

C'était en prononçant des lettres selon la méthode magique qu'on forçait la lune de descendre sur la terre. Il faut pardonner à *Virgile* d'avoir cru ces inepties, & d'en avoir parlé sérieusement dans sa huitième églogue.

Carmina de cælo possunt deducere lunam.

On fait avec des mots tomber la lune en terre.

Enfin l'alphabet fut l'origine de toutes

les connaiſſances de l'homme & de toutes ſes ſotiſes.

ABBÉ, ABBAYE.

CEux qui fuient le monde ſont ſages : ceux qui ſe, conſacrent à Dieu ſont reſpectables. Peut-être le tems á-t-il corompu une ſi ſainte inſtitution.

Aux thérapeutes juifs ſuccédèrent les moines en Egypte, *idiotoi*, *monoi*. *Idiot* ne ſignifiait alors que *ſolitaire :* ils furent bientôt corps ; ce qui eſt le contraire de ſolitaire, & qui n'eſt pas idiot dans l'acception ordinaire de ce terme. Chaque ſociété de moines élut ſon ſupérieur : car tout ſe faiſait à la pluralité des voix dans les premiers tems de l'égliſe. On cherchait à rentrer dans la liberté primitive de la nature humaine, en échapant par piété au tumulte & à l'eſclavage inſéparables des grands empires. Chaque ſociété de moines choiſit ſon père, ſon abba, ſon abbé ; quoiqu'il ſoit dit dans l'évangile, *n'apellez perſonne votre père.*

Ni les abbés, ni les moines ne furent prêtres dans les premiers ſiècles. Ils allaient par troupes entendre la meſſe au prochain village. Ces troupes devinrent conſidérables ; il y eut plus de cinquante mille moines, dit-on, dans l'Egypte.

Saint Baſile d'abord moine, puis évêque

de Césarée en Capadoce, fit un code pour tous les moines, au quatrième siècle. Cette règle de *saint Basile* fut reçue en orient & en occident. On ne connut plus que les moines de *saint Basile*; ils furent partout riches; ils se mêlèrent de toutes les afaires; ils contribuèrent aux révolutions de l'empire.

On ne connaissait guères que cet ordre, lorsqu'au sixième siècle *saint Benoit* établit une puissance nouvelle au mont Cassin. *Saint Grégoire le grand* assure dans ses dialogues que Dieu lui acorda un privilège spécial, par lequel tous les bénédictins qui mouraient au mont Cassin seraient sauvés. En conséquence le pape *Urbain II*, par une bulle de 1092, déclara l'abbé du mont Cassin chef de tous les monastères du monde. *Pascal II* lui donna le titre d'*abbé des abbés*. Il s'intitule *patriarche de la sainte religion*, *chancelier collatéral du royaume de Sicile*, *comte & gouverneur de la Campanie*, *prince de la paix*, &c. &c. &c.

Liv. II. ch. 8.

Tous ces titres seraient peu de chose, s'ils n'étaient soutenus par des richesses immenses.

Je reçus, il n'y a pas longtems une lettre d'un de mes corespondans d'Allemagne; la lettre commence par ces mots: " Les abbés prin„ ces de Kempten, Elvangen, Eudertl, Mur„ bach, Berglesgaden, Vissembourg, Prum, „ Stablo, Corvey, & les autres abbés qui ne „ sont pas princes, jouissent ensemble d'en„ viron neuf cent mille florins de revenu, „ qui font deux millions cinquante mille li„ vres de votre France au cours de ce jour.

„ De là je conclus que *Jésus-Christ* n'était pas „ si à son aise qu'eux ".

Je lui répondis: " monsieur, vous m'a„ vouerez que les Français sont plus pieux „ que les Allemands dans la proportion de „ quatre & un vingtième à l'unité; car nos „ seuls bénéfices consistoriaux de moines, „ c'est-à-dire, ceux qui payent des annates „ au pape, se montent à neuf millions de „ rente, à quarante-neuf livres dix sols le „ marc avec le remède; & neuf millions sont „ à deux millions cinquante mille livres com„ me un est à quatre & un vingtième. De là „ je conclus qu'ils ne sont pas assez riches, „ & qu'il faudrait qu'ils en eussent dix fois „ davantage. J'ai l'honneur d'être &c. "

Il me répliqua par cette courte lettre: „ mon cher monsieur, je ne vous entends „ point; vous trouvez sans doute avec moi, „ que neuf millions de votre monnaie sont „ un peu trop pour ceux qui font vœu de „ pauvreté; & vous souhaitez qu'ils en ayent „ quatre-vingt-dix! je vous suplie de vou„ loir bien m'expliquer cette énigme ".

J'eus l'honneur de lui répondre sur le champ. " Mon cher monsieur, il y avait au„ trefois un jeune homme à qui on proposait „ d'épouser une femme de soixante ans, qui „ lui donnerait tout son bien par testament: „ il répondit, qu'elle n'était pas assez vieille ". L'Allemand entendit mon énigme.

Il faut savoir qu'en 1575 on proposa dans le conseil de *Henri III* roi de France, de faire

Chopin, *de Sacra.*

politia, lib. 6. ériger en commandes séculières toutes les abbayes de moines, & de donner les commandes aux oficiers de sa cour & de son armée: mais comme il fut depuis excommunié & assassiné, ce projet n'eut pas lieu.

Le comte d'*Argenson*, ministre de la guerre, voulut en 1750 établir des pensions sur les bénéfices en faveur des chevaliers de l'ordre militaire de *saint Louis*; rien n'était plus simple, plus juste, plus utile: il n'en put venir à bout. Cependant sous *Louis XIV*, la princesse de *Conti* avait possédé l'abbaye de saint Denis. Avant son règne les séculiers possédaient des bénéfices, le duc de *Sulli* huguenot avait une abbaye.

Le père de *Hugues Capet* n'était riche que par ses abbayes, & on l'apellait *Hugues l'abbé.* On donnait des abbayes aux reines pour leurs menus plaisirs. *Ogine*, mère de *Louis d'outremer*, quita son fils parce qu'il lui avait ôté l'abbaye de *sainte Marie de Laon*, pour la donner à sa femme *Gerberge.* Il y a des exemples de tout. Chacun tâche de faire servir les usages, les innovations, les loix anciennes, abrogées, renouvellées, mitigées, les chartes ou vraies ou supposées, le passé, le présent, l'avenir, à s'emparer des biens de ce monde; mais c'est toujours à la plus grande gloire de Dieu. Consultez l'*apocalypse* de *Méliton* par l'évêque du *Bellai.*

ABEILLES.

Les abeilles peuvent paraître ſupérieures à la race humaine, en ce qu'elles produiſent de leur ſubſtance une ſubſtance utile; & que de toutes nos ſecrétions il n'y en a pas une ſeule qui ſoit bonne à rien, pas une ſeule même qui ne rende le genre-humain déſagréable.

Ce qui m'a charmé dans les eſſaims qui ſortent de la ruche, c'eſt qu'ils ſont beaucoup plus doux que nos enfans qui ſortent du collège. Les jeunes abeilles alors ne piquent perſonne, du moins rarement & dans des cas extraordinaires. Elles ſe laiſſent prendre, on les porte la main nue paiſiblement dans la ruche qui leur eſt deſtinée; mais dès qu'elles ont apris dans leur nouvelle maiſon à connaître leurs intérêts, elles deviennent ſemblables à nous, elles font la guerre. J'ai vu des abeilles très tranquiles aller pendant ſix mois travailler dans un pré voiſin couvert de fleurs qui leur convenaient. On vint faucher le pré, elles ſortirent en fureur de la ruche, fondirent ſur les faucheurs qui leur volaient leur bien, & les mirent en fuite.

Virgile n'a chanté ſur les abeilles que les erreurs de ſon tems. Il ſe pourait bien que ce roi & cette reine ne fuſſent autre

chose qu'une ou deux abeilles qui volent par hazard à la tete des autres. Il faut bien que lorsqu'elles vont butiner les fleurs, il y en ait quelques-unes de plus diligentes; mais qu'il y ait une vraye royauté, une cour, une police, c'est ce qui me parait plus que douteux.

Plusieurs espèces d'animaux s'atroupent & vivent ensemble. On a comparé les béliers, les taureaux, à des rois, parce qu'il y a souvent un de ces animaux qui marche le premier: cette prééminence a frapé les yeux. On a oublié que très souvent aussi le bélier & les taureaux marchent les derniers.

S'il est quelque aparence d'une royauté & d'une cour, c'est dans un coq; il apelle ses poules, il laisse tomber pour elles le grain qu'il a dans son bec, il les défend; il les conduit; il ne soufre pas qu'un autre roi partage son petit état; il ne s'éloigne jamais de son serrail. Voilà une image de la vraye royauté; elle est plus évidente dans une basse-cour que dans une ruche.

On nous mande qu'une société de physiciens pratiques dans la Lusace vient de faire éclore un couvain d'abeilles dans une ruche, où il est transporté lorsqu'il est en forme de vermisseau. Il croit, il se dévelope dans ce nouveau berceau qui devient sa patrie; il n'en sort que pour aller sucer des fleurs: on ne craint point de le perdre, comme on perd souvent des essaims lorsqu'ils sont chassés de la mere ruche. Si

cette méthode peut devenir d'une exécution aisée, elle sera très utile. Mais dans le gouvernement des animaux domestiques comme dans la culture des fruits, il y a mille inventions plus ingénieuses que profitables. Toute méthode doit être facile pour être d'un usage commun.

De tout tems les abeilles ont fourni des descriptions, des comparaisons, des allégories, des fables à la poésie. La fameuse fable des abeilles de *Mandeville* fit un grand bruit en Angleterre : en voici un petit précis.

Les abeilles autrefois
Parurent bien gouvernées ;
Et leurs travaux & leurs rois
Les rendirent fortunées.
Quelques avides bourdons
Dans les ruches se glissèrent.
Ces bourdons ne travaillèrent,
Mais ils firent des sermons.
Ils dirent dans leur langage,
Nous vous promettons le ciel ;
Acordez-nous en partage
Votre cire & votre miel.
Les abeilles qui les crurent
Sentirent bientôt la faim ;
Les plus sottes en moururent.

Le roi d'un nouvel essain
Les secourut à la fin.
Tous les esprits s'éclairèrent ;
Ils sont tous désabusés ;
Les bourdons sont écrasés,
Et les abeilles prospèrent.

Mandeville va bien plus loin ; il prétend que les abeilles ne peuvent vivre à l'aise dans une grande & puissante ruche sans beaucoup de vices. Nul royaume, nul état, dit-il, ne peuvent fleurir sans vices. Otez la vanité aux grandes dames ; plus de belles manufactures de soye, plus d'ouvriers ni d'ouvrières en mille genres ; une grande partie de la nation est réduite à la mendicité. Otez aux négocians l'avarice ; les flottes anglaises seront anéanties. Dépouillez les artistes de l'envie ; l'émulation cesse ; on retombe dans l'ignorance & dans la grossiéreté.

Il s'emporte jusqu'à dire, que les crimes mêmes sont utiles, en ce qu'ils servent à établir une bonne législation. Un voleur de grand chemin fait gagner beaucoup d'argent à celui qui le dénonce, à ceux qui l'arrêtent, au géolier qui le garde, au juge qui le condamne, & au boureau qui l'exécute. Enfin s'il n'y avait pas de voleurs, les serruriers mouraient de faim.

Il est très-vrai que la société bien gouvernée tire parti de tous les vices ; mais il n'est

n'est pas vrai que ces vices soyent nécessaires au bonheur du monde. On fait de très bons remèdes avec des poisons, mais ce ne sont pas les poisons qui nous font vivre. En réduisant ainsi la fable des abeilles à sa juste valeur, elle pourait devenir un ouvrage de morale utile. (*Voyez au Tome 30 page 155, ce qui est dit sur le même sujet, & que nous avons retranché de cet article.*)

ABRAHAM.

NOus ne devons rien dire de ce qui est divin dans *Abraham*, puisque l'écriture a tout dit. Nous ne devons même toucher que d'une main respectueuse à ce qui apartient au profane, à ce qui tient à la géographie, à l'ordre des tems, aux mœurs, aux usages; car ces usages, ces mœurs étant liés à l'histoire sacrée, ce sont des ruisseaux qui semblent conserver quelque chose de la divinité de leur source.

Abraham, quoique né vers l'Euphrate, fait une grande époque pour les occidentaux, & n'en fait point une pour les orientaux, chez lesquels il est pourtant aussi respecté que parmi nous. Les mahométans n'ont de chronologie certaine que depuis leur hégire.

La science des tems absolument perdue dans les lieux où les grands événemens sont

arrivés, eſt venue enfin dans nos climats, où ces faits étaient ignorés. Nous diſputons ſur tout ce qui s'eſt paſſé vers l'Euphrate, le Jourdain, & le Nil; & ceux qui ſont aujourd'hui les maîtres du Nil, du Jourdain & de l'Euphrate, jouiſſent ſans diſputer.

Notre grande époque étant celle d'*Abraham*, nous diférons de ſoixante années ſur ſa naiſſance. Voici le compte d'après les regiſtres.

Geneſe chap. XI. ✝. 26, ✝. 32.

„ *Tharé* vécut ſoixante & dix ans, & „ engendra *Abram*, *Nacor* & *Aran*.

„ Et *Tharé*, ayant vécu deux cent cinq „ ans, mourut à Haran.

Gen. ch. XII, ✝. 1.

Le Seigneur dit à *Abram*: " ſortez de „ votre pays, de votre famille, de la mai- „ ſon de votre père, & venez dans la terre „ que je vous montrerai; & je vous ren- „ drai père d'un grand peuple ".

Il paraît d'abord évident par le texte, que *Tharé* ayant eu *Abraham* à ſoixante & dix ans, étant mort à deux cent cinq; & *Abraham* étant ſorti de la Caldée immédiatement après la mort de ſon père, il avait juſte cent trente-cinq ans, lorſqu'il quita ſon pays. Et c'eſt à peu-près le ſentiment de *ſaint Etienne* dans ſon diſcours aux juifs; mais la genèſe dit auſſi:

Actes des apôtres. ch. VII.

Genèſe. ch. XII. ✝. 4.

„ *Abram* avait ſoixante & quinze ans, „ lorſqu'il ſortit de Haran.

C'eſt le ſujet de la principale diſpute ſur l'âge d'*Abraham*; car il y en a beaucoup

d'autres. Comment *Abraham* était-il à la fois âgé de cent trente-cinq années ; & seulement de soixante & quinze ? *saint Jérôme* & *saint Augustin* disent que cette dificulté est inexplicable. *Dom Calmet*, qui avoue que ces deux saints n'ont pu résoudre ce problème, croit dénouer aisément le nœud, en disant qu'*Abraham* était le cadet des enfans de *Tharé* ; quoique la genèse le nomme le premier & par conséquent l'aîné.

La genèse fait naître *Abraham* dans la soixante & dixième année de son père ; & *Calmet* le fait naître dans la cent trentième. Une telle conciliation a été un nouveau sujet de querelle.

Dans l'incertitude où le texte & le commentaire nous laissent ; le meilleur parti est d'adorer sans disputer.

Il n'y a point d'époques dans ces anciens tems qui n'ait produit une multitude d'opinions diférentes. Nous avions, suivant *Moréri* ; soixante & dix systèmes de chronologie sur l'histoire dictée par Dieu même. Depuis *Moréri* il s'est élevé cinq nouvelles manières de concilier les textes de l'écriture ; ainsi voilà autant de disputes sur *Abraham*, qu'on lui atribue d'années dans le texte quand il sortit de Haran. Et de ces soixante & quinze systèmes il n'y en a pas un qui nous aprenne au juste ce que c'est que cette ville, ou ce village de Haran ; ni en quel endroit elle était. Quel est le fil qui nous conduira dans ce labyrinthe de querelles

depuis le premier verset jusqu'au dernier? la résignation.

L'esprit saint n'a voulu nous aprendre ni la chronologie, ni la physique, ni la logique; il a voulu faire de nous des hommes craignant Dieu. Ne pouvant rien comprendre, nous ne pouvons être que soumis.

Il est également dificile de bien expliquer comment *Sara*, femme d'*Abraham*, était aussi sa sœur. *Abraham* dit positivement au roi de Gérar *Abimélec*, par qui *Sara* avait été enlevée pour sa grande beauté à l'âge de quatre-vingt-dix ans, étant grosse d'Isaac: *elle est véritablement ma sœur, étant fille de mon père, mais non pas de ma mère; & j'en ai fait ma femme.*

L'ancien testament ne nous aprend point comment *Sara* était sœur de son mari. *Dom Calmet*, dont le jugement & la sagacité sont connus de tout le monde, dit qu'elle pouvait bien être sa nièce.

Ce n'était point probablement un inceste chez les Caldéens, non plus que chez les Perses leurs voisins. Les mœurs changent selon les tems, & selon les lieux. On peut supofer qu'*Abraham*, fils de *Tharé* idolâtre, était encor idolâtre quand il épousa *Sara*, soit qu'elle fût sa sœur, soit qu'elle fût sa nièce.

Plusieurs pères de l'église excusent moins *Abraham* d'avoir dit en Egypte à Sara: *aussitôt que les Egyptiens vous auront vue, ils me tueront, & vous prendront: dites donc, je vous prie, que vous êtes ma sœur, afin que*

mon ame vive par votre grace. Elle n'avait alors que ſoixante & cinq ans. Ainſi puiſque vingt-cinq ans après elle eut un roi de Gérar pour amant, elle avait pu avec vingt-cinq ans de moins inſpirer quelque paſſion au pharaon d'Egypte. En éfet ce pharaon l'enleva, de même qu'elle fut enlevée depuis par *Abimélec* roi de Gérar dans le déſert.

Abraham avait reçu en préſent à la cour de pharaon, *beaucoup de bœufs, de brebis, d'ânes & d'âneſſes, de chameaux, de chevaux, de ſerviteurs & de ſervantes.* Ces préſens, qui ſont conſidérables, prouvent que les *pharaons* étaient déja d'aſſez grands rois. Le pays de l'Egypte était donc déja très peuplé. Mais pour rendre la contrée habitable, pour y batir des villes, il avait falu des travaux immenſes, faire écouler dans une multitude de canaux les eaux du Nil, qui inondaient l'Egypte tous les ans, pendant quatre ou cinq mois, & qui croupiſſaient enſuite ſur la terre; il avait falu élever ces villes vingt pieds au moins au-deſſus de ces canaux. Des travaux ſi conſidérables ſemblaient demander quelques milliers de ſiécles.

Il n'y a guères que quatre cents ans entre le déluge & le tems où nous plaçons le voyage d'*Abraham* chez les Egyptiens. Ce peuple devait être bien ingénieux & d'un travail bien infatigable pour avoir, en ſi peu de tems, inventé les arts & toutes les ſciences, dompté le Nil, & changé toute la face du pays. Probablement même pluſieurs

grandes pyramides étaient déja bâties, puisqu'on voit, quelque tems après, que l'art d'embaumer les morts était perfectionné; & les pyramides n'étaient que les tombeaux où l'on déposait les corps des princes avec les plus augustes cérémonies.

L'opinion de cette grande ancienneté des pyramides est d'autant plus vraisemblable, que trois cents ans auparavant, c'est-à-dire, cent années après l'époque hébraïque du déluge de *Noé*, les Asiatiques avaient bâti dans les plaines de Sennaar une tour qui devait aller jusqu'aux cieux. *Saint Jérôme*, dans son commentaire sur *Isaïe*, dit que cette tour avait déja quatre mille pas de hauteur, lorsque Dieu descendit pour détruire cet ouvrage.

Suposons que ces pas soyent seulement de deux pieds & demi de roi, cela fait dix mille pieds; par conséquent la tour de Babel était vingt fois plus haute que les pyramides d'Egypte, qui n'ont qu'environ cinq cent pieds. Or quelle prodigieuse quantité d'instrumens n'avait pas été nécessaire pour élever un tel édifice! tous les arts devaient y avoir concouru en foule. Les commentateurs en concluent que les hommes de ce tems-là étaient incomparablement plus grands, plus forts, plus industrieux que nos nations modernes.

C'est-là ce que l'on peut remarquer à propos d'*Abraham*, touchant les arts & les sciences.

A l'égard de ſa perſonne, il eſt vraiſemblable qu'il fut un homme conſidérable. Les Perſans, les Caldéens le revendiquaient. L'ancienne religion des mages s'apellait de tems immémorial, *Kish-Ibrahim*, *Milat-Ibrahim*. Et l'on convient que le mot *Ibrahim* eſt préciſément celui d'*Abraham*; rien n'étant plus ordinaire aux Aſiatiques, qui écrivaient rarement les voyelles, que de changer l'*i* en *a*, & l'*a* en *i* dans la prononciation.

On a prétendu même qu'*Abraham* était le *brama* des Indiens, dont la notion était parvenue aux peuples de l'Euphrate qui commerçaient de tems immémorial dans l'Inde.

Les Arabes le regardaient comme le fondateur de la Mecque. *Mahomet* dans ſon *koran* voit toujours en lui le plus reſpectable de ſes prédéceſſeurs. Voici comme il en parle au troiſième ſura ou chapitre. *Abraham n'était ni juif, ni chrétien; il était un muſulman orthodoxe; il n'était point du nombre de ceux qui donnent des compagnons à Dieu.*

La témérité de l'eſprit humain a été pouſſée juſqu'à imaginer que les juifs ne ſe dirent deſcendans d'*Abraham* que dans des tems très poſtérieurs, lorſqu'ils eurent enfin un établiſſement fixe dans la Paleſtine. Ils étaient étrangers, haïs & mépriſés de leurs voiſins. Ils voulurent, dit-on, ſe donner quelque relief en ſe faiſant paſſer pour les

descendans d'*Abraham* révéré dans une grande partie de l'Asie. La foi que nous devons aux livres sacrés des juifs tranche toutes ces dificultés.

Des critiques non moins hardis font d'autres objections sur le commerce immédiat qu'*Abraham* eut avec Dieu, sur ses combats & sur ses victoires.

Le Seigneur lui aparut après sa sortie d'Egypte, & lui dit : *jettez les yeux vers l'aquilon, l'orient, le midi & l'occident ; je vous donne pour toujours à vous & à votre postérité jusqu'à la fin des siècles*, in sempiternum, *à tout jamais, tout le pays que vous voyez.*

Genèse ch. XIII. ℣. 14 & 15.

Le Seigneur, par un second serment, lui promit ensuite *tout ce qui est depuis le Nil jusqu'à l'Euphrate.*

ibid. ch. XV, ℣. 18.

Ces critiques demandent comment Dieu a pu promettre ce pays immense que les juifs n'ont jamais possédé ; & comment Dieu a pu leur donner *à tout jamais* la petite partie de la Palestine dont ils sont chassés depuis si longtems ?

Le Seigneur ajoute encor à ces promesses, que la postérité d'*Abraham* sera aussi nombreuse que la poussière de la terre. *Si on peut compter la poussière de la terre, on poura compter aussi vos descendans.*

ibid.

Nos critiques insistent & disent qu'il n'y a pas aujourd'hui sur la surface de la terre quatre cent mille juifs, quoiqu'ils ayent toujours regardé le mariage comme un de-

voir ſacré, & que leur plus grand objet ait été la population.

On répond à ces dificultés, que l'égliſe, ſubſtituée à la ſynagogue, eſt la véritable race d'*Abraham*; & qu'en éfet elle eſt très nombreuſe.

Il eſt vrai qu'elle ne poſſède pas la Paleſtine; mais elle peut la poſſéder un jour, comme elle l'a déja conquiſe du tems du pape *Urbain II*, dans la première croiſade. En un mot, quand on regarde avec les yeux de la foi l'ancien teſtament comme une figure du nouveau, tout eſt acompli, ou le ſera, & la faible raiſon doit ſe taire.

On fait encor des dificultés ſur la victoire d'*Abraham* auprès de Sodome; on dit qu'il n'eſt pas concevable qu'un étranger, qui venait faire paitre ſes troupeaux vers Sodome, ait batu avec trois cent dix-huit gardeurs de bœufs & de moutons *un roi de Perſe, un roi de Pont, le roi de Babilone, & le roi des nations*; & qu'il les ait pourſuivis juſqu'à Damas, qui eſt à plus de cent milles de Sodome.

Cependant une telle victoire n'eſt point impoſſible; on en voit des exemples dans ces tems héroïques; le bras de Dieu n'était point racourci. Voyez *Gédéon*, qui avec trois cents hommes armés de trois cent cruches & de trois cent lampes, défait une armée entière. Voyez *Samſon* qui tue ſeul mille Philiſtins à coups de mâchoire d'âne.

Les hiſtoires profanes fourniſſent même

de pareils exemples. Trois cent Spartiates arrètèrent un moment l'armée de *Xerxès* au pas des Termópiles. Il eſt vrai qu'à l'exception d'un ſeul qui s'enfuit, ils y furent tous tués avec leur roi *Léonidas* que *Xerxès* eut la lácheté de faire pendre, au lieu de lui ériger une ſtatue qu'il méritait. Il eſt vrai encor que ces trois cent Lacédémoniens, qui gardaient un paſſage eſcarpé où deux hommes pouvaient à peine gravir à la fois, étaient ſoutenus par une armée de dix mille Grecs diſtribués dans des poſtes avantageux, au milieu des rochers d'Oſſa & de Pélion; & il faut encor bien remarquer qu'il y en avait quatre mille aux Termopiles mèmes.

Ces quatre mille périrent après avoir longtems combatu. On peut dire qu'étant dans un endroit moins inexpugnable que celui des trois cent Spartiates, ils y aquirent encor plus de gloire, en ſe défendant plus à découvert contre l'armée perſane qui les tailla tous en piéces. Auſſi dans le monument érigé depuis ſur le champ de bataille, on fit mention de ces quatre mille victimes; & l'on ne parle aujourd'hui que des trois cent.

En 1315. Une action plus mémorable encor, & bien moins célébrée, eſt celle de cinquante Suiſſes, qui mirent en déroute à Morgarte toute l'armée de l'archiduc *Léopold d'Autriche*, composée de vingt mille hommes. Ils renverſèrent ſeuls la cavalerie à coups de pier-

res du haut d'un rocher, & donnèrent le tems à quatorze cents helvétiens de trois petits cantons de venir achever la défaite de l'armée.

Cette journée de Morgarte est plus belle que celle des Termopiles, puisqu'il est plus beau de vaincre que d'être vaincu. Les Grecs étaient au nombre de dix mille bien armés; & il était impossible qu'ils eussent à faire à cent mille Perses dans un pays montagneux. Il est plus que probable qu'il n'y eut pas trente mille Perses qui combatirent. Mais ici quatorze cent Suisses défont une armée de vingt mille hommes. La proportion du petit nombre au grand augmente encor la proportion de la gloire..... Où nous a conduits *Abraham?*

Ces digressions amusent celui qui les fait, & quelquefois celui qui les lit. Tout le monde d'ailleurs est charmé de voir que les gros bataillons soyent batus par les petits.

ABUS.

VIce ataché à tous les usages, à toutes les loix, à toutes les institutions des hommes; le détail n'en pourait être contenu dans aucune bibliothèque.

Les abus gouvernent les états. *Maximus ille est qui minimis urgetur.* On peut dire

aux Chinois, aux Japonois, aux Anglais, votre gouvernement fourmille d'abus que vous ne corrigez point. Les Chinois répondront, nous subsistons en corps de peuple depuis cinq mille ans, & nous sommes aujourd'hui peut-être la nation de la terre la moins infortunée, parce que nous sommes la plus tranquille. Le Japonois en dira à-peu-près autant. L'Anglais dira, nous sommes puissans sur mer, & assez à notre aise sur terre. Peut-être dans dix mille ans perfectionnerons-nous nos usages. Le grand secret est d'être encor mieux que les autres avec des abus énormes.

Nous ne parlerons ici que de l'*apel comme d'abus*.

C'est une erreur de penser que maître *Pierre de Cugnières* chevalier ès loix, avocat du roi au parlement de Paris, ait apellé comme d'abus en 1330, sous *Philippe de Valois*. La formule d'apel comme d'abus ne fut introduite que sur la fin du règne de *Louis XII*. *Pierre Cugnières* fit ce qu'il put pour réformer l'abus des usurpations ecclésiastiques, dont les parlemens, tous les juges séculiers & tous les seigneurs haut-justiciers se plaignaient; mais il n'y réussit pas.

Le clergé n'avait pas moins à se plaindre des seigneurs qui n'étaient après tout que des tyrans ignorans, qui avaient corompu toute justice; & ils regardaient les ecclésiaf-

tiques comme des tyrans qui ſavaient lire & écrire.

Enfin le roi convoqua les deux parties dans ſon palais, & non pas dans ſa cour du parlement, comme le dit *Paſquier*; le roi s'aſſit ſur ſon trône, entouré des pairs, des hauts-barons, & des grands-oficiers qui compoſaient ſon conſeil.

Vingt évèques comparurent; les ſeigneurs complaignans aportèrent leurs mémoires. L'archevèque de Sens & l'évèque d'Autun parlèrent pour le clergé. Il n'eſt point dit quel fut l'orateur du parlement & des ſeigneurs. Il paraît vraiſemblable que le diſcours de l'avocat du roi fut un réſumé des allégations des deux parties. Il ſe peut auſſi qu'il eût parlé pour le parlement & pour les ſeigneurs; & que ce fût le chancelier qui réſuma les raiſons alléguées de part & d'autre. Quoi qu'il en ſoit, voici les plaintes des barons & du parlement rédigées par *Pierre Cugnières*.

I°. Lorſqu'un laïque ajournait devant le juge royal ou ſeigneurial un clerc qui n'était pas même tonſuré, mais ſeulement gradué, l'oficial ſignifiait aux juges de ne point paſſer outre, ſous peine d'excommunication & d'amende.

II°. La juriſdiction eccléſiaſtique forçait les laïques de comparaître devant elle dans toutes leurs conteſtations avec les clercs pour ſucceſſion, prèt d'argent, & en toute matière civile.

III°. Les évêques & abbés établissaient des notaires dans les terres mêmes des laïques.

IV°. Ils excommuniaient ceux qui ne payaient pas leurs dettes aux clercs; & si le juge laïque ne les contraignait pas de payer, ils excommuniaient le juge.

V°. Lorsque le juge séculier avait saisi un voleur, il falait qu'il remît au juge ecclésiastique les éfets volés; sinon il était excommunié.

VI°. Un excommunié ne pouvait obtenir son absolution sans payer une amende arbitraire.

VII°. Les oficiaux dénonçaient à tout laboureur & manœuvre, qu'il serait damné & privé de la sépulture, s'il travaillait pour un excommunié.

VIII°. Les mêmes oficiaux s'arogeaient de faire les inventaires dans les domaines même du roi, sous prétexte qu'ils savaient écrire.

IX°. Ils se faisaient payer pour acorder à un nouveau marié la liberté de coucher avec sa femme.

X°. Ils s'emparaient de tous les testamens.

XI°. Ils déclaraient damné tout mort qui n'avait point fait de testament, parce qu'en ce cas il n'avait rien laissé à l'église; & pour lui laisser du moins les honneurs de l'enterrement, ils faisaient en son nom un testament plein de legs pieux.

Il y avait soixante-six griefs à-peu-près semblables.

Pierre Roger, archevêque de Sens, prit ſavamment la parole; c'était un homme qui paſſait pour un vaſte génie, & qui fut depuis pape ſous le nom de *Clément VI.* Il proteſta d'abord qu'il ne parlait point pour être jugé, mais pour juger ſes adverſaires, & pour inſtruire le roi de ſon devoir.

Il dit que Jéſus-Chriſt étant Dieu & homme avait eu le pouvoir temporel & ſpirituel; & que par conſéquent les miniſtres de l'égliſe qui lui avaient ſuccédé étaient les juges-nés de tous les hommes ſans exception. Voici comme il s'exprima.

Sers Dieu dévotement,
Baille-lui largement,
Révère ſa gent duement,
Rends-lui le ſien entièrement.

Ces rimes firent un très bel éfet. (Voyez *Libellus Bertrandi Cardinalis*, tome Ier. des libertés de l'égliſe gallicane.)

Pierre Bertrandi évêque d'Autun entra dans de plus grands détails. Il aſſura que l'excommunication n'étant jamais lancée que pour un péché mortel, le coupable devait faire pénitence, & que la meilleure pénitence était de donner de l'argent à l'égliſe. Il repréſenta que les juges eccléſiaſtiques étaient plus capables que les juges royaux ou ſeigneuriaux de rendre juſtice, parce

qu'ils avaient étudié les décrétales que les autres ignoraient.

Mais on pouvait lui répondre, qu'il falait obliger les baillifs & les prévôts du royaume à lire les décrétales pour ne jamais les suivre.

Cette grande assemblée ne servit à rien; le roi croyait avoir besoin alors de ménager le pape né dans son royaume, siégeant dans Avignon, & ennemi mortel de l'empereur *Louis de Bavière*. La politique dans tous les tems conserva les abus dont se plaignait la justice. Il resta seulement dans le parlement une mémoire inefaçable du discours de *Pierre Cugnières*. Ce tribunal s'afermit dans l'usage où il était déja de s'oposer aux prétentions cléricales; on apella toujours des sentences des oficiaux au parlement; & peu-à-peu cette procédure fut apellée *apel comme d'abus*.

Enfin tous les parlemens du royaume se sont acordés à laisser à l'église sa discipline, & à juger tous les hommes indistinctement suivant les loix de l'état, en conservant les formalités prescrites par les ordonnances.



ABUS

ABUS DES MOTS.

LEs livres, comme les converſations, nous donnent rarement des idées préciſes. Rien n'eſt ſi commun que de lire & de converſer inutilement.

Il faut répéter ici ce que *Locke* a tant recommandé; *définiſſez les termes.*

Une dame a trop mangé & n'a point fait d'exercice; elle eſt malade; ſon médecin lui aprend qu'il y a dans elle une humeur peccante; des impuretés; des obſtructions, des vapeurs, & lui preſcrit une drogue qui purifiera ſon ſang. Quelle idée nette peuvent donner tous ces mots? la malade & les parens qui écoutent ne les comprennent pas plus que le médecin. Autrefois on ordonnait une décoction de plantes chaudes ou froides au ſecond, au troiſième degré.

Un juriſconſulte, dans ſon inſtitut criminel, annonce que l'inobſervation des fêtes & dimanches eſt un crime de lèze-majeſté divine au ſecond chef. *Majeſté divine* donne d'abord l'idée du plus énorme des crimes & du châtiment le plus afreux; de quoi s'agit-il? d'avoir manqué vêpres, ce qui peut arriver au plus honnête homme du monde.

Dans toutes les diſputes ſur la liberté un

argumentant entend presque toujours une chose, & son adversaire une autre. Un troisième survient qui n'entend ni le premier, ni le second, & qui n'en est pas entendu.

Dans les disputes sur la liberté, l'un a dans la tète la puissance d'agir, l'autre la puissance de vouloir, le dernier le désir d'exécuter; ils courent tous trois chacun dans son cercle, & ne se rencontrent jamais.

Il en est de même dans les querelles sur la grace. Qui peut comprendre sa nature, ses opérations, & la suffisante qui ne sufit pas, & l'éficace à laquelle on résiste?

On a prononcé deux mille ans les mots de forme substantielle sans en avoir la moindre notion. On y a substitué les natures plastiques sans y rien gagner.

Un voyageur est arrêté par un torrent; il demande le gué à un villageois qu'il voit de loin vis-à-vis de lui; prenez à droite, lui crie le paysan; il prend la droite & se noye; l'autre court à lui; eh malheureux! je ne vous avais pas dit d'avancer à votre droite, mais à la mienne.

Le monde est plein de ces mal-entendus. Comment un Norvégien en lisant cette formule, *serviteur des serviteurs de Dieu*, découvrira-t-il que c'est l'évèque des évèques & le roi des rois qui parle?

Dans le tems que les fragmens de *Pétrone* faisaient grand bruit dans la littérature, *Meibomius*, grand savant de Lubeck,

lit dans une lettre imprimée d'un autre savant de Bologne ; nous avons ici un *Pétrone* entier, je l'ai vu de mes yeux & avec admiration ; *habemus hic Petronium integrum, quem vidi meis oculis, non ſine admiratione.* Auſſi-tôt il part pour l'Italie, court à Bologne, va trouver le bibliothécaire *Capponi*, lui demande s'il eſt vrai qu'on ait à Bologne le *Pétrone* entier. *Capponi* lui répond que c'eſt une choſe dès longtems publique. Puis-je voir ce *Pétrone*? ayez la bonté de me le montrer. Rien n'eſt plus aiſé, dit *Capponi*. Il le mène à l'égliſe où repoſe le corps de *ſaint Pétrone*. *Meibomius* prend la poſte & s'enfuit.

Si le jéſuite *Daniel* a pris un abbé guerrier, *martialem abbatem*, pour l'abbé *Martial*, cent hiſtoriens ſont tombés dans de plus grandes mépriſes. Le jéſuite d'*Orléans*, dans ſes *révolutions d'Angleterre*, mettait indiféremment *Northampton* & *Southampton*, ne ſe trompant que du nord au ſud.

Des termes métaphoriques pris au ſens propre ont décidé quelquefois de l'opinion de vingt nations. On connait la méthaphore d'Iſaïe, *comment es-tu tombée du ciel étoile de lumière qui te levais le matin?* on s'imagina que ce diſcours s'adreſſait au diable. Et comme le mot hébreu qui répond à l'étoile de *Vénus* a été traduit par le mot *Lucifer* en latin, le diable depuis ce tems-là s'eſt toujours apellé *Lucifer*. Voyez l'article *Beker* & *Diable*.

On s'eſt fort moqué de la carte du tendre de mademoiſelle *Scudéri*. Les amans s'embarquent ſur le fleuve de tendre, on dine à tendre ſur eſtime, on ſoupe à tendre ſur inclination, on couche à tendre ſur déſir; le lendemain on ſe trouve à tendre ſur paſſion, & enfin à tendre ſur tendre. Ces idées peuvent être ridicules, ſurtout quand ce ſont des *Clélies*, des *Horatius Coclès* & des Romains auſtères & agreſtes qui voyagent; mais cette carte géographique montre au moins que l'amour a beaucoup de logemens diférens. Cette idée fait voir que le même mot ne ſignifie pas la même choſe, que la diférence eſt prodigieuſe entre l'amour de *Tarquin* & celui de *Céladon*, entre l'amour de *David* pour *Jonathas*, qui était plus fort que celui des femmes, & l'amour de l'abbé *Desfontaines* pour de petits ramoneurs de cheminée.

Le plus ſingulier exemple de cet abus des mots, de ces équivoques volontaires, de ces mal-entendus qui ont cauſé tant de querelles, eſt le *King-tien* de la Chine. Des miſſionnaires d'Europe diſputent entr'eux violemment ſur la ſignification de ce mot. La cour de Rome envoye un Français nommé *Maigrot*, qu'elle fait évêque imaginaire d'une province de la Chine pour juger de ce diférend. Ce *Maigrot* ne ſait pas un mot de chinois; l'empereur daigne lui faire dire ce qu'il entend par *King-tien*; *Maigrot* ne veut pas l'en croire, & fait condamner à Rome l'empereur de la Chine.

On ne tarit point ſur cet abus des mots. En hiſtoire, en morale, en juriſprudence, en médecine, mais ſurtout en théologie, gardez-vous des équivoques.

Boileau n'avait pas tort quand il fit la ſatyre qui porte ce nom; il eût pu la mieux faire, mais il y a des vers dignes de lui que l'on cite tous les jours,

Lorſque chez tes ſujets l'un contre l'autre armés,
Et ſur un Dieu fait homme au combat animés,
Tu fis dans une guerre & ſi vive & ſi longue
Périr tant de chrétiens martyrs d'une diphtongue.

ACADÉMIE.

LEs académies ſont aux univerſités ce que l'âge mûr eſt à l'enfance, ce que l'art de bien parler eſt à la grammaire, ce que la politeſſe eſt aux premières leçons de la civilité. Les académies n'étant point mercenaires doivent être abſolument libres. Telles ont été les académies d'Italie, telle eſt l'académie françaiſe, & ſurtout la ſociété royale de Londres.

L'académie françaiſe qui s'eſt formée elle-même reçut à la vérité des lettres-patentes de *Louis XIII*, mais ſans aucun ſalaire, & par conſéquent ſans aucune ſujétion. C'eſt ce qui engagea les premiers hommes du royaume, & juſqu'à des princes, à demander d'être

admis dans cet illustre corps. La société de Londres a eu le même avantage.

Le célèbre *Colbert*, étant membre de l'académie française, employa quelques-uns de ses confrères à composer les inscriptions & les devises pour les bâtimens publics. Cette petite assemblée, dont furent ensuite *Racine* & *Boileau*, devint bientôt une académie à part. On peut dater même de l'année 1663 l'établissement de cette académie des inscriptions, nommée aujourd'hui *des belles-lettres*, & celle de l'académie des sciences de 1667. Ce sont deux établissemens qu'on doit au même ministre qui contribua en tant de genres à la splendeur du siècle de *Louis XIV*.

Lorsqu'après la mort de *Jean-Batiste Colbert* & celle du marquis de *Louvois*, le comte de *Pontchartrain* secrétaire d'état eut le département de Paris, il chargea l'abbé *Bignon* son neveu de gouverner les nouvelles académies. On imagina des places d'honoraires qui n'exigeaient nulle science, & qui étaient sans rétribution; des places de pensionnaires qui demandaient du travail, désagréablement distinguées de celles des honoraires, des places d'associés sans pension, & des places d'élèves, titre encor plus désagréable & suprimé depuis.

L'académie des belles lettres fut mise sur le même pié. Toutes deux se soumirent à la dépendance immédiate du secrétaire d'état, & à la distinction révoltante des honorés, des pensionnés & des élèves.

L'abbé *Bignon* oſa propoſer le même réglement à l'académie françaiſe dont il était membre. Il fut reçu avec une indignation unanime. Les moins opulens de l'académie furent les premiers à rejetter ſes ofres, & à préférer la liberté & l'honneur à des penſions.

L'abbé *Bignon*, qui avec l'intention louable de faire du bien n'avait pas aſſez ménagé la nobleſſe des ſentimens de ſes confrères, ne remit plus le pied à l'académie françaiſe; il régna dans les autres tant que le comte de *Pontchartrain* fut en place. Il réſumait même les mémoires lus aux ſéances publiques, quoi qu'il faille l'érudition la plus profonde & la plus étendue pour rendre compte ſur le champ d'une diſſertation ſur des points épineux de phyſique & de mathématique; & il paſſa pour un *Mécène*. Cet uſage de réſumer les diſcours a ceſſé; mais la dépendance eſt demeurée.

Ce mot d'*académie* devint ſi célèbre, que lorſque *Lulli*, qui était une eſpèce de favori, eut obtenu l'établiſſement de ſon opéra en 1672, il eut le crédit de faire inſérer dans les patentes, que c'était une *académie royale de muſique, & que les gentilshommes & les demoiſelles pouraient y chanter ſans déroger.* Il ne fit pas le même honneur aux danſeurs & aux danſeuſes; cependant le public a toujours conſervé l'habitude d'aller à l'opéra, & jamais à l'académie de muſique.

On ſait que ce mot *académie*, emprunté des Grecs, ſignifiait originairement une ſo-

ciété, une école de philosophie d'Athènes qui s'assemblait dans un jardin légué par *Académus*.

Les Italiens furent les premiers qui instituèrent de telles sociétés après la renaissance des lettres. L'académie de *la Crusca* est du seizième siécle. Il y en eut ensuite dans toutes les villes où les sciences étaient cultivées.

Ce titre a été tellement prodigué en France, qu'on l'a donné pendant quelques années à des assemblées de joueurs, qu'on apellait autrefois *des tripots*. On disait *académies de jeu*. On apella les jeunes gens qui aprenaient l'équitation & l'escrime dans des écoles destinées à ces arts, *académistes*, & non pas *académiciens*.

Le titre d'*académicien* n'a été ataché par l'usage qu'aux gens de lettres des trois académies, la française, celle des sciences, celle des inscriptions.

L'académie française a rendu de grands services à la langue.

Celle des sciences a été très utile en ce qu'elle n'adopte aucun systême, & qu'elle publie les découvertes & les tentatives nouvelles.

Celle des inscriptions s'est ocupée des recherches sur les monumens de l'antiquité, & depuis quelques années il en est sorti des mémoires très instructifs.

C'est un devoir établi par l'honnêteté publique que les membres de ces trois académies se respectent les uns les autres dans les recueils que ces sociétés impriment. L'oubli de

cette politesse nécessaire est très rare. Cette grossièreté n'a guères été reprochée de nos jours qu'à l'abbé *Foucher* de l'académie des inscriptions, qui s'étant trompé dans un mémoire sur *Zoroastre*, voulut apuyer sa méprise par des expressions qui autrefois étaient trop en usage dans les écoles, & que le savoir vivre a proscrites; mais le corps n'est pas responsable des fautes des membres.

Voyez le mercure de France. Juin pag. 151. Juillet 2d. volume pag. 144. Août pag. 122, année 1769.

La société de Londres n'a jamais pris le titre d'*académie*.

Les académies dans les provinces ont produit des avantages signalés. Elles ont fait naître l'émulation, forcé au travail, acoutumé les jeunes gens à de bonnes lectures, dissipé l'ignorance & les préjugés de quelques villes, inspiré la politesse & chassé autant qu'on le peut le pédantisme.

On n'a guères écrit contre l'académie française que des plaisanteries frivoles & insipides. La comédie des *académiciens* de *saint Evremond* eut quelque réputation en son tems. Mais une preuve de son peu de mérite, c'est qu'on ne s'en souvient plus, au lieu que les bonnes satyres de *Boileau* sont immortelles. Je ne sais pourquoi *Pélisson* dit que la comédie des *académiciens* tient de la farce. Il me semble que c'est un simple dialogue sans intrigue & sans sel, aussi fade que le *Sir Politik* & que la comédie des *opéra*, & que presque tous les ouvrages de *saint Evremond*, qui ne sont, à quatre ou cinq pié-

ces près, que des futilités en ſtile pincé & en antithèſes.

ADAM.

On a tant parlé, tant écrit d'*Adam*, de ſa femme, des pré-adamites &c.... les rabins ont débité ſur *Adam* tant de rêveries, & il eſt ſi plat de répéter ce que les autres ont dit, qu'on hazarde ici ſur *Adam* une idée aſſez neuve, du moins elle ne ſe trouve dans aucun ancien auteur, dans aucun père de l'égliſe, ni dans aucun prédicateur ou théologien, ou critique, ou ſcholiaſte de ma connaiſſance. C'eſt le profond ſecret qui a été gardé ſur *Adam* dans toute la terre habitable, excepté en Paleſtine, juſqu'au tems où les livres juifs commencèrent à être connus dans Alexandrie, lorſqu'ils furent traduits en grec ſous un des *Ptolomées*. Encor furent-ils très peu connus; les gros livres étaient très rares & très chers; & de plus les juifs de Jéruſalem furent ſi en colère contre ceux d'Alexandrie, leur firent tant de reproches d'avoir traduit leur bible en langue profane, leur dirent tant d'injures & crièrent ſi haut au Seigneur, que les juifs alexandrins cachèrent leur traduction autant qu'ils le purent. Elle fut ſi ſecrette qu'aucun auteur grec ou romain n'en parle juſqu'au tems de l'empereur *Aurélien*.

Or l'historien *Joseph* avoue dans sa réponse à *Appion*, que les juifs n'avaient eu longtems aucun commerce avec les autres nations. *Nous habitons* (dit-il) *un pays éloigné de la mer; nous ne nous apliquons point au commerce; nous ne communiquons point avec les autres peuples .... Y a-t-il sujet de s'étonner que notre nation habitant si loin de la mer, & afectant de ne rien écrire, ait été si peu connue* (*a*)?

On demandera ici comment *Joseph* pouvait dire que sa nation afectait de ne rien écrire lorsqu'elle avait vingt-deux livres canoniques, sans compter le *targum d'Onkelos*. Mais il faut considérer que vingt-deux volumes très petits étaient fort peu de chose en comparaison de la multitude des livres conservés dans la bibliothèque d'Alexandrie, dont la moitié fut brûlée dans la guerre de *César*.

Il est constant que les juifs avaient très peu écrit, très peu lu; qu'ils étaient profondément ignorans en astronomie, en géométrie, en géographie, en physique; qu'ils ne savaient rien de l'histoire des autres peuples,

(*a*) Les juifs étaient très connus des Perses, puisqu'ils furent dispersés dans leur empire; ensuite des Egyptiens, puisqu'ils firent tout le commerce d'Alexandrie; des Romains, puisqu'ils avaient des synagogues à Rome. Mais étant au milieu des nations, ils en furent toujours séparés par leur institution. Ils ne mangeaient point avec les étrangers, & ne communiquèrent leurs livres que très tard.

& qu'ils ne commencèrent enfin à s'inſtruire que dans Alexandrie. Leur langue était un mêlange barbare d'ancien phénicien, & de caldéen corompu. Elle était ſi pauvre qu'il leur manquait pluſieurs modes dans la conjugaiſon de leurs verbes.

De plus, ne communiquant à aucun étranger leurs livres ni leurs titres, perſonne ſur la terre, excepté eux, n'avait jamais entendu parler ni d'*Adam*, ni d'*Eve*, ni d'*Abel*, ni de *Caïn*, ni de *Noé*. Le ſeul *Abraham* fut connu des peuples orientaux dans la ſuite des tems. Mais nul peuple ancien ne convenait que cet *Abraham* ou cet *Ibrahim* fût la tige du peuple juif.

Tels ſont les ſecrets de la providence que le père & la mère du genre-humain furent toujours entièrement ignorés du genre-humain, au point que les noms d'*Adam* & d'*Eve* ne ſe trouvent dans aucun ancien auteur, ni de la Grèce, ni de la Perſe, ni de Rome, ni de la Syrie, ni chez les Arabes mêmes juſques vers le tems de *Mahomet*. Dieu daigna permettre que les titres de la grande famille du monde ne fuſſent conſervés que chez la plus petite & la plus malheureuſe partie de la famille.

Comment ſe peut-il faire qu'*Adam* & *Eve* ayent été inconnus à tous leurs enfans? comment ne ſe trouva-t-il ni en Egypte, ni à Babilone aucune trace, aucune tradition de nos premiers pères? pourquoi ni *Orphée*, ni *Linus*, ni *Thamiris* n'en parlèrent-ils point? car s'ils en avaient dit un mot, ce

mot aurait été relevé ſans doute par *Héſiode*, & ſurtout par *Homère*, qui parlent de tout, excepté des auteurs de la race humaine.

Clément d'Alexandrie, qui raporte tant de témoignages de l'antiquité, n'aurait pas manqué de citer un paſſage dans lequel il aurait été fait mention d'*Adam* & d'*Eve*.

Euſèbe, dans ſon *hiſtoire univerſelle*, a recherché juſqu'aux témoignages les plus ſuſpects; il aurait bien fait valoir le moindre trait, la moindre vraiſemblance en faveur de nos premiers parens.

Il eſt donc avéré qu'ils furent toujours entièrement ignorés des nations.

On trouve à la vérité chez les bracmanes, dans le livre intitulé l'*ézourveidam*, le nom d'*Adimo* & celui de *Procriti* ſa femme. Si *Adimo* reſſemble un peu à notre *Adam*, les Indiens répondent: " nous ſommes un grand " peuple établi vers l'Indus & vers le Gange " pluſieurs ſiécles avant que la horde hé" braïque ſe fût portée vers le Jourdain. Les " Egyptiens, les Perſans, les Arabes venaient " chercher dans notre pays la ſageſſe & les " épiceries, quand les juifs étaient incon" nus au reſte des hommes. Nous ne pou" vons avoir pris notre *Adimo* de leur " *Adam*. Notre *Procriti* ne reſſemble point " du tout à leur *Eve*, & d'ailleurs leur hiſ" toire eſt entièrement diférente.

" De plus le *veidam*, dont l'*ézourvei*" *dam* eſt le commentaire, paſſe chez nous " pour être d'une antiquité plus reculée que

„ celle des livres juifs ; & ce *veidam* eſt en-
„ cor une nouvelle loi donnée aux bracma-
„ nes quinze cents ans après leur loi apellée
„ *shaſta* ou *shaſta-bad* ".

Telles ſont à-peu-près les réponſes que les brames d'aujourd'hui ont ſouvent faites aux aumôniers des vaiſſeaux marchands ; qui venaient leur parler d'*Adam* & d'*Eve*, d'*Abel* & de *Caïn*, tandis que les négocians de l'Europe venaient à main armée acheter des épiceries chez eux, & déſoler leur pays.

Le Phénicien *Sanchoniaton*, qui vivait certainement avant le tems où nous plaçons *Moïſe* (*b*), & qui eſt cité par *Euſèbe* comme un auteur autentique, donne dix générations à la race humaine comme fait *Moïſe* juſqu'au tems de *Noé* ; & il ne parle dans ces dix générations ni d'*Adam*, ni d'*Eve*, ni d'aucun de leurs deſcendans, ni de *Noé* même.

Voici les noms des premiers hommes, ſuivant la traduction grecque faite par *Philon* de Biblos. *Æon*, *Genos*, *Phox*, *Liban*, *Uſou*,

(*b*) Ce qui fait penſer à pluſieurs ſavans que *Sanchoniaton* eſt antérieur au tems où l'on place *Moïſe*, c'eſt qu'il n'en parle point. Il écrivait dans Bérithe. Cette ville était voiſine du pays où les juifs s'établirent. Si *Sanchoniaton* avait été poſtérieur ou contemporain, il n'aurait pas omis les prodiges épouvantables dont *Moïſe* inonda l'Egypte ; il aurait ſûrement fait mention du peuple juif qui mettait ſa patrie à feu & à ſang. *Euſèbe*, *Jule* Africain, *ſaint Ephrem*, tous les pères grecs & ſyriaques auraient cité un auteur profane qui rendait témoignage au légiſlateur hébreu. *Euſèbe* ſurtout qui reconnaît l'autenticité de *Sanchoniaton*, & qui en a traduit des fragmens, aurait traduit tout ce qui eut regardé *Moïſe*.

Halieus, *Crisor*, *Tecnites*, *Agrove*, *Amine*. Ce sont-là les dix premières générations.

Vous ne voyez le nom de *Noé*, ni d'*Adam*, dans aucune des antiques dynasties d'Egypte; ils ne se trouvent point chez les Caldéens; en un mot la terre entière a gardé sur eux le silence.

Il faut avouer qu'une telle réticence est sans exemple. Tous les peuples se sont atribués des origines imaginaires; & aucun n'a touché à la véritable. On ne peut comprendre comment le père de toutes les nations a été ignoré si longtems; son nom devait avoir volé de bouche en bouche d'un bout du monde à l'autre selon le cours naturel des choses humaines.



Humilions-nous sous les décrets de la providence qui a permis cet oubli si étonnant. Tout a été mystérieux & caché dans la nation conduite par Dieu même qui a préparé la voye au christianisme, & qui a été l'olivier sauvage sur lequel est enté l'olivier franc. Les noms des auteurs du genre-humain, ignorés du genre-humain, sont au rang des plus grands mystères.

J'ose afirmer qu'il a falu un miracle pour boucher ainsi les yeux & les oreilles de toutes les nations, pour détruire chez elles tout monument, tout ressouvenir de leur premier père. Qu'auraient pensé, qu'auraient dit *César*, *Antoine*, *Crassus*, *Pompée*, *Ciceron*, *Marcellus*, *Metellus*, si un pauvre juif, en leur vendant du baume, leur avait dit:

nous descendons tous d'un même père nommé *Adam* ? tout le sénat romain aurait crié : montrez-nous notre arbre généalogique. Alors le juif aurait déployé ses dix générations jusqu'à *Noé*, & jusqu'au secret de l'inondation de tout le globe. Le sénat lui aurait demandé combien il y avait de personnes dans l'arche pour nourir tous les animaux pendant dix mois entiers, & pendant l'année suivante qui ne put fournir aucune nouriture. Le rogneur d'espèces aurait dit, nous étions huit, *Noé* & sa femme, leurs trois fils *Sem*, *Cam* & *Japhet*, & leurs épouses. Toute cette famille descendait d'*Adam* en droite ligne.

Ciceron se serait informé sans doute des grands monumens, des témoignages incontestables que *Noé* & ses enfans auraient laissés de notre commun père : toute la terre après le déluge aurait retenti à jamais des noms d'*Adam* & de *Noé*, l'un père, l'autre restaurateur de toutes les races. Leurs noms auraient été dans toutes les bouches, dès qu'on aurait parlé ; sur tous les parchemins, dès qu'on aurait su écrire ; sur la porte de chaque maison, sitôt qu'on aurait bâti ; sur tous les temples, sur toutes les statues. Quoi ! vous saviez un si grand secret, & vous nous l'avez caché ! c'est que nous sommes purs, & que vous êtes impurs, aurait répondu le juif. Le sénat romain aurait ri, ou l'aurait fait fustiger ; tant les hommes sont atachés à leurs préjugés !

ADORER.

ADORER.

Culte de latrie; chanson atribuée à JÉSUS-CHRIST; *danse sacrée; cérémonies.*

N'Est-ce pas un grand défaut, dans quelques langues modernes, qu'on se serve du même mot envers l'Etre suprême & une fille? On sort quelquefois d'un sermon où le prédicateur n'a parlé que d'adorer Dieu en esprit & en vérité. De là on court à l'opéra où il n'est question que *du charmant objet que j'adore, & des aimables traits dont ce héros adore les atraits.*

Du moins les Grecs & les Romains ne tombèrent point dans cette profanation extravagante. *Horace* ne dit point qu'il adore *Lalagé. Tibulle* n'adore point *Délie.* Ce terme même d'adoration n'est pas dans *Pétrone.*

Si quelque chose peut excuser notre indécence, c'est que dans nos opéra & dans nos chansons il est souvent parlé des dieux de la fable. Les poëtes ont dit que leurs *Philis* étaient plus adorables que ces fausses divinités; & personne ne pouvait les en blâmer. Peu à peu on s'est acoutumé a cette expression, au point qu'on a traité de même le Dieu de tout l'univers & une chanteuse de l'opéra comique, sans qu'on s'aperçut de ce ridicule.

Détournons-en les yeux, & ne les arrêtons que sur l'importance de notre sujet.

Il n'y a point de nation civilisée qui ne rende un culte public d'adoration à Dieu. Il est vrai qu'on ne force personne ni en Asie, ni en Afrique, d'aller à la mosquée, ou au temple du lieu; on y va de son bon gré. Cette afluence aurait pu même servir à réunir les esprits des hommes, & à les rendre plus doux dans la société. Cependant on les a vus quelquefois s'acharner les uns contre les autres dans l'asyle même consacré à la paix. Les zélés inondèrent de sang le temple de Jérusalem, dans lequel ils égorgèrent leurs frères. Nous avons quelquefois souillé nos églises de carnage.

A l'article de *la Chine* on verra que l'empereur est le premier pontife, & combien le culte est auguste & simple. Ailleurs il est simple sans avoir rien de majestueux, comme chez les réformés de notre Europe, & dans l'Amérique anglaise.

Dans d'autres pays il faut à midi alumer des flambeaux de cire qu'on avait en abomination dans les premiers tems. Un couvent de religieuses, à qui on voudrait retrancher les cierges, crierait que la lumière de la foi est éteinte & que le monde va finir.

L'église anglicane tient le milieu entre les pompeuses cérémonies romaines & la sécheresse des calvinistes.

Les chants, la danse & les flambeaux

étaient des cérémonies essentielles aux fêtes sacrées de tout l'orient. Quiconque a lu sait que les anciens Egyptiens faisaient le tour de leurs temples en chantant & en dansant. Point d'institution sacerdotale chez les Grecs sans des chants & des danses. Les Hébreux prirent cette coutume de leurs voisins; *David* chantait & dansait devant l'arche.

Saint Matthieu parle d'un cantique chanté par Jésus-Christ même & par les apôtres après leurs paques. Ce cantique, qui est parvenu jusqu'à nous, n'est point mis dans le canon des livres sacrés; mais on en retrouve les fragmens dans la 237e. lettre de *saint Augustin* à l'évêque *Ceretius*...... *Saint Augustin* ne dit pas que cette hymne ne fut point chantée; il n'en réprouve pas les paroles: il ne condamne les priscillianistes qui admettaient cette hymne dans leur évangile que sur l'interprétation erronée qu'ils en donnaient, & qu'il trouve impie. Voici le cantique tel qu'on le trouve par parcelles dans *Augustin* même.

Himno dicto. S. Matt. ch. XXVI. ỳ. 39.

Je veux délier, & je veux être délié.

Je veux sauver, & je veux être sauvé.

Je veux engendrer, & je veux être engendré.

Je veux chanter; *dansez tous de joie.*

Je veux pleurer; frapez-vous tous de douleur.

Je veux orner, & je veux être orné.

Je suis la lampe pour vous qui me voyez.

Je suis la porte pour vous qui y frapez.

Vous qui voyez ce que je fais, ne dites point ce que je fais.

J'ai joué tout cela dans ce discours, & je n'ai point du tout été joué.

Mais quelque dispute qui se soit élevée au sujet de ce cantique, il est certain que le chant était employé dans toutes les cérémonies religieuses. *Mahomet* avait trouvé ce culte établi chez les Arabes; il l'est dans les Indes. Il ne parait pas qu'il soit en usage chez les lettrés de la Chine. Les cérémonies ont partout quelque ressemblance & quelque diférence; mais on adore Dieu par toute la terre. Malheur sans doute à ceux qui ne l'adorent pas comme nous, & qui sont dans l'erreur soit pour le dogme, soit pour les rites; ils sont assis à l'ombre de la mort: mais plus leur malheur est grand, plus il faut les plaindre & les suporter.

C'est même une grande consolation pour nous que tous les mahométans, les Indiens, les Chinois, les Tartares adorent un Dieu unique; en cela ils sont nos frères. Leur fatale ignorance de nos mystères sacrés ne peut que nous inspirer une tendre compassion pour nos frères qui s'égarent. Loin de nous tout esprit de persécution qui ne servirait qu'à les rendre iréconciliables.

Un Dieu unique étant adoré sur toute la

terre connue, faut-il que ceux qui le reconnaiſſent pour leur père lui donnent toujours le ſpectacle de ſes enfans qui ſe déteſtent, qui s'anathématiſent, qui ſe pourſuivent, qui ſe maſſacrent pour des argumens ?

Il n'eſt pas aiſé d'expliquer au juſte ce que les Grecs & les Romains entendaient par adorer; ſi l'on adorait les faunes, les ſylvains, les driades, les naïades, comme on adorait les douze grands dieux. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'*Antinoüs*, le mignon d'*Adrien*, fût adoré par les nouveaux Egyptiens du même culte que *Sérapis*; & il eſt aſſez prouvé que les anciens Egyptiens n'adoraient pas les oignons & les crocodiles de la même façon qu'*Iſis* & *Oſiris*. On trouve l'équivoque partout, elle confond tout. Il faut à chaque mot dire, qu'entendez-vous ? il faut toujours répéter, *définiſſez les termes*. (Voyez l'article *Alexandre.*)

Eſt-il bien vrai que *Simon* qu'on apelle *le magicien* fût adoré chez les Romains ? il eſt bien plus vrai qu'il y fut abſolument ignoré.

Saint Juſtin, dans ſon *apologie* auſſi inconnue à Rome que ce *Simon*, dit que ce Dieu avait une ſtatue élevée ſur le Tibre (ou plutôt près du Tibre) entre les deux ponts, avec cette inſcription, *Simoni deo ſancto. Saint Irénée*, *Tertullien*, ateſtent la même choſe. Mais à qui l'ateſtent-ils ? à des gens qui n'avaient jamais vu Rome, à des Afri-

cains, à des Allobroges, à des Syriens, à quelques habitans de Sichem. Ils n'avaient certainement pas vu cette ſtatue, dont l'inſcription eſt *Semo ſanco deo fidio*, & non pas, *Simoni ſancto deo.*

Ils devaient au moins conſulter *Denys* d'Halicarnaſſe qui dans ſon quatrième livre raporte cette inſcription. *Semo ſanco* était un ancien mot ſabin qui ſignifie demi-homme & demi-dieu. Vous trouvez dans *Tite-Live*, *Bona Semoni ſanco cenſuerunt conſecranda.* Ce dieu était un des plus anciens qui fuſſent révérés à Rome; il fut conſacré par *Tarquin le ſuperbe*, & regardé comme le dieu des alliances & de la bonne foi. On lui ſacrifiait un bœuf, & on écrivait ſur la peau de ce bœuf le traité fait avec les peuples voiſins. Il avait un temple auprès de celui de *Quirinus.* Tantôt on lui préſentait des ofrandes ſous le nom du père *Semo*, tantôt ſous le nom de *ſancus fidius.* C'eſt pourquoi *Ovide* dit dans ſes faſtes:

Quærebam nonas ſanco, fidiove referrem,
An tibi Semo pater.

Voila la divinité romaine qu'on a priſe pendant tant de ſiècles pour *Simon le magicien. Saint Cyrille* de Jéruſalem n'en doutait pas; & *ſaint Auguſtin*, dans ſon premier livre *des héréſies*, dit que *Simon le magicien* lui-même ſe fit élever cette ſtatue avec celle

de son *Hélène* par ordre de l'empereur & du sénat.

Cette étrange fable, dont la fausseté était si aisée à reconnaître, fut continuellement liée avec cette autre fable, que *saint Pierre* & ce *Simon* avaient tous deux comparu devant *Néron*; qu'ils s'étaient défiés à qui ressusciterait le plus promtement un mort proche parent de *Néron* même, & à qui s'éléverait le plus haut dans les airs; que *Simon* se fit enlever par des diables dans un chariot de feu, que *saint Pierre* & *saint Paul* le firent tomber des airs par leurs prières, qu'il se cassa les jambes, qu'il en mourut, & que *Néron* irité fit mourir *saint Paul* & *saint Pierre*. (Voyez l'article *saint Pierre.*)

Abdias, *Marcel*, *Hégesype*, ont raporté ce conte avec des détails un peu diférens. *Arnobe*, *saint Cyrille* de Jérusalem, *Sévère-Sulpice*, *Philastre*, *saint Epiphane*, *Isidore* de Damiette, *Maxime* de Turin, plusieurs autres auteurs ont donné cours successivement à cette erreur. Elle a été généralement adoptée, jusqu'à ce qu'enfin on ait retrouvé dans Rome une statue de *Semo sancus deus fidius*, & que le savant père *Mabillon* ait déterré un de ces anciens monumens avec cette inscription, *Semoni sanco deo fidio.*

Cependant il est certain qu'il y eut un *Simon* que les Juifs crurent magicien, comme il est certain qu'il y a èu un *Apollonios* de Thyane. Il est vrai encor que ce

Simon, né dans le petit pays de Samarie, ramassa quelques gueux auxquels il persuada qu'il était envoyé de Dieu, & la vertu de Dieu même. Il batisait ainsi que les apôtres batisaient, & il élevait autel contre autel.

Les juifs de Samarie, toujours ennemis des juifs de Jérusalem, osérent oposer ce *Simon* à Jésus-Christ, reconnu par les apôtres, par les disciples qui tous étaient de la tribu de *Benjamin* ou de celle de *Juda*. Il batisait comme eux; mais il ajoutait le feu au batême d'eau, & se disait prédit par *saint Jean-Baptiste* selon ces paroles, *celui qui doit venir après moi est plus puissant que moi, il vous batisera dans le saint Esprit & dans le feu.*

Matth. ch. 3. ℣. 11.

Simon alumait par dessus le bain baptismal une flamme légère avec du naphte du lac Asphaltide. Son parti fut assez grand; mais il est fort douteux que ses disciples l'ayent adoré. *Saint Justin* est le seul qui le croye.

Ménandre se disait, comme *Simon*, envoyé de Dieu & sauveur des hommes. Tous les faux messies, & surtout *Barcochebas*, prenaient le titre d'envoyés de Dieu; mais *Barcochebas* lui-même n'exigea point d'adoration. On ne divinise guères les hommes de leur vivant, à moins que ces hommes ne soient des *Alexandres* ou des empereurs Romains qui l'ordonnent expressément à des esclaves. Encor n'est-ce pas une ado-

ration proprement dite; c'eſt une vénération extraordinaire, une apothéoſe anticipée, une flaterie auſſi ridicule que celles qui ſont prodiguées à *Octave* par *Virgile* & par *Horace*.

ADULTERE.

NOus ne devons point cette expreſſion aux Grecs. Ils apellaient l'adultère *moikeia* dont les Latins ont fait leur *mæchus*, que nous n'avons point franciſé. Nous ne le devons ni à la langue ſyriaque ni à l'hébraïque, jargon du ſyriaque, qui nommait l'adultère *niuph*. Adultère ſignifiait en latin, *altération*, *adultération*, *une choſe miſe pour une autre*, *un crime de faux*, *fauſſes-clefs*, *faux contrats*, *faux ſeing*; adulteratio. De-là celui qui ſe met dans le lit d'un autre fut nommé *adulter*, comme une fauſſe-clef qui fouille dans la ſerrure d'autrui.

C'eſt ainſi qu'ils nommèrent par antiphraſe *coccix*, coucou, le pauvre mari chez qui un étranger venait pondre. *Pline le naturaliſte* dit, *coccix ova ſubdit in nidis alienis; ita plerique alienas uxores faciunt matres.* Le coucou dépoſe ſes œufs dans le nid des autres oiſeaux; ainſi force Romains rendent mères les femmes de leurs amis. La comparaiſon n'eſt pas trop juſte. *Coccix* ſi- L. 10. ch. 9.

gnifiant un coucou, nous en avons fait *cocu*. Que de choſes on doit aux Romains! mais comme on altère le ſens de tous les mots! le cocu, ſuivant la bonne grammaire, devrait être le galant; & c'eſt le mari. Voyez la chanſon de *Scaron* (*c*).

Quelques doctes ont prétendu que c'eſt aux Grecs que nous ſommes redevables de l'emblême des cornes; & qu'ils déſignaient par le titre de bouc, *aix*, l'époux d'une femme laſcive comme une chèvre. En éfet ils apellaient *fils de chèvre* les bâtards que notre canaille apelle *fils de putain*. Mais ceux qui veulent s'inſtruire à fonds doivent ſavoir que nos cornes viennent des cornettes des dames. Un mari qui ſe laiſſait tromper & gouverner par ſon inſolente femme était réputé porteur de cornes, cornu, cornard, par les bons bourgeois. C'eſt par cette raiſon que *cocu*, *cornard*, & *ſot*, étaient ſynonymes. Dans une de nos comédies on trouve ce vers:

Voyez l'article *Bouc*.

Elle? elle n'en fera qu'un ſot, je vous aſſure.

(*c*) Tous les jours une chaiſe
Me coute un écu,
Pour porter à l'aiſe
Votre chien de çu,
A moi pauvre cocu.

Cela veut dire ; elle n'en fera qu'un cocu.
Et dans l'*école des femmes*,

Epouser une sotte est pour n'être point sot.

Brutru qui avait beaucoup d'esprit disait, les *Bautrus* sont cocus, mais ils ne sont pas des sots.

La bonne compagnie ne se sert plus de tous ces vilains termes, & ne prononce même jamais le mot d'*adultère*. On ne dit point, madame la duchesse est en adultère avec monsieur le chevalier. Madame la marquise a un mauvais commerce avec monsieur l'abbé. On dit, monsieur l'abbé est cette semaine l'amant de madame la marquise. Quand les dames parlent à leurs amies de leurs adultères, elles disent, j'avoue que j'ai du gout pour lui. Elles avouaient autrefois qu'elles sentaient quelque estime ; mais depuis qu'une bourgeoise s'acusa à son confesseur d'avoir de l'estime pour un conseiller, & que le confesseur lui dit, madame, combien de fois vous a-t-il estimée ? les dames de qualité n'ont plus estimé personne, & ne vont plus guères à confesse.

Les femmes de Lacédémone ne connaissaient, dit-on, ni la confession ni l'adultère. Il est bien vrai que *Ménélas* avait éprouvé ce qu'*Hélène* savait faire. Mais *Lycurgue* y mit bon ordre en rendant les femmes communes quand les maris voulaient

bien les prêter, & que les femmes y consentaient. Chacun peut disposer de son bien. Un mari en ce cas n'avait point à craindre de nourir dans sa maison un enfant étranger. Tous les enfans apartenaient à la république, & non à une maison particulière; ainsi on ne faisait tort à personne. L'adultère n'est un mal qu'autant qu'il est un vol: mais on ne vole point ce qu'on vous donne. Un mari priait souvent un jeune homme beau, bien fait & vigoureux de vouloir bien faire un enfant à sa femme. *Plutarque* nous a conservé dans son vieux stile la chanson que chantaient les Lacédémoniens quand *Acrotatus* allait coucher avec la femme de son ami.

Allez, gentil Acrotatus, besognez bien Kélidonide,
Donnez de braves citoyens à Sparte.

Les Lacédémoniens avaient donc raison de dire que l'adultère était impossible parmi eux.

Il n'en est pas ainsi chez nos nations dont toutes les loix sont fondées sur le tien & le mien.

Un des grands désagrémens de l'adultère chez nous, c'est que la dame se moque quelquefois de son mari avec son amant; le mari s'en doute: & on n'aime point à être tourné en ridicule. Il est arrivé dans la bourgeoisie que souvent la femme a volé son mari pour donner à son amant; les querelles de ménage sont poussées à des ex-

tés cruels : elles ſont heureuſement peu connues dans la bonne compagnie.

Le plus grand tort, le plus grand mal, eſt de donner à un pauvre homme des enfans qui ne ſont pas à lui, & de le charger d'un fardeau qu'il ne doit pas porter. On a vu par-là des races de héros entiérement abatardies. Les femmes des *Aſtolphes* & des *Jocondes*, par un goût dépravé, par la faibleſſe du moment ont fait des enfans avec un nain contrefait, avec un petit valet ſans cœur & ſans eſprit. Les corps & les ames s'en ſont reſſenties. De petits ſinges ont été héritiers des plus grands noms dans quelques pays de l'Europe. Ils ont dans leur première ſalle les portraits de leurs prétendus aïeux, hauts de ſix pieds, beaux, bien faits, armés d'un eſtramaçon que la race d'aujourd'hui pourait à peine ſoulever. Un emploi important eſt poſſédé par un homme qui n'y a nul droit, & dont le cœur, la tête & le bras n'en peuvent ſoutenir le faix.

Il y a quelques provinces en Europe où les filles font volontiers l'amour, & deviennent enſuite des épouſes aſſez ſages. C'eſt tout le contraire en France ; on enferme les filles dans des couvens, où juſqu'à préſent on leur a donné une éducation ridicule. Leurs mères, pour les conſoler, leur font eſpérer qu'elles ſeront libres quand elles ſeront mariées. A peine ont-elles vécu un an avec leur époux, qu'on s'empreſſe

de ſavoir tout le ſecret de leurs apas. Une jeune femme ne vit, ne ſoupe, ne ſe promène, ne va aux ſpectacles qu'avec des femmes qui ont chacune leur afaire réglée; ſi elle n'a point ſon amant comme les autres, elle eſt ce qu'on apelle *dépareillée*; elle en eſt honteuſe, elle n'oſe ſe montrer.

Les Orientaux s'y prennent au rebours de nous. On leur amène des filles qu'on leur garantit pucelles ſur la foi d'un Circaſſien. On les épouſe, & on les enferme par précaution, comme nous enfermons nos filles. Point de plaiſanteries dans ces pays-là ſur les dames & ſur les maris; point de chanſons; rien qui reſſemble à nos froids quolibets de cornes & de cocuage. Nous plaignons les grandes dames de Turquie, de Perſe, des Indes; mais elles ſont cent fois plus heureuſes dans leurs ſerrails que nos filles dans leurs couvens.

Il arrive quelquefois chez nous qu'un mari mécontent, ne voulant point faire un procès criminel à ſa femme pour cauſe d'adultère (ce qui ferait crier à la barbarie,) ſe contente de ſe faire ſéparer de corps & de biens.

Ce ferait ici le lieu d'inſérer le précis d'un mémoire compoſé par un honnête homme qui ſe trouve dans cette ſituation; mais il eſt déja placé dans cette collection, tome 30, page 89. Nous nous bornerons à donner ici celui compoſé pour les *femmes.*

MÉMOIRE POUR LES FEMMES.

L'équité demande qu'après avoir raporté le mémoire en faveur des maris, nous mettions auſſi ſous les yeux du public le plaidoyer en faveur des mariées, préſenté à la junte du Portugal par une comteſſe d'*Arcira*. En voici la ſubſtance :

L'évangile a défendu l'adultère à mon mari tout comme à moi ; il ſera damné comme moi, rien n'eſt plus avéré. Lorſqu'il m'a fait vingt infidélités, qu'il a donné mon collier à une de mes rivales, & mes boucles d'oreilles à une autre, je n'ai point demandé aux juges qu'on le fît raſer, qu'on l'enfermât chez des moines, & qu'on me donnât ſon bien. Et moi pour l'avoir imité une ſeule fois, pour avoir fait avec le plus beau jeune homme de Lisbonne ce qu'il fait tous les jours impunément avec les plus ſottes guenons de la cour & de la ville, il faut que je réponde ſur la ſellette devant des licenciés, dont chacun ferait à mes pieds ſi nous étions tête à tête dans mon cabinet ; il faut que l'huiſſier me coupe à l'audience mes cheveux qui ſont les plus beaux du monde ; qu'on m'enferme chez des religieuſes qui n'ont pas le ſens commun ; qu'on me prive de ma dot & de mes conventions matrimoniales, qu'on donne tout mon bien à mon fat de mari pour l'aider à ſéduire d'autres femmes, & à commettre de nouveaux adultères.

Je demande ſi la choſe eſt juſte, & s'il n'eſt pas évident que ce ſont les cocus qui ont fait les loix.

On répond à mes plaintes que je ſuis trop heureuſe de n'être pas lapidée à la porte de la ville par les chanoines, les habitués de paroiſſe & tout le peuple. C'eſt ainſi qu'on en uſait chez la première nation de la terre, la nation choiſie, la nation chérie, la ſeule qui eût raiſon quand toutes les autres avaient tort.

Je réponds à ces barbares, que lorſque la pauvre femme adultère fut préſentée par ſes acuſateurs au maître de l'ancienne & de la nouvelle loi, il ne la fit point lapider; qu'au contraire il leur reprocha leur injuſtice, qu'il ſe moqua d'eux en écrivant ſur la terre avec le doigt, qu'il leur cita l'ancien proverbe hébraïque, *que celui de vous qui eſt ſans péché jette la première pierre*; qu'alors ils ſe retirèrent tous, les plus vieux fuyant les premiers, parce que plus ils avaient d'age, plus ils avaient commis d'adultères.

Les docteurs en droit canon me répliquent que cette hiſtoire de la femme adultère n'eſt racontée que dans l'évangile de *ſaint Jean*, qu'elle n'y a été inſérée qu'après coup. *Léontius*, *Maldonat*, aſſurent qu'elle ne ſe trouve que dans un ſeul ancien exemplaire grec, qu'aucun des vingt-trois premiers commentateurs n'en a parlé. *Origène*, *ſaint Jérôme*, *ſaint Jean Chryſoſtome*, *Théophi-*

Théophilacte, *Nonnus*, ne la connaissent point. Elle ne se trouve point dans la bible syriaque, elle n'est point dans la version d'*Ulphilas*.

Voilà ce que disent les avocats de mon mari, qui voudraient non-seulement me faire raser, mais me faire lapider.

Mais les avocats qui ont plaidé pour moi disent qu'*Ammonius*, auteur du troisième siècle, a reconnu cette histoire pour véritable ; & que si *saint Jérôme* la rejette dans quelques endroits, il l'adopte dans d'autres ; qu'en un mot elle est autentique aujourd'hui. Je pars de là, & je dis à mon mari, si vous êtes sans péché, rasez-moi, enfermez-moi, prenez mon bien ; mais si vous avez fait plus de péchés que moi, c'est à moi de vous raser, de vous faire enfermer, & de m'emparer de votre fortune. En fait de justice les choses doivent être égales.

Mon mari réplique qu'il est mon supérieur & mon chef, qu'il est plus haut que moi de plus d'un pouce, qu'il est velu comme un ours, que par conséquent je lui dois tout, & qu'il ne me doit rien.

Mais je demande si la reine *Anne* d'Angleterre n'est pas le chef de son mari ? si son mari le prince de Dannemarck, qui est son grand-amiral, ne lui doit pas une obéissance entière ; & si elle ne le ferait pas condamner à la cour des pairs en cas d'infidélité de la part du petit homme ? Il est donc clair que si les femmes ne font pas

punir les hommes ; c'eſt quand elles ne ſont pas les plus fortes.

SUITE DU CHAPITRE SUR L'ADULTÈRE.

Pour juger valablement un procès d'adultère, il faudrait que douze hommes & douze femmes fuſſent les juges, avec un hermaphrodite qui eût la voix prépondérante en cas de partage.

Mais il eſt des cas ſinguliers ſur leſquels la raillerie ne peut avoir de priſe, & dont il ne nous apartient pas de juger. Telle eſt l'avanture que raporte *ſaint Auguſtin* dans ſon ſermon de la prédication de Jéſus-Chriſt ſur la montagne.

Septimius Acyndinus, proconſul de Syrie, fait empriſonner dans Antioche un chrétien qui n'avait pu payer au fiſc une livre d'or à laquelle il était taxé, & le menace de la mort s'il ne paye. Un homme riche promet les deux marcs à la femme de ce malheureux ſi elle veut conſentir à ſes déſirs. La femme court en inſtruire ſon mari ; il la ſuplie de lui ſauver la vie aux dépens des droits qu'il a ſur elle, & qu'il lui abandonne. Elle obéit, mais l'homme qui lui doit deux marcs d'or la trompe en lui donnant un ſac plein de terre. Le mari qui ne peut payer le fiſc va être conduit à la mort. Le proconſul aprend cette infamie ; il paye lui-même la livre d'or au

fisc de ses propres deniers, & il donne aux deux époux chrètiens le domaine dont a été tirée la terre qui a rempli le sac de la femme.

Il est certain que loin d'outrager son mari, elle a été docile à ses volontés; non-seulement elle a obéi, mais elle lui a sauvé la vie. *Saint Augustin* n'ose décider si elle est coupable ou vertueuse; il craint de la condamner.

Ce qui est, à mon avis, assez singulier, c'est que *Bayle* prétend être plus sévère que *saint Augustin*. Il condamne hardiment cette pauvre femme. Cela serait inconcevable si on ne savait à quel point presque tous les écrivains ont permis à leur plume de démentir leur cœur; avec quelle facilité on sacrifie son propre sentiment à la crainte d'éfaroucher quelque pédant qui peut nuire, combien on est peu d'acord avec soi-même. Dictionnaire de Bayle, article *Acyndinus*.

Le matin rigoriste & le soir libertin,
L'écrivain qui d'Ephèse excusa la matrone,
Renchérit tantôt sur Pétrone,
Et tantôt sur saint Augustin.

RÉFLEXION D'UN PÈRE DE FAMILLE.

N'ajoutons qu'un petit mot sur l'éducation contradictoire que nous donnons à nos filles. Nous les élevons dans le désir immo-

déré de plaire, nous leur en dictons des leçons; la nature y travaillait bien sans nous; mais on y ajoute tous les rafinemens de l'art. Quand elles sont parfaitement stilées, nous les punissons si elles mettent en pratique l'art que nous avons cru leur enseigner. Que diriez-vous d'un maître à danser qui aurait apris son métier à un écolier pendant dix ans, & qui voudrait lui casser les jambes parce qu'il l'a trouvé dansant avec un autre ?

Ne pourait-on pas ajouter cet article à celui des contradictions ?

AFIRMATION PAR SERMENT.

NOus ne dirons rien ici sur l'afirmation avec laquelle les savans s'expriment si souvent. Il n'est permis d'afirmer, de décider qu'en géométrie. Partout ailleurs imitons le docteur *Métaphraste* de *Molière*. Il se pourait — la chose est faisable — cela n'est pas impossible — il faut voir — adoptons le *peut-être* de *Rabelais*, le *que sais-je* de *Montagne*, le *non liquet* des Romains, le *doute* de l'académie d'Athènes, dans les choses profanes s'entend : car pour le sacré, on sait bien qu'il n'est pas permis de douter.

Il est dit, à cet article dans le dictionnaire encyclopédique, que les primitifs,

nommés *quakers* en Angleterre, font foi en justice sur leur seule afirmation, sans être obligés de prêter serment.

Mais les pairs du royaume ont le même privilège, les pairs séculiers afirment sur leur honneur, & les pairs ecclésiastiques en mettant la main sur leur cœur; les quakers obtinrent la même prérogative sous le règne de *Charles II:* c'est la seule secte qui ait cet honneur en Europe.

Le chancelier *Cowper* voulut obliger les quakers à jurer comme les autres citoyens; celui qui était à leur tête lui dit gravement: „ L'ami chancelier, tu dois savoir que no- „ tre Seigneur Jésus-Christ notre sauveur „ nous a défendu d'afirmer autrement que „ par *ya ya : no no.* Il a dit expressément, „ *je vous défends de jurer ni par le ciel,* „ *parce que c'est le trône de* Dieu; *ni par* „ *la terre, parce que c'est l'escabeau de ses* „ *pieds; ni par Jérusalem, parce que c'est* „ *la ville du grand roi; ni par la tête,* „ *parce que tu n'en peux rendre un seul che-* „ *veu ni blanc ni noir.* Cela est positif, „ notre ami, & nous n'irons pas désobéir „ à Dieu pour complaire à toi & à ton „ parlement.

„ On ne peut mieux parler, *répondit le* „ *chancelier:* mais il faut que vous sachiez „ qu'un jour *Jupiter* ordonna que toutes „ les bêtes de somme se fissent ferrer, les „ chevaux, les mulets, les chameaux mê- „ me obéirent incontinent, les ânes seuls

„ résistèrent ; ils représentèrent tant de rai-
„ sons ; ils se mirent à braire si longtems
„ que *Jupiter*, qui était bon, leur dit en-
„ fin : *messieurs les ânes, je me rends à vo-
„ tre prière ; vous ne serez point ferrés : mais
„ le premier faux pas que vous ferez, vous
„ aurez cent coups de bâton.*

Il faut avouer que les quakers n'ont jamais jusqu'ici fait de faux pas.

AGAR.

QUand on renvoye son amie, sa concubine, sa maîtresse, il faut lui faire un sort au moins tolérable, ou bien l'on passe parmi nous pour un mal-honnête homme.

On nous dit qu'*Abraham* était fort riche dans le désert de Gérar, quoiqu'il n'eût pas un pouce de terre en propre. Nous savons de science certaine qu'il défit les armées de quatre grands rois avec trois cent dix-huit gardeurs de moutons.

Il devait donc au moins donner un petit troupeau à sa maîtresse *Agar* quand il la renvoya dans le désert. Je parle ici seulement selon le monde ; & je révère toujours les voies incompréhensibles qui ne sont pas nos voies.

J'aurais donc donné quelques moutons, quelques chèvres, un beau bouc à mon an-

cienne amie *Agar*, quèlques paires d'habits pour elle & pour notre fils *Ismaël*, une bonne âneſſe pour la mère, un joli ânon pour l'enfant, un chameau pour porter leurs hardes, & au moins deux domeſtiques pour les acompagner, & pour les empècher d'ètre mangés des loups.

Mais le père des croyans ne donna qu'une cruche d'eau & un pain à ſa pauvre maîtreſſe & à ſon enfant, quand il les expoſa dans le déſert.

Quelques impies ont prétendu qu'*Abraham* n'était pas un père fort tendre, qu'il voulut faire mourir ſon bâtard de faim, & couper le cou à ſon fils légitime.

Mais encor un coup, ces voies ne ſont pas nos voies; il eſt dit que la pauvre *Agar* s'en alla dans le déſert de Berſabé. Il n'y avait point de déſert de Berſabé. Ce nom ne fut connu que longtems après, mais c'eſt une bagatelle, le fond de l'hiſtoire n'en eſt pas moins autentique.

Il eſt vrai que la poſtérité d'*Iſmaël* fils d'*Agar* ſe vengea bien de la poſtérité d'*Iſaac* fils de *Sara*, en faveur duquel il fut chaſſé. Les Saraſins, deſcendans en droite ligne d'*Iſmaël*, ſe ſont emparés de Jéruſalem apartenante par droit de conquête à la poſtérité d'*Iſaac*. J'aurais voulu qu'on eût fait deſcendre les Saraſins de *Sara*, l'étymologie aurait été plus nette. C'était une généalogie à mettre dans notre Moréri. On prétend que le mot Saraſin vient de *Sarac*,

voleur. Je ne crois pas qu'aucun peuple ſe ſoit jamais apellé voleur. Ils l'ont preſque tous été, mais on prend cette qualité rarement. Saraſin deſcendant de *Sara* me parait plus doux à l'oreille.

AGE.

NOus n'avons nulle envie de parler des âges du monde ; ils ſont ſi connus & ſi uniformes ! Gardons-nous auſſi de parler de l'âge des premiers rois ou dieux d'Egypte, c'eſt la même choſe. Ils vivaient des douze cents années ; cela ne nous regarde pas. Mais ce qui nous intéreſſe fort, c'eſt la durée ordinaire de la vie humaine. Cette théorie eſt parfaitement bien traitée dans le dictionnaire encyclopédique à l'article *vie*, d'après les *Halley*, les *Kerſeboum* & les *Deſparcieux*.

En 1741, monſieur de *Kerſeboum* me communiqua ſes calculs ſur la ville d'Amſterdam ; en voici le réſultat.

Sur cent mille perſonnes, il y en avait de mariées	34500.
D'hommes veufs, ſeulement .	1500.
De veuves	4500.
	40500.

De l'autre part . . . . . . 40500.

Cela ne prouverait pas que les femmes vivent plus que les hommes dans la proportion de quarante-cinq à quinze, & qu'il y eût trois fois plus de femmes que d'hommes; mais cela prouverait qu'il y avait trois fois plus de Hollandais qui étaient allés mourir à Batavia, ou à la pèche de la baleine que de femmes, lesquelles restent d'ordinaire chez elles. Et ce calcul est encor prodigieux.

Célibataires, jeunesse & enfance des deux sexes	45000.
Domestiques	10000.
Voyageurs	4000.
somme totale . .	99500.

Par son calcul, il devait se trouver sur un million d'habitans des deux sexes, depuis seize ans jusqu'à cinquante, environ vingt mille hommes pour servir de soldats, sans déranger les autres professions. Mais voyez les calculs de messieurs *Desparcieux*, de *saint Maur* & *Buffon*, ils sont encor plus précis & plus instructifs à quelques égards.

Cette arithmétique n'est pas favorable à la manie de lever de grandes armées. Tout prince qui lève trop de soldats peut ruiner ses voisins, mais il ruine sûrement son état.

Ce calcul dément encor beaucoup le compte, ou plutôt le conte d'*Hérodote* qui fait

ariver *Xerxès* en Europe ſuivi d'environ deux millions d'hommes. Car ſi un million d'habitans donne vingt mille ſoldats, il en réſulte que *Xerxès* avait cent millions de ſujets; ce qui n'eſt guères croyable. On le dit pourtant de la Chine; mais elle n'a pas un million de ſoldats. Ainſi l'empereur de la Chine eſt du double plus ſage que *Xerxès*.

La Thèbe-aux-cent-portes, qui laiſſait ſortir dix mille ſoldats par chaque porte, aurait eu, ſuivant la ſuputation hollandaiſe, cinq millions tant de citoyens que de citoyennes. Nous faiſons un calcul plus modeſte à l'article *dénombrement*.

L'âge du ſervice de guerre étant depuis vingt ans juſqu'à cinquante, il faut mettre une prodigieuſe diférence entre porter les armes hors de ſon pays, & reſter ſoldat dans ſa patrie. *Xerxès* dut perdre les deux tiers de ſon armée dans ſon voyage en Grèce. *Céſar* dit que les Suiſſes étant ſortis de leur pays au nombre de trois cent quatre-vingt huit mille individus, pour aller dans quelque province des Gaules tuer ou dépouiller les habitans, il les mena ſi bon train qu'il n'en reſta que cent dix mille. Il a falu dix ſiècles pour repeupler la Suiſſe. Car on ſait à préſent que les enfans ne ſe font ni à coups de pierre, comme du tems de *Deucalion* & de *Pirra*, ni à coups de plume, comme le jéſuite *Pétau*, qui fait naître ſept cent milliards d'hommes d'un

ſeul des enfans du père *Noé*, en moins de trois cents ans.

Charles XII leva le cinquième homme en Suède pour aller faire la guerre en pays étranger, & il a dépeuplé ſa patrie.

Continuons à parcourir les idées & les chifres du calculateur hollandais, ſans répondre de rien; parce qu'il eſt dangereux d'être comptable.

CALCUL DE LA VIE.

Selon lui, dans une grande ville, de vingt-ſix mariages il ne reſte environ que huit enfans. Sur mille légitimes il compte ſoixante & cinq batards.

De ſept cents enfans il en reſte au bout d'un an environ . . .	560.
Au bout de dix ans	445.
Au bout de vingt ans	405.
A quarante ans	300.
A ſoixante ans	190.
Au bout de quatre-vingts ans . .	50.
A quatre-vingt dix ans	5.
A cent ans perſonne	0.

Par-là on voit que de ſept cents enfans nés dans la même année, il n'y a que cinq chances pour ariver à quatre-vingt dix ans. Sur cent quarante il n'y a qu'une ſeule chance, & ſur un moindre nombre il n'y en a point.

Ce n'eſt donc que ſur un très grand nombre d'exiſtences qu'on peut eſpérer de pouſ-

ſer la ſienne juſqu'à quatre-vingt dix ans ; & ſur un bien plus grand nombre encor que l'on peut eſpérer de vivre un ſiècle. Ce ſont de gros lots à la loterie ſur leſquels il ne faut pas compter, & même qui ne ſont pas à déſirer autant qu'on les déſire ; ce n'eſt qu'une longue mort.

Combien trouve-t-on de ces vieillards qu'on apelle *heureux*, dont le bonheur conſiſte à ne pouvoir jouir d'aucun plaiſir de la vie, à n'en faire qu'avec peine deux ou trois fonctions dégoûtantes, à ne diſtinguer ni les ſons, ni les couleurs, à ne connaître ni jouiſſance ni eſpérance, & dont toute la félicité eſt de ſavoir confuſément qu'ils ſont un fardeau de la terre batiſés ou circoncis depuis cent années.

Il y en a un ſur cent mille tout au plus dans nos climats.

Voyez les liſtes des morts de chaque année à Paris & à Londres ; ces villes, à ce qu'on dit, ont environ ſept cent mille habitans. Il eſt très rare d'y trouver à la fois ſept centenaires ; & ſouvent il n'y en a pas un ſeul.

En général, l'âge commun auquel l'eſpèce humaine eſt rendue à la terre, dont elle ſort, eſt de vingt-deux à vingt-trois ans tout au plus, ſelon les meilleurs obſervateurs.

De mille enfans nés dans une même année, les uns meurent à ſix mois, les autres à quinze ; celui-ci à dix-huit ans, cet autre à trente-ſix, quelques-uns à ſoixante ; trois ou quatre octogénaires ſans dents & ſans yeux meurent

après avoir soufert quatre-vingts ans. Prenez un nombre moyen, chacun a porté son fardeau vingt-deux ou vingt-trois années.

Sur ce principe qui n'est que trop vrai, il est avantageux à un état bien administré, & qui a des fonds en réserve, de constituer beaucoup de rentes viagères. Des princes économes qui veulent enrichir leur famille y gagnent considérablement; chaque année la somme qu'ils ont à payer diminue.

Il n'en est pas de même dans un état obéré. Comme il paye un intérêt plus fort que l'intérêt ordinaire, il se trouve bientôt court; il est obligé de faire de nouveaux emprunts, c'est un cercle perpétuel de dettes & d'inquiétudes.

Les tontines, invention d'un usurier nommé *Tontino*, sont bien plus ruineuses. Nul soulagement pendant quatre-vingts ans au moins. Vous payez toutes les rentes au dernier survivant.

A la dernière tontine qu'on fit en France en 1759, une société de calculateurs prit une classe à elle seule; elle choisit celle de quarante ans, parce qu'on donnait un denier plus fort pour cet âge que pour les âges depuis un an jusqu'à quarante; & qu'il y a presque autant de chances pour parvenir de quarante à quatre-vingts ans que du berceau à quarante.

On donnait dix pour cent aux pontes âgés de quarante années, & le dernier vivant héritait de tous les morts. C'est un des plus mauvais marchés que l'état puisse faire.

On croit avoir remarqué que les rentiers viagers vivent un peu plus longtems que les autres hommes; de quoi les payeurs sont assez fachés. La raison en est peut-être, que ces rentiers sont pour la plûpart des gens de bon sens, qui se sentent bien constitués: des bénéficiers, des célibataires uniquement ocupés d'eux-mèmes, vivant en gens qui veulent vivre longtems. Ils disent: si je mange trop, si je fais un excès, le roi sera mon héritier: l'emprunteur qui me paye ma rente viagère, & qui se dit mon ami, rira en me voyant enterrer: cela les arète: ils se mettent au régime; ils végètent quelques minutes de plus que les autres hommes.

Pour consoler les débiteurs, il faut leur dire qu'à quelque âge qu'on leur donne un capital pour des rentes viagères, fût-ce sur la tête d'un enfant qu'on batise, ils font toujours un très bon marché. Il n'y a qu'une tontine qui soit onéreuse; aussi les moines n'en ont jamais fait. Mais pour de l'argent en rentes viagères, ils en prenaient à toute main jusqu'au tems où ce jeu leur fut défendu. En éfet, on est débarassé du fardeau de payer au bout de trente ou quarante ans; & on paye une rente foncière pendant toute l'éternité. Il leur a été aussi défendu de prendre des capitaux en rentes perpétuelles; & la raison, c'est qu'on n'a pas voulu les trop détourner de leurs ocupations spirituelles.

AGRICULTURE.

IL n'eſt pas concevable comment les anciens, qui cultivaient la terre auſſi bien que nous, pouvaient imaginer que tous les grains qu'ils ſemaient en terre devaient néceſſairement mourir & pourir avant de lever & produire. Il ne tenait qu'à eux de tirer un grain de la terre au bout de deux ou trois jours; ils l'auraient vu très ſain, un peu enflé, la racine en bas, la tête en haut. Ils auraient diſtingué au bout de quelque tems le germe; les petits filets blancs des racines, la matière laiteuſe dont ſe formera la farine, ſes deux envelopes, ſes feuilles. Cependant c'était aſſez que quelque philoſophe grec ou barbare eut enſeigné que toute génération vient de coruption, pour que perſonne n'en doutât. Et cette erreur la plus grande & la plus ſotte de toutes les erreurs, parce qu'elle eſt la plus contraire à la nature, ſe trouvait dans des livres écrits pour l'inſtruction du genre-humain.

Auſſi les philoſophes modernes, trop hardis parce qu'ils ſont plus éclairés, ont abuſé de leurs lumières mêmes pour reprocher durement à Jéſus notre ſauveur, & à *ſaint Paul* ſon perſécuteur, qui devint ſon apôtre, d'avoir dit qu'il falait que le grain pourît en terre pour germer, qu'il mourût

„ la France croit encor que le projet de la
„ *dixme royale* eſt de ce maréchal ſi zélé
„ pour le bien public; mais la tromperie
„ eſt aiſée à connaître.

„ Les louanges que *Bois-Guilbert* ſe don-
„ ne à lui-même dans la préface le trahiſ-
„ ſent; il y loue trop ſon livre du *détail*
„ *de la France;* il n'était pas vraiſemblable
„ que le maréchal eût donné tant d'éloges
„ à un livre rempli de tant d'erreurs; on
„ voit dans cette préface un père qui loue
„ ſon fils, pour faire recevoir un de ſes
„ bâtards ".

Le nombre de ceux qui ont mis ſous des noms reſpectés leurs idées de gouvernement, d'économie, de finance, de tactique, &c. n'eſt que trop conſidérable. L'abbé de *ſaint Pierre* qui pouvait n'avoir pas beſoin de cette ſupercherie ne laiſſa pas d'attribuer la chimère de ſa *paix perpétuelle* au duc de Bourgogne.

L'auteur du *financier citoyen* cite toujours le prétendu *teſtament politique de Colbert*, ouvrage de tout point impertinent, fabriqué par *Gratien de Courtils.* Quelques ignorans citent encor les *teſtamens politiques* du roi d'Eſpagne *Philippe II*, du cardinal de *Richelieu*, de *Colbert*, de *Louvois*, du duc de Lorraine, du cardinal *Albéroni*, du maréchal de *Belle-Isle.* On a fabriqué juſqu'à celui de *Mandrin.*

Voyez l'art. *Ana*, anecdotes.

L'encyclopédie, à l'article *grain*, raporte ces paroles d'un livre intitulé, *avantages &*

désavantages de la Grande-Bretagne; ouvrage bien supérieur à tous ceux que nous venons de citer.

„ Si l'on parcourt quelques-unes des pro-„ vinces de la France, on trouve que non „ seulement plusieurs de ses terres restent „ en friche, qui pouraient produire des „ bleds & nourir des bestiaux; mais que les „ terres cultivées ne rendent pas à beau-„ coup près à proportion de leur bonté, „ parce que le laboureur manque de moyens „ pour les mettre en valeur.

„ Ce n'est pas sans une joye sensible que „ j'ai remarqué dans le *gouvernement de* „ *France* un vice dont les conséquences „ sont si étendues, & j'en ai félicité ma pa-„ trie; mais je n'ai pu m'empêcher de sen-„ tir en même tems combien formidable „ serait devenue cette puissance, si elle eut „ profité des avantages que ses possessions „ & ses hommes lui ofraient. *O sua si bona* „ *norint!*

J'ignore si ce livre n'est pas d'un Français qui, en faisant parler un Anglais, a cru lui devoir faire bénir Dieu de ce que les Français lui paraissent pauvres; mais qui en même tems se trahit lui-même en souhaitant qu'ils soient riches; & en s'écriant avec Virgile, *ô s'ils connaissaient leurs biens!* Mais soit Français, soit Anglais, il est faux que les terres en France ne rendent pas à proportion de leur bonté. On s'accoutume trop à conclure du particulier au gé-

néral. Si on en croyait beaucoup de nos livres nouveaux, la France ne ſerait pas plus fertile que la Sardaigne & les petits cantons Suiſſes.

DE L'EXPORTATION DES GRAINS.

Le même article *grain* porte encor cette réflexion : " les Anglais eſſuyaient ſouvent „ de grandes chertés dont nous profitions „ par la liberté du commerce de nos grains, „ ſous le règne de *Henri IV* & de *Louis XIII*, „ & dans les premiers tems du règne de „ *Louis XIV*".

Mais malheureuſement la ſortie des grains fut défendue en 1598 ſous *Henri IV*. La défenſe continua ſous *Louis XIII* & pendant tout le tems du règne de *Louis XIV*. On ne put vendre ſon bled hors du royaume que ſur une requête préſentée au conſeil, qui jugeait de l'utilité ou du danger de la vente, ou plutôt qui s'en raportait à l'intendant de la province. Ce n'eſt qu'en 1764 que le conſeil de *Louis XV* plus éclairé a rendu le commerce des bleds libre, avec les reſtrictions convenables dans les mauvaiſes années.

DE LA GRANDE ET PETITE CULTURE.

A l'article *ferme*, qui eſt un des meilleurs de ce grand ouvrage, on diſtingue la grande & la petite culture. La grande ſe fait par

les chevaux, la petite par les bœufs; & cette petite, qui s'étend ſur la plus grande partie des terres de France, eſt regardée comme un travail preſque ſtérile, & comme un vain éfort de l'indigence.

Cette idée en général ne me parait pas vraie. La culture par les chevaux n'eſt guères meilleure que celle par les bœufs. Il y a des compenſations entre ces deux méthodes qui les rendent parfaitement égales. Il me ſemble que les anciens n'employèrent jamais les chevaux à labourer la terre, du moins il n'eſt queſtion que de bœufs dans *Héſiode*, dans *Xénophon*, dans *Virgile*, dans *Columelle.* La culture avec des bœufs n'eſt chétive & pauvre que lorſque des propriétaires mal-aiſés fourniſſent de mauvais bœufs, mal nouris, à des métayers ſans reſſource qui cultivent mal. Ce métayer ne riſquant rien, parce qu'il n'a rien fourni, ne donne jamais à la terre ni les engrais, ni les façons dont elle a beſoin; il ne s'enrichit point, & il apauvrit ſon maître; & c'eſt malheureuſement le cas où ſe trouvent pluſieurs pères de famille.

Le ſervice des bœufs eſt auſſi profitable que celui des chevaux, parce que s'ils labourent moins vîte, on les fait travailler plus de journées ſans les excéder; ils coûtent beaucoup moins à nourir; on ne les ferre point, leurs harnois ſont moins diſpendieux, on les revend, ou bien on les engraiſſe pour la boucherie; ainſi leur vie

& leur mort procurent de l'avantage; ce qu'on ne peut pas dire des chevaux.

Enfin on ne peut employer les chevaux que dans les pays où l'avoine est à très bon marché, & c'est pourquoi il y a toujours quatre à cinq fois moins de culture par les chevaux que par les bœufs.

DES DÉFRICHEMENS.

A l'article *défrichement*, on ne compte pour défrichement que les herbes inutiles & voraces que l'on arache d'un champ, pour le mettre en état d'être ensemencé.

L'art de défricher ne se borne pas à cette méthode usitée & toujours nécessaire. Il consiste à rendre fertiles des terres ingrates qui n'ont jamais rien porté. Il y en a beaucoup de cette nature, comme des terrains marécageux ou de pure terre à brique, à foulon, sur laquelle il est aussi inutile de semer que sur des rochers. Pour les terres marécageuses, ce n'est que la paresse & l'extrême pauvreté qu'il faut acuser, si on ne les fertilise pas.

Les sols purement glaiseux ou de craie, ou simplement de sable, sont rebelles à toute culture. Il n'y a qu'un seul secret, c'est celui d'y porter de la bonne terre pendant des années entières. C'est une entreprise qui ne convient qu'à des hommes très riches; le profit n'en peut égaler la dépense qu'après un très long tems, si même elle

peut jamais en aprocher. Il faut quand on y a porté de la terre meuble, la mèler avec la mauvaiſe, la fumer beaucoup, y repotter encor de la terre, & ſurtout y ſemer des graines qui loin de dévorer le ſol lui communiquent une nouvelle vie.

Quelques particuliers ont fait de tels eſſais; mais il n'apartiendrait qu'à un ſouverain de changer ainſi la nature d'un vaſte terrain en y faiſant camper de la cavalerie laquelle y conſommerait les fourages tirés des environs. Il y faudrait des régimens entiers. Cette dépenſe ſe faiſant dans le royaume, il n'y aurait pas un denier de perdu, & on aurait à la longue un grand terrain de plus qu'on aurait conquis ſur la nature. L'auteur de cet article a fait cet eſſai en petit, & a réuſſi.

Il en eſt d'une telle entrepriſe comme de celle des canaux & des mines. Quand la dépenſe d'un canal ne ſerait pas compenſée par les droits qu'il raporterait, ce ſerait toujours pour l'état un prodigieux avantage.

Que la dépenſe de l'exploitation d'une mine d'argent, de cuivre, de plomb ou d'étain, & même de charbon de terre excède le produit, l'exploitation eſt toujours très utile: car l'argent dépenſé fait vivre les ouvriers, circule dans le royaume, & le métal ou minéral qu'on en a tiré eſt une richeſſe nouvelle & permanente. Quoiqu'on faſſe il faudra toujours revenir à la fable du bon vieillard, qui fit acroire à ſes enfans

qu'il y avait un trésor dans leur champ; ils remuèrent tout leur héritage pour le chercher, & ils s'aperçurent que *le travail est un trésor*.

La pierre philosophale de l'agriculture serait de semer peu & de recueillir beaucoup. Le *grand albert*, le *petit albert*, la *maison rustique*, enseignent douze secrets d'opérer la multiplication du bled, qu'il faut tous mettre avec la méthode de faire naître des abeilles du cuir d'un taureau, & avec les œufs de coq dont il vient des basilics. La chimère de l'agriculture est de croire obliger la nature à faire plus qu'elle ne peut. Autant vaudrait donner le secret de faire porter à une femme dix enfans, quand elle ne peut en donner que deux. Tout ce qu'on doit faire est d'avoir bien soin d'elle dans sa grossesse.

La méthode la plus sûre pour recueillir un peu plus de grain qu'à l'ordinaire est de se servir du semoir. Cette manœuvre par laquelle on séme à la fois, on herse & on recouvre, prévient le ravage du vent qui quelquefois dissipe le grain, & celui des oiseaux qui le dévorent. C'est un avantage qui certainement n'est pas à négliger.

De plus la semence est plus régulièrement versée & espacée dans la terre; elle a plus de liberté de s'étendre; elle peut produire des tiges plus fortes & un peu plus d'épics. Mais le semoir ne convient ni à toutes sortes de terrains, ni à tous les laboureurs.

Il faut que le sol soit uni & sans cailloux, & il faut que le laboureur soit aisé. Un semoir coûte; & il en coûte encor pour le r'habillement quand il est détraqué. Il exige deux hommes & un cheval; plusieurs laboureurs n'ont que des bœufs. Cette machine utile doit être employée par les riches cultivateurs & prêtée aux pauvres.

DE LA GRANDE PROTECTION DUE A L'AGRICULTURE.

Par quelle fatalité l'agriculture n'est-elle véritablement honorée qu'à la Chine? tout ministre d'état en Europe doit lire avec atention le mémoire suivant, quoiqu'il soit d'un jésuite. Il n'a jamais été contredit par aucun autre missionnaire, malgré la jalousie de métier qui a toujours éclaté entr'eux. Il est entièrement conforme à toutes les relations que nous avons de ce vaste empire.

„ Au commencement du printems chinois, c'est-à-dire, dans le mois de Février, le tribunal des mathématiques ayant eu ordre d'examiner quel était le jour convenable à la cérémonie du labourage, détermina le 24 de la onzième lune, & ce fut par le tribunal des rites que ce jour fut annoncé à l'empereur dans un mémorial où le même tribunal des rites marquait ce que sa majesté devait faire pour se préparer à cette fête.

„ Selon ce mémorial, 1°. L'empereur „ doit nommer les douze perſonnes illuſ„ tres qui doivent l'acompagner & labou„ rer après lui; ſavoir, trois princes & „ neuf préſidens des cours ſouveraines. Si „ quelques-uns des préſidens étaient trop „ vieux ou infirmes, l'empereur nomme ſes „ aſſeſſeurs pour tenir leur place.

„ 2°. Cette cérémonie ne conſiſte pas „ ſeulement à labourer la terre, pour exci„ ter l'émulation par ſon exemple; mais „ elle renferme encor un ſacrifice que l'em„ pereur comme grand pontife ofre au „ *chang-ti*, pour lui demander l'abondance „ en faveur de ſon peuple. Or pour ſe „ préparer à ce ſacrifice, il doit jeûner & „ garder la continence les trois jours pré„ cédens (*d*). La même précaution doit „ être obſervée par tous ceux qui ſont nom„ més pour acompagner ſa majeſté, ſoit „ princes, ſoit autres, ſoit mandarins de „ lettres, ſoit mandarins de guerre.

„ 3°. La veille de cette cérémonie, ſa „ majeſté choiſit quelques ſeigneurs de la „ première qualité, & les envoye à la ſalle „ de ſes ancêtres, ſe proſterner devant la „ tablette, & les avertir, comme ils feraient „ s'ils étaient encor en vie (*e*), que le

---

(*d*) Cela ſeul ne ſufit-il pas pour détruire la folle calomnie établie dans notre occident, que le gouvernement chinois eſt athée?

(*e*) Le proverbe dit: *comportez-vous à l'égard des morts comme s'ils étaient encor en vie.*

» jour suivant il ofrira le grand sacrifice.
» Voilà en peu de mots ce que le mémo-
» rial du tribunal des rites marquait pour
» la personne de l'empereur. Il déclarait
» aussi les préparatifs que les diférens tri-
» bunaux étaient chargés de faire. L'un
» doit préparer ce qui sert aux sacrifices.
» Un autre doit composer les paroles que
» l'empereur récite en faisant le sacrifice.
» Un troisième doit faire porter & dresser
» les tentes sous lesquelles l'empereur dî-
» nera, s'il a ordonné d'y porter un repas.
» Un quatrième doit assembler quarante ou
» cinquante vénérables vieillards, labou-
» reurs de profession, qui soient présens,
» lorsque l'empereur laboure la terre. On
» fait venir aussi une quarantaine de labou-
» reurs plus jeunes pour disposer la charue,
» ateler les bœufs, & préparer les grains
» qui doivent être semés. L'empereur sé-
» me cinq sortes de grains, qui sont cen-
» sés les plus nécessaires à la Chine, & sous
» lesquels sont compris tous les autres, le
» froment, le ris, le millet, la fève, & une
» autre espèce de mill, qu'on apelle *cac-leang*.

» Ce furent-là les préparatifs; le vingt-
» quatrième jour de la lune, sa majesté se
» rendit avec toute la cour en habit de cé-
» rémonie au lieu destiné à ofrir au *chang-ti*
» le sacrifice du printems, par lequel on
» le prie de faire croitre & de conserver
» les biens de la terre. C'est pour cela

„ qu'il l'ofre avant que de mettre la main
„ à la charue.....

„ L'empereur ſacrifia, & après le ſacri-
„ fice il deſcendit avec les trois princes &
„ les neuf préſidens qui devaient labourer
„ avec lui. Pluſieurs grands ſeigneurs por-
„ taient eux-mêmes les cofres précieux qui
„ renfermaient les grains qu'on devait ſe-
„ mer. Toute la cour y aſſiſta en grand
„ ſilence. L'empereur prit la charue, &
„ fit en labourant pluſieurs allées & venues :
„ lorſqu'il quita la charue, un prince du
„ ſang la conduiſit & laboura à ſon tour.
„ Ainſi du reſte.

„ Après avoir labouré en diférens en-
„ droits, l'empereur ſema les diférens grains.
„ On ne laboure pas alors tout le champ
„ entier, mais les jours ſuivans les labou-
„ reurs de profeſſion achèvent de le labourer.

„ Il y avait cette année-là quarante-qua-
„ tre anciens laboureurs, & quarante-deux
„ plus jeunes. La cérémonie ſe termina
„ par une récompenſe que l'empereur leur
„ fit donner.

A cette relation d'une cérémonie qui eſt la plus belle de toutes, puis qu'elle eſt la plus utile, il faut joindre un édit du même empereur *Yontchin*. Il acorde des récompenſes & des honneurs à quiconque défrichera des terrains incultes depuis quinze arpens juſqu'à quatre-vingt, vers la Tartarie; car il n'y en a point d'incultes dans la Chine proprement dite; & celui qui en dé-

friche quatre-vingt devient mandarin du huitième ordre.

Que doivent faire nos ſouverains d'Europe en aprenant de tels exemples? ADMIRER ET ROUGIR; MAIS SURTOUT IMITER.

Poſtcript.

J'ai lu depuis peu un petit livre ſur les arts & métiers, dans lequel j'ai remarqué autant de choſes utiles qu'agréables; mais ce qu'il dit de l'agriculture reſſemble aſſez à la manière dont en parlent pluſieurs Pariſiens qui n'ont jamais vu de charue. L'auteur parle d'un heureux agriculteur qui, dans la contrée la plus délicieuſe & la plus fertile de la terre, cultivait une campagne *qui lui rendait cent pour cent.*

Il ne ſavait pas qu'un terrain qui ne rendrait que cent pour cent non-ſeulement ne payerait pas un ſeul des frais de la culture, mais ruinerait pour jamais le laboureur. Il faut pour qu'un domaine puiſſe donner un léger profit, qu'il raporte au moins cinq cent pour cent. Heureux Pariſiens, jouiſſez de nos travaux, & jugez de l'opéra comique!

(Voyez l'article *bled* ou *blé.*)

AIR.

On compte quatre élémens ; quatre eſpèces de matière, ſans avoir une notion complette de la matière. Mais que ſont les élémens de ces élémens ? l'air ſe change-t-il en feu, en eau, en terre ? y a-t-il de l'air ?

Quelques philoſophes en doutent encore ; peut-on raiſonnablement en douter avec eux ? on n'a jamais été incertain ſi on marche ſur la terre, ſi on boit de l'eau, ſi le feu nous éclaire, nous échaufe, nous brûle. Nos ſens nous en avertiſſent aſſez, mais ils ne nous diſent rien ſur l'air. Nous ne ſavons point par eux ſi nous reſpirons les vapeurs du globe ou une ſubſtance diférente de ces vapeurs. Les Grecs apellèrent l'envelope qui nous environne *atmoſphère*, la ſphère des exhalaiſons ; & nous avons adopté ce mot. Y a-t-il parmi ces exhalaiſons continuelles une autre eſpèce de matière qui ait des propriétés diférentes ?

Les philoſophes qui ont nié l'exiſtence de l'air diſent qu'il eſt inutile d'admettre un être qu'on ne voit jamais & dont tous les éfets s'expliquent ſi aiſément par les vapeurs qui ſortent du ſein de la terre.

Newton a démontré que le corps le plus dur a moins de matière que de pores. Des exhalaiſons continuelles s'échapent en foule de toutes les parties de notre globe. Un

cheval jeune & vigoureux, ramené tout en ſueur dans ſon écurie en tems d'hyver, eſt entouré d'un atmoſphère mille fois moins conſidérable que notre globe n'eſt pénétré & environné de la matière de ſa propre tranſpiration.

Cette tranſpiration, ces exhalaiſons, ces vapeurs innombrables s'échapent ſans ceſſe par des pores innombrables, & ont elles-mèmes des pores. C'eſt ce mouvement continu en tout ſens, qui forme & qui détruit ſans ceſſe végétaux, minéraux, métaux, animaux.

C'eſt ce qui a fait penſer à pluſieurs que le mouvement eſt eſſentiel à la matière; puiſqu'il n'y a pas une particule dans laquelle il n'y ait un mouvement continu. Et ſi la puiſſance formatrice éternelle qui préſide à tous les globes eſt l'auteur de tout mouvement, elle a voulu du moins que ce mouvement ne pérît jamais. Or ce qui eſt toujours indeſtructible a pu paraître eſſentiel, comme l'étendue & la ſolidité ont paru eſſentielles. Si cette idée eſt une erreur, elle eſt pardonnable; car il n'y a que l'erreur malicieuſe & de mauvaiſe foi qui ne mérite pas d'indulgence.

Mais qu'on regarde le mouvement comme eſſentiel ou non, il eſt indubitable que les exhalaiſons de notre globe s'élèvent & retombent ſans aucun relâche à un mille, à deux milles, à trois milles au deſſus de nos têtes. Du mont Atlas à l'extrêmité du

Taurus, tout homme peut voir tous les jours les nuages ſe former ſous ſes pieds. Il eſt arivé mille fois à des voyageurs d'ètre au deſſus de l'arc-en-ciel, des éclairs & du tonnerre.

Le feu répandu dans l'intérieur du globe, ce feu caché dans l'eau & dans la glace même, eſt probablement la ſource impériſſable de ces exhalaiſons, de ces vapeurs, dont nous ſommes continuellement environnés. Elles forment un ciel bleu dans un tems ſerein quand elles ſont aſſez hautes & aſſez aténuées pour ne nous envoyer que des rayons bleus; comme les feuilles de l'or amincies, expoſées aux rayons du ſoleil dans la chambre obſcure. Ces vapeurs imprégnées de ſoufre forment les tonnerres & les éclairs. Comprimées & enſuite dilatées par cette compreſſion dans les entrailles de la terre, elles s'échapent en volcans, forment & détruiſent de petites montagnes, renverſent des villes, ébranlent quelquefois une grande partie du globe.

Cette mer de vapeurs dans laquelle nous nageons, qui nous menace ſans ceſſe, & ſans laquelle nous ne pourions vivre, comprime de tous côtés notre globe & ſes habitans avec la même force que ſi nous avions ſur notre tète un océan de trente-deux pieds de hauteur: & chaque homme en porte environ vingt mille livres.

RAISONS



RAISONS DE CEUX QUI NIENT L'AIR.

Tout ceci posé, les philosophes qui nient l'air disent, pourquoi atribuerons-nous à un élément inconnu & invisible des éfets que l'on voit continuellement produits par ces exhalaisons visibles & palpables ?

Je vois au coucher du soleil s'élever du pied des montagnes, & du fond des prairies, un nuage blanc qui couvre toute l'étendue du terrain, autant que ma vue peut porter. Ce nuage s'épaissit peu-à-peu, cache insensiblement les montagnes, & s'élève au dessus d'elles. Comment, si l'air existait, cet air dont chaque colonne équivaut à trente-deux pieds d'eau, ne ferait-il pas rentrer ce nuage dans le sein de la terre dont il est sorti? chaque pied cube de ce nuage est pressé par trente-deux pieds cubes; donc il ne pourait jamais sortir de terre que par un éfort prodigieux, & beaucoup plus grand que celui des vents qui soulèvent les mers; puisque ces mers ne montent jamais à la trentième partie de la hauteur de ces nuages dans la plus grande éfervescence des tempêtes.

L'air est élastique, nous dit-on: mais les vapeurs de l'eau seule le sont souvent bien davantage. Ce que vous apellez *l'élément de l'air*, pressé dans une canne à vent, ne porte une balle qu'à une très petite distance; mais dans la pompe à feu des bâtimens d'Yorck

à Londres, les vapeurs font un éfet cent fois plus violent.

On ne dit rien de l'air, continuent-ils, qu'on ne puiſſe dire de même des vapeurs du globe; elles pèſent comme lui, s'inſinuent comme lui, allument le feu par leur ſoufle, ſe dilatent, ſe condenſent de même.

Ce ſyſtème ſemble avoir un grand avantage ſur celui de l'air, en ce qu'il rend parfaitement raiſon de ce que l'atmoſphère ne s'étend qu'environ à trois ou quatre milles tout au plus; au lieu que ſi on admet l'air, on ne trouve nulle raiſon pour laquelle il ne s'étendrait pas beaucoup plus loin, & n'embraſſerait pas l'orbite de la lune.

La plus grande objection que l'on faſſe contre les ſyſtèmes des exhalaiſons du globe eſt qu'elles perdent leur élaſticité dans la pompe à feu quand elles ſont refroidies, au lieu que l'air eſt, dit-on, toujours élaſtique; mais premièrement il n'eſt pas vrai que l'élaſticité de l'air agiſſe toujours; ſon élaſticité eſt nulle quand on le ſupoſe en équilibre, & ſans cela il n'y a point de végétaux & d'animaux qui ne crevaſſent & n'éclataſſent en cent morceaux, ſi cet air qu'on ſupoſe être dans eux conſervait ſon élaſticité. Les vapeurs n'agiſſent point quand elles ſont en équilibre; c'eſt leur dilatation qui fait leurs grands éfets. En un mot tout ce qu'on atribue à l'air ſemble apartenir ſenſiblement, ſelon ces philoſophes, aux exhalaiſons de notre globe.

Si on leur fait voir que le feu s'éteint quand il n'eſt pas entretenu par l'air, ils répondent qu'on ſe méprend, qu'il faut à un flambeau des vapeurs ſéches & élaſtiques pour nourir ſa flame, qu'elle s'éteint ſans leur ſecours, ou quand ces vapeurs ſont trop graſſes, trop ſulfureuſes, trop groſſières & ſans reſſort. Si on leur objecte que l'air eſt quelquefois peſtilentiel, c'eſt bien plutôt des exhalaiſons qu'on doit le dire. Elles portent avec elles des parties de ſoufre, de vitriol, d'arſenic & de toutes les plantes nuiſibles. On dit: *l'air eſt pur dans ce canton*, cela ſignifie: *ce canton n'eſt point marécageux*; il n'a ni plantes ni minières pernicieuſes dont les parties s'exhalent continuellement dans les corps des animaux. Ce n'eſt point l'élément prétendu de l'air qui rend la campagne de Rome ſi mal ſaine, ce ſont les eaux croupiſſantes, ce ſont les anciens canaux, qui, creuſés ſous terre de tous côtés, ſont devenus le réceptacle de toutes les bêtes venimeuſes. C'eſt de là que s'exhale continuellement un poiſon mortel. Allez à Freſcati, ce n'eſt plus le même terrain, ce ne ſont plus les mêmes exhalaiſons.

Mais pourquoi l'élément ſupoſé de l'air changerait-il de nature à Freſcati? Il ſe chargera, dit-on, dans la campagne de Rome de ces exhalaiſons funeſtes, & n'en trouvant pas à Freſcati il deviendra plus ſalutaire. Mais encor une fois, puiſque ces exhalaiſons exiſtent, puiſqu'on les voit s'é-

lever le ſoir en nuages, quelle néceſſité de les atribuer à une autre cauſe? elles montent dans l'atmoſphère, elles s'y diſſipent, elles changent de forme; le vent dont elles ſont la première cauſe les emporte, les ſépare; elles s'aténuent, elles deviennent ſalutaires, de mortelles qu'elles étaient.

Une autre objection, c'eſt que ces vapeurs, ces exhalaiſons renfermées dans un vaſe de verre s'atachent aux parois & tombent, ce qui n'arive jamais à l'air. Mais qui vous a dit que ſi les exhalaiſons humides tombent au fond de ce cryſtal, il n'y a pas incomparablement plus de vapeurs ſéches & élaſtiques qui ſe ſoutiennent dans l'intérieur de ce vaſe? l'air, dites-vous, eſt purifié après une pluye. Mais nous ſommes en droit de vous ſoutenir que ce ſont les exhalaiſons terreſtres qui ſe ſont purifiées, que les plus groſſières, les plus aqueuſes rendues à la terre, laiſſent les plus ſéches & les plus fines au deſſus de nos têtes, & que c'eſt cette aſcenſion & cette deſcente alternative qui entretient le jeu continuel de la nature.

Voilà une partie des raiſons qu'on peut alléguer en faveur de l'opinion que l'élément de l'air n'exiſte pas. Il y en a de très ſpécieuſes & qui peuvent au moins faire naître des doutes; mais ces doutes céderont toujours à l'opinion commune. On n'a déja pas trop de quatre élémens. Si on nous réduiſait à trois, nous nous croirions trop

pauvres. On dira toujours l'*élément de l'air*. Les oiseaux voleront toujours dans les airs, & jamais dans les vapeurs. On dira toujours, *l'air est doux*, *l'air est serein*, & jamais, *les vapeurs sont douces*, *sont sereines*.

AIR. SECTION SECONDE.

Vapeurs, exhalaisons.

Je suis comme certains hérétiques; ils commencent par proposer modestement quelques dificultés; ils finissent par nier hardiment de grands dogmes.

J'ai d'abord raporté avec candeur les scrupules de ceux qui doutent que l'air existe. Je m'enhardis aujourd'hui; j'ose regarder l'existence de l'air comme une chose peu probable.

1°. Depuis que je rendis compte de l'opinion qui n'admet que des vapeurs, j'ai fait ce que j'ai pu pour voir de l'air; & je n'ai jamais vu que des vapeurs grises, blanchâtres, bleues, noirâtres, qui couvrent tout mon horizon. Jamais on ne m'a montré d'air pur. J'ai toujours demandé pourquoi on admettait une matière invisible, impalpable, dont on n'avait aucune connaissance?

2°. On m'a toujours répondu que l'air est élastique. Mais qu'est-ce que l'élasticité, c'est la propriété d'un corps fibreux de se remettre dans l'état dont vous l'avez tiré avec force. Vous avez courbé cette branche d'ar-

bre, elle se relève; ce ressort d'acier que vous avez roulé se détend de lui-même; propriété aussi commune que l'atraction & la direction de l'aimant, & aussi inconnue. Mais votre élément de l'air est élastique, selon vous, d'une toute autre façon. Il ocupe un espace prodigieusement plus grand que celui dans lequel vous l'enfermiez, dont il s'échape. Des physiciens ont prétendu que l'air peut se dilater dans la proportion d'un à quatre mille; d'autres ont voulu qu'une bulle d'air pût s'étendre quarante-six milliards de fois.

Voyez Mushembroek, ch. de l'*Air*.

Je demanderais alors ce qu'il deviendrait? à quoi il serait bon? quelle force aurait cette particule d'air au milieu des milliards de particules de vapeurs qui s'exhalent de la terre, & des milliards d'intervalles qui les séparent?

3°. S'il existe de l'air, il faut qu'il nage dans la mer immense de vapeurs qui nous environne, & que nous touchons au doigt & à l'œil. Or les parties d'un air ainsi interceptées, ainsi plongées & errantes dans cette atmosphère, pouraient-elles avoir le moindre éfet, le moindre usage?

4°. Vous entendez une musique dans un sallon éclairé de cent bougies; il n'y a pas un point de cet espace qui ne soit rempli de ces atomes de cire, de lumière & de fumée légère. Brûlez-y des parfums, il n'y aura pas encor un point de cet espace où les atomes de ces parfums ne pénètrent. Les exhalaisons

continuelles du corps des ſpectateurs & des muſiciens, & du parquet, & des fenètres, & des plafonds, ocupent encor ce ſallon. Que reſtera-t-il pour votre prétendu élément de l'air?

5°. Comment cet air prétendu, diſperſé dans ce ſallon, poura-t-il vous faire entendre & diſtinguer à la fois les diférens ſons? faudra-t-il que la tierce, la quinte, l'octave &c. aillent fraper des parties d'air qui ſoient elles-mêmes à la tierce, à la quinte, à l'octave? chaque note exprimée par les voix & par les inſtrumens trouve-t-elle des parties d'air notées qui les renvoyent à votre oreille? c'eſt la ſeule manière d'expliquer la mécanique de l'ouïe par le moyen de l'air. Mais quelle ſupoſition! de bonne foi doit-on croire que l'air contienne une infinité d'ut, re, mi, fa, ſol, la, ſi, ut, & nous les envoye ſans ſe tromper? en ce cas ne faudrait-il pas que chaque particule d'air, frapée à la fois par tous les ſons, ne fût propre qu'à répéter un ſeul ſon, & à le renvoyer à l'oreille? Mais où renverrait-elle tous les autres qui l'auraient également frapée?

Il n'y a donc pas moyen d'atribuer à l'air la mécanique qui opère les ſons. Il faut donc chercher quelque autre cauſe, & on peut parier qu'on ne la trouvera jamais.

6°. A quoi fut réduit Newton? il ſupoſa à la fin de ſon optique, *que les particules d'une ſubſtance, denſe, compacte & fixe, adhérentes par atraction, raréfiées dificilement*

par une extrême chaleur, se transforment en un air élastique.

De telles hypothèses, qu'il semblait se permettre pour se délasser, ne valaient pas ses calculs & ses expériences. Comment des substances dures se changent-elles en un élément? comment du fer est-il changé en air? avouons notre ignorance sur les principes des choses.

7°. De toutes les preuves qu'on aporte en faveur de l'air, c'est que si on vous l'ôte, vous mourez. Mais cette preuve n'est autre chose qu'une suposition de ce qui est en question. Vous dites qu'on meurt quand on est privé d'air, & nous disons qu'on meurt par la privation des vapeurs salutaires de la terre & des eaux. Vous calculez la pesanteur de l'air, & nous la pesanteur des vapeurs. Vous donnez de l'élasticité à un être que vous ne voyez pas, & nous à des vapeurs que nous voyons distinctement dans la pompe à feu. Vous rafraîchissez vos poumons avec de l'air, & nous avec des exhalaisons des corps qui nous environnent, &c. &c.

Permettez-nous donc de croire aux vapeurs; nous trouvons fort bon que vous soyez du parti de l'air, & nous ne demandons que la tolérance.

QUE L'AIR OU LA RÉGION DES VAPEURS N'APORTE POINT LA PESTE.

J'ajouterai encor une petite réflexion;

c'eſt que ni l'air, s'il y en a, ni les vapeurs, ne ſont le véhicule de la peſte. Nos vapeurs, nos exhalaiſons nous donnent aſſez de maladies. Le gouvernement s'ocupe peu du deſſéchement des marais; il y perd plus qu'il ne penſe: cette négligence répand la mort ſur des cantons conſidérables. Mais pour la peſte proprement dite, la peſte native d'Egypte, la peſte à charbon, la peſte qui fit périr à Marſeille & dans les environs ſoixante & dix mille hommes en 1720, cette véritable peſte n'eſt jamais aportée par les vapeurs, ou parce qu'on nomme *air:* cela eſt ſi vrai, qu'on l'arrète avec un ſeul foſſé: on lui trace par des lignes une limite qu'elle ne franchit jamais.

Si l'air ou les exhalaiſons la tranſmettaient, un vent du ſud-eſt l'aurait bien vîte fait voler de Marſeille à Paris. C'eſt dans les habits, dans les meubles que la peſte ſe conſerve; c'eſt de là qu'elle ataque les hommes. C'eſt dans une balle de coton qu'elle fut aportée de Seïde, l'ancienne Sidon, à Marſeille. Le conſeil d'état défendit aux Marſeillois de ſortir de l'enceinte qu'on leur traça ſous peine de mort, & la peſte ne ſe communiqua point au dehors. *Non procedes amplius.*

Les autres maladies contagieuſes produites par les vapeurs ſont innombrables. Vous en êtes les victimes, malheureux Welches habitans de Paris. Je parle au pauvre peuple qui loge auprès des cimetières. Les

exhalaisons des morts remplissent continuellement l'hôtel-Dieu, & cet hôtel-Dieu devenu l'hôtel de la mort infecte le bras de la rivière sur lequel il est situé. O Welches ! vous n'y faites nulle atention ; & la dixième partie du petit peuple est sacrifiée chaque année ; & cette barbarie subsiste dans la ville des jansénistes, des financiers, des spectacles, des bals, des brochures & des filles de joye.

DE LA PUISSANCE DES VAPEURS.

Ce sont ces vapeurs qui font les éruptions des volcans, les tremblemens de terre, qui élèvent le Monte-nuovo, qui font sortir l'isle de Santorin du fond de la mer Egée, qui nourissent nos plantes & qui les détruisent. Terres, mers, fleuves, montagnes, animaux, tout est percé à jour ; ce globe est le tonneau des Danaïdes, à travers lequel tout entre, tout passe & tout sort sans interruption.

On nous parle d'un éther, d'un fluide secret, mais je n'en ai que faire ; je ne l'ai vu ni manié ; je n'en ai jamais senti, je le renvoye à la matière subtile de *René*, & à l'esprit recteur de *Paracelse*.

Mon esprit recteur est le doute : & je suis de l'avis de *saint Thomas Dydime*, qui voulait mettre le doigt dessus & dedans.

ALCHYMISTE.

CEt *al* emphatique met l'alchymiſte autant au-deſſus du chymiſte ordinaire, que l'or qu'il compoſe eſt au-deſſus des autres métaux. L'Allemagne eſt encor pleine de gens qui cherchent la pierre philoſophale, comme on a cherché l'eau d'immortalité à la Chine, & la fontaine de Jouvence en Europe. On a connu quelques perſonnes en France qui ſe ſont ruinées dans cette pourſuite.

Le nombre de ceux qui ont cru aux tranſmutations eſt prodigieux ; celui des fripons fut proportionné à celui des crédules. Nous avons vu à Paris le ſeigneur *Dammi*, marquis de Conventiglio, qui tira quelques centaines de louis de pluſieurs grands ſeigneurs pour leur faire la valeur de deux ou trois écus en or.

Le meilleur tour qu'on ait jamais fait en alchymie fut celui d'un *Roſe-croix* qui alla trouver *Henri I*, duc de Bouillon, de la maiſon de *Turenne*, prince ſouverain de Sédan, vers l'an 1620. “ Vous n'avez pas, „ lui dit-il, une ſouveraineté proportionnée „ à votre grand courage. Je veux vous „ rendre plus riche que l'empereur. Je ne „ puis reſter que deux jours dans vos états ; „ il faut que j'aille tenir à Veniſe la grande

„ assemblée des frères. Gardez seulement
„ le secret; envoyez chercher de la litharge
„ chez le premier apoticaire de votre ville.
„ Jettez-y un grain seul de la poudre rouge
„ que je vous donne; mettez le tout dans
„ un creuset, & en moins d'un quart-d'heu-
„ re vous aurez de l'or".

Le prince fit l'opération, & la réitéra trois fois en présence du virtuose. Cet homme avait fait acheter auparavant toute la litharge qui était chez les apoticaires de Sédan, & l'avait fait ensuite revendre chargée de quelques onces d'or. L'adepte en partant fit présent de toute sa poudre transmutante au duc de *Bouillon*.

Le prince ne douta point qu'ayant fait trois onces d'or avec trois grains, il ne fit trois cent mille onces avec trois cent mille grains; & que par conséquent il ne fût bientôt possesseur dans la semaine de trente-sept mille cinq cent marcs, sans compter ce qu'il ferait dans la suite. Il falait trois mois au moins pour faire cette poudre. Le philosophe était pressé de partir; il ne lui restait plus rien, il avait tout donné au prince; il lui falait de la monnaie courante pour tenir à Venise les états de la philosophie hermétique. C'était un homme très modéré dans ses désirs & dans sa dépense; il ne demanda que vingt mille écus pour son voyage. Le duc de *Bouillon* honteux du peu lui en donna quarante mille. Quand il eut épuisé toute la li-

charge de Sédan, il ne fit plus d'or; il ne revit plus son philosophe; & en fut pour ses quarante mille écus.

Toutes les prétendues transmutations alchymiques ont été faites à-peu-près de cette manière. Changer une production de la nature en une autre est une opération un peu dificile, comme par exemple, du fer en argent; car elle demande deux choses qui ne sont guères en notre pouvoir, c'est d'anéantir le fer, & de créer l'argent.

Il y a encor des philosophes qui croyent aux transmutations, parce qu'ils ont vu de l'eau devenir pierre. Ils n'ont pas voulu voir que l'eau s'étant évaporée a déposé le sable dont elle était chargée, & que ce sable raprochant ses parties est devenu une petite pierre friable qui n'est précisément que le sable qui était dans l'eau.

On doit se défier de l'expérience même. Nous ne pouvons en donner un exemple plus récent & plus frapant que l'avanture qui s'est passée de nos jours, & qui est racontée par un témoin oculaire. Voici l'extrait du compte qu'il en a rendu.

„ Il faudrait avoir toujours devant les „ yeux ce proverbe espagnol: *De las co-* „ *sas mas seguras la mas segura es dudar.* „ Quand on a fait une expérience, le meil- „ leur parti est de douter longtems de ce „ qu'on a vu & de ce qu'on a fait.

„ En 1753 un chymiste allemand d'une „ petite province voisine de l'Alsace crut,

„ avec aparence de raiſon, avoir trouvé le
„ ſecret de faire aiſément du ſalpêtre, avec
„ lequel on compoſerait la poudre à canon
„ à vingt fois meilleur marché & beaucoup
„ plus promtement qu'à l'ordinaire. Il fit
„ en éfet de cette poudre, il en donna au
„ prince ſon ſouverain qui en fit uſage à
„ la chaſſe. Elle fut jugée plus fine & plus
„ agiſſante que toute autre. Le prince,
„ dans un voyage à Verſailles, donna de
„ la même poudre au roi, qui l'éprouva
„ ſouvent & en fut toujours également ſa-
„ tisfait. Le chymiſte était ſi ſûr de ſon
„ ſecret qu'il ne voulut pas le donner à
„ moins de dix-ſept cent mille francs payés
„ comptant, & le quart du profit pendant
„ vingt années. Le marché fut ſigné; le
„ chef de la compagnie des poudres, de-
„ puis garde du tréſor-royal, vint en Al-
„ ſace de la part du roi, acompagné d'un
„ des plus ſavans chymiſtes de France.
„ L'Allemand opéra devant eux auprès de
„ Colmar, & il opéra à ſes propres dépens.
„ C'était une nouvelle preuve de ſa bon-
„ ne foi. Je ne vis point les travaux;
„ mais le garde du tréſor-royal étant venu
„ chez moi avec le chymiſte, je lui dis
„ que s'il ne payait les dix-ſept cent mille
„ livres qu'après avoir fait du ſalpêtre, il
„ garderait toujours ſon argent. Le chy-
„ miſte m'aſſura que le ſalpêtre ſe ferait.
„ Je lui répétai que je ne le croyais pas.
„ Il me demanda pourquoi? C'eſt que les

„ hommes ne font rien, lui dis-je. Ils
„ uniſſent & ils déſuniſſent; mais il n'a-
„ partient qu'à la nature de faire.

„ L'Allemand travailla trois mois entiers,
„ au bout deſquels il avoua ſon impuiſſan-
„ ce. Je ne peux changer la terre en ſal-
„ pêtre, dit-il; je m'en retourne chez moi
„ changer du cuivre en or. Il partit, &
„ fit de l'or comme il avait fait du ſalpêtre.

„ Quelle fauſſe expérience avait trompé
„ ce pauvre Allemand, & le duc ſon maî-
„ tre, & les gardes du tréſor-royal, & le
„ chymiſte de Paris, & le roi? La voici.

„ Le tranſmutateur allemand avait vu un
„ morceau de terre imprégnée de ſalpêtre,
„ & il en avait extrait d'excellent avec le-
„ quel il avait compoſé la meilleure pou-
„ dre à tirer; mais il n'aperçut pas que
„ ce petit terrain était mêlé des débris
„ d'anciennes caves, d'anciennes écuries,
„ & des reſtes du mortier des murs. Il
„ ne conſidéra que la terre, & il crut qu'il
„ ſuffiſait de cuire une terre pareille, pour
„ faire le ſalpêtre le meilleur ".

On ne doit cependant pas rebuter tous les hommes à ſecrets & toutes les inventions nouvelles. Il en eſt de ces virtuoſes, comme des piéces de théâtre; ſur mille il peut s'en trouver une de bonne.



ALCORAN, OU PLUTOT LE KORAN.

CE livre gouverne despotiquement toute l'Afrique septentrionale du mont Atlas au désert de Barcas, toute l'Egypte; les côtes de l'océan Ethiopien dans l'espace de six cent lieues, la Syrie, l'Asie mineure, tous les pays qui entourent la mer Noire & la mer Caspienne, excepté le royaume d'Astracan, tout l'empire de l'Indoustan, toute la Perse, une grande partie de la Tartarie, & dans notre Europe la Thrace, la Macédoine, la Bulgarie, la Servie, la Bosnie, toute la Grèce, l'Epire, & presque toutes les isles jusqu'au petit détroit d'Otrante où finissent toutes ces immenses possessions.

Dans cette prodigieuse étendue de pays il n'y a pas un seul mahométan qui ait le bonheur de lire nos livres sacrés; & très peu de littérateurs parmi nous connaissent le *koran*. Nous nous en faisons presque toujours une idée ridicule, malgré les recherches de nos véritables savans.

Voici les premières lignes de ce livre.

„ Louanges à Dieu, le souverain de tous
„ les mondes; au Dieu de miséricorde, au
„ souverain du jour de la justice; c'est toi
„ que nous adorons, c'est de toi seul que
„ nous atendons la protection. Conduis-

„ nous

„ nous dans les voies droites, dans les voies
„ de ceux que tu as comblés de tes graces;
„ non dans les voies des objets de ta colère;
„ & de ceux qui se sont égarés ”.

Telle est l'introduction; après quoi l'on voit trois lettres, *A*, *L*, *M*; qui selon le savant *Salles* ne s'entendent point, puisque chaque commentateur les explique à sa manière; mais selon la plus commune opinion elles signifient; *alla*; *latif*; *magid*; DIEU; *la grace*; *la gloire*.

Mahomet continue; & c'est Dieu lui-même qui lui parle. Voici ses propres mots.

„ Ce livre n'admet point le doute, il est
„ la direction des justes qui croyent aux
„ profondeurs de la foi, qui observent les
„ tems de la prière; qui répandent en au-
„ mônes ce que nous avons daigné leur
„ donner; qui sont convaincus de la ré-
„ vélation descendue jusqu'à toi, & envoyée
„ aux prophètes avant toi. Que les fidè-
„ les ayent une ferme assurance dans la vie
„ à venir; qu'ils soient dirigés par leur sei-
„ gneur, & ils seront heureux.

„ A l'égard des incrédules, il est égal
„ pour eux que tu les avertisses ou non;
„ ils ne croyent pas; le sceau de l'infidé-
„ lité est sur leur cœur, & sur leurs oreil-
„ les; les ténèbres couvrent leurs yeux;
„ la punition terrible les atend.

„ Quelques-uns disent, nous croyons
„ en Dieu, & au dernier jour; mais au
„ fond ils ne sont pas croyans. Ils ima-

„ ginent tromper l'Eternel; ils ſe trom-
„ pent eux-mêmes ſans le ſavoir; l'infir-
„ mité eſt dans leur cœur, & Dieu même
„ augmente cette infirmité, &c."

On prétend que ces paroles ont cent fois plus d'énergie en arabe. Et en éfet, l'alcoran paſſe encor aujourd'hui pour le livre le plus élégant & le plus ſublime qui ait encor été écrit dans cette langue.

Nous avons imputé à l'alcoran une infinité de ſotiſes qui n'y furent jamais. (Voyez l'article *Arot* & *Marot.*)

Ce fut principalement contre les Turcs devenus mahométans que nos moines écrivirent tant de livres, lorſqu'on ne pouvait guères répondre autrement aux conquérans de Conſtantinople. Nos auteurs, qui ſont en beaucoup plus grand nombre que les janiſſaires, n'eurent pas beaucoup de peine à mettre nos femmes dans leur parti; ils leur perſuadèrent que *Mahomet* ne les regardait pas comme des animaux intelligens, qu'elles étaient toutes eſclaves par les loix de l'alcoran, qu'elles ne poſſédaient aucun bien dans ce monde, & que dans l'autre elles n'avaient aucune part au paradis. Tout cela eſt d'une fauſſeté évidente; & tout cela a été cru fermement.

Il ſufiſait pourtant de lire le ſecond & le quatrième ſura (*f*), ou chapitre de l'al-

(*f*) En comptant l'introduction pour un chapitre.

coran pour être détrompé ; on y trouverait les loix ſuivantes ; elles ſont traduites également par *du Rier* qui demeura longtems à Conſtantinople, par *Maracci* qui n'y alla jamais, & par *Salles* qui vécut vingtcinq ans parmi les Arabes.

RÉGLEMENS DE MAHOMET SUR LES FEMMES.

I.

„ N'épouſez de femmes idolâtres que „ quand elles ſeront croyantes. Une ſer- „ vante muſulmane vaut mieux que la plus „ grande dame idolâtre.

II.

„ Ceux qui font vœu de chaſteté ayant „ des femmes atendront quatre mois pour „ ſe déterminer.

„ Les femmes ſe comporteront envers „ leurs maris comme leurs maris envers elles.

III.

„ Vous pouvez faire un divorce deux „ fois avec votre femme ; mais à la troi- „ ſième, ſi vous la renvoyez, c'eſt pour „ jamais ; ou vous la retiendrez avec hu- „ manité, ou vous la renverrez avec bon-

„ té. Il ne vous eſt pas permis de rien re„ tenir de ce que vous lui avez donné.

I V.

„ Les honnêtes femmes ſont obéiſſantes „ & atentives, même pendant l'abſence de „ leurs maris. Si elles ſont ſages, gardez„ vous de leur faire la moindre querelle; „ s'il en arive une, prenez un arbitre de „ votre famille & un de la ſienne.

V.

„ Prenez une femme, ou deux, ou trois, „ ou quatre, & jamais davantage. Mais „ dans la crainte de ne pouvoir agir équi„ tablement envers pluſieurs, n'en prenez „ qu'une. Donnez-leur un douaire conve„ nable, ayez ſoin d'elles, ne leur parlez „ jamais qu'avec amitié.

V I.

„ Il ne vous eſt pas permis d'hériter de „ vos femmes contre leur gré, ni de les „ empêcher de ſe marier à d'autres après „ le divorce pour vous emparer de leur „ douaire, à moins qu'elles n'ayent été dé„ clarées coupables de quelque crime.

„ Si vous voulez quiter votre femme „ pour en prendre une autre, quand vous

„ lui auriez donné la valeur d'un talent en
„ mariage, ne prenez rien d'elle.

VII.

„ Il vous eſt permis d'épouſer des eſ-
„ claves, mais il eſt mieux de vous en abſ-
„ tenir.

VIII.

„ Une femme renvoyée eſt obligée d'al-
„ laiter ſon enfant pendant deux ans, &
„ le père eſt obligé pendant ce tems-là de
„ donner un entretien honnète ſelon ſa con-
„ dition. Si on ſèvre l'enfant avant deux
„ ans, il faut le conſentement du père &
„ de la mère. Si vous êtes obligé de le
„ confier à une nourice étrangère, vous la
„ payerez raiſonnablement.

En voila ſufiſamment pour réconcilier les femmes avec *Mahomet*, qui ne les a pas traitées ſi durement qu'on le dit. Nous ne prétendons point le juſtifier ni ſur ſon ignorance, ni ſur ſon impoſture; mais nous ne pouvons le condamner ſur ſa doctrine d'un ſeul Dieu. Ces ſeules paroles du ſura 122, Dieu *eſt unique, éternel, il n'engendre point, il n'eſt point engendré, rien n'eſt ſemblable à lui*, ces paroles, dis-je, lui ont ſoumis l'orient encor plus que ſon épée.

Au reſte cet alcoran dont nous parlons eſt un recueil de révélations ridicules & de prédications vagues & incohérentes, mais

de loix très bonnes pour le pays où il vivait, & qui sont toutes encor suivies sans avoir été jamais afaiblies ou changées par des interprêtes mahométans, ni par des décrets nouveaux.

Mahomet eut pour ennemis non seulement les poëtes de la Mecque, mais surtout les docteurs. Ceux-ci soulevèrent contre lui les magistrats qui donnèrent décret de prise de corps contre lui, comme duement ateint & convaincu d'avoir dit qu'il falait adorer Dieu & non pas les étoiles. Ce fut, comme on sait, la source de sa grandeur. Quand on vit qu'on ne pouvait le perdre, & que ses écrits prenaient faveur, on débita dans la ville qu'il n'en était pas l'auteur, ou que du moins il se faisait aider dans la composition de ses feuilles, tantôt par un savant juif, tantôt par un savant chrêtien; supposé qu'il y eût alors des savans.

C'est ainsi que parmi nous on a reproché à plus d'un prélat d'avoir fait composer leurs sermons & leurs oraisons funèbres par des moines. Il y avait un père *Hercule* qui faisait les sermons d'un certain évêque, & quand on allait à ses sermons, on disait, *allons entendre les travaux d'*Hercule.

Mahomet répond à cette imputation dans son chapitre 16, à l'ocasion d'une grosse sotise qu'il avait dite en chaire, & qu'on avait vivement relevée. Voici comme il se tire d'afaire.

„ Quand tu lis le koran, adreſſe toi à
„ Dieu, afin qu'il te préſerve de *ſatan*...
„ il n'a de pouvoir que ſur ceux qui l'ont
„ pris pour maître, & qui donnent des com-
„ pagnons à Dieu.

„ Quand je ſubſtitue dans le koran un
„ verſet à un autre (& Dieu ſait la raiſon
„ de ces changemens,) quelques infidèles
„ diſent, *tu as forgé ces verſets*, mais ils
„ ne ſavent diſtinguer le vrai d'avec le faux:
„ dites plutôt que l'Eſprit ſaint m'a aporté
„ ces verſets de la part de Dieu avec la vé-
„ rité.... D'autres diſent plus malignement,
„ il y a un certain homme qui travaille
„ avec lui à compoſer le koran; mais com-
„ ment cet homme à qui ils atribuent mes
„ ouvrages pourait-il m'enſeigner, puiſ-
„ qu'il parle une langue étrangère, & que
„ celle dans laquelle le koran eſt écrit eſt
„ l'arabe le plus pur ".

Celui qu'on prétendait travailler avec *Mahomet* était un juif nommé *Benſalen*, ou *Benſalon*. Il n'eſt guères vraiſemblable qu'un juif eût aidé *Mahomet* à écrire contre les juifs; mais la choſe n'eſt pas impoſſible. Nous avons dit depuis que c'était un moine qui travaillait à l'alcoran avec *Mahomet*. Les uns le nommaient *Bohaïra*, les autres *Sergius*. Il eſt plaiſant que ce moine ait eu un nom latin & un nom arabe.

Voyez l'alcoran de Salles, page 223.

Quant aux belles diſputes théologiques qui ſe ſont élevées entre les muſulmans,

je ne m'en mêle pas, c'est au muphti à décider.

C'est une grande question si l'alcoran est éternel ou s'il a été créé; les musulmans rigides le croyent éternel.

On a imprimé à la suite de l'histoire de Calcondile *le triomphe de la croix*; & dans ce triomphe il est dit que l'alcoran est arien, sabellien, carpocratien, cerdonicien, manichéen, donatiste, origénien, macédonien, ébionite. *Mahomet* n'était pourtant rien de tout cela; il était plutôt janséniste; car le fonds de sa doctrine est le décret absolu de la prédestination gratuite.

ALEXANDRE.

IL n'est plus permis de parler d'*Alexandre* que pour dire des choses neuves & pour détruire les fables historiques, physiques & morales, dont on a défiguré l'histoire du seul grand homme qu'on ait jamais vu parmi les conquérans de l'Asie.

Quand on a un peu réfléchi sur *Alexandre*, qui dans l'âge fougueux des plaisirs & dans l'yvresse des conquêtes a bâti plus de villes que tous les autres vainqueurs de l'Asie n'en ont détruit; quand on songe que c'est un jeune homme qui a changé le commerce du monde, on trouve assez étrange

que *Boileau* le traite de fou, de voleur de grand chemin, & qu'il propose au lieutenant de police *la Reinie* tantôt de le faire enfermer, & tantôt de le faire pendre:

Heureux si de son tems pour de bonnes raisons,
La *Macédoine* eût eu des petites-maisons.

: : : : : : : :

Qu'on livre son pareil en France à *la Reinie*,
Dans trois jours nous verrons le phénix des guerriers
Laisser sur l'échafaut sa tête & ses lauriers.

Cette requête, présentée dans la cour du palais au lieutenant de police, ne devait être admise ni selon la coutume de Paris, ni selon le droit des gens. *Alexandre* aurait excibé qu'ayant été élu à Corinthe capitaine-général de la Grèce, & étant chargé en cette qualité de venger la patrie de toutes les invasions des Perses, il n'avait fait que son devoir en détruisant leur empire; & qu'ayant toujours joint la magnanimité au plus grand courage, ayant respecté la femme & les filles de *Darius* ses prisonnières, il ne méritait en aucune façon ni d'être interdit, ni d'être pendu, & qu'en tout cas il apellait de la sentence du sieur de *la Reinie* au tribunal du monde entier.

Rollin prétend qu'*Alexandre* ne prit la fameuse ville de Tyr qu'en faveur des juifs qui n'aimaient pas les Tyriens. Il est pourtant vraisemblable qu'*Alexandre* eut encor

d'autres raiſons, & qu'il était d'un très ſage capitaine de ne point laiſſer Tyr maîtreſſe de la mer lorſqu'il allait ataquer l'Egypte.

Alexandre aimait & reſpectait beaucoup Jéruſalem ſans doute; mais il ſemble qu'il ne falait pas dire que *les juifs donnèrent un rare exemple de fidélité & digne de l'unique peuple qui connût pour lors le vrai* Dieu, *en refuſant des vivres à* Alexandre, *parce qu'ils avaient prêté ſerment de fidélité à* Darius. On ſait aſſez que les juifs s'étaient toujours révoltés contre leurs ſouverains dans toutes les ocaſions: car un juif ne devait ſervir ſous aucun roi profâne.

S'ils refuſèrent imprudemment des contributions au vainqueur, ce n'était pas pour ſe montrer eſclaves fidèles de *Darius*, il leur était expreſſément ordonné par leur loi d'avoir en horreur toutes les nations idolâtres; leurs livres ne ſont remplis que d'exécrations contr'elles, & de tentatives réitérées de ſecouer le joug.

S'ils refuſèrent d'abord les contributions, c'eſt que les Samaritains leurs rivaux les avaient payées ſans dificulté, & qu'ils crurent que *Darius*, quoique vaincu, était encor aſſez puiſſant pour ſoutenir Jéruſalem contre Samarie.

Il eſt très faux que les juifs fuſſent alors *le ſeul peuple qui connût le vrai* Dieu, comme le dit *Rollin*. Les Samaritains adoraient le même Dieu, mais dans un autre temple; ils avaient le même pentateuque que

les juifs, & même en caractères hébraïques, c'est-à-dire tyriens, que les juifs avaient perdus. Le ſchiſme entre Samarie & Jéruſalem était en petit ce que le ſchiſme entre les Grecs & les Latins eſt en grand. La haine était égale des deux côtés en ayant le même fonds de religion.

Alexandre, après s'être emparé de Tyr par le moyen de cette fameuſe digue qui fait encor l'admiration de tous les guerriers, alla punir Jéruſalem qui n'était pas loin de ſa route. Les juifs, conduits par leur grand-prêtre, vinrent s'humilier devant lui & donner de l'argent; car on n'apaiſe qu'avec de l'argent les conquérans irités. *Alexandre* s'apaiſa; ils demeurèrent ſujets d'*Alexandre* ainſi que de ſes ſucceſſeurs. Voila l'hiſtoire vraie & vraiſemblable.

Rollin répéte un étrange conte raporté environ quatre cents ans après l'expédition d'*Alexandre* par l'hiſtorien romancier, exagérateur, *Flavien Joſeph*, à qui l'on peut pardonner de faire valoir dans toutes les ocaſions ſa malheureuſe patrie. *Rollin* dit donc, après *Joſeph*, que le grand-prêtre *Jaddus* s'étant proſterné devant *Alexandre*, ce prince ayant vu le nom de *Jehova* gravé ſur une lame d'or atachée au bonnet de *Jaddus*, & entendant parfaitement l'hébreu, ſe proſterne à ſon tour & adore *Jaddus*. Cet excès de civilité ayant étonné *Parménion*, *Alexandre* lui dit qu'il connaiſſait *Jaddus* depuis longtems, qu'il lui était aparu

il y avait dix années avec le même habit & le même bonnet, pendant qu'il rêvait à la conquête de l'Asie, conquête à laquelle il ne pensait point alors. Que ce même *Jaddus* l'avait exhorté à passer l'Hellespont, l'avait assuré que son Dieu marcherait à la tête des Grecs, & que ce serait le Dieu des juifs qui le rendrait victorieux des Perses.

Ce conte de vieille serait bon dans l'histoire des *quatre fils Aymon* & de *Robert le diable*, mais il figure mal dans celle d'*Alexandre*.

C'était une entreprise très utile à la jeunesse qu'une *histoire ancienne* bien rédigée; il eût été à souhaiter qu'on ne l'eût point gâtée quelquefois par de telles absurdités. Le conte de *Jaddus* serait respectable, il serait hors de toute ateinte, s'il s'en trouvait au moins quelque ombre dans les livres sacrés; mais comme ils n'en font pas la plus légère mention, il est très permis d'en faire sentir le ridicule.

On ne peut douter qu'*Alexandre* n'ait soumis la partie des Indes qui est en deçà du Gange, & qui était tributaire des Perses. Monsieur *Holwell* qui a demeuré trente ans chez les brames de Bénarès & des pays voisins, & qui avait apris non seulement leur langue moderne, mais leur ancienne langue sacrée, nous assure que leurs annales atestent l'invasion d'*Alexandre*, qu'ils apellent *Mahadukoit Kounha*, grand brigand, grand meurtrier. Ces peuples paci-

ſiques ne pouvaient l'apeller autrement, & il eſt à croire qu'ils ne donnèrent pas d'autres ſurnoms aux rois de Perſe. Ces mêmes annales diſent qu'*Alexandre* entra chez eux par la province qui eſt aujourd'hui le Candahar, & il eſt probable qu'il y eut toujours quelques fortereſſes ſur cette frontière.

Enſuite *Alexandre* deſcendit le fleuve Zombodipo que les Grecs apellèrent *Sind*. On ne trouve pas dans l'hiſtoire d'*Alexandre* un ſeul nom indien. Les Grecs n'ont jamais apellé de leur propre nom une ſeule ville, un ſeul prince aſiatique. Ils en ont uſé de même avec les Egyptiens. Ils auraient cru déshonorer la langue grecque s'ils l'avaient aſſujettie à une prononciation qui leur ſemblait barbare, & s'ils n'avaient pas nommé Memphis la ville de *Moph*.

Monſieur *Holwell* dit que les Indiens n'ont jamais connu ni de *Porus*, ni de *Taxile*; en éfet ce ne ſont pas là des noms indiens. Cependant ſi nous en croyons nos miſſionnaires, il y a encor des ſeigneurs patanes qui prétendent deſcendre de *Porus*. Il ſe peut que ces miſſionnaires les ayent flatés de cette origine, & que ces ſeigneurs l'ayent adoptée. Il n'y a point de pays en Europe où la baſſeſſe n'ait inventé, & la vanité n'ait reçu des généalogies plus chimériques.

Si *Flavien Joſeph* a raconté une fable ridicule concernant *Alexandre* & un pontife juif, *Plutarque* qui écrivit longtems après

Joseph paraît ne pas avoir épargné les fables sur ce héros. Il a renchéri encor sur *Quinte-Curce*; l'un & l'autre prétendent qu'*Alexandre*, en marchant vers l'Inde, voulut se faire adorer, non seulement par les Perses, mais aussi par les Grecs. Il ne s'agit que de savoir ce qu'*Alexandre*, les Perses, les Grecs, *Quinte-Curce*, *Plutarque*, entendaient par *adorer*.

Ne perdons jamais de vue la grande règle de définir les termes.

Si vous entendez par *adorer* invoquer un homme comme une divinité, lui ofrir de l'encens & des sacrifices, lui élever des autels & des temples, il est clair qu'*Alexandre* ne demanda rien de tout cela. S'il voulait qu'étant le vainqueur & le maître des Perses, on le saluât à la persane, qu'on se prosternât devant lui dans certaines ocasions, qu'on le traitât enfin comme un roi de Perse tel qu'il était, il n'y a rien là que de très raisonnable & de très commun.

Les membres des parlemens de France parlent à genoux au roi dans leurs lits de justice; le tiers-état parle à genoux dans les états-généraux. On sert à genoux un verre de vin au roi d'Angleterre. Plusieurs rois de l'Europe sont servis à genoux à leur sacre. On ne parle qu'à genoux au grand-mogol, à l'empereur de la Chine, à l'empereur du Japon. Les colaos de la Chine d'un ordre inférieur fléchissent les genoux devant les colaos d'un ordre supérieur; on

adore le pape, on lui baiſe le pied droit. Aucune de ces cérémonies n'a jamais été regardée comme une adoration dans le ſens rigoureux, comme un culte de latrie.

Ainſi tout ce qu'on a dit de la prétendue adoration qu'exigeait *Alexandre* n'eſt fondé que ſur un équivoque. (Voyez *abus des mots.*)

C'eſt *Octave*, ſurnommé *Auguſte*, qui ſe fit réellement adorer, dans le ſens le plus étroit. On lui éleva des temples & des autels; il y eut des prêtres d'*Auguſte*. *Horace* lui dit poſitivement:

Jurandaſque tuum per nomen ponimus aras.

Voila un véritable ſacrilège d'adoration; & il n'eſt point dit qu'on en murmurât (*g*).

Les contradictions ſur le caractère d'*Alexandre* paraîtraient plus dificiles à concilier, ſi on ne ſavait que les hommes, & ſurtout ceux qu'on apelle *héros*, ſont ſouvent très diférens d'eux-mèmes; & que la vie & la mort des meilleurs citoyens, le ſort d'une province, ont dépendu plus d'une fois de la bonne ou de la mauvaiſe digeſtion d'un ſouverain bien ou mal conſeillé.

Mais comment concilier les faits impro-

(*g*) Remarquez bien qu'*Auguſte* n'était point adoré d'un culte de latrie, mais de dulie. C'était un ſaint; *Divus Auguſtus*. Les provinciaux l'adoraient comme *Priape*, non comme *Jupiter*.

bables raportés d'une manière contradictoire ? Les uns disent que *Callisthène* fut exécuté à mort & mis en croix par ordre d'*Alexandre*, pour n'avoir pas voulu le reconnaitre en qualité de fils de *Jupiter*. Mais la croix n'était point un suplice en usage chez les Grecs. D'autres disent qu'il mourut longtems après de trop d'embonpoint. *Athenée* prétend qu'on le portait dans une cage de fer comme un oiseau, & qu'il y fut mangé de vermine. Démêlez dans tous ces récits la vérité, si vous pouvez.

Il y a des avantures que *Quinte-Curce* supose être arivées dans une ville, & *Plutarque* dans une autre; & ces deux villes se trouvent éloignées de cinq cent lieues. *Alexandre* saute tout armé & tout seul du haut d'une muraille dans une ville qu'il assiégeait; elle était auprès du Candahar selon *Quinte-Curce*, & près de l'embouchure de l'Indus suivant *Plutarque*.

Quand il est arivé sur les côtes du Malabar, ou vers le Gange, (il n'importe) il n'y a qu'environ neuf cent milles d'un endroit à l'autre, il fait saisir dix philosophes indiens, que les Grecs apellaient *gymnosophistes*, & qui étaient nuds comme des singes. Il leur propose des questions dignes du *mercure galant* de *Visé*, leur promettant bien sérieusement que celui qui aurait le plus mal répondu serait pendu le premier, après quoi les autres suivraient en leur rang.

Cela

Cela ressemble à *Nabucodonosor* qui voulait absolument tuer ses mages, s'ils ne devinaient pas un de ses songes qu'il avait oublié; ou bien au calife des *mille & une nuits* qui devait étrangler sa femme dès qu'elle aurait fini son conte. Mais c'est *Plutarque* qui raporte cette sotise, il faut la respecter; il était Grec.

On peut placer ce conte avec celui de l'empoisonnement d'*Alexandre* par *Aristote*; car *Plutarque* nous dit qu'on avait entendu dire à un certain *Agnoténis*, qu'il avait entendu dire au roi *Antigone* qu'*Aristote* avait envoyé une bouteille d'eau de Nonacris, ville d'Arcadie; que cette eau était si froide qu'elle tuait sur le champ ceux qui en buvaient: qu'*Antipatre* envoya cette eau dans une corne d'un pied de mulet; qu'elle ariva toute fraiche à Babilone; qu'*Alexandre* en but, & qu'il en mourut au bout de six jours d'une fièvre continue.

Il est vrai que *Plutarque* doute de cette anecdote. Tout ce qu'on peut recueillir de bien certain, c'est qu'*Alexandre*, à l'âge de vingt-quatre ans, avait conquis la Perse par trois batailles; qu'il eut autant de génie que de valeur; qu'il changea la face de l'Asie, de la Grèce, de l'Egypte, & celle du commerce du monde; & qu'enfin *Boileau* ne devait pas tant se moquer de lui, atendu qu'il n'y a pas d'aparence que *Boileau* en eût fait autant en si peu d'années. (Voyez l'article *histoire*.)

ALEXANDRIE.

PLus de vingt villes portent le nom d'Alexandrie, toutes bâties par *Alexandre*, & par ſes capitaines qui devinrent autant de rois. Ces villes ſont autant de monumens de gloire, bien ſupérieurs aux ſtatues que la ſervitude érigea depuis au pouvoir; mais la ſeule de ces villes qui ait atiré l'atention de tout l'hémiſphère par ſa grandeur & ſes richeſſes eſt celle qui devint la capitale de l'Egypte. Ce n'eſt plus qu'un monceau de ruines. On ſait aſſez que la moitié de cette ville eſt dans un autre endroit vers la mer. La tour du phare, qui était une des merveilles du monde, n'exiſte plus.

La ville fut toujours très floriſſante ſous les *Ptolomées* & ſous les Romains. Elle ne dégénéra point ſous les Arabes: les Mammelucs & les Turcs, qui la conquirent tour-à-tour avec le reſte de l'Egypte, ne la laiſſèrent point dépérir. Les Turcs même lui conſervèrent un reſte de grandeur; elle ne tomba que lorſque le paſſage du cap de Bonne-Eſpérance ouvrit à l'Europe le chemin de l'Inde, & changea le commerce du monde qu'*Alexandre* avait changé, & qui avait changé pluſieurs fois avant *Alexandre*.

Ce qui eſt à remarquer dans les Alexandrins ſous toutes les dominations, c'eſt leur

industrie jointe à la légéreté, leur amour des nouveautés avec l'aplication au commerce & à tous les travaux qui le font fleurir, leur esprit contentieux & querelleur avec peu de courage, leur superstition, leur débauche, tout cela n'a jamais changé.

La ville fut peuplée d'Egyptiens, de Grecs & de juifs, qui tous de pauvres qu'ils étaient auparavant devinrent riches par le commerce. L'opulence y introduisit les beaux arts, le goût de la littérature, & par conséquent celui de la dispute.

Les juifs y bâtirent un temple magnifique, ainsi qu'ils en avaient un autre à Bubaste; ils y traduisirent leurs livres en grec qui était devenu la langue du pays. Les chrêtiens y eurent de grandes écoles. Les animosités furent si vives entre les Egyptiens naturels, les Grecs, les juifs & les chrêtiens, qu'ils s'acusaient continuellement les uns les autres auprès du gouverneur; & ces querelles n'étaient pas son moindre revenu. Les séditions mêmes furent fréquentes & sanglantes. Il y en eut une sous l'empire de *Caligula*, dans laquelle les juifs, qui exagèrent tout, prétendent que la jalousie de religion & de commerce leur couta cinquante mille hommes que les Alexandrins égorgèrent.

Le christianisme que les *Panthènes*, les *Origènes*, les *Clémens*, avaient établi, & qu'ils avaient fait admirer par leurs mœurs, y dégénéra au point qu'il ne fut plus qu'un

esprit de parti. Les chrêtiens prirent les mœurs des Egyptiens. L'avidité du gain l'emporta sur la religion; & tous les habitans divisés entr'eux n'étaient d'acord que dans l'amour de l'argent.

Tome 2. pag. 406. C'est le sujet de cette fameuse lettre de l'empereur *Adrien* au consul *Servianus*, raportée par *Vopiscus*.

„ J'ai vu cette Egypte que vous me vantiez tant, mon cher *Servien*; je la sais „ toute entière par cœur; cette nation est „ légère, incertaine, elle vole au change„ ment. Les adorateurs de *Sérapis* se font „ chrêtiens; ceux qui sont à la tète de la „ religion de Christ se font dévots à *Séra„ pis*. Il n'y a point d'archi-rabin juif, „ point de Samaritain, point de prêtre „ chrêtien, qui ne soit astrologue ou de„ vin, ou baigneur (c'est-à-dire entremet„ teur.) Quand le patriarche grec (*b*) „ vient en Egypte, les uns s'empressent „ auprès de lui pour lui faire adorer *Sé„ rapis*, les autres le Christ. Ils sont tous „ très séditieux, très vains, très querel„ leurs. La ville est commerçante, opu„ lente, peuplée; personne n'y est oisif;

(*b*) On traduit ici *patriarcha*, terme grec, par ces mots, *patriarche grec:* parce qu'il ne peut convenir qu'à l'hiérophante des principaux mystères grecs. Les chrêtiens ne commencèrent à connaître le mot de *patriarche* qu'au cinquième siècle. Les Romains, les Egyptiens, les juifs ne connaissaient point ce titre.

„ les uns y souflent le verre, les autres fa-
„ briquent le papier. Ils semblent être de
„ tout métier, & en sont en éfet. La goute
„ aux pieds & aux mains même ne les peut
„ réduire à l'oisiveté. Les aveugles y tra-
„ vaillent; l'argent est un dieu que les chrê-
„ tiens, les juifs & tous les hommes ser-
„ vent également".

Voici le texte latin de cette lettre.

FLAVII VOPISCI SYRACUSII SATURNINUS.

Tomi secundi pag. 406.

ADRIANI EPISTOLA, EX LIBRIS PHLEGONTIS LIBERTI EJUS PRODITA.

Adrianus Augustus Serviano Cos. V.

Ægyptum quam mihi laudabas, Serviane carissime, totam didici, levem, pendulam, & ad omnia famæ monumenta volitantem. Illi qui Serapin colunt christiani sunt; & devoti sunt Serapi, qui se Christi episcopos dicunt. Nemo illic archisynagogus Judæorum, nemo Samarites, nemo christianorum presbyter, non mathematicus, non aruspex, non aliptes. Ipse ille patriarcha quùm Ægyptum venerit, ab aliis Serapidem

adorare, ab aliis cogitur Christum. Genus hominis seditiosissimum, vanissimum, injuriosissimum. Civitas opulenta, dives, fœcunda, in quâ nemo vivat otiosus. Alii vitrum conflant, ab aliis charta conficitur; omnes certè lymphiones cujuscumque artis & videntur & habentur. Podagrosi quod agant habent; cœci quod agant habent, cœci quod faciant; ne chiragri quidem apud eos otiosi vivunt. Unus illis deus est, hunc christiani, hunc Judæi, hunc omnes venerantur & gentes.

Cette lettre d'un empereur aussi connu par son esprit que par sa valeur fait voir en éfet que les chrétiens, ainsi que les autres, s'étaient corompus dans cette ville du luxe & de la dispute: mais les mœurs des premiers chrétiens n'avaient pas dégénéré partout; & quoiqu'ils eussent le malheur d'être dès longtems partagés en diférentes sectes qui se détestaient & s'acusaient mutuellement, les plus violens ennemis du christianisme étaient forcés d'avouer qu'on trouvait dans son sein les ames les plus pures & les plus grandes; il en est même encor aujourd'hui dans les villes plus éfrénées & plus folles qu'Alexandrie.



ALGER.

LA philoſophie eſt le principal objet de ce dictionnaire. Ce n'eſt pas en géographes que nous parlerons d'Alger, mais pour faire remarquer que le premier deſſein de *Louis XIV*, lorſqu'il prit les rênes de l'état, fut de délivrer l'Europe chrétienne des courſes continuelles des corſaires de Barbarie. Ce projet annonçait une grande ame. Il voulait aller à la gloire par toutes les routes. On peut même s'étonner qu'avec l'eſprit d'ordre qu'il mit dans ſa cour, dans les finances & dans les afaires, il eut je ne ſais quel goût d'ancienne chevalerie qui le portait à des actions généreuſes & éclatantes, qui tenaient même un peu du romaneſque. Il eſt très certain que *Louis XIV* tenait de ſa mère beaucoup de cette galanterie eſpagnole noble & délicate, & beaucoup de cette grandeur, de cette paſſion pour la gloire, de cette fierté qu'on voit dans les anciens romans. Il parlait de ſe batre avec l'empereur *Léopold* comme les chevaliers qui cherchaient les avantures. Sa pyramide érigée à Rome, la préſéance qu'il ſe fit céder, l'idée d'avoir un port auprès d'Alger pour brider ſes pirateries, étaient encor de ce genre. Il y était encor excité par le pape *Alexandre VII*, & le cardinal

Voyez l'expédition de Gigeri, par Péliſſon.

Mazarin avant ſa mort lui avait inſpiré ce deſſein. Il avait même longtems balancé s'il irait à cette expédition en perſonne à l'exemple de *Charles-Quint ;* mais il n'avait pas aſſez de vaiſſeaux pour exécuter une ſi grande entrepriſe, ſoit par lui-même, ſoit par ſes généraux. Elle fut infructueuſe & devait l'être. Du moins elle aguerrit ſa marine, & fit atendre de lui quelques-unes de ces actions nobles & héroïques auxquelles la politique ordinaire n'était point acoutumée, telles que les ſecours déſintéreſſés donnés aux Vénitiens aſſiégés dans Candie, & aux Allemands preſſés par les armes ottomanes à ſaint Godhart.

Les détails de cette expédition d'Afrique ſe perdent dans la foule des guerres heureuſes ou malheureuſes, faites avec politique ou avec imprudence, avec équité ou avec injuſtice. Raportons ſeulement cette lettre écrite il y a quelques années à l'ocaſion des pirateries d'Alger.

„ Il eſt triſte, monſieur, qu'on n'ait point „ écouté les propoſitions de l'ordre de Mal- „ the, qui ofrait, moyennant un ſubſide „ médiocre de chaque état chrétien, de dé- „ livrer les mers des pirates d'Alger, de Ma- „ roc & de Tunis. Les chevaliers de Mal- „ the feraient alors véritablement les défen- „ ſeurs de la chrétienté. Les Algériens n'ont „ actuellement que deux vaiſſeaux de cin- „ quante canons, & cinq d'environ qua-

„ rante, quatre de trente. Le reſte ne doit
„ pas être compté.

„ Il eſt honteux qu'on voye tous les jours
„ leurs petites barques enlever nos vaiſſeaux
„ marchands dans toute la Méditerranée.
„ Ils croiſent même juſqu'aux Canaries &
„ juſqu'aux Açores.

„ Leurs milices compoſées d'un ramas de
„ nations, anciens Mauritaniens, anciens
„ Numides, Arabes, Turcs, Nègres mê-
„ me, s'embarquent preſque ſans équipage
„ ſur des chebeks de dix-huit à vingt piè-
„ ces de canon; ils infectent toutes nos mers
„ comme des vautours qui atendent une
„ proie. S'ils voyent un vaiſſeau de guerre
„ ils s'enfuyent; s'ils voyent un vaiſſeau
„ marchand ils s'en emparent; nos amis,
„ nos parens, hommes & femmes, devien-
„ nent eſclaves; & il faut aller ſuplier hum-
„ blement les barbares de daigner recevoir
„ notre argent pour nous rendre leurs captifs.

„ Quelques états chrètiens ont la hon-
„ teuſe prudence de traiter avec eux, &
„ de leur fournir des armes avec leſquelles
„ ils nous dépouillent. On négocie avec
„ eux en marchands, & ils négocient en
„ guerriers.

„ Rien ne ferait plus aiſé que de répri-
„ mer leurs brigandages; on ne le fait pas.
„ Mais que de choſes feraient utiles & ai-
„ ſées qui ſont négligées abſolument! La
„ nécelſité de réduire ces pirates eſt recon-
„ nue dans les conſeils de tous les princes,

„ & personne ne l'entreprend. Quand les
„ ministres de plusieurs cours en parlent
„ par hazard ensemble, c'est le conseil tenu
„ contre les chats.

„ Les religieux de la rédemption des cap-
„ tifs sont la plus belle institution monas-
„ tique; mais elle est bien honteuse pour
„ nous. Le royaume de Fez, Alger, Tu-
„ nis, n'ont point de *marabous de la ré-*
„ *demption des captifs*. C'est qu'ils nous
„ prennent beaucoup de chrétiens, & nous
„ ne leur prenons guères de musulmans.

„ Ils sont cependant plus atachés à leur
„ religion que nous à la nôtre. Car jamais
„ aucun Turc, aucun Arabe ne se fait chrè-
„ tien; & ils ont chez eux mille renégats
„ qui même les servent dans leurs expédi-
„ tions. Un Italien, nommé *Pelégini*, était
„ en 1712 général des galères d'Alger. Le
„ miramolin, le bey, le dey, ont des chrê-
„ tiennes dans leurs serrails; & nous n'a-
„ vons eu que deux filles turques qui ayent
„ eu des amans à Paris.

„ La milice d'Alger ne consiste qu'en
„ douze mille hommes de troupes réglées,
„ mais tout le reste est soldat, & c'est ce
„ qui rend la conquête de ce pays si difi-
„ cile. Cependant les Vandales les subju-
„ guèrent aisément, & nous n'osons les ata-
„ quer, &c.



ALMANACH.

IL eſt peu important de ſavoir ſi *almanach* vient des anciens Saxons qui ne ſavaient pas lire, ou des Arabes qui étaient en éfet aſtronomes, & qui connaiſſaient un peu le cours des aſtres, tandis que les peuples d'occident étaient plongés dans une ignorance égale à leur barbarie. Je me borne ici à une petite obſervation.

Qu'un philoſophe indien embarqué à Meliapour vienne à Bayonne; je ſupoſe que ce philoſophe a du bon ſens, ce qui eſt rare, dit-on, chez les ſavans de l'Inde; je ſupoſe qu'il eſt défait des préjugés de l'école, ce qui était rare partout il y a quelques années, & qu'il ne croit point aux influences des aſtres; je ſupoſe qu'il rencontre un ſot dans nos climats, ce qui ne ſerait pas ſi rare.

Notre ſot, pour le mettre au fait de nos arts & de nos ſciences, lui fait préſent d'un almanach de Liège compoſé par *Matthieu Lansberge*, & du *meſſager boiteux* d'*Antoine Souci* aſtrologue & hiſtorien, imprimé tous les ans à Bâle, & dont il ſe débite vingt mille exemplaires en huit jours. Vous y voyez une belle figure d'homme entourée des ſignes du zodiaque avec des indications certaines qui vous démontrent que la ba-

lance préside aux fesses, le bélier à la tête, les poissons aux pieds, ainsi du reste.

Chaque jour de la lune vous enseigne quand il faut prendre du baume de vie du sieur *le Lièvre*, ou des pilules du sieur *Keyser*, ou vous pendre au col un sachet de l'apoticaire *Arnoud*, vous faire saigner, vous faire couper les ongles, sevrer vos enfans, planter, semer, aller en voyage, ou chausser des souliers neufs. L'Indien en écoutant ces leçons fera bien de dire à son conducteur qu'il ne prendra pas de ses almanachs.

Pour peu que l'imbécille qui dirige notre Indien lui fasse voir quelques-unes de nos cérémonies réprouvées de tous les sages, & tolérées en faveur de la populace par mépris pour elle; le voyageur, qui verra ces momeries suivies d'une danse de tambourin, ne manquera pas d'avoir pitié de nous: il nous prendra pour des fous qui sont assez plaisans, & qui ne sont pas absolument cruels. Il mandera au président du grand collège de Bénarès que nous n'avons pas le sens commun, mais que si sa paternité veut envoyer chez nous des personnes éclairées & discrètes, on poura faire quelque chose de nous moyennant la grace de Dieu.

C'est ainsi précisément que nos premiers missionnaires, & surtout *saint François Xavier*, en usèrent avec les peuples de la presqu'isle de l'Inde. Ils se trompèrent encor

plus lourdement ſur les uſages des Indiens, ſur leurs ſciences, leurs opinions; leurs mœurs & leur culte. C'eſt une choſe très curieuſe de lire les relations qu'ils écrivirent. Toute ſtatue eſt pour eux le diable; toute aſſemblée eſt un ſabbat; toute figure ſymbolique eſt un taliſman; tout bracmane eſt un ſorcier; & là deſſus ils font des lamentations qui ne finiſſent point. Ils eſpèrent que la *moiſſon ſera abondante.* Ils ajoutent par une métaphore peu congrue, *qu'ils travailleront éficacement à la vigne du Seigneur*, dans un pays où l'on n'a jamais connu le vin. C'eſt ainſi à peu près que chaque nation a jugé non ſeulement des peuples éloignés, mais de ſes voiſins.

Les Chinois paſſent pour les plus anciens faiſeurs d'almanachs. Le plus beau droit de l'empereur de la Chine eſt d'envoyer ſon calendrier à ſes vaſſaux & à ſes voiſins. S'ils ne l'acceptaient pas, ce ſerait une bravade pour laquelle on ne manquerait pas de leur faire la guerre comme on la faiſait en Europe aux ſeigneurs qui refuſaient l'hommage.

Si nous n'avons que douze conſtellations, les Chinois en ont vingt-huit, & leurs noms n'ont pas le moindre raport aux nôtres; preuve évidente qu'ils n'ont rien pris du zodiaque caldéen que nous avons adopté: mais s'ils ont une aſtronomie toute entière depuis plus de quatre mille ans, ils reſſemblent à *Matthieu Lansberge* & à *Antoine Souci* par les belles prédictions, & par les

ſecrets pour la ſanté dont ils farciſſent leur almanach impérial. Ils diviſent le jour en dix mille minutes, & ſavent à point nommé quelle minute eſt favorable ou funeſte. Lorſque l'empereur *Cam-hi* voulut charger les miſſionnaires jéſuites de faire l'almanach, ils s'en excuſèrent d'abord, dit-on, ſur les ſuperſtitions extravagantes dont il faut le remplir. *Je crois beaucoup moins que vous aux ſuperſtitions*, leur dit l'empereur; *faites-moi ſeulement un bon calendrier; & laiſſez mes ſavans y mettre toutes leurs fadaiſes.*

Voyez *du Halde & Parennin.*

L'ingénieux auteur de *la pluralité des mondes* ſe moque des Chinois, qui voyent, dit-il, des mille étoiles tomber à la fois dans la mer. Il eſt très vraiſemblable que l'empereur *Cam-hi* s'en moquait tout autant que *Fontenelle.* Quelque meſſager boiteux de la Chine s'était égayé aparemment à parler de ces feux folets comme le peuple, & à les prendre pour des étoiles. Chaque pays a ſes ſottiſes. Toute l'antiquité a fait coucher le ſoleil dans la mer; nous y avons envoyé les étoiles fort longtems. Nous avons cru que les nuées touchaient au firmament, que le firmament était fort dur, & qu'il portait un réſervoir d'eau. Il n'y a pas bien longtems qu'on ſait dans les villes que le fil de la vierge, qu'on trouve ſouvent dans la campagne, eſt un fil de toile d'araignée. Ne nous moquons de perſonne. Songeons que les Chinois avaient des aſtrolabes & des ſphères avant que nous ſuſſions

ſire; & que s'ils n'ont pas pouſſé fort loin leur aſtronomie, c'eſt par le même reſpect pour les anciens que nous avons eu pour *Ariſtote*.

Il eſt conſolant de ſavoir que le peuple Romain, *populus late rex*, fut en ce point fort au-deſſous de *Matthieu Lansberge* & du *meſſager boiteux*, & des aſtrologues de la Chine, juſqu'au tems où *Jules Céſar* réforma l'année romaine que nous tenons de lui, & que nous apellons encor de ſon nom *kalendrier Julien*, quoique nous n'ayons pas de kalendes, & quoi qu'il ait été obligé de le réformer lui-même.

Les premiers Romains avaient d'abord une année de dix mois faiſant trois cent quatre jours; cela n'était ni ſolaire, ni lunaire; cela n'était que barbare. On fit enſuite l'année romaine de trois cent cinquante-cinq jours, autre mécompte que l'on corigea comme on put, & qu'on corigea ſi mal, que du tems de *Céſar* les fêtes d'été ſe célébraient en hyver. Les généraux romains triomphaient toujours; mais ils ne ſavaient pas quel jour ils triomphaient. *Céſar* réforma tout, il ſembla gouverner le ciel & la terre.

Je ne ſais par quelle condeſcendance pour les coutumes romaines il commença l'année au tems où elle ne commence point, huit jours après le ſolſtice d'hyver. Toutes les nations de l'empire Romain ſe ſoumirent à cette innovation. Les Egyptiens qui

étaient en possession de donner la loi en fait d'almanachs la reçurent ; mais tous ces diférens peuples ne changèrent rien à la distribution de leurs fètes. Les Juifs, comme les autres, célébrèrent leurs nouvelles lunes, leurs *phasé* ou *pascha* le quatorzième jour de la lune de Mars, qu'on apelle la *lune rousse ;* & cette époque arivait souvent en Avril ; leur pentecôte cinquante jours après le *phasé ;* la fète des cornets ou trompettes le premier jour de Juillet ; celle des tabernacles au quinze du même mois, & celle du grand sabbat sept jours après.

Les premiers chrêtiens suivirent le comput de l'empire ; ils comptèrent par kalendes, nones, & ides avec leurs maîtres ; ils reçurent l'année bissextile que nous avons encor, & qu'il a falu coriger dans le seizième siécle de notre ère vulgaire, & qu'il faudra coriger un jour, mais ils se conformèrent aux Juifs pour la célébration de leurs grandes fètes.

Ils déterminèrent d'abord leur pâque au quatorze de la lune rousse, jusqu'au tems où le concile de Nicée la fixa au dimanche qui suivait. Ceux qui la célébraient le quatorze furent déclarés hérétiques, & les deux partis se trompèrent dans leur calcul.

Voyez *Calendrier romain* pag. 101. & suiv.

Les fètes de la sainte vierge furent substituées autant qu'on le put aux nouvelles lunes ou neoménies ; l'auteur du *calendrier romain* dit que la raison en est prise du verset

verſet des cantiques *pulcra ut luna*, belle comme la lune. Mais par cette raiſon ſes fètes devaient ariver le dimanche; car il y a dans le mème verſet *electa ut ſol*, choiſie comme le ſoleil.

Les chrêtiens gardèrent auſſi la pentecôte. Elle fut fixée comme celle des Juifs préciſément cinquante jours après pâques. Le mème auteur prétend que les fètes de patron remplacèrent celles des tabernacles.

Il ajoute que la ſaint Jean n'a été portée au 24 de Juin que parce que les jours commencent alors à diminuer, & que *ſaint Jean* avait dit en parlant de Jéſus-Chriſt, il faut qu'il croiſſe & que je diminue. *Oportet illum creſcere, me autem minui.*

Ce qui eſt très ſingulier, & ce qui a été remarqué ailleurs, c'eſt cette ancienne coutume d'allumer un grand feu le jour de la ſaint Jean, qui eſt le tems le plus chaud de l'année. On a prétendu que c'était une très vieille coutume pour faire ſouvenir de l'ancien embraſement de la terre qui en atendait un ſecond.

Le mème auteur du *calendrier* aſſure que la fète de l'aſſomption eſt placée au 15 du mois d'Auguſte nommée par nous *Aouſt*, parce que le ſoleil eſt alors dans le ſigne de la vierge.

Il certifie auſſi que *ſaint Mathias* n'eſt fèté au mois de Février que parce qu'il fut intercalé parmi les douze apôtres, comme on

intercale un jour en Février dans les années bissextiles.

Il y aurait peut-être dans ces imaginations astronomiques de quoi faire rire l'Indien dont nous venons de parler ; cependant l'auteur était le maître de mathématiques du dauphin fils de *Louis XIV*, & d'ailleurs un ingénieur & un officier très estimable.

Le pis de nos calendriers est de placer toujours les équinoxes & les solstices où ils ne sont point, de dire le soleil entre dans le bélier quand il n'y entre point, de suivre l'ancienne routine erronée.

Un almanach de l'année passée nous trompe l'année présente, & tous nos calendriers sont des almanachs des siécles passés.

Pourquoi dire que le soleil est dans le bélier quand il est dans le taureau ? pourquoi ne pas faire au moins comme on fait dans les sphères célestes, où l'on distingue les signes véritables des anciens signes devenus faux ?

Il eut été très convenable non seulement de commencer l'année au point précis du solstice d'hyver ou de l'équinoxe du printems, mais encor de mettre tous les signes à leur véritable place. Car étant démontré que le soleil répond à la constellation du taureau quand on le dit dans le bélier, & qu'il sera ensuite dans les gemeaux, & successivement dans toutes les constellations suivantes au tems de l'équinoxe du printems,

il faudrait faire dès à préſent ce qu'on ſera obligé de faire un jour, lorſque l'erreur devenue plus grande ſera plus ridicule. Il en eſt ainſi de cent erreurs ſenſibles. Nos enfans les corrigeront, dit-on; mais vos pères en diſaient autant de vous. Pourquoi donc ne vous corrigez-vous pas? Voyez dans la grande encyclopédie *année*, *kalendrier*, *préceſſion des équinoxes*, & tous les articles concernant ces calculs. Ils ſont de main de maître.

ALOUETTE.

Ce mot peut être de quelque utilité dans la connaiſſance des étymologies, & faire voir que les peuples les plus barbares peuvent fournir des expreſſions aux peuples les plus polis, quand ces nations ſont voiſines.

Alouette, anciennement *alou*, était un terme gaulois, dont les Latins firent *alauda*. *Suétone* & *Pline* en conviennent. *Céſar* compoſa une légion de Gaulois, à laquelle il donna le nom d'alouette: *vocabulo quoque gallico alauda appellabatur*. Elle le ſervit très bien dans les guerres civiles; & *Céſar* pour récompenſe donna le droit de citoyen romain à chaque légionnaire.

Voyez le dictionnaire de *Ménage* au mot *Alauda*.

On peut ſeulement demander comment les Romains apellaient une *alouette* avant de

lui avoir donné un nom gaulois ; ils l'apellaient *galerita*. Une légion de *César* fit bientôt oublier ce nom.

De telles étymologies ainsi avérées doivent être admises. Mais quand un professeur arabe veut absolument qu'*aloyau* vienne de l'arabe, il est dificile de le croire. C'est une maladie chez plusieurs étymologistes, de vouloir persuader que la plûpart des mots gaulois sont pris de l'hébreu ; il n'y a guères d'aparence que les voisins de la Loire & de la Seine voyageassent beaucoup dans les anciens tems chez les habitans de Sichem & de Galgala qui n'aimaient pas les étrangers ; ni que les Juifs se fussent habitués dans l'Auvergne & dans le Limousin, à moins qu'on ne prétende que les dix tribus dispersées & perdues ne soient venues nous enseigner leur langue.

Quelle énorme perte de tems, & quel excès de ridicule de trouver l'origine de nos termes les plus communs & les plus néceſſaires, dans le phénicien & le caldéen ! Un homme s'imagine que notre mot *dôme* vient du samaritain *doma*, qui signifie, dit-on, *meilleur*. Un autre rêveur assure que le mot *badin* est pris d'un terme hébreu qui signifie *astrologue* ; & le dictionnaire de Trévoux ne manque pas de faire honneur de cette découverte à son auteur.

N'est-il pas plaisant de prétendre que le mot *habitation* vient du mot *beth* hébreu ? que *kir* en bas-breton signifiait autrefois

ville? que le même *kir* en hébreu voulait dire *mur*, & que par conſéquent les Hébreux ont donné le nom de *ville* aux premiers hameaux des Bas-Bretons? Ce ſerait un plaiſir de voir les étymologiſtes aller fouiller dans les ruines de la tour de Babel, pour y trouver l'ancien langage celtique, gaulois & toſcan, ſi la perte d'un tems conſumé ſi miſérablement n'inſpirait pas la pitié.

AMAZONES.

ON a vu ſouvent des femmes vigoureuſes & hardies combatre comme les hommes; l'hiſtoire en fait mention; car ſans compter une *Sémiramis*, une *Tomiris*, une *Pantézilée*, qui ſont peut-être fabuleuſes, il eſt certain qu'il y avait beaucoup de femmes dans les armées des premiers califes.

C'était ſurtout dans la tribu des Homérites une eſpèce de loi dictée par l'amour & par le courage, que les épouſes ſecouruſſent & vengeaſſent leurs maris, & les mères leurs enfans dans les batailles.

Lorſque le célèbre capitaine *Dérar* combatait en Syrie contre les généraux de l'empereur *Héraclius* du tems du calife *Abubécre* ſucceſſeur de *Mahomet*, *Pierre* qui commandait dans Damas avait pris dans ſes courſes pluſieurs muſulmanes avec quelque butin, il les conduiſait à Damas; parmi ces capti-

ves était la sœur de *Dérar* lui-même. L'histoire arabe d'*Alvakédi*, traduite par *Okley*, dit qu'elle était parfaitement belle, & que *Pierre* en devint épris; il la ménageait dans la route, & épargnait de trop longues traites à ses prisonnières. Elles campaient dans une vaste plaine sous des tentes gardées par des troupes un peu éloignées. *Caulah*, c'était le nom de cette sœur de *Dérar*, propose à une de ses compagnes nommée *Oferra*, de se soustraire à la captivité; elle lui persuade de mourir plutôt que d'être les victimes de la lubricité des chrétiens; le même enthousiasme musulman saisit toutes ces femmes; elles s'arment des piquets ferrés de leurs tentes, de leurs couteaux, espèces de poignards qu'elles portent à la ceinture; & forment un cercle comme les vaches se serrent en rond les unes contre les autres, & présentent leurs cornes aux loups qui les ataquent. *Pierre* ne fit d'abord qu'en rire; il avance vers ces femmes; il est reçu à grands coups de bâtons ferrés; il balance longtems à user de la force; enfin il s'y résout, & les sabres étaient déja tirés, lorsque *Dérar* arive, met les Grecs en fuite, délivre sa sœur & toutes les captives.

Rien ne ressemble plus à ces tems qu'on nomme *héroïques*, chantés par *Homère*; ce sont les mêmes combats singuliers à la tète des armées, les combatans se parlent souvent assez longtems avant que d'en venir

aux mains ; & c'eſt ce qui juſtifie *Homère* ſans doute.

Thomas gouverneur de Syrie, gendre d'*Héraclius*, ataque *Sergiabil* dans une ſortie de Damas ; il fait d'abord une prière à Jéſus-Chriſt ; " injuſte agreſſeur, dit-il enſuite à *Sergiabil*, tu ne réſiſteras pas à » Jéſus mon Dieu, qui combatra pour les » vengeurs de ſa religion.

» Tu profères un menſonge impie, lui » répond *Sergiabil* ; Jéſus n'eſt pas plus grand » devant Dieu qu'*Adam* : Dieu l'a tiré de » la pouſſière : il lui a donné la vie com» me à un autre homme : & après l'avoir » laiſſé quelque tems ſur la terre il l'a en» levé au ciel (*i*) ".

Après de tels diſcours le combat commence ; *Thomas* tire une flèche qui va bleſſer le jeune *Aban* fils de *Saïb* à côté du vaillant *Sergiabil* ; *Aban* tombe & expire, la nouvelle en vole à ſa jeune épouſe qui n'était unie à lui que depuis quelques jours. Elle ne pleure point, elle ne jette point de cris ; mais elle court ſur le champ de bataille, le carquois ſur l'épaule & deux flèches dans les mains ; de la première qu'elle tire elle jette par terre le porte-étendart des chrêtiens ; les Arabes s'en ſaiſiſſent en criant

(*i*) C'eſt la croyance des mahométans. La doctrine des chrêtiens bazilidiens avait depuis longtems cours en Arabie. Les bazilidiens diſaient que Jéſus-Chriſt n'avait pas été crucifié.

allah acbar; de la feconde elle perce un œil de *Thomas* qui fe retire tout fanglant dans la ville.

L'hiftoire arabe eft pleine de ces exemples; mais elle ne dit point que ces femmes guerrières fe brulaffent le teton droit pour mieux tirer de l'arc, encor moins qu'elles vécuffent fans hommes; au contraire elles s'expofaient dans les combats pour leurs maris ou pour leurs amans, & de cela même on doit conclure que loin de faire des reproches à l'*Ariofte* & au *Taffe* d'avoir introduit tant d'amantes guerrières dans leurs poëmes, on doit les louer d'avoir peint des mœurs vraies & intéreffantes.

Il y eut en éfet, du tems de la folie des croifades, des femmes chrètiennes qui partagèrent avec leurs maris les fatigues & les dangers: cet enthoufiafme fut porté au point que les Génoifes entreprirent de fe croifer, & d'aller former en Paleftine des bataillons de jupes & de cornettes; elles en firent un vœu dont elles furent relevées par un pape plus fage qu'elles.

Marguerite d'Anjou, femme de l'infortuné *Henri VI* roi d'Angleterre, donna dans une guerre plus jufte des marques d'une valeur héroïque; elle combatit elle-même dans dix batailles pour délivrer fon mari. L'hiftoire n'a point d'exemple avéré d'un courage plus grand ni plus conftant dans une femme.

Elle avait été précédée par la célèbre comteffe de *Montfort* en Bretagne. " Cette prin-

„ ceſſe (dit d'*Argentré*) était vertueuſe ou-
„ tre tout naturel de ſon ſexe; vaillante de
„ ſa perſonne autant que nul homme: elle
„ montait à cheval, elle le maniait mieux
„ que nul écuyer; elle combatait à la main;
„ elle courait, donnait parmi une troupe
„ d'hommes d'armes comme le plus vaillant
„ capitaine; elle combatait par mer & par
„ terre tout de même aſſurance, &c."

On la voyait parcourir, l'épée à la main, ſes états envahis par ſon compétiteur *Charles de Blois*. Non ſeulement elle ſoutint deux aſſauts ſur la brèche d'Hennebon armée de pied en cap, mais elle fondit ſur le camp des ennemis ſuivie de cinq cents hommes, y mit le feu & le réduiſit en cendre.

Les exploits de *Jeanne d'Arc*, ſi connue ſous le nom de *la Pucelle d'Orléans*, ſont moins étonnans que ceux de *Marguerite d'Anjou* & de la comteſſe de *Montfort*. Ces deux princeſſes ayant été élevées dans la molleſſe des cours, & *Jeanne d'Arc* dans le rude exercice des travaux de la campagne, il était plus ſingulier & plus beau de quiter ſa cour que ſa chaumière pour les combats.

L'héroïne qui défendit Beauvais eſt peut-être ſupérieure à celle qui fit lever le ſiége d'Orléans; elle combatit tout auſſi bien, & ne ſe vanta ni d'être pucelle ni d'être inſpirée. Ce fut en 1472 quand l'armée bourguignone aſſiégeait Beauvais. *Jeanne Hachette* à la tête de pluſieurs femmes ſoutint longtems un aſſaut, aracha l'étendart qu'un

oficier des ennemis allait arborer ſur la brêche, jetta le porte-étendart dans le foſſé, & donna le tems aux troupes du roi d'ariver pour ſecourir la ville. Ses deſcendans ont été exemptés de la taille ; faible & honteuſe récompenſe. Les femmes & les filles de Beauvais ſont plus flatées d'avoir le pas ſur les hommes à la proceſſion le jour de l'anniverſaire. Toute marque publique d'honneur encourage le mérite ; & l'exemption de la taille n'eſt qu'une preuve qu'on doit être aſſujetti à cette ſervitude par le malheur de ſa naiſſance.

Mademoiſelle de *la Charſe*, de la maiſon de *la Tour du Pin-Gouvernet*, ſe mit en 1693 à la tête des communes en Dauphiné, & repouſſa les barbets qui faiſaient une iruption. Le roi lui donna une penſion comme à un brave oficier. L'ordre militaire de *ſaint Louis* n'était pas encor inſtitué.

Il n'eſt preſque point de nation qui ne ſe glorifie d'avoir de pareilles héroïnes ; le nombre n'en eſt pas grand ; la nature ſemble avoir donné aux femmes une autre deſtination. On a vu, mais rarement, des femmes s'enrôler parmi les ſoldats. En un mot, chaque peuple a eu des guerrières ; mais le royaume des Amazones ſur les bords du Thermodon n'eſt qu'une fiction poëtique, comme preſque tout ce que l'antiquité raconte.



A M E.

Section première.

L'Article *ame*, & tous les articles qui tiennent à la métaphyſique, doivent commencer par une ſoumiſſion ſincère aux dogmes indubitables de l'égliſe. La révélation vaut mieux ſans doute que toute la philoſophie. Les ſyſtèmes exercent l'eſprit; mais la foi l'éclaire & le guide.

Ne prononce-t-on pas ſouvent des mots dont nous n'avons qu'une idée très confuſe, ou même dont nous n'en avons aucune? le mot d'*ame* n'eſt-il pas dans ce cas? lorſque la languette, ou la ſoupape d'un ſouflet eſt dérangée, & que l'air qui eſt entré dans la capacité du ſouflet en ſort par quelque ouverture ſurvenue à cette ſoupape, qu'il n'eſt plus comprimé contre les deux palettes, & qu'il n'eſt pas pouſſé avec violence vers le foyer qu'il doit allumer, les ſervantes diſent: *l'ame du ſouflet eſt crevée.* Elles n'en ſavent pas davantage; & cette queſtion ne trouble point leur tranquilité.

Le jardinier prononce le mot d'*ame des plantes*, & les cultive très bien ſans ſavoir ce qu'il entend par ce terme.

Le luthier poſe, avance ou recule *l'ame d'un violon* ſous le chevalet, dans l'intérieur

des deux tables de l'inſtrument; un chétif morceau de bois de plus ou de moins lui donne ou lui ôte une ame harmonieuſe.

Nous avons pluſieurs manufactures dans leſquelles les ouvriers donnent la qualification d'*ame* à leurs machines. Jamais on ne les entend diſputer ſur ce mot; il n'en eſt pas ainſi des philoſophes.

Le mot d'*ame* parmi nous ſignifie en général ce qui anime. Nos devanciers les Celtes donnaient à leur ame le nom de *ſeel*, dont les Anglais ont fait le mot *ſoul*, les Allemands *ſeel*; & probablement les anciens Teutons & les anciens Bretons n'eurent point de querelles dans les univerſités pour cette expreſſion.

Les Grecs diſtinguaient trois ſortes d'ames; *pſiché* qui ſignifiait *l'ame ſenſitive*, *l'ame des ſens*; & voilà pourquoi l'*Amour*, enfant d'*Aphrodite*, eut tant de paſſion pour *Pſiché*, & que *Pſiché* l'aima ſi tendrement: *pneuma*, le ſoufle qui donnait la vie & le mouvement à toute la machine, & que nous avons traduit par *ſpiritus*, eſprit; mot vague auquel on a donné mille acceptions diférentes; & enfin *nous*, *l'intelligence*.

Nous poſſédions donc trois ames ſans avoir la plus légère notion d'aucune. *Saint Thomas d'Aquin* admet ces trois ames en qualité de péripatéticien, & diſtingue chacune de ces trois ames en trois parties.

Somme de *ſaint Thomas* édition de Lyon 1738.

Pſiché était dans la poitrine; *pneuma* ſe répandait dans tout le corps; & *nous* était

dans la tête. Il n'y a point eu d'autre philosophie dans nos écoles jusqu'à nos jours ; & malheur à tout homme qui aurait pris une de ces ames pour l'autre.

Dans ce cahos d'idées il y avait pourtant un fondement. Les hommes s'étaient bien aperçus que dans leurs passions d'amour, de colère, de crainte, il s'excitait des mouvemens dans leurs entrailles. Le foye & le cœur furent le siège des passions. Lorsqu'on pense profondément, on sent une contention dans les organes de la tête. Donc l'ame intellectuelle est dans le cerveau. Sans respiration point de végétation, point de vie ; donc l'ame végétative est dans la poitrine qui reçoit le soufle de l'air.

Lorsque les hommes virent en songe leurs parens ou leurs amis morts, il falut bien chercher ce qui leur était aparu. Ce n'était pas le corps qui avait été consumé sur un bucher, ou englouti dans la mer, & mangé des poissons. C'était pourtant quelque chose, à ce qu'ils prétendaient ; car ils l'avaient vu ; le mort avait parlé, le songeur l'avait interrogé. Etait-ce *psiché* ? était ce *pneuma* ? était-ce *nous* avec qui on avait conversé en songe ? on imagina un fantôme, une figure légère ; c'était *skia*, c'était *daimonos*, une ombre, des manes, une petite *ame* d'air & de feu extrêmement déliée qui errait je ne sais où.

Dans la suite des tems, quand on voulut aprofondir la chose, il demeura pour constant que cette ame était corporelle ; &

toute l'antiquité n'en eut point d'autre idée. Enfin *Platon* vint qui subtilisa tellement cette ame, qu'on douta s'il ne la séparait pas entièrement de la matière; mais ce fut un problème qui ne fut jamais résolu, jusqu'à ce que la foi vint nous éclairer.

En vain les matérialistes allèguent quelques pères de l'église, qui ne s'exprimaient point avec exactitude. *Saint Irénée* dit que l'ame n'est que le soufle de la vie; qu'elle n'est incorporelle que par comparaison avec le corps mortel, & qu'elle conserve la figure de l'homme, afin qu'on la reconnaisse.

Livre V. ch. VII.

En vain *Tertullien* s'exprime ainsi: la corporalité de l'ame éclate dans l'évangile; *corporalitas animæ in ipso evangelio relucessit.* Car si l'ame n'avait pas un corps, l'image de l'ame n'aurait pas l'image du corps.

De anima cap. VII.

En vain même raporte-t-il la vision d'une sainte femme qui avait vu une ame très brillante, & de la couleur de l'air.

En vain *Tatien* dit expressément, *pseukai men oun ei ton antropon polumères esti*; l'ame de l'homme est composée de plusieurs parties.

Oraison contre les Grecs.

En vain allégue-t-on *saint Hilaire* qui dit dans des tems postérieurs: *il n'est rien de créé qui ne soit corporel ni dans le ciel, ni sur la terre, ni parmi les visibles, ni parmi les invisibles: tout est formé d'élémens; & les ames, soit qu'elles habitent un corps, soit qu'elles en sortent, ont toujours une substance corporelle.*

Saint Hil. sur *saint Matth.* pag. 633.

En vain *ſaint Ambroiſe*, au ſixième ſiècle, dit: *nous ne connaiſſons rien que de matériel, excepté la ſeule véritable Trinité.*

Sur *Abraham* liv. II. ch. VIII.

Le corps de l'égliſe entière a décidé que l'ame eſt immatérielle. Ces ſaints étaient tombés dans une erreur alors univerſelle; ils étaient hommes; mais ils ne ſe trompèrent pas ſur l'immortalité, parce qu'elle eſt évidemment annoncée dans les évangiles.

Nous avons un beſoin ſi évident de la déciſion de l'égliſe infaillible ſur ces points de philoſophie, que nous n'avons en éfet par nous-mêmes aucune notion ſufiſante de ce qu'on apelle *eſprit pur*, & de ce qu'on nomme *matière*. L'eſprit pur eſt un mot qui ne nous donne aucune idée; & nous ne connaiſſons la matière que par quelques phénomènes. Nous la connaiſſons ſi peu que nous l'apellons *ſubſtance*; or le mot *ſubſtance* veut dire *ce qui eſt deſſous*; mais ce deſſous nous ſera éternellement caché. Ce *deſſous* eſt le ſecret du créateur; & ce ſecret du créateur eſt partout. Nous ne ſavons ni comment nous recevons la vie, ni comment nous la donnons, ni comment nous croiſſons, ni comment nous digérons, ni comment nous dormons, ni comment nous penſons, ni comment nous ſentons.

La grande dificulté eſt de comprendre comment un être, quel qu'il ſoit, a des penſées.

SECTION SECONDE.

Des doutes de Locke *sur l'ame.*

L'auteur de l'article *ame* dans l'encyclopédie a suivi scrupuleusement *Jaquelot*; mais *Jaquelot* ne nous aprend rien. Il s'élève aussi contre *Locke*, parce que le modeste *Locke* a dit: " nous ne serons peut être jamais capables de connaître si un être matériel pense ou non, par la raison qu'il nous est impossible de découvrir par la contemplation de nos propres idées *sans révélation*, si Dieu n'a point donné à quelque amas de matière disposée comme il le trouve à propos, la puissance d'apercevoir & de penser; ou s'il a joint & uni à la matière ainsi disposée une substance immatérielle qui pense. Car par raport à nos notions, il ne nous est pas plus malaisé de concevoir que Dieu peut, s'il lui plait, ajouter à notre idée de la matière la faculté de penser, que de comprendre qu'il y joigne une autre substance avec la faculté de penser; puisque nous ignorons en quoi consiste la pensée, & à quelle espèce de substance cet être tout-puissant a trouvé à propos d'acorder cette puissance, qui ne saurait être créée qu'en vertu du bon plaisir & de la bonté du créateur. Je ne vois pas quelle contradiction il y a que Dieu, cet être pensant éternel & tout-puissant, donne, s'il veut,

Traduction de Coste.

„ veut, quelques degrés de fentiment, de
„ perception & de penfée à certains amas
„ de matière créée & infenfible, qu'il joint
„ enfemble comme il le trouve à propos ".

C'était parler en homme profond, religieux & modefte (*k*).

On fait quelles querelles il eut à effuyer fur cette opinion qui parut hazardée, mais qui en éfet n'était en lui qu'une fuite de la conviction où il était de la toute-puiffance de Dieu; & de la faibleffe de l'homme. Il ne difait pas que la matière penfât: mais il difait que nous n'en favons pas affez pour démontrer qu'il eft impoffible à Dieu d'ajouter le don de la penfée à l'être inconnu, nommé *matière*, après lui avoir acordé le don de la gravitation & celui du mouvement qui font également incompréhenfibles.

Locke n'était pas affurément le feul qui eût avancé cette opinion; c'était celle de toute l'antiquité, qui en regardant l'ame

(*k*) Voyez le difcours préliminaire de monfieur *Dalembert*.

„ On peut dire qu'il créa la métaphyfique à peu-près
„ comme *Newton* avait créé la phyfique.... pour con-
„ naître notre ame, fes idées & fes afections, il n'é-
„ tudia point les livres, parce qu'ils l'auraient mal
„ inftruit; il fe contenta de defcendre profondément
„ en lui-même; & après s'être, pour ainfi dire, con-
„ templé longtems, il ne fit dans fon traité de l'*en-*
„ *tendement humain* que préfenter aux hommes le mi-
„ roir dans lequel il s'était vu. En un mot, il ré-
„ duifit la métaphyfique à ce qu'elle doit être en éfet,
„ la phyfique expérimentale de l'ame ".

comme une matière très déliée, assurait par conséquent que la matière pouvait sentir & penser.

C'était le sentiment de *Gassendi*, comme on le voit dans ses objections à *Descartes*. „ Il est vrai, dit *Gassendi*, que vous con„ naissez que vous pensez; mais vous igno„ rez quelle espèce de substance vous êtes „ vous qui pensez. Ainsi quoique l'opéra„ tion de la pensée vous soit connue, le „ principal de votre essence vous est caché; „ & vous ne savez point quelle est la nature „ de cette substance dont l'une des opéra„ tions est de penser. Vous ressemblez à „ un aveugle qui sentant la chaleur du so„ leil, & étant averti qu'elle est causée par „ le soleil, croirait avoir une idée claire „ & distincte de cet astre; parce que si on „ lui demandait ce que c'est que le soleil, „ il pourait répondre que c'est une chose „ qui échaufe, &c. ”.

Le même *Gassendi*, dans sa *philosophie d'Epicure*, répète plusieurs fois qu'il n'y a aucune évidence mathématique de la pure spiritualité de l'ame.

Descartes dans une de ses lettres à la princesse Palatine *Elizabeth* lui dit: “ je con„ fesse que par la seule raison naturelle „ nous pouvons faire beaucoup de conjec„ tures sur l'ame, & avoir de flateuses es„ pérances, mais non pas aucune assuran„ ce ”. Et en cela *Descartes* combat dans

ses lettres ce qu'il avance dans ses livres; contradiction trop ordinaire.

Enfin nous avons vu que tous les pères des premiers siècles de l'église, en croyant l'ame immortelle, la croyaient en même tems matérielle. Ils pensaient qu'il est aussi aisé à Dieu de conserver que de créer. Ils disaient: Dieu la fit pensante, il la conservera pensante.

Mallebranche a prouvé très bien que nous n'avons aucune idée par nous-mêmes, & que les objets sont incapables de nous en donner. De-là il conclud que nous voyons tout en Dieu. C'est au fond la même chose que de faire Dieu l'auteur de toutes nos idées; car avec quoi verrions-nous dans lui, si nous n'avions pas des instrumens pour voir? & ces instrumens, c'est lui seul qui les tient & qui les dirige. Ce système est un labyrinthe, dont une allée vous ménerait au spinosisme, une autre au stoïcisme, & une autre au chaos.

Quand on a bien disputé sur l'esprit, sur la matière, on finit toujours par ne se point entendre. Aucun philosophe n'a pu lever par ses propres forces ce voile que la nature a étendu sur tous les premiers principes des choses; ils disputent, & la nature agit.

SECTION TROISIEME.

De l'ame des bêtes, & de quelques idées creuses.

Avant l'étrange systême qui supose les animaux de pures machines sans aucune sensation, les hommes n'avaient jamais imaginé dans les bêtes une ame immatérielle; & personne n'avait poussé la témérité jusqu'à dire qu'une huître posséde une ame spirituelle. Tout le monde s'acordait paisiblement à convenir que les bêtes avaient reçu de Dieu du sentiment, de la mémoire, des idées, & non pas un esprit pur. Personne n'avait abusé du don de raisonner au point de dire, que la nature a donné aux bêtes tous les organes du sentiment pour qu'elles n'eussent point de sentiment. Personne n'avait dit qu'elles crient quand on les blesse, & qu'elles fuient quand on les poursuit, sans éprouver ni douleur ni crainte.

On ne niait point alors la toute-puissance de Dieu; il avait pu communiquer à la matière organisée des animaux le plaisir, la douleur, le ressouvenir, la combinaison de quelques idées; il avait pu donner à plusieurs d'entr'eux, comme au singe, à l'éléphant, au chien de chasse, le talent de se perfectionner dans les arts qu'on leur aprend; non seulement il avait pu douer presque tous les animaux carnassiers du talent de mieux faire la guerre dans leur vieillesse

expérimentée que dans leur jeunesse trop confiante; non-seulement, dis-je, il l'avait pu, mais il l'avait fait; l'univers en était témoin.

Pereira & *Descartes* soutinrent à l'univers qu'il se trompait, que Dieu avait joué des gobelets, qu'il avait donné tous les instrumens de la vie & de la sensation aux animaux, afin qu'ils n'eussent ni sensation, ni vie proprement dite. Mais je ne sais quels prétendus philosophes, pour répondre à la chimère de *Descartes*, se jettèrent dans la chimère oposée; ils donnèrent libéralement un esprit pur aux crapauds & aux insectes; *in vitium ducit culpæ fuga.*

Entre ces deux folies, l'une qui ôte le sentiment aux organes du sentiment, l'autre qui loge un pur esprit dans une punaise, on imagina un milieu; c'est l'instinct; & qu'est-ce que l'instinct? Oh oh! c'est une forme substantielle, c'est une forme plastique; c'est un je ne sais quoi; c'est de l'instinct. Je serai de votre avis, tant que vous apellerez la plûpart des choses, *je ne sais quoi;* tant que votre philosophie commencera & finira par *je ne sais;* mais quand vous afirmerez, je vous dirai avec *Prior*, dans son poëme sur les vanités du monde:

Osez-vous assigner, pédans insuportables,
Une cause diverse à des éfets semblables?

Avez-vous mesuré cette mince cloison
Qui semble séparer l'instinct de la raison?
Vous êtes mal pourvus & de l'un & de l'autre.
Aveugles insensés, quelle audace est la vôtre?
L'orgueil est votre instinct. Conduirez-vous nos pas
Dans ces chemins glissans que vous ne voyez pas?

L'auteur de l'article *ame* dans l'encyclopédie s'explique ainsi. " Je me représente „ l'ame des bêtes comme une substance im„ matérielle & intelligente, mais de quelle „ espèce? Ce doit être, ce me semble, un „ principe actif qui a des sensations, & qui „ n'a que cela..... Si nous réfléchissons „ sur la nature de l'ame des bêtes, elle ne „ nous fournit rien de son fonds qui nous „ porte à croire que sa spiritualité la sau„ vera de l'anéantissement ".

Je n'entends pas comment on se représente une substance immatérielle. Se représenter quelque chose, c'est s'en faire une image; & jusqu'à présent personne n'a pu peindre l'esprit. Je veux que par le mot *représente* l'auteur entende, *je conçois*; pour moi j'avoue que je ne le conçois pas. Je conçois encor moins qu'une ame spirituelle soit anéantie, parce que je ne conçois ni la création, ni le néant, parce que je n'ai jamais assisté au conseil de Dieu, parce que je ne sais rien du tout du principe des choses.

Si je veux prouver que l'ame eſt un être réel, on m'arète en me diſant que c'eſt une faculté. Si j'afirme que c'eſt une faculté, & que j'ai celle de penſer, on me répond que je me trompe, que Dieu le maître éternel de toute la nature fait tout en moi, & dirige toutes mes actions & toutes mes penſées; que ſi je produiſais mes penſées, je ſaurais celles que j'aurai dans une minute; que je ne le ſais jamais; que je ne ſuis qu'un automate à ſenſations & à idées, néceſſairement dépendant, & entre les mains de l'Etre ſuprème, infiniment plus ſoumis à lui que l'argile ne l'eſt au potier.

J'avoue donc mon ignorance; j'avoue que quatre mille tomes de métaphyſique ne nous enſeigneront pas ce que c'eſt que notre ame.

Un philoſophe orthodoxe diſait à un philoſophe hétérodoxe, comment avez-vous pu parvenir à imaginer que l'ame eſt mortelle de ſa nature, & qu'elle n'eſt éternelle que par la pure volonté de Dieu? Par mon expérience, dit l'autre. — Comment! eſt-ce que vous êtes mort? — Oui; fort ſouvent. Je tombais en épilepſie dans ma jeuneſſe, & je vous aſſure que j'étais parfaitement mort pendant pluſieurs heures. Nulle ſenſation, nul ſouvenir même du moment où j'étais tombé. Il m'arive à préſent la même choſe preſque toutes les nuits. Je ne ſens jamais préciſément le moment où

Romains, qui poussaient cette liberté beaucoup plus loin que nous, n'en ont pas moins été nos vainqueurs, nos législateurs, & que les disputes de l'école n'ont pas plus de raport au gouvernement que le tonneau de *Diogène* n'en eut avec les victoires d'*Alexandre*.

Cette leçon vaut bien une leçon sur l'ame; nous aurons peut-être plus d'une ocasion d'y revenir.

Enfin en adorant Dieu de toute notre ame, confessons toujours notre profonde ignorance sur cette ame, sur cette faculté de sentir & de penser que nous tenons de sa bonté infinie. Avouons que nos faibles raisonnemens ne peuvent rien ôter, rien ajouter à la révélation & à la foi. Concluons enfin que nous devons employer cette intelligence, dont la nature est inconnue, à perfectionner les sciences qui sont l'objet de l'encyclopédie, comme les horlogers employent des ressorts dans leurs montres, sans savoir ce que c'est que le ressort.

SECTION QUATRIEME.

Sur l'ame & sur nos ignorances.

Il est dit dans la genèse, Dieu *soufla au visage de l'homme un soufle de vie, & il devint ame vivante; & l'ame des animaux est dans le sang; & ne tuez point mon ame*, &c.

Ainſi l'ame était priſe en général pour l'origine & la cauſe de la vie, pour la vie même. C'eſt pourquoi certaines nations croyaient ſans raiſonner que quand la vie ſe diſſipait l'ame ſe diſſipait de même.

Si l'on peut démêler quelque choſe dans le chaos des hiſtoires anciennes, il ſemble qu'au moins les Egyptiens furent les premiers qui eurent la ſagacité de diſtinguer l'intelligence & l'ame; & les Grecs aprirent d'eux à diſtinguer auſſi leur *nous*, leur *pneuma*, leur *skia*.

Les Latins à leur exemple diſtinguèrent *animus* & *anima*, & nous enfin nous avons eu auſſi notre ame & notre entendement. Mais ce qui eſt le principe de notre vie, ce qui eſt le principe de nos penſées, ſont-ce deux choſes diférentes? eſt-ce le même être? ce qui nous fait digérer, & ce qui nous donne des ſenſations & de la mémoire, reſſemble-t-il à ce qui eſt dans les animaux la cauſe de leurs ſenſations & de leur mémoire?

C'eſt là l'éternel objet des diſputes des hommes; je dis l'éternel objet; car n'ayant point de notions primitives dont nous puiſſions deſcendre dans cet examen, nous ne pouvons que nager & nous débatre dans une mer de doutes. Faibles & malheureuſes machines à qui Dieu daigne communiquer le mouvement pendant les deux momens de notre exiſtence, qui de nous a

pu apercevoir la main qui nous ſoutient ſur ces abîmes?

Sur la foi de nos connaiſſances aquiſes nous avons oſé mettre en queſtion ſi l'ame eſt créée avant nous, ſi elle arive du néant dans notre corps? à quel âge elle eſt venue ſe placer entre une veſſie & les inteſtins *cæcum* & *rectum?* ſi elle y a reçu ou aporté quelques idées, & quelles ſont ces idées? ſi après nous avoir animés quelques momens ſon eſſence eſt de vivre après nous dans l'éternité ſans l'intervention de Dieu même? Si étant eſprit, & Dieu étant eſprit, ils ſont l'un & l'autre d'une nature ſemblable (*l*), ces queſtions paraiſſent ſublimes; que ſont-elles? des queſtions d'aveugles-nés ſur la lumière.

Quand nous voulons connaitre groſſiérement un morceau de métal, nous le mettons au feu dans un creuſet; mais avons-nous un creuſet pour y mettre l'ame?

(*l*) Ce n'était pas ſans doute l'opinion de *ſaint Auguſtin* qui, dans le livre huit de *la cité de* Dieu, s'exprime ainſi: *que ceux-là ſe taiſent qui n'ont pas oſé à la vérité dire que* Dieu *eſt un corps, mais qui ont cru que nos ames ſont de même nature que lui. Ils n'ont pas été frapés de l'extrême mutabilité de notre ame qu'il n'eſt pas permis d'atribuer à* Dieu.

» Cedant & illi quos quidem puduit dicere Deum » corpus eſſe, verumtamen ejuſdem naturæ, cujus » ille eſt, animos noſtros eſſe putaverunt: ita non » eos movet tanta mutabilitas animæ, quam Dei na» turæ tribuere nefas eſt ".

Que nous ont apris tous les philoſophes anciens & modernes? un enfant eſt plus ſage qu'eux; il ne penſe pas à ce qu'il ne peut concevoir.

Qu'il eſt triſte, direz-vous, pour notre inſatiable curioſité, pour notre ſoif intariſſable du bien-être, de nous ignorer ainſi! j'en conviens, & il y a des choſes encor plus triſtes; mais je vous répondrai,

Sors tua mortalis, non eſt mortale quod optas.

Tes deſtins ſont d'un homme, & tes vœux ſont
d'un Dieu.

Il parait encor une fois que la nature de tout principe des choſes eſt le ſecret du Créateur. Comment les airs portent-ils des ſons? comment ſe forment les animaux? comment quelques-uns de nos membres obéiſſent-ils conſtamment à nos volontés? quelle main place des idées dans notre mémoire, les y garde comme dans un regiſtre, & les en tire tantôt à notre gré & tantôt malgré nous? Notre nature, celle de l'univers, celle de la moindre plante, tout eſt plongé pour nous dans un goufre de ténèbres.

L'homme eſt un être agiſſant, ſentant & penſant; voilà tout ce que nous en ſavons; il ne nous eſt donné de connaitre ni ce qui nous rend ſentans & penſans,

ni ce qui nous fait agir, ni ce qui nous fait être. La faculté agissante est aussi incompréhensible pour nous que la faculté pensante. La dificulté est moins de concevoir comment ce corps de fange a des sentimens & des idées, que de concevoir comment un être, quel qu'il soit, a des idées & des sentimens.

Voila d'un côté l'ame d'*Archimède*, de l'autre celle d'un imbécile; sont-elles de même nature? Si leur essence est de penser, elles pensent toujours, & indépendamment du corps qui ne peut agir sans elles. Si elles pensent par leur propre nature, l'espèce d'une ame qui ne peut faire une règle d'arithmétique sera-t-elle la même que celle qui a mesuré les cieux? Si ce sont les organes du corps qui ont fait penser *Archimède*, pourquoi mon idiot mieux constitué qu'*Archimède*, plus vigoureux, digérant mieux, faisant mieux toutes ses fonctions, ne pense-t-il point? C'est, dites-vous, que sa cervelle n'est pas si bonne. Mais vous le supofez; vous n'en savez rien. On n'a jamais trouvé de diférences entre les cervelles saines qu'on a disséquées; il est même très vraisemblable que le cervelet d'un sot sera en meilleur état que celui d'*Archimède* qui a fatigué prodigieusement, & qui pourait être usé & racourci.

Concluons donc ce que nous avons déja conclu, que nous sommes des ignorans

ſur tous les premiers principes. A l'égard des ignorans qui font les ſufiſans, ils ſont fort au deſſous des ſinges.

Diſputez maintenant, colériques argumentans; préſentez des requêtes les uns contre les autres; dites des injures, prononcez vos ſentences, vous qui ne ſavez pas un mot de la queſtion.

SECTION CINQUIEME.

Du paradoxe de Warburton *ſur l'immortalité de l'ame.*

Warburton éditeur & commentateur de *Shakeſpear*, & évêque de Glocester, uſant de la liberté angloiſe, & abuſant de la coutume de dire des injures à ſes adverſaires, a compoſé quatre volumes pour prouver que l'immortalité de l'ame n'a jamais été annoncée dans le pentateuque; & pour conclure de cette preuve même que la miſſion de *Moïſe*, qu'il apelle *légation*, eſt divine. Voici le précis de ſon livre qu'il donne lui-même pages 7 & 8 du premier tome.

„ 1°. *La doctrine d'une vie à venir, des*
„ *récompenſes & des châtimens après la mort,*
„ *eſt néceſſaire à toute ſociété civile.*

„ 2°. *Tout le genre-humain (& c'eſt en*
„ *quoi il ſe trompe), & ſpécialement les*
„ *plus ſages & les plus ſavantes nations de*

» *l'antiquité se sont accordées à croire & à*
» *enseigner cette doctrine.* . . .

» 3°. *Elle ne peut se trouver en aucun en-*
» *droit de la loi de* Moïse ; *donc la loi de*
» Moïse *est d'un original divin ; ce que je*
» *vais prouver par les deux sillogismes sui-*
» *vans.* . . . .

PREMIER SILLOGISME.

» *Toute religion, toute société qui n'a pas*
» *l'immortalité de l'ame pour son principe,*
» *ne peut être soutenue que par une provi-*
» *dence extraordinaire ; la religion juive n'a-*
» *vait pas l'immortalité de l'ame pour prin-*
» *cipe, donc la religion juive était soutenue*
» *par une providence extraordinaire.*

SECOND SILLOGISME.

» *Les anciens législateurs ont tous dit qu'une*
» *religion qui n'enseignerait pas l'immortalité*
» *de l'ame ne pouvait être soutenue que par*
» *une providence extraordinaire.* Moïse *a*
» *institué une religion qui n'est pas fondée sur*
» *l'immortalité de l'ame ; donc* Moïse *croyait*
» *sa religion maintenue par une providence*
» *extraordinaire.*

Ce qui est bien plus extraordinaire, c'est cette assertion de *Warburton*, qu'il a mise en gros caractères à la tête de son livre. On lui a reproché souvent l'extrème témérité & la mauvaise foi avec laquelle il ose

ôse dire, que tous les anciens législateurs ont cru qu'une religion qui n'est pas fondée sur les peines & les récompenses après la mort ne peut être soutenue que par une providence extraordinaire; il n'y en a pas un seul qui l'ait jamais dit. Il n'entreprend pas même d'en aporter aucun exemple dans son énorme livre farci d'une immense quantité de citations, qui toutes sont étrangères à son sujet. Il s'est enterré sous un amas d'auteurs grecs & latins, anciens & modernes, de peur qu'on ne pénétrât jusqu'à lui à travers une multitude horrible d'enveloppes. Lorsqu'enfin la critique a fouillé jusqu'au fond, il est ressuscité d'entre tous ces morts pour charger d'outrages tous ses adversaires.

Il est vrai que vers la fin de son quatrième volume, après avoir marché par cent labyrinthes, & s'être batu avec tous ceux qu'il a rencontrés en chemin, il vient enfin à sa grande question qu'il avait laissée là. Il s'en prend au livre de *Job* qui passe chez les savans pour l'ouvrage d'un Arabe; & il veut prouver que *Job* ne croyait point l'immortalité de l'ame. Ensuite il explique à sa façon tous les textes de l'écriture par lesquels on a voulu combatre son sentiment.

Tout ce qu'on en doit dire, c'est que s'il avait raison, ce n'était pas à un évêque d'avoir ainsi raison. Il devait sentir qu'on en pouvait tirer des conséquences trop dange-

reuses (*m*); mais il n'y a qu'heur & malheur dans ce monde. Cet homme, qui est devenu délateur & persécuteur, n'a été fait évêque par la protection d'un ministre d'état qu'immédiatement après avoir fait son livre.

A Salamanque, à Coimbre, à Rome, il aurait été obligé de se rétracter & de demander pardon. En Angleterre il est devenu pair du royaume avec cent mille livres de rente; c'était de quoi adoucir ses mœurs.

SECTION SIXIEME.

Du besoin de la révélation.

Le plus grand bienfait dont nous soyons

(*m*) On les a tirées en éfet ces dangereuses conséquences. On lui a dit, la créance de l'ame immortelle est nécessaire ou non. Si elle n'est pas nécessaire, pourquoi Jésus-Christ l'a-t-il annoncée? Si elle est nécessaire, pourquoi *Moïse* n'en a-t-il pas fait la base de sa religion? ou *Moïse* était instruit de ce dogme, ou il ne l'était pas. S'il l'ignorait, il était indigne de donner des loix. S'il la savait & la cachait, quel nom voulez-vous qu'on lui donne? De quelque côté que vous vous tourniez vous tombez dans un abîme qu'un évêque ne devait pas ouvrir. Votre dédicace aux francs-pensans, vos fades plaisanteries avec eux, & vos bassesses auprès de mylord *Hardwicke* ne vous sauveront pas de l'oprobre dont vos contradictions continuelles vous ont couvert; & vous aprendrez que quand on dit des choses hardies, il faut les dire modestement.

redevables au nouveau testament, c'est de nous avoir révélé l'immortalité de l'ame. C'est donc bien vainement que ce *Warburton* a voulu jetter des nuages sur cette importante vérité, en représentant continuellement dans sa légation de Moïse, *que les anciens juifs n'avaient aucune connaissance de ce dogme nécessaire, & que les saducéens ne l'admettaient pas du tems de notre seigneur* Jésus.

Il interprète à sa manière les propres mots qu'on fait prononcer à Jésus-Christ. *N'avez-vous pas lu ces paroles que* Dieu *vous a dites : je suis le* Dieu *d'*Abraham, *le* Dieu *d'*Isaac *& le* Dieu *de* Jacob. *Or* Dieu *n'est pas le* Dieu *des morts, mais des vivans.* Il donne à la parabole du mauvais riche un sens contraire à celui de toutes les églises. *Sherlok* évèque de Londres, & vingt autres savans, l'ont réfuté. Les philosophes anglais même lui ont reproché combien il est scandaleux dans un évèque anglican de manifester une opinion si contraire à l'église anglicane; & cet homme après cela s'avise de traiter les gens d'impies, semblable au personnage d'arlequin dans la comédie du *dévaliseur de maisons*, qui après avoir jetté les meubles par la fenètre, voyant un homme qui en emportait quelques-uns, cria de toutes ses forces, au voleur.

St. Matth. chap. 22. ℣. 31. & 32.

Il faut d'autant plus bénir la révélation de l'immortalité de l'ame & des peines & des récompenses après la mort, que la vaine

philosophie des hommes en a toujours douté. Le grand *César* n'en croyait rien; il s'en expliqua clairement en plein sénat lorsque, pour empêcher qu'on fît mourir *Catilina*, il représenta que la mort ne laissait à l'homme aucun sentiment, que tout mourait avec lui; & personne ne réfuta cette opinion.

Cicéron, qui doute en tant d'endroits, s'explique dans ses lettres aussi clairement que *César*. Il fait bien plus; il dit devant le peuple romain, dans son oraison pour *Cluentius*, ces propres paroles, *quel mal lui a fait la mort? A moins que nous ne soyons assez imbéciles pour croire des fables ineptes, & pour imaginer qu'il est condamné au supplice des méchans. Mais si ce sont là de pures chimères, comme tout le monde en est convaincu, de quoi la mort l'a-t-elle privé, sinon du sentiment de la douleur?*

„ Nam nunc quidem quid tandem illi
„ mali mors attulit? nisi fortè ineptiis ac
„ fabulis ducimur, ut existimemus illum
„ apud inferos impiorum supplicia perferre
„ &c.? Quæ si falsa sunt, id quod om-
„ nes intelligunt, quid ei tandem aliud mors
„ eripuit præter sensum doloris?

L'empire romain était partagé entre deux grandes sectes principales; celle d'*Epicure* qui afirmait que la Divinité était inutile au monde, & que l'ame périt avec le corps; & celle des stoïciens qui regardaient l'ame comme une portion de la Divinité, laquelle

après la mort se réunissait à son origine, au grand tout dont elle était émanée. Ainsi, soit que l'on crût l'ame mortelle, soit qu'on la crût immortelle, toutes les sectes se réunissaient à se moquer des peines & des récompenses après la mort.

Cette opinion était si universelle, que dans le tems même que le christianisme commençait à s'établir, on chantait à Rome sur le théâtre public, par l'autorité des magistrats, devant vingt mille citoyens,

Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil est.

Rien n'est après la mort, la mort même n'est rien.

Il nous reste encor cent monumens de cette croyance des Romains. C'est en vertu de ce sentiment profondément gravé dans tous les cœurs, que tant de héros & tant de simples citoyens romains se donnèrent la mort sans le moindre scrupule; ils n'atendaient point qu'un tyran les livrât à des boureaux.

Les hommes les plus vertueux même & les plus persuadés de l'existence d'un Dieu n'espéraient alors aucune récompense, & ne craignaient aucune peine. Nous verrons à l'article *apocryphe*, que *Clément*, qui fut depuis pape & saint, commença par douter lui-même de ce que les premiers chrêtiens disaient d'une autre vie, & qu'il consulta *saint Pierre* à Césarée. Nous sommes bien loin de croire que *saint Clément* ait

écrit cette histoire qu'on lui atribue; mais elle fait voir quel besoin avait le genre-humain d'une révélation précise. Tout ce qui peut nous surprendre, c'est qu'un dogme si réprimant & si salutaire ait laissé en proie à tant d'horribles crimes des hommes qui ont si peu de tems à vivre, & qui se voyent pressés entre deux éternités.

SECTION SEPTIEME.

Ame des sots & des monstres.

Un enfant mal conformé naît absolument imbécile, n'a point d'idées, vit sans idées; & on en a vu de cette espèce. Comment définira-t-on cet animal? des docteurs ont dit que c'est quelque chose entre l'homme & la bète; d'autres ont dit qu'il avait une ame sensitive, mais non pas une ame intellectuelle. Il mange, il boit, il dort, il veille, il a des sensations, mais il ne pense pas.

Y a-t-il pour lui une autre vie, n'y en a-t-il point? le cas a été proposé & n'a pas été encor entiérement résolu.

Quelques-uns ont dit que cette créature devait avoir une ame, parce que son père & sa mère en avaient une. Mais par ce raisonnement on prouverait que si elle était venue au monde sans nez, elle serait réputée en avoir un, parce que son père & sa mère en avaient.

Une femme acouche, ſon enfant n'a point de menton, ſon front eſt écraſé & un peu noir, ſon nez eſt éfilé & pointu, ſes yeux ſont ronds, ſa mine ne reſſemble pas mal à celle d'une hirondelle; cependant il a le reſte du corps fait comme nous. Les parens le font batiſer à la pluralité des voix. Il eſt décidé homme & poſſeſſeur d'une ame immortelle. Mais ſi cette petite figure ridicule a des ongles pointus, la bouche faite en bec, il eſt déclaré monſtre, il n'a point d'ame, on ne le batiſe pas.

On ſait qu'il y eut à Londres en 1726 une femme qui acouchait tous les huit jours d'un lapreau. On ne faiſait nulle dificulté de refuſer le batème à cet enfant, malgré la folie épidémique qu'on eut pendant trois ſemaines à Londres de croire qu'en éfet cette pauvre fripone faiſait des lapins de garenne. Le chirurgien qui l'acouchait, nommé *ſaint André*, jurait que rien n'était plus vrai, & on le croyait. Mais quelle raiſon avaient les crédules pour refuſer une ame aux enfans de cette femme? elle avait une ame, ſes enfans devaient en être pourvus auſſi, ſoit qu'ils euſſent des mains, ſoit qu'ils euſſent des pattes, ſoit qu'ils fuſſent nés avec un petit muſeau ou avec un petit viſage: l'Etre ſuprême ne peut-il pas acorder le don de la penſée & de la ſenſation à un petit je ne ſais quoi, né d'une femme, figuré en lapin, auſſi bien qu'à un petit je ne ſais quoi figuré en homme? L'ame qui

était prète à ſe loger dans le fœtus de cette femme s'en retournera-t-elle à vide?

Locke obſerve très bien à l'égard des monſtres, qu'il ne faut pas atribuer l'immortalité à l'extérieur d'un corps, que la figure n'y fait rien. Cette immortalité, dit-il, n'eſt pas plus atachée à la forme de ſon viſage ou de ſa poitrine qu'à la manière dont ſa barbe eſt faite, ou dont ſon habit eſt taillé.

Il demande quelle eſt la juſte meſure de diformité à laquelle vous pouvez reconnaître qu'un enfant a une ame ou n'en a point? quel eſt le degré précis auquel il doit être déclaré monſtre & privé d'ame?

On demande encor ce que ferait une ame qui n'aurait jamais que des idées chimériques? Il y en a quelques-unes qui ne s'en éloignent pas. Méritent-elles? déméritent-elles? que faire de leur eſprit pur?

Que penſer d'un enfant à deux têtes, d'ailleurs très bien conformé? les uns diſent qu'il a deux ames puiſqu'il eſt muni de deux glandes pinéales, de deux corps calleux, de deux *ſenſorium commune*. Les autres répondent, qu'on ne peut avoir deux ames quand on n'a qu'une poitrine & un nombril.

Enfin on a fait tant de queſtions ſur cette pauvre ame humaine, que s'il falait les déduire toutes, cet examen de ſa propre perſonne lui cauſerait le plus inſuportable ennui. Il lui ariverait ce qui ariva au cardi-

nal de *Polignac* dans un conclave. Son intendant, lassé de n'avoir jamais pu lui faire arêter ses comptes, fit le voyage de Rome, & vint à la petite fenêtre de sa cellule chargé d'une immense liasse de papiers. Il lut près de deux heures. Enfin voyant qu'on ne lui répondait rien, il avança la tête. Il y avait près de deux heures que le cardinal était parti. Nos ames partiront avant que leurs intendans les ayent mises au fait. Mais soyons justes devant Dieu, quelqu'ignorans que nous soyons, nous & nos intendans.

Voyez dans les lettres de *Memmius* ce qu'on dit de l'ame.

AMÉRIQUE.

PUisqu'on ne se lasse point de faire des systèmes sur la manière dont l'Amérique a pu se peupler, ne nous lassons point de dire que celui qui fit naître des mouches dans ces climats y fit naître des hommes. Quelque envie qu'on ait de disputer, on ne peut nier que l'Etre suprême qui vit dans toute la nature n'ait fait naître, vers le quarante-huitième degré, des animaux à deux pieds sans plumes, dont la peau est mêlée de blanc & d'incarnat avec de longues barbes tirant sur le roux; des nègres sans

barbe vers la ligne, en Afrique & dans les isles; d'autres nègres avec barbe sous la même latitude; les uns portant de la laine sur la tête, les autres des crins: & au milieu d'eux des animaux tout blancs, n'ayant ni crin ni laine, mais portant de la soie blanche.

On ne voit pas trop ce qui pourait avoir empèché Dieu de placer dans un autre continent une espèce d'animaux du même genre, laquelle est couleur de cuivre dans la même latitude où ces animaux sont noirs en Afrique & en Asie, & qui est absolument imberbe & sans poil dans cette même latitude où les autres sont barbus.

Jusqu'où nous emporte la fureur des systèmes jointe à la tyrannie du préjugé! On voit ces animaux; on convient que Dieu a pu les mettre où ils sont; & on ne veut pas convenir qu'il les y ait mis. Les mêmes gens qui ne font nulle dificulté d'avouer que les castors sont originaires du Canada, prétendent que les hommes ne peuvent y être venus que par bateau, & que le Mexique n'a pu être peuplé que par quelques descendans de *Magog*. Autant vaudrait-il dire que s'il y a des hommes dans la lune, ils ne peuvent y avoir été menés que par *Astolphe* qui les y porta sur son hipogriphe, lorsqu'il alla chercher le bon sens de *Roland* renfermé dans une bouteille.

Si de son tems l'Amérique eût été découverte, & que dans notre Europe il y

eût ou des hommes assez systématiques pour avancer avec le jésuite *Lafiteau* que les Caraïbes descendent des habitans de Carie, & que les Hurons viennent des juifs, il aurait bien fait de raporter à ces raisonneurs la bouteille de leur bon sens, qui sans doute était dans la lune avec celle de l'amant d'*Angelique.*

La première chose qu'on fait quand on découvre une isle peuplée dans l'océan indien, ou dans la mer du Sud, c'est de dire; d'où ces gens-là sont-ils venus? mais pour les arbres & les tortues du pays, on ne balance pas à les croire originaires; comme s'il était plus dificile à la nature de faire des hommes que des tortues. Ce qui peut servir d'excuse à ce systême, c'est qu'il n'y a presque point d'isle dans les mers d'Amérique & d'Asie, où l'on n'ait trouvé des jongleurs, des joueurs de gibecière, des charlatans, des fripons, & des imbéciles. C'est probablement ce qui a fait penser que ces animaux étaient de la même race que nous.



AMITIÉ.

ON a parlé depuis longtems du temple de l'amitié, & on sait qu'il a été peu fréquenté.

En vieux langage on voit sur la façade
Les noms sacrés d'Oreste & de Pilade,
Le médaillon du bon Piritoüs,
Du sage Acathe & du tendre Nisus,
Tous grands héros, tous amis véritables :
Ces noms sont beaux; mais ils sont dans les fables.

On sait que l'amitié ne se commande pas plus que l'amour & l'estime. *Aime ton prochain* signifie *secoure ton prochain*; mais non pas *jouis avec plaisir de sa conversation s'il est ennuyeux, confie-lui tes secrets s'il est un babillard, prête-lui ton argent s'il est un dissipateur.*

L'amitié est le mariage de l'ame, & ce mariage est sujet au divorce. C'est un contrat tacite entre deux personnes sensibles & vertueuses. Je dis *sensibles*; car un moine, un solitaire peut n'être point méchant, & vivre sans connaître l'amitié. Je dis *vertueuses*; car les méchans n'ont que des complices; les voluptueux ont des compagnons de débauche; les intéressés ont des asso-

ciés, les politiques assemblent des factieux; le commun des hommes oisifs a des liaisons; les princes ont des courtisans; les hommes vertueux ont seuls des amis.

Céthégus était le complice de *Catilina*, & *Mécène* le courtisan d'*Octave*; mais *Cicéron* était l'ami d'*Atticus*.

Que porte ce contrat entre deux ames tendres & honnêtes? les obligations en sont plus fortes & plus faibles, selon les dégrés de sensibilité, & le nombre des services rendus, &c.

L'enthousiasme de l'amitié a été plus fort chez les Grecs & chez les Arabes que chez nous. Les contes que ces peuples ont imaginés sur l'amitié sont admirables; nous n'en avons point de pareils. Nous sommes un peu secs en tout. Je ne vois nul grand trait d'amitié dans nos romans, dans nos histoires, sur notre théâtre.

Voyez l'article Arabe.

Il n'est parlé d'amitié chez les juifs qu'entre *Jonathas* & *David*. Il est dit que *David* l'aimait d'un amour plus fort que celui des femmes: mais aussi il est dit que *David*, après la mort de son ami, dépouilla *Mephibozeth* son fils, & le fit mourir.

L'amitié était un point de religion & de législation chez les Grecs. Les Thébains avaient le régiment des amans: beau régiment! quelques-uns l'ont pris pour un régiment de non-conformistes, ils se trompent; c'est prendre un accessoire honteux

pour le principal honnête. L'amitié chez les Grecs était prescrite par la loi & la religion. La pédérastie était malheureusement tolérée par les mœurs, il ne faut pas imputer à la loi des abus indignes. (Voyez *amour socratique.*)

A M O U R.

IL y a tant de sortes d'amour qu'on ne sait à qui s'adresser pour le définir. On nomme hardiment *amour* un caprice de quelques jours, une liaison sans atachement, un sentiment sans estime, des simagrées de *Sigisbés*, une froide habitude, une fantaisie romanesque, un goût suivi d'un promt dégoût: on donne ce nom à mille chimères.

Si quelques philosophes veulent examiner à fond cette matière peu philosophique, qu'ils méditent le banquet de *Platon*, dans lequel *Socrate*, amant honnête d'*Alcibiade* & d'*Agathon*, converse avec eux sur la métaphysique de l'amour.

Lucrèce en parle plus en physicien: *Virgile* suit les pas de *Lucrèce*, *amor omnibus idem.*

C'est l'étofe de la nature que l'imagination a brodée. Veux-tu avoir une idée de l'amour? vois les moineaux de ton jar-

din, vois tes pigeons, contemple le taureau qu'on amène à la genisse, regarde ce fier cheval que deux de ses valets conduisent à la cavale paisible qui l'atend & qui détourne sa queue pour le recevoir; vois comme ses *yeux* étincellent, entends ses hennissemens, contemple ces sauts, ces courbettes, ces oreilles dressées, cette bouche qui s'ouvre avec de petites convulsions, ces narines qui s'enflent, ce soufle enflamé qui en sort, ces crins qui se relèvent & qui flotent, ce mouvement impétueux dont il s'élance sur l'objet que la nature lui a destiné; mais n'en sois point jaloux, & songe aux avantages de l'espèce humaine; ils compensent en amour tous ceux que la nature a donnés aux animaux, force, beauté, légéreté, rapidité.

Il y a même des animaux qui ne connaissent point la jouissance. Les poissons écaillés sont privés de cette douceur; la femelle jette sur la vase des millions d'œufs; le mâle qui les rencontre passe sur eux & les féconde par sa semence, sans se mettre en peine à quelle femelle ils apartiennent.

La plûpart des animaux qui s'acouplent ne goûtent de plaisirs que par un seul sens, & dès que cet apétit est satisfait, tout est éteint. Aucun animal, hors toi, ne connait les embrassemens; tout ton corps est sensible; tes lèvres surtout jouissent d'une volupté que rien ne lasse, & ce plaisir n'a-

partient qu'à ton eſpèce; enfin tu peux dans tous les tems te livrer à l'amour, & les animaux n'ont qu'un tems marqué. Si tu réfléchis ſur ces prééminences, tu diras avec le comte de *Rocheſier*, l'amour dans un pays d'athées ferait adorer la Divinité.

Comme les hommes ont reçu le don de perfectionner tout ce que la nature leur acorde, ils ont perfectionné l'amour. La propreté, le ſoin de ſoi-même, en rendant la peau plus délicate, augmente le plaiſir du tact, & l'atention ſur ſa ſanté rend les organes de la volupté plus ſenſibles. Tous les autres ſentimens entrent enſuite dans celui de l'amour, comme des métaux qui s'amalgament avec l'or: l'amitié, l'eſtime viennent au ſecours; les talens du corps & de l'eſprit ſont encor de nouvelles chaines.

Nam facit ipſa ſuis interdùm fœmina factis,
Morigeriſque modis & mundo corpore cultu
Ut facile inſueſcat ſecum vir degere vitam.

LUCRECE. *Liv. V.*

On peut, ſans être belle, être longtems aimable.
L'atention, le goût, les ſoins, la propreté,
Un eſprit naturel, un air toujours afable,
Donnent à la laideur les traits de la beauté.

L'amour propre ſurtout reſſerre tous ces liens. On s'aplaudit de ſon choix, & les illuſions

illusions en foule sont les ornemens de cet ouvrage, dont la nature a posé les fondemens.

Voila ce que tu as au dessus des animaux; mais si tu goûtes tant de plaisirs qu'ils ignorent, que de chagrins aussi dont les bêtes n'ont point d'idée! Ce qu'il y a d'afreux pour toi, c'est que la nature a empoisonné dans les trois quarts de la terre les plaisirs de l'amour, & les sources de la vie, par une maladie épouvantable à laquelle l'homme seul est sujet, & qui n'infecte que chez lui les organes de la génération.

Il n'en est point de cette peste comme de tant d'autres maladies qui sont la suite de nos excès. Ce n'est point la débauche qui l'a introduite dans le monde. Les *Phriné*, les *Laïs*, les *Flora*, les *Messalines*, n'en furent point ataquées; elle est née dans des isles où les hommes vivaient dans l'innocence; & de là elle s'est répandue dans l'ancien monde.

Si jamais on a pu acuser la nature de méprises son ouvrage, de contredire son plan, d'agir contre ses vues; c'est dans ce fléau détestable qui a souillé la terre d'horreur & de turpitude. Est-ce là le meilleur des mondes possibles? Eh quoi, si *César*, *Antoine*, *Octave*, n'ont point eu cette maladie, n'était-il pas possible qu'elle ne fit point mourir *François I*? Non, dit-on, les choses étaient ainsi ordonnées pour le

mieux; je le veux croire; mais cela eſt triſte pour ceux à qui *Rabelais* a dédié ſon livre.

Les philoſophes érotiques ont ſouvent agité la queſtion, ſi *Héloïſe* put encor aimer véritablement *Abélard* quand il fut moine & châtré? L'une de ces qualités faiſait très grand tort à l'autre.

Mais conſolez-vous, *Abélard*, vous futes aimé; la racine de l'arbre coupé conſerve encor un reſte de ſève; l'imagination aide le cœur. On ſe plaît encore à table quoiqu'on n'y mange plus. Eſt-ce de l'amour? eſt-ce un ſimple ſouvenir? eſt-ce de l'amitié? C'eſt un je ne ſais quoi compoſé de tout cela. C'eſt un ſentiment confus qui reſſemble aux paſſions fantaſtiques que les morts conſervaient dans les champs éliſées.

Les héros, qui pendant leur vie avaient brillé dans la courſe des chars, conduiſaient après leur mort des chars imaginaires. *Orphée* croyait chanter encor. *Héloïſe* vivait avec vous d'illuſions & de ſuplémens. Elle vous careſſait quelquefois, & avec d'autant plus de plaiſir qu'ayant fait vœu au paraclet de ne vous plus aimer, ſes careſſes en devenaient plus précieuſes comme plus coupables. Une femme ne peut guères ſe prendre de paſſion pour un eunuque, mais elle peut conſerver ſa paſſion pour ſon amant devenu eunuque, pourvu qu'il ſoit encor aimable.

Il n'en eſt pas de même, meſdames, pour un amant qui a vieilli dans le ſervice; l'extérieur ne ſubſiſte plus; les rides éfrayent; les ſourcils blanchis rebutent, les dents perdues dégoûtent, les infirmités éloignent. Tout ce qu'on peut faire, c'eſt d'avoir la vertu d'être garde-malade, & de ſuporter ce qu'on a aimé. C'eſt enſevelir un mort.

A M O U R - P R O P R E.

Nicole, dans les *eſſais de morale* faits après deux ou trois mille volumes de morale, (dans ſon *traité de la charité*, chap. 2.) dit, *que par le moyen des gibets & des roues qu'on a établies en commun, on réprime les penſées & les deſſeins tyranniques de l'amour-propre de chaque particulier.*

Je n'examinerai point ſi on a des gibets en commun, comme on a des prés & des bois en commun, & une bourſe commune, & ſi on réprime des penſées avec des roues; mais il me ſemble fort étrange que *Nicole* ait pris le vol de grand chemin & l'aſſaſſinat pour de l'amour-propre. Il faut diſtinguer un peu mieux les nuances. Celui qui dirait que *Néron* a fait aſſaſſiner ſa mère par amour-propre, que *Cartouche* avait

beaucoup d'amour-propre, ne s'exprimerait pas fort corectement. L'amour-propre n'eſt point une ſcélérateſſe, c'eſt un ſentiment naturel à tous les hommes ; il eſt beaucoup plus voiſin de la vanité que du crime.

Un gueux des environs de Madrid demandait noblement l'aumône ; un paſſant lui dit, n'ètes-vous pas honteux de faire ce mètier infâme quand vous pouvez travailler ? Monſieur, répondit le mendiant, je vous demande de l'argent & non pas des conſeils ; puis il lui tourna le dos en conſervant toute la dignité caſtillane. C'était un fier gueux que ce ſeigneur, ſa vanité était bleſſée pour peu de choſe. Il demandait l'aumône par amour de ſoi-même, & ne ſoufrait pas la réprimande par un autre amour de ſoi-même.

Un miſſionnaire, voyageant dans l'Inde, rencontra un faquir chargé de chaînes, nud comme un ſinge, couché ſur le ventre, & ſe faiſant fouetter pour les péchés de ſes compatriotes les Indiens, qui lui donnaient quelques liards du pays ; quel renoncement à ſoi-même ! diſait un des ſpectateurs : renoncement à moi-même ! reprit le faquir ; aprenez que je ne me fais feſſer dans ce monde que pour vous le rendre dans l'autre, quand vous ſerez chevaux & moi cavalier.

Ceux qui ont dit que l'amour de nous-mêmes eſt la baſe de tous nos ſentimens

& de toutes nos actions ont donc eu grande raison dans l'Inde, en Espagne, & dans toute la terre habitable : & comme on n'écrit point pour prouver aux hommes qu'ils ont un visage, il n'est pas besoin de leur prouver qu'ils ont de l'amour-propre. Cet amour-propre est l'instrument de notre conservation ; il ressemble à l'instrument de la perpétuité de l'espèce ; il est nécessaire, il nous est cher, il nous fait plaisir, & il faut le cacher.

AMOUR-SOCRATIQUE.

SI l'amour qu'on a nommé *socratique* & *platonique* n'était qu'un sentiment honnête, il y faut aplaudir. Si c'était une débauche, il faut en rougir pour la Grèce.

Comment s'est-il pû faire qu'un vice, destructeur du genre-humain s'il était général, qu'un atentat infâme contre la nature, soit pourtant si naturel ? Il paraît être le dernier degré de la coruption réfléchie ; & cependant il est le partage ordinaire de ceux qui n'ont pas eu encor le tems d'être corompus. Il est entré dans des cœurs tout neufs, qui n'ont connu encor ni l'ambition, ni la fraude, ni la soif des richesses. C'est la jeunesse aveugle,

qui par un instinct mal démêlé se précipite dans ce désordre au sortir de l'enfance, ainsi que dans l'onanisme. (Voyez *onanisme.*)

Le penchant des deux sexes l'un pour l'autre se déclare de bonne heure; mais quoiqu'on ait dit des Africaines & des femmes de l'Asie méridionale, ce penchant est généralement beaucoup plus fort dans l'homme que dans la femme, c'est une loi que la nature a établie pour tous les animaux, c'est toujours le mâle qui ataque la femelle.

Les jeunes mâles de notre espèce, élevés ensemble, sentant cette force que la nature commence à déployer en eux, & ne trouvant point l'objet naturel de leur instinct, se rejettent sur ce qui lui ressemble. Souvent un jeune garçon par la fraicheur de son teint, par l'éclat de ses couleurs, & par la douceur de ses yeux, ressemble pendant deux ou trois ans à une belle fille; si on l'aime, c'est parce que la nature se méprend; on rend hommage au sexe en s'atachant à ce qui en a les beautés; & quand l'âge a fait évanouir cette ressemblance, la méprise cesse.

Citràque juventam

Ætatis breve ver & primos carpere flores.

On n'ignore pas que cette méprise de la nature est beaucoup plus commune dans les climats doux que dans les glaces du sep-

tentrion, parce que le sang y est plus allumé, & l'ocasion plus fréquente: aussi ce qui ne parait qu'une faiblesse dans le jeune *Alcibiade* est une abomination dégoutante dans un matelot hollandais, & dans un vivandier moscovite.

Je ne peux soufrir qu'on prétende que les Grecs ont autorisé cette licence. On cite le législateur *Solon*, parce qu'il a dit en deux mauvais vers:

Tu chériras un beau garçon,
Tant qu'il n'aura barbe au menton (*n*).

Mais en bonne foi, *Solon* était-il législateur quand il fit ces deux vers ridicules? Il était jeune alors, & quand le débauché fut devenu sage, il ne mit point une telle infamie parmi les loix de sa république; acusera-t-on *Théodore de Bèze* d'avoir prêché la pédérastie dans son église, parce que

Traduction d'Amiot grand aumônier de France.

(*n*) Un écrivain moderne nommé *Larcher*, répétiteur de collège, dans un libelle rempli d'erreurs en tout genre & de la critique la plus grossière, ose citer je ne sais quel bouquin dans lequel on apelle Socrate *Sanctus Pederastes*, Socrate saint b.... Il n'a pas été suivi dans ces horreurs par l'abbé *Foucher*; mais cet abbé, non moins grossier, s'est trompé encor lourdement sur *Zoroastre* & sur les anciens Persans. Il en a été vivement repris par un homme savant dans les langues orientales.

dans sa jeunesse il fit des vers pour le jeune *Candide?* & qu'il dit:

Amplector hunc & illam.

Je suis pour lui, je suis pour elle.

Il faudra dire qu'ayant chanté des amours honteux dans son jeune âge, il eut dans l'âge mûr l'ambition d'être chef de parti, de précher la réforme, de se faire un nom. *Hic vir & ille puer.*

On abuse du texte de *Plutarque*, qui dans ses bavarderies, au *dialogue de l'amour*, fait dire à un interlocuteur que les femmes ne sont pas *dignes du véritable amour;* mais un autre interlocuteur soutient le parti des femmes comme il le doit. On a pris l'objection pour la décision.

Voyez l'article Femme.

Il est certain, autant que la science de l'antiquité peut l'être, que l'amour socratique n'était point un amour infâme. C'est ce nom d'*amour* qui a trompé. Ce qu'on apellait *les amans d'un jeune homme* étaient précisément ce que sont parmi nous les menins de nos princes; ce qu'étaient les enfans d'honneur, des jeunes gens atachés à l'éducation d'un enfant distingué, partageant les mêmes études, les mêmes travaux militaires; institution guerrière & sainte dont on abusa comme des fêtes nocturnes, & des orgies.

La troupe des amans inſtitués par *Laïus* était une troupe invincible de jeunes guerriers engagés par ſerment à donner leur vie les uns pour les autres, & c'eſt ce que la diſcipline antique a jamais eu de plus beau.

Sextus Empiricus & d'autres ont beau dire que ce vice était recommandé par les loix de la Perſe. Qu'ils citent le texte de la loi, qu'ils montrent le code des Perſans, & ſi cette abomination s'y trouvait je ne la croirais pas; je dirais que la choſe n'eſt pas vraie, par la raiſon qu'elle eſt impoſſible. Non, il n'eſt pas dans la nature humaine de faire une loi qui contredit & qui outrage la nature, une loi qui anéantirait le genre-humain ſi elle était obſervée à la lettre. Mais moi, je vous montrerai l'ancienne loi des Perſans rédigée dans le *ſadder*. Il eſt dit à l'article ou porte 9, *qu'il n'y a point de plus grand péché.* C'eſt envain qu'un écrivain moderne a voulu juſtifier *Sextus Empiricus* & la pédéraſtie; les loix de *Zoroaſtre* qu'il ne connaiſſait pas ſont un témoignage iréprochable que ce vice ne fut jamais recommandé par les Perſes. C'eſt comme ſi on diſait qu'il eſt recommandé par les Turcs. Ils le commettent hardiment; mais les loix le puniſſent.

Que de gens ont pris des uſages honteux & tolérés dans un pays pour les loix du pays! *Sextus Empiricus*, qui doutait de tout, devait bien douter de cette juriſpru-

dence. S'il eût vécu de nos jours, & qu'il eût vu deux ou trois jeunes jésuites abuser de quelques écoliers, aurait-il eu droit de dire que ce jeu leur est permis par les constitutions d'*Ignace de Loyola?*

Il me sera permis de parler ici de l'amour socratique du révérend père *Polycarpe*, carme chaussé de la petite ville de Gex, lequel en 1771 enseignait la religion & le latin à une douzaine de petits écoliers. Il était à la fois leur confesseur & leur régent; & il se donna auprès d'eux tous un nouvel emploi. On ne pouvait guères avoir plus d'ocupations spirituelles & temporelles. Tout fut découvert: il se retira en Suisse, pays fort éloigné de la Grèce.

Ces amusemens ont été assez communs entre les précepteurs & les écoliers. (Voyez *Pétrone.*) Les moines, chargés d'élever la jeunesse, ont été toujours un peu adonnés à la pédérastie. C'est la suite nécessaire du célibat auquel ces pauvres gens sont condamnés.

Les seigneurs Turcs & Persans font, à ce qu'on nous dit, élever leurs enfans par des eunuques; étrange alternative pour un pédagogue d'être ou châtré ou sodomité.

L'amour des garçons était si commun à Rome, qu'on ne s'avisait pas de punir cette turpitude dans laquelle presque tout le monde donnait tête baissée. *Octave-Auguste*, ce meurtrier débauché & poltron qui osa exiler *Ovide*, trouva très bon que *Virgile* chantât

Alexis; *Horace* ſon autre favori faiſait de petites odes pour *Ligurinus*. *Horace*, qui louait *Auguſte* d'avoir réformé les mœurs, propoſait également dans ſes ſatyres un garçon & une fille (*o*); mais l'ancienne loi *Scantinia*, qui défend la pédéraſtie, ſubſiſta toujours : l'empereur *Philippe* la remit en vigueur, & chaſſa de Rome les petits garçons qui faiſaient le métier. S'il y eut des écoliers ſpirituels & licentieux comme *Pétrone*, Rome eut des profeſſeurs tels que *Quintilien*. Voyez quelles précautions il aporte dans le chapitre du *précepteur* pour conſerver la pureté de la première jeuneſſe ; *cavendum non ſolum crimine turpitudinis ſed etiam ſuſpicione*. Enfin je ne crois pas qu'il y ait jamais eu aucune nation policée qui ait fait des loix contre les mœurs (*p*).

(*o*) *Præſto puer impetus in quem*
Continuo fiat.

(*p*) On devrait condamner meſſieurs les non-conformiſtes à préſenter tous les ans à la police un enfant de leur façon. L'ex-jéſuite *Desfontaines* fut ſur le point d'être brulé en place de Grève, pour avoir abuſé de quelques petits Savoyards qui ramonaient ſa cheminée ; des protecteurs le ſauvèrent. Il fâlait une victime ; on brula *des Chaufours* à ſa place. Cela eſt bien fort ; *eſt modus in rebus* : on doit proportionner les peines aux délits. Qu'auraient dit *Céſar*, *Alcibiade*, le roi de Bythinie *Nicomède*, le roi de France *Henri III*, & tant d'autres rois ?

Quand on brula *des Chaufours*, on ſe fonda ſur *les établiſſemens de ſaint Louis*, mis en nouveau français au

AMPLIFICATION.

Voyez cet article au tome 35, page 59.

ANA, ANECDOTES.

SI on pouvait confronter *Suétone* avec les valets de chambre des douze *Césars*, penfe-t-on qu'ils feraient toujours d'acord avec lui ? & en cas de difpute quel eft l'homme qui ne parierait pas pour les valets de chambre contre l'hiftorien ?

Parmi nous combien de livres ne font fondés que fur des bruits de ville, ainfi que la phyfique ne fut fondée que fur des chimères répetées de fiécle en fiécle, jufques à notre tems !

Ceux qui fe plaifent à tranfcrire le foir

quinzième fiécle; *fi aucun eft foupçonné de b..... doit être mené à l'évêque; & fe il en était prouvé, l'en le doit ardoir & tuit li mueble font au baron*, &c. *Saint Louis* ne dit pas ce qu'il faut faire au baron, fi le baron eft foupçonné, & fe il en eft prouvé. Il faut obferver que par le mot de *b.....* *faint Louis* entend les hérétiques, qu'on n'apellait point alors d'un autre nom. Une équivoque fit bruler à Paris *des Chaufours* gentilhomme Lorrain. *Defpréaux* eut bien raifon de faire une fatyre contre l'équivoque; elle a caufé bien plus de mal qu'on ne croit.

dans leur cabinet ce qu'ils ont entendu dans le jour devraient, comme *ſaint Auguſtin*, faire un livre de rétractations au bout de l'année.

Quelqu'un raconte au grand audiencier l'*Etoile*, que *Henri IV* chaſſant vers Creteil entra ſeul dans un cabaret où quelques gens de loi de Paris dinaient dans une chambre haute. Le roi qui ne ſe fait pas connaitre, & qui cependant devait être très connu, leur fait demander par l'hôteſſe s'ils veulent l'admettre à leur table ; ou lui céder une partie de leur rôti pour ſon argent. Les Pariſiens répondent qu'ils ont des afaires particulières à traiter enſemble ; que leur diner eſt court, & qu'ils prient l'inconnu de les excuſer.

Henri IV apelle ſes gardes, & fait fouëtter outrageuſement les convives ; *pour leur aprendre*, dit l'Etoile, *une autre fois à être plus courtois à l'endroit des gentilshommes.*

Quelques auteurs, qui de nos jours ſe ſont mêlés d'écrire la vie de *Henri IV*, copient l'*Etoile* ſans examen, raportent cette anecdote ; & ce qu'il y a de pis, ils ne manquent pas de la louer comme une belle action de *Henri IV*.

Cependant le fait n'eſt ni vrai, ni vraiſemblable ; & loin de mériter des éloges, c'eût été à la fois dans *Henri IV* l'action la plus ridicule, la plus lâche, la plus tyrannique & la plus imprudente.

Premièrement, il n'eſt pas vraiſemblable

qu'en 1602 *Henri IV* dont la phyſionomie était ſi remarquable, & qui ſe montrait à tout le monde avec tant d'afabilité, fût inconnu dans Creteil auprès de Paris.

Secondement l'*Etoile*, loin de conſtater ce conte impertinent, dit qu'il le tient d'un homme qui le tenait de monſieur de *Vitry*. Ce n'eſt donc qu'un bruit de ville.

Troiſièmement, il ſerait bien lache & bien odieux de punir d'une manière infamante des citoyens aſſemblés pour traiter d'afaires, qui certainement n'avaient commis aucune faute en refuſant de partager leur diner avec un inconnu très indiſcret; qui pouvait fort aiſément trouver à manger dans le même cabaret.

Quatrièmement, cette action ſi tyrannique, ſi indigne d'un roi, & même de tout honnète homme, ſi puniſſable par les loix dans tout pays, aurait été auſſi imprudente que ridicule & criminelle; elle eut rendu *Henri IV* exécrable à toute la bourgeoiſie de Paris qu'il avait tant d'intérèt de ménager.

Il ne falait donc pas fouiller l'hiſtoire d'un conte ſi plat, il ne falait pas deshonorer *Henri IV* par une ſi impertinente *anecdote.*

Dans un livre intitulé *anecdotes littéraires*, imprimé chez *Durand* en 1752 avec privilège, voici ce qu'on trouve tome III, page 183. " Les amours de *Louis XIV* ayant " été jouées en Angleterre, ce prince vou-

„ lut aussi faire jouer celles du roi *Guillau-*
„ *me*. L'abbé *Brueys* fut chargé par mon-
„ sieur de *Torcy* de faire la pièce. Mais
„ quoiqu'aplaudie, elle ne fut pas jouée,
„ parce que celui qui en était l'objet mou-
„ rut sur ces entrefaites ".

Il y a autant de mensonges absurdes que de mots dans ce peu de lignes. Jamais on ne joua les amours de *Louis XIV* sur le théâtre de Londres. Jamais *Louis XIV* ne fut assez petit pour ordonner qu'on fit une comédie sur les amours du roi *Guillaume*. Jamais le roi *Guillaume* n'eut de maîtresse ; ce n'était pas d'une telle faiblesse qu'on l'acusait. Jamais le marquis de *Torcy* ne parla à l'abbé *Brueys*. Jamais il ne put faire ni à lui, ni à personne, une proposition si indiscrète & si puérile. Jamais l'abbé *Brueys* ne fit la comédie dont il est question. Fiez-vous après cela aux anecdotes.

Il est dit dans le même livre, *que Louis XIV fut si content de l'opéra d'*Isis, *qu'il fit rendre un arêt du conseil, par lequel il est permis à un homme de condition de chanter à l'opéra, & d'en retirer des gages sans déroger. Cet arêt a été enregistré au parlement de Paris.*

Jamais il n'y eut une telle déclaration enrégistrée au parlement de Paris. Ce qui est vrai, c'est que *Lulli* obtint longtems avant l'opéra d'*Isis* des lettres portant permission d'établir son opéra en 1672 ; & fit insérer dans ses lettres que les *gentilshommes &*

les demoiselles pouraient chanter sur ce théâtre sans déroger. Mais il n'y eut point de déclaration enrégistrée. Voyez *opéra.*

Je lis dans l'*histoire philosophique & politique du commerce dans les deux Indes*, tome IV, page 66, qu'on est fondé à croire que *Louis XIV n'eut de vaisseaux que pour fixer sur lui l'admiration, pour châtier Gènes & Alger.* C'est écrire, c'est juger au hazard; c'est contredire la vérité avec ignorance; c'est insulter *Louis XIV* sans raison; ce monarque avait cent vaisseaux de guerre & soixante mille matelots dès l'an 1678; & le bombardement de Gènes est de 1684.

De tous les *ana*, celui qui mérite le plus d'être mis au rang des mensonges imprimés, & surtout des mensonges insipides, est le *Ségraisiana.* Il fut compilé par un copiste de *Ségrais* son domestique, & imprimé longtems après la mort du maître.

Le *Ménagiana* revu par *la Monnoye* est le seul dans lequel on trouve des choses instructives.

Rien n'est plus commun dans la plûpart de nos petits livres nouveaux que de voir de vieux bons mots atribués à nos contemporains; des inscriptions, des épigrammes faites pour certains princes; apliquées à d'autres.

Il est dit dans cette même histoire philosophique du commerce des deux Indes, tome premier, page 63, que les Hollandais ayant chassé les Portugais de Malaca, le

le capitaine Hollandais demanda au commandant Portugais quand il reviendrait; à quoi le vaincu répondit, *quand vos péchés seront plus grands que les nôtres.* Cette réponse avait été déja atribuée à un Anglais du tems du roi de France *Charles VII*, & auparavant à un émir sarasin en Sicile: au reste cette réponse est plus d'un capucin que d'un politique. Ce n'est pas parce que les Français étaient plus grands pécheurs que les Anglais que ceux-ci leur ont pris le Canada.

L'auteur de cette même histoire philosophique & politique du commerce des deux Indes raporte sérieusement, tome V, page 197, un petit conte inventé par *Steele* & inséré dans le *spectateur*, & il veut faire passer ce conte pour une des causes réelles des guerres entre les Anglais & les Sauvages. Voici l'historiette que *Steele* opose à l'historiette beaucoup plus plaisante de la matrone d'Ephèse. Il s'agit de prouver que les hommes ne sont pas plus constans que les femmes. Mais dans *Pétrone* la matrone d'Ephèse n'a qu'une faiblesse amusante & pardonnable; & le marchand *Inkle* dans le *spectateur* est coupable de l'ingratitude la plus afreuse.

Ce jeune voyageur *Inkle* est sur le point d'être pris par les Caraïbes dans le continent de l'Amérique, sans qu'on dise ni en quel endroit ni à quelle ocasion. La jeune *Jarika* jolie Caraïbe lui sauve la vie, &

enfin s'enfuit avec lui à la Barbade. Dès qu'ils y sont arivés, *Inkle* va vendre sa bienfaitrice au marché. Ah! ingrat, ah! barbare, lui dit *Jarika*. Tu veux me vendre, & je suis grosse de toi. Tu es grosse, répondit le marchand anglais; tant mieux, je te vendrai plus cher.

Voilà ce qu'on nous donne pour une histoire véritable, pour l'origine d'une longue guerre. Que de contes ont orné & défiguré toutes les histoires!

Dans un livre qui a fait beaucoup de bruit, & où l'on trouve des réflexions aussi vraies que profondes, il est dit que le père *Mallebranche* est l'auteur de la *prémotion physique.* Cette inadvertance embarasse plus d'un lecteur qui voudrait avoir la prémotion physique du père *Mallebranche*, & qui la chercherait très vainement.

Il est dit dans ce livre, que *Galilée* trouva la raison pour laquelle les pompes ne pouvaient élever les eaux au-dessus de trente-deux pieds. C'est précisément ce que *Galilée* ne trouva pas. Il vit bien que la pesanteur de l'air faisait élever l'eau; mais il ne put savoir pourquoi cet air n'agissait plus au-dessus de trente-deux pieds. Ce fut *Toricelli* qui devina qu'une colonne d'air équivalait à trente-deux pieds d'eau, & à vingt-sept pouces de mercure ou environ.

Le même auteur, plus ocupé de penser que de citer juste, prétend qu'on fit pour *Cromwell* cette épitaphe,

Ci gît le deſtructeur d'un pouvoir légitime,
Juſqu'à ſon dernier jour favoriſé des cieux,
Dont les vertus méritaient mieux
Que le ſceptre aquis par un crime.
Par quel deſtin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'à tous ceux qui ſont nés pour porter la couronne,
Ce ſoit l'uſurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un roi?

Ces vers ne furent jamais faits pour *Cromwell*, mais pour le roi *Guillaume*. Ce n'eſt point une épitaphe, ce ſont des vers pour mettre au bas du portrait de ce monarque. Il n'y a point, *ci gît*; il y a, *tel fut le deſtructeur d'un pouvoir légitime*. Jamais perſonne en France ne fut aſſez ſot, pour dire que *Cromwell* avait donné l'exemple de toutes les vertus. On pouvait lui acorder de la valeur & du génie; mais le nom de *vertueux* n'était pas fait pour lui.

Dans un mercure de France du mois de Septembre 1769, on attribue à *Pope* une épigramme faite en impromptu ſur la mort d'un fameux uſurier. Cette épigramme eſt reconnue depuis deux cents ans en Angleterre pour être de *Shakeſpear*. Elle fut faite en éfet ſur le champ par ce célèbre poète. Un agent de change nommé *Jean Dacombe*, qu'on apellait vulgairement *dix pour cent*, lui demandait en plaiſantant quelle

épitaphe il lui ferait s'il venait à mourir ; *Shakespear* lui répondit,

Ci gît un financier puissant,
Que nous apellons dix pour cent ;
Je gagerais cent contre dix
Qu'il n'est pas dans le paradis.
Lorsque Belzébut ariva
Pour s'emparer de cette tombe,
On lui dit qu'emportez-vous là ?
Eh ! c'est notre ami Jean Dacombe.

On vient de renouveller encor cette ancienne plaisanterie.

Je sais bien qu'un homme d'église,
Qu'on redoutait fort en ce lieu,
Vient de rendre son ame à Dieu ;
Mais je ne sais si Dieu l'a prise.

Il y a cent facéties, cent contes qui font le tour du monde depuis trente siécles. On farcit les livres de maximes qu'on donne comme neuves, & qui se trouvent dans *Plutarque*, dans *Athenée*, dans *Sénèque*, dans *Plaute*, dans toute l'antiquité.

Ce ne sont là que des méprises aussi innocentes que communes : mais pour les faussetés volontaires, pour les mensonges historiques qui portent des ateintes à la gloire des princes, & à la réputation des particuliers, ce sont des délits sérieux.

De tous les livres groſſis de fauſſes anecdotes, celui dans lequel les menſonges les plus abſurdes ſont entaſſés avec le plus d'impudence, c'eſt *la compilation des prétendus mémoires de madame de Maintenon*. Le fond en était vrai ; l'auteur avait eu quelques lettres de cette dame, qu'une perſonne élevée à ſaint Cyr lui avait communiquées. Ce peu de vérités a été noyé dans un roman de ſept tomes.

C'eſt là que l'auteur peint *Louis XIV* ſuplanté par un de ſes valets de chambre ; c'eſt là qu'il ſupoſe des lettres de mademoiſelle *Mancini*, depuis connétable *Colonne*, à *Louis XIV*. C'eſt là qu'il fait dire à cette nièce du cardinal *Mazarin*, dans une lettre au roi, *vous obéiſſez à un prêtre ; vous n'êtes pas digne de moi ſi vous aimez à ſervir. Je vous aime comme mes yeux, mais j'aime encor mieux votre gloire.* Certainement l'auteur n'avait pas l'original de cette lettre.

„ Mademoiſelle de *la Vallière* (dit-il dans „ un autre endroit) s'était jettée ſur un „ fauteuil dans un deshabillé léger ; là elle „ penſait à loiſir à ſon amant. Souvent le „ jour la retrouvait aſſiſe dans une chaiſe, „ acoudée ſur une table, l'œil fixe, l'ame „ atachée au même objet dans l'extaſe de „ l'amour. Uniquement ocupée du roi, „ peut-être ſe plaignait-elle en ce moment „ de la vigilance des eſpions d'*Henriette* „ & de la ſévérité de la reine-mère. Un „

„ bruit léger la retire de sa rêverie ; elle
„ recule de surprise & d'éfroi. *Louis* tom-
„ be à ses genoux. Elle veut s'enfuir, il
„ l'arête. Elle menace : il l'apaise. Elle
„ pleure : il essuie ses larmes ".

Une telle description ne serait pas même reçue aujourd'hui dans le plus fade de ces romans, qui sont faits à peine pour les femmes de chambre.

Après la révocation de l'édit de Nantes on trouve un chapitre intitulé, *état du cœur*. Mais à ces ridicules succèdent les calomnies les plus grossières contre le roi, contre son fils, son petit-fils, le duc d'*Orléans* son neveu, tous les princes du sang, les ministres & les généraux. C'est ainsi que la hardiesse, animée par la faim, produit des monstres. (Voyez *histoire*.)

On ne peut trop précautionner les lecteurs contre cette foule de libelles atroces qui ont inondé si longtems l'Europe.

ANECDOTE HAZARDÉE DE DU HAILLAN.

Du Haillan prétend, dans un de ses opuscules, que *Charles VIII* n'était pas fils de *Louis XI*. C'est peut-être la raison secrette pour laquelle *Louis XI* négligea son éducation, & le tint toujours éloigné de lui. *Charles VIII* ne ressemblait à *Louis XI* ni par l'esprit, ni par le corps. Enfin la

tradition pouvait ſervir d'excuſe à *Du Haillan*; mais cette tradition était fort incertaine, comme preſque toutes le ſont.

La diſſemblance entre les pères & les enfans eſt encor moins une preuve d'illégitimité, que la reſſemblance n'eſt une preuve du contraire. Que *Louis XI* ait haï *Charles VIII*, cela ne conclud rien. Un ſi mauvais fils pouvait aiſément être un mauvais père.

Quand même douze *Du Haillan* m'auraient aſſuré que *Charles VIII* était né d'un autre que de *Louis XI*, je ne devrais pas les en croire aveuglément. Un lecteur ſage doit, ce me ſemble, prononcer comme les juges; *pater eſt is quem nuptiæ demonſtrant.*

ANECDOTES SUR CHARLES-QUINT.

Charles-Quint avait-il couché avec ſa ſœur *Marguerite* gouvernante des Pays-Bas? en avait-il eu *Don Juan d'Autriche* frère intrépide du prudent *Philippe II?* nous n'avons pas plus de preuve que nous n'en avons des ſecrets du lit de *Charlemagne* qui coucha, dit-on, avec toutes ſes filles. Pourquoi donc l'affirmer? ſi la ſainte écriture ne m'aſſurait pas que les filles de *Loth* eurent des enfans de leur propre père, & *Thamar* de ſon beau-père, j'héſiterais beaucoup à les en acuſer. Il faut être diſcret,

AUTRE ANECDOTE PLUS HAZARDÉE.

On a écrit que la ducheſſe de *Montpenſier* avait acordé ſes faveurs au moine *Jaques Clément*, pour l'encourager à aſſaſſiner ſon roi. Il eut été plus habile de les promettre que de les donner. Mais ce n'eſt pas ainſi qu'on excite un prêtre fanatique au paricide; on lui montre le ciel & non une femme. Son prieur *Bourgoin* était bien plus capable de le déterminer que la plus grande beauté de la terre. Il n'avait point de lettres d'amour dans ſa poche quand il tua le roi, mais bien les hiſtoires de *Judith* & d'*Aod*, toutes déchirées, toutes graſſes à force d'avoir été lues.

ANECDOTE SUR HENRI IV.

Jean Châtel, ni *Ravaillac*, n'eurent aucuns complices; leur crime avait été celui du tems; le cri de la religion fut leur ſeul complice. On a ſouvent imprimé que *Ravaillac* avait fait le voyage de Naples; & que le jéſuite *Alagona* avait prédit dans Naples la mort du roi, comme le répète encor je ne ſais quel *Chiniac*. Les jéſuites n'ont jamais été prophètes; s'ils l'avaient été, ils auraient prédit leur deſtruction; mais au contraire, ces pauvres gens ont toujours aſſuré qu'ils dureraient juſqu'à la fin des ſiécles. Il ne faut jamais jurer de rien.

DE L'ABJURATION DE HENRI IV.

Le jésuite *Daniel* a beau me dire, dans sa très sèche & très fautive histoire de France, que *Henri IV*, avant d'abjurer, était depuis longtems catholique. J'en croirai plus *Henri IV* lui-même que le jésuite *Daniel*. Sa lettre à la belle Gabrielle, *c'est demain que je fais le saut périlleux*, prouve au moins qu'il avait encor dans le cœur autre chose que le catholicisme. Si son grand *cœur* avait été depuis longtems si pénétré de la grace éficace, il aurait peut-être dit à sa maîtresse, *ces évêques m'édifient*; mais il lui dit, *ces gens-là m'ennuyent*. Ces paroles sont-elles d'un bon catéchumène?

Ce n'est pas un sujet de pyrrhonisme que les lettres de ce grand-homme à *Corisande d'Andouin* comtesse de Grammont; elles existent encor en original. L'auteur de l'*essai sur l'esprit & les mœurs & sur l'histoire générale* raporte plusieurs de ces lettres intéressantes. En voici des morceaux curieux.

Tous ces empoisonneurs sont tous papistes. J'ai découvert un tueur pour moi. — Les prêcheurs romains prêchent tout haut qu'il n'y a plus qu'une mort à voir; ils admonestent tout bon catholique de prendre exemple (sur l'empoisonnement du prince de *Condé*) — *& vous êtes de cette religion! — si je n'étais huguenot, je me ferais Turc.*

Il est dificile, après ces témoignages de la main de *Henri IV*, d'être fermement

persuadé qu'il fût catholique dans le cœur.

AUTRE BÉVUE SUR HENRI IV.

Un autre historien moderne de *Henri IV* acuse du meurtre de ce héros le duc de Lerme; *c'est*, dit-il, *l'opinion la mieux établie*. Il est évident que c'est l'opinion la plus mal établie. Jamais on n'en a parlé en Espagne; & il n'y eut en France que le continuateur du président de *Thou* qui donna quelque crédit à ces soupçons vagues & ridicules. Si le duc de *Lerme*, premier ministre, employa *Ravaillac*, il le paya bien mal. Ce malheureux était presque sans argent quand il fut saisi. Si le duc de *Lerme* l'avait séduit, ou fait séduire sous la promesse d'une récompense proportionnée à son atentat, assurément *Ravaillac* l'aurait nommé lui & ses émissaires, quand ce n'eût été que pour se venger. Il nomma bien le jésuite d'*Aubigni*, auquel il n'avait fait que montrer un couteau. Pourquoi aurait-il épargné le duc de *Lerme?* c'est une obstination bien étrange que celle de n'en pas croire *Ravaillac* dans son interrogatoire & dans les tortures! faut-il insulter une grande maison espagnole sans la moindre aparence de preuves?

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

La nation Espagnole n'a guères recours

à ces crimes honteux; & les grands d'Espagne ont eu dans tous les tems une fierté généreuse, qui ne leur a pas permis de s'avilir jusques-là.

Si *Philippe II* mit à prix la tête du prince d'*Orange*, il eut du moins le prétexte de punir un sujet rebelle, comme le parlement de Paris mit à cinquante mille écus la tête de l'amiral *Coligni*; & depuis, celle du cardinal *Mazarin*. Ces proscriptions publiques tenaient de l'horreur des guerres civiles. Mais comment le duc de *Lerme* se serait-il adressé secrettement à un misérable tel que *Ravaillac?*

Bévue sur le maréchal d'Ancre.

Le même auteur dit *que le maréchal d'*Ancre *& sa femme furent écrasés, pour ainsi dire, par la foudre.* L'un ne fut à la vérité écrasé qu'à coups de pistolet, & l'autre fut brûlée en qualité de sorcière. Un assassinat, & un arrêt de mort rendu contre une maréchale de France, dame d'atour de la reine, réputée magicienne, ne font honneur ni à la chevalerie, ni à la jurisprudence de ce tems-là. Mais je ne sais pourquoi l'historien s'exprime en ces mots; *si ces deux misérables n'étaient pas complices de la mort du roi, ils méritaient du moins les plus rigoureux châtimens. Il est certain que du vivant même du roi,* Concini, *&*

sa femme avaient avec l'Espagne des liaisons contraires aux desseins du roi.

C'est ce qui n'est point du tout certain; cela n'est pas même vraisemblable. Ils étaient Florentins; le grand-duc de Florence avait reconnu le premier *Henri IV*. Il ne craignait rien tant que le pouvoir de l'Espagne en Italie. *Concini* & sa femme n'avaient point de crédit du tems de *Henri IV*. S'ils avaient ourdi quelque trame avec le conseil de Madrid, ce ne pouvait être que par la reine. C'est donc acuser la reine d'avoir trahi son mari. Et encor une fois il n'est point permis d'inventer de telles acusations sans preuve. Quoi! un écrivain dans son grenier poura prononcer une difamation que les juges les plus éclairés du royaume trembleraient d'écouter sur leur tribunal!

Pourquoi apeller un maréchal de France & sa femme, dame d'atour de la reine, *ces deux misérables?* le maréchal d'*Ancre*, qui avait levé une armée à ses frais contre les rebelles, mérite-t-il une épithète qui n'est convenable qu'à *Ravaillac*, à *Cartouche*, aux voleurs publics, aux calomniateurs publics?

Il n'est que trop vrai qu'il sufit d'un fanatique pour commettre un paricide sans aucun complice. *Damien* n'en avait point. Il a répété quatre fois dans son interrogatoire, qu'il n'a commis son crime que *par principe de religion*. Je puis dire qu'ayant été autrefois à portée de connaître les con-

vulſionnaires, j'en ai vu plus de vingt capables d'une pareille horreur, tant leur démence était atroce. La religion mal entendue eſt une fièvre que la moindre ocaſion fait tourner en rage. Le propre du fanatiſme eſt d'échaufer les têtes. Quand le feu qui fait bouillir ces têtes ſuperſtitieuſes a fait tomber quelques flammèches dans une ame inſenſée & atroce; quand un ignorant furieux croit imiter ſaintement *Phinée*, *Aod*, *Judith* & leurs ſemblables, cet ignorant a plus de complices qu'il ne penſe. Bien des gens l'ont excité au paricide ſans le ſavoir. Quelques perſonnes profèrent des paroles indiſcrètes & violentes; un domeſtique les répète, il les amplifie, il les *enfuneſte* encor, comme diſent les Italiens; un *Châtel*, un *Ravaillac*, un *Damien* les recueille; ceux qui les ont prononcées ne ſe doutent pas du mal qu'ils ont fait. Ils ſont complices involontaires; mais il n'y a eu ni complot, ni inſtigation. En un mot on connaît bien mal l'eſprit humain, ſi l'on ignore que le fanatiſme rend la populace capable de tout.

ANECDOTES SUR L'HOMME AU MASQUE DE FER.

L'auteur du *ſiécle de Louis XIV* eſt le premier qui ait parlé de l'homme au maſque de fer dans une hiſtoire avérée. C'eſt



qu'il était très instruit de cette anecdote, qui étonne le siécle présent, qui étonnera la postérité, & qui n'est que trop véritable. On l'avait trompé sur la date de la mort de cet inconnu si singulièrement infortuné. Il fut enterré à saint Paul le 3 Mars 1703, & non en 1704.

Il avait été d'abord enfermé à Pignerol avant de l'être aux isles de sainte Marguerite, & ensuite à la Bastille; toujours sous la garde du même homme, de ce *saint Mars* qui le vit mourir. Le père *Grifet* jésuite a communiqué au public le journal de la Bastille, qui fait foi des dates. Il a eu aisément ce journal, puisqu'il avait l'emploi délicat de confesseur des prisonniers renfermés à la Bastille.

L'homme au masque de fer est une énigme dont chacun veut deviner le mot. Les uns ont dit que c'était le duc de *Beaufort*. Mais le duc de *Beaufort* fut tué par les Turcs à la défense de Candie en 1669; & l'homme au masque de fer était à Pignerol en 1662. D'ailleurs comment aurait-on arêté le duc de *Beaufort* au milieu de son armée? comment l'aurait-on transféré en France sans que personne en sût rien? & pourquoi l'eût-on mis en prison, & pourquoi ce masque?

Les autres ont rêvé le comte de *Vermandois* fils naturel de *Louis XIV*, mort publiquement de la petite vérole en 1683 à l'ar-

mée, & enterré dans la ville d'Arras (*q*).

On a ensuite imaginé que le duc de *Monmouth*, à qui le roi *Jaques* fit couper la tête publiquement dans Londres en 1685, était l'homme au masque de fer. Il aurait falu qu'il eût ressuscité, & qu'ensuite il eût changé l'ordre des tems; qu'il eût mis l'année 1662 à la place de 1685; que le roi *Jaques* qui ne pardonna jamais à personne, & qui par là mérita tous ses malheurs, eût pardonné au duc de *Monmouth*, & eût fait mourir au lieu de lui un homme qui lui ressemblait parfaitement. Il aurait falu trouver ce *Sosie* qui aurait eu la bonté de se faire couper le cou en public pour sauver le duc de *Monmouth*. Il aurait falu que toute l'Angleterre s'y fut méprise, qu'ensuite le roi *Jaques* eût prié instamment *Louis XIV* de vouloir bien lui servir de sergent & de géolier. Ensuite *Louis XIV*, ayant fait ce petit plaisir au roi *Jaques*, n'aurait pas manqué d'avoir les mêmes égards pour le roi *Guillaume* & pour la reine *Anne*,

(*q*) Dans les premières éditions de ces *questions* on avait dit que le duc de Vermandois fut enterré dans la ville d'Aire. On s'était trompé.

Mais que ce soit dans Arras ou dans Aire, il est toujours constant qu'il mourut de la petite vérole, & qu'on lui fit des obsèques magnifiques. Il faut être fou pour imaginer qu'on enterra une buche à sa place, que *Louis XIV* fit faire un service solemnel à cette buche, & que pour achever la convalescence de son propre fils, il l'envoya prendre l'air à la Bastille pour le reste de sa vie avec un masque de fer sur le visage.

avec lesquels il fut en guerre; & il aurait soigneusement conservé auprès de ces deux monarques sa dignité de géolier dont le roi *Jaques* l'avait honoré.

Toutes ces illusions étant dissipées, il reste à savoir qui était ce prisonnier toujours masqué, à quel âge il mourut, & sous quel nom il fut enterré? il est clair que si on ne le laissait passer dans la cour de la Bastille, si on ne lui permettait de parler à son médecin que couvert d'un masque, c'était de peur qu'on ne reconnût dans ses traits quelque ressemblance trop frapante. Il pouvait montrer sa langue & jamais son visage. Pour son âge, il dit lui-même à l'apoticaire de la Bastille, peu de jours avant sa mort, qu'il croyait avoir environ soixante ans; & le sieur *Marsolan* chirurgien du maréchal de *Richelieu*, & ensuite du duc d'*Orléans* régent, gendre de cet apoticaire, me l'a redit plus d'une fois.

Enfin pourquoi lui donner un nom italien? on le nomma toujours *Marchiali!* celui qui écrit cet article en sait peut-être plus que le père *Grifet*, & n'en dira pas davantage.

ANECDOTE SUR NICOLAS FOUQUET SURINTENDANT DES FINANCES.

Il est vrai que ce ministre eut beaucoup

d'amis

d'amis dans sa disgrace, & qu'ils persévérèrent jusqu'à son jugement. Il est vrai que le chancelier qui présidait à ce jugement traita cet illustre captif avec trop de dureté. Mais ce n'était pas *Michel le Tellier*, comme on l'a imprimé dans quelques-unes des éditions du *siécle de Louis XIV*, c'était *Pierre Seguier*. Cette inadvertance d'avoir pris l'un pour l'autre est une faute qu'il faut corriger.

Ce qui est très remarquable, c'est qu'on ne sait où mourut ce célèbre surintendant. Non qu'il importe de le savoir; car sa mort n'ayant pas causé le moindre événement, elle est au rang de toutes les choses indiférentes. Mais elle prouve à quel point il était oublié sur la fin de sa vie, combien la considération qu'on recherche avec tant de soins est peu de chose; qu'heureux sont ceux qui veulent vivre & mourir inconnus. Cette science serait plus utile que celle des dates.

PETITE ANECDOTE.

Il importe fort peu que le *Pierre Broussel*, pour lequel on fit les baricades, ait été conseiller-clerc. Le fait est qu'il avait acheté une charge de conseiller-clerc, parce qu'il n'était pas riche, & que ces ofices coutaient moins que les autres. Il avait des enfans, & n'était clerc en aucun sens. Je

ne fais rien de si inutile que de savoir ces minuties.

ANECDOTE SUR LE TESTAMENT ATRIBUÉ AU CARDINAL DE RICHELIEU.

Le père *Grifet* veut à toute force que le cardinal de *Richelieu* ait fait un mauvais livre : à la bonne heure. Tant d'hommes d'état en ont fait! mais c'est une belle passion de combatre si longtems pour tâcher de prouver que, selon le cardinal de *Richelieu*, les *Espagnols nos alliés*, gouvernés si heureusement par un Bourbon, *sont tributaires de l'enfer & rendent les Indes tributaires de l'enfer;* —— le testament du cardinal de *Richelieu* n'était pas d'un homme poli.

Que la France avait plus de bons ports sur la Méditerranée que toute la monarchie Espagnole. —— Ce testament était exagérateur.

Que pour avoir cinquante mille soldats il en faut lever cent mille par ménage. —— Ce testament jette l'argent par les fenêtres.

Que lorsqu'on établit un nouvel impôt on augmente la paye des soldats; —— ce qui n'est jamais arivé ni en France, ni ailleurs.

Qu'il faut faire payer la taille aux parlemens & aux autres cours supérieures. —— Moyen infaillible pour gagner leurs cœurs, & de rendre la magistrature respectable.

Qu'il faut forcer la noblesse de servir, &

s'enrôler dans la cavalerie. — Pour mieux conserver tous ses privilèges.

Que de trente millions à suprimer il y en a près de sept *dont le remboursement ne devant être fait* qu'au denier cinq, *la supression se fera en sept années & demi de jouissance.* — De façon que, suivant ce calcul, cinq pour cent en sept ans & demi feraient cent francs, au lieu qu'ils ne font que trente-sept & demi: & si on entend par le denier cinq la cinquième partie du capital, les cent francs seront remboursés en cinq années juste. Le compte n'y est pas; le testateur calcule assez mal.

Que Gènes était la plus riche ville d'Italie. — Ce que je lui souhaite.

Qu'il faut être bien chaste. — Le testateur ressemblait à certains prédicateurs. Faites ce qu'ils disent, & non ce qu'ils font.

Qu'il faut donner une abbaye à la sainte chapelle de Paris. — Chose importante dans la crise où l'Europe était alors, & dont il ne parle pas.

Que le pape Benoit XI *embarassa beaucoup les cordeliers, piqués sur le sujet de la pauvreté, savoir des revenus de* saint François, *qui s'animèrent à tel point qu'ils lui firent la guerre par livres.* — Chose plus importante encore, & plus savante, surtout quand on prend *Jean XXII* pour *Benoit XI*, & quand dans un testament politique on ne parle ni de la manière dont il faut conduire la guerre contre l'empire

& l'Eſpagne, ni des moyens de faire la paix, ni des dangers préſens, ni des reſſources, ni des alliances, ni des généraux, ni des miniſtres qu'il faut employer, ni même du dauphin, dont l'éducation importait tant à l'état; enfin d'aucun objet du miniſtère.

Je conſens de tout mon cœur qu'on charge (puis qu'on le veut) la mémoire du cardinal de *Richelieu* de ce malheureux ouvrage rempli d'anacroniſmes, d'ignorances, de calculs ridicules, de fauſſetés reconnues, dont tout commis un peu intelligent aurait été incapable; qu'on s'éforce de perſuader que le plus grand miniſtre a été le plus ignorant & le plus ennuyeux, comme le plus extravagant de tous les écrivains. Cela peut faire quelque plaiſir à tous ceux qui déteſtent ſa tyrannie.

Il eſt bon même, pour l'hiſtoire de l'eſprit humain, qu'on ſache que ce déteſtable ouvrage fut loué pendant plus de trente ans, tandis qu'on le croyait d'un grand miniſtre.

Mais il ne faut pas trahir la vérité pour faire croire que le livre eſt du cardinal de *Richelieu*. Il ne faut pas dire *qu'on a trouvé une ſuite du premier chapitre du teſtament politique corigée en pluſieurs endroits de la main du cardinal de Richelieu*, parce que cela n'eſt pas vrai. On a trouvé au bout de cent ans un manuſcrit intitulé *naration ſuccinte*: cette naration ſuccinte n'a aucun

raport au teſtament politique. Cependant on a eu l'artifice de la faire imprimer comme un premier chapitre du teſtament avec des notes.

A l'égard des notes, on ne ſait de quelles mains elles ſont.

Ce qui eſt très vrai, c'eſt que le teſtament prétendu ne fit du bruit dans le monde que trente-huit ans après la mort du cardinal, qu'il ne fut imprimé que quarante-deux ans après cette mort, qu'on n'en a jamais vu l'original ſigné de lui, que le livre eſt très mauvais, & qu'il ne mérite guères qu'on en parle.

AUTRES ANECDOTES.

Charles I, cet infortuné roi d'Angleterre, eſt-il l'auteur du fameux livre *eikôn baſilikè?* ce roi aurait-il mis un titre grec à ſon livre?

Le comte de *Moret*, fils de *Henri IV*, bleſſé à la petite eſcarmouche de Caſtelnaudari, vécut-il juſqu'en 1693 ſous le nom de l'hermite frère *Jean-Batiſte?* quelle preuve a-t-on que cet hermite était fils de *Henri IV?* aucune.

Jeanne d'Albret de Navarre, mère de *Henri IV*, épouſa-t-elle après la mort d'*Antoine* un gentilhomme nommé *Goyon*, tué à la ſaint Barthelemi? en eut-elle un fils prédicant à Bordeaux? ce fait ſe trouve très détaillé dans *les remarques ſur les réponſes de* Bayle *aux queſtions d'un provincial*, in-folio, page 689.

Marguerite de Valois épouſe de *Henri IV*, acoucha-t-elle de deux enfans ſecrettement pendant ſon mariage? on remplirait des volumes de ces ſingularités.

C'eſt bien la peine de faire tant de recherches pour découvrir des choſes ſi inutiles au genre-humain! cherchons comment nous pourons guérir les écrouelles, la goutte, la pierre, la gravelle & mille maladies croniques ou aigues. Cherchons des remèdes contre les maladies de l'ame non moins funeſtes & non moins mortelles; travaillons à perfectionner les arts, à diminuer les malheurs de l'eſpèce humaine; & laiſſons là les *ana*, les *anecdotes*, les *hiſtoires curieuſes de notre tems*, le *nouveau choix de vers ſi mal choiſis*, cité à tout moment dans le dictionnaire de Trévoux, & les *recueils des prétendus bons mots* &c., & les *lettres d'un ami à un ami*, & les *lettres anonimes*, & les *réflexions ſur la tragédie nouvelle* &c. &c. &c.

Je lis dans un livre nouveau, que *Louis XIV* exempta de tailles, pendant cinq ans, tous les nouveaux mariés. Je n'ai trouvé ce fait dans aucun recueil d'édits, dans aucun mémoire du tems.

Je lis dans le même livre, que le roi de Pruſſe fait donner cinquante écus à toutes les filles groſſes. On ne pourait à la vérité mieux placer ſon argent & mieux encourager la propagation; mais je ne crois pas que cette profuſion royale ſoit vraye; du moins je ne l'ai pas vu.

ANECDOTE RIDICULE SUR THÉODORIC.

Voici une anecdote plus ancienne qui me tombe ſous la main, & qui me ſemble fort étrange. Il eſt dit dans une hiſtoire chronologique d'Italie, que le grand *Théodoric* arien, cet homme qu'on nous peint ſi ſage, *avait parmi ſes miniſtres un catholique qu'il aimait beaucoup, & qu'il trouvait digne de toute ſa confiance. Ce miniſtre croit s'aſſurer de plus en plus la faveur de ſon maître en embraſſant l'arianiſme;* & Théodoric *lui fait auſſitôt couper la tête*, en diſant, *ſi cet homme n'a pas été fidèle à* Dieu, *comment le ſera-t-il envers moi qui ne ſuis qu'un homme?*

Le compilateur ne manque pas de dire, *que ce trait fait beaucoup d'honneur à la manière de penſer de* Théodoric *à l'égard de la religion.*

Je me pique de penſer à l'égard de la religion mieux que l'oſtrogoth *Théodoric*, aſſaſin de *Simmaque* & de *Boëce*, puiſque je ſuis bon catholique, & que *Théodoric* était arien. Mais je déclarerais ce roi digne d'être lié comme enragé, s'il avait eu la bétiſe atroce dont on le loue. Quoi! il aurait fait couper la tête ſur le champ à ſon miniſtre favori, parce que ce miniſtre aurait été à la fin de ſon avis! comment un adorateur de Dieu qui paſſe de l'opinion d'*Athanaſe* à l'opinion d'*Arius* & d'*Euſèbe*

eſt-il *infidèle à* Dieu ? il était tout au plus infidèle à *Athanaſe* & à ceux de ſon parti, dans un tems où le monde était partagé entre les athanaſiens & les euſébiens. Mais *Théodoric* ne devait pas le regarder comme un homme infidèle à Dieu, pour avoir rejetté le terme de *conſubſtantiel* après l'avoir admis. Faire couper la tête à ſon favori ſur une pareille raiſon, c'eſt certainement l'action du plus méchant fou & du plus barbare ſot qui ait jamais exiſté.

Que diriez-vous de *Louis XIV* s'il eût fait couper ſur le champ la tête au duc de *la Force*, parce que le duc de *la Force* avait quité le calviniſme pour la religion de *Louis XIV* ?

ANECDOTE SUR LE MARÉCHAL DE LUXEMBOURG.

J'ouvre dans ce moment une hiſtoire de Hollande, & je trouve que le maréchal de *Luxembourg* en 1672 fit cette harangue à ſes troupes ; *allez, mes enfans, pillez, volez, tuez, violez, & s'il y a quelque choſe de plus abominable ne manquez pas de le faire, afin que je voye que je ne me ſuis pas trompé en vous choiſiſſant comme les plus braves des hommes.*

Voila certainement une jolie harangue : elle n'eſt pas plus vraie que celles de *Tite-Live* ; mais elle n'eſt pas dans ſon goût. Pour

achever de deshonorer la typographie, cette belle piéce se retrouve dans des dictionnaires nouveaux, qui ne sont que des impostures par ordre alphabétique.

ANECDOTE SUR LOUIS XIV.

C'est une petite erreur dans l'*abrégé chronologique* de *l'histoire de France*, de supposer que *Louis XIV*, après la paix d'Utrecht dont il était redevable à l'Angleterre, après neuf années de malheurs, après les grandes victoires que les Anglais avaient remportées, ait dit à l'ambassadeur d'Angleterre, *j'ai toujours été le maître chez moi, quelquefois chez les autres, ne m'en faites pas souvenir.* J'ai dit ailleurs que ce discours aurait été très déplacé, très faux, à l'égard des Anglais, & aurait exposé le roi à une réponse acablante. L'auteur même m'avoua que le marquis de *Torcy*, qui toujours présent à toutes les audiences du comte de *Stairs* ambassadeur d'Angleterre, avait toujours démenti cette anecdote. Elle n'est assurément ni vraie, ni vraisemblable, & n'est restée dans les dernières éditions de ce livre que parce qu'elle avait été mise dans la première. Cette erreur ne dépare point du tout un ouvrage d'ailleurs très utile, où tous les grands événemens, rangés dans l'ordre le plus commode, sont d'une vérité reconnue.

Tous ces petits contes dont on a voulu

orner l'hiſtoire la deshonorent ; & malheureuſement preſque toutes les anciennes hiſtoires ne ſont guères que des contes. *Mallebranche* à cet égard avait raiſon de dire, qu'il ne faiſait pas plus de cas de l'hiſtoire que des nouvelles de ſon quartier.

LETTRE DE MONSIEUR DE V.. SUR PLUSIEURS ANECDOTES.

Nous croyons devoir terminer cet article des *anecdotes* par une lettre de monſieur de *V.* à monſieur *Damilaville*, philoſophe intrépide, & qui ſeconda plus que perſonne ſon ami monſieur de *V.* dans la cataſtrophe mémorable des *Calas* & des *Sirven.* Nous prenons cette ocaſion de célébrer, autant qu'il eſt en nous, la mémoire de ce citoyen, qui dans une vie obſcure a montré des vertus qu'on ne rencontre guères dans le grand monde. Il faiſait le bien pour le bien même, fuyant les hommes brillans, & ſervant les malheureux avec le zèle de l'enthouſiaſme. Jamais homme n'eut plus de courage dans l'adverſité & à la mort. Il était l'ami intime de monſieur de *V.* & de monſieur *Diderot.* Voici la lettre en queſtion.

Au château de Ferney, 7 May 1762.

„ Par quel hazard s'eſt-il pu faire, mon „ cher ami, que vous ayez lu quelques

» feuilles de l'*année littéraire* de maître *Aliboron?* chez qui avez-vous trouvé ces rapſodies? il me ſemble que vous ne voyez pas d'ordinaire mauvaiſe compagnie. Le monde eſt inondé des ſotiſes de ces foliculaires qui mordent parce qu'ils ont faim, & qui gagnent leur pain à dire de plates injures.

» Ce pauvre *Fréron* (*r*), à ce que j'ai oui dire, eſt comme les gueuſes des rues

(*r*) Le foliculaire dont on parle eſt celui-là même qui ayant été chaſſé des jéſuites a compoſé des libelles pour vivre, & qui a rempli ſes libelles d'anecdotes prétendues littéraires. En voici une ſur ſon compte.

Lettre du ſieur Royou *avocat au parlement de Bretagne, beau-frère du nommé* Fréron. *Mardi matin 6 Mars* 1770.

» *Fréron* épouſa ma ſœur il y a trois ans, (en Bretagne) mon père donna vingt mille livres de dot. Il les diſſipa avec des filles, & donna du mal à ma ſœur. Après quoi il la fit partir pour Paris, dans le panier du coche, & la fit coucher en chemin ſur la paille. Je courus demander raiſon à ce malheureux. Il feignit de ſe repentir. Mais comme il faiſait le métier d'eſpion, & qu'il ſut qu'en qualité d'avocat j'avais pris parti dans les troubles de Bretagne, il m'acuſa auprès de monſieur de... & obtint une lettre de cachet pour me faire enfermer. Il vint lui même avec des archers dans la rue des noyers un lundi à dix heures du matin, me fit charger de chaînes, ſe mit à côté de moi dans un fiacre, & tenait lui-même le bout de la chaîne... &c. ».

Nous ne jugeons point ici entre les deux beaux-frères. Nous avons la lettre originale. On dit que ce *Fréron* n'a pas laiſſé de parler de religion & de vertu dans ſes feuilles. Adreſſez-vous à ſon marchand de vin.

„ de Paris, qu'on tolère quelque tems pour
„ le ſervice des jeunes gens déſœuvrés,
„ qu'on renferme à Biſſêtre trois ou quatre
„ fois par an, & qui en ſortent pour re-
„ prendre leur premier métier.

„ J'ai lu les feuilles que vous m'avez en-
„ voyées. Je ne ſuis pas étonné que maî-
„ tre *Aliboron* crie un peu ſous les coups
„ de fouet que je lui ai donnés. Depuis
„ que je me ſuis amuſé à immoler ce po-
„ liſſon à la riſée publique ſur tous les théâ-
„ tres de l'Europe, il eſt juſte qu'il ſe plai-
„ gne un peu. Je ne l'ai jamais vu, Dieu
„ merci. Il m'écrivit une grande lettre il
„ y a environ vingt ans. J'avais entendu
„ parler de ſes mœurs, & par conſéquent
„ je ne lui fis point de réponſe. Voila
„ l'origine de toutes les calomnies qu'on
„ dit qu'il débita contre moi dans ſes feuil-
„ les. Il faut le laiſſer faire, les gens con-
„ damnés par leurs juges ont permiſſion de
„ leur dire des injures.

„ Je ne ſais ce que c'eſt qu'une comédie
„ italienne qu'il m'impute, intitulée, *quand
„ me mariera-t-on?* voila la première fois
„ que j'en ai entendu parler. C'eſt un
„ menſonge abſurde. Dieu a voulu que
„ j'aye fait des piéces de théâtre pour mes
„ péchés; mais je n'ai jamais fait de farce
„ italienne. Rayez cela de vos anecdotes.

„ Je ne ſais comment une lettre que j'é-
„ crivis à mylord *Littleton* & ſa réponſe
„ ſont tombées entre les mains de ce *Fré-*

„ *ron;* mais je puis vous aſſurer qu'elles ſont „ toutes deux entiérement falſifiées. Ju„ gez-en, je vous en envoye les originaux.

„ Ces meſſieurs les foliculaires reſſem„ blent aſſez aux chifonniers, qui vont ra„ maſſant des ordures pour faire du papier.

„ Ne voila-t-il pas encor une belle anec„ dote, & bien digne du public, qu'une „ lettre de moi au profeſſeur *Haller*, & une „ lettre du profeſſeur *Haller* à moi! & de „ quoi s'aviſa monſieur *Haller* de faire cou„ rir mes lettres & les ſiennes? & de quoi „ s'aviſe un foliculaire de les imprimer & „ de les falſifier pour gagner cinq ſous? „ Il me la fait ſigner du château de Tour„ nex, où je n'ai jamais demeuré.

„ Ces impertinences amuſent un moment „ des jeunes gens oiſifs, & tombent le mo„ ment d'après dans l'éternel oubli où tous „ les riens de ce tems-ci tombent en foule.

„ L'anecdote du cardinal de *Fleuri* ſur „ le *quemadmodum*, que *Louis XIV* n'enten„ dait pas, eſt très vraie. Je ne l'ai rapor„ tée dans le *ſiècle de Louis XIV* que parce „ que j'en étais ſûr, & je n'ai point ra„ porté celle du *niticorax* parce que je n'en „ étais pas ſûr. C'eſt un vieux conte qu'on „ me faiſait dans mon enfance au collège „ des jéſuites, pour me faire ſentir la ſu„ périorité du père de *la Chaiſe* ſur le grand„ aumônier de France. On prétendait que „ le grand-aumônier interrogé ſur la ſi„ gnification de *niticorax*, dit que c'était

» un capitaine du roi *David*, & que le ré-
» vérend père *la Chaise* assura que c'était
» un hibou; peu m'importe. Et très peu
» m'importe encor qu'on fredonne pen-
» dant un quart-d'heure dans un latin ri-
» dicule un *niticorax* grossiérement mis en
» musique.

» Je n'ai point prétendu blâmer *Louis XIV*
» d'ignorer le latin; il savait gouverner,
» il savait faire fleurir tous les arts, cela
» vaut mieux que d'entendre *Ciceron*. D'ail-
» leurs cette ignorance du latin ne venait
» pas de sa faute, puisque dans sa jeunesse
» il aprit de lui-même l'italien & l'espagnol.

» Je ne sais pas pourquoi l'homme que
» le foliculaire fait parler me reproche de
» citer le cardinal de *Fleuri*, & s'égaie à
» dire *que j'aime à citer de grands noms.*
» Vous savez, mon cher ami, que mes
» grands noms sont ceux de *Newton*, de
» *Locke*, de *Corneille*, de *Racine*, de *la Fon-*
» *taine*, de *Boileau*. Si le nom de *Fleuri*
» était grand pour moi, ce serait le nom
» de l'abbé *Fleuri*, auteur des *discours pa-*
» *triotiques & savans*, qui ont sauvé de
» l'oubli son *histoire ecclésiastique*; & non
» pas le cardinal de *Fleuri* que j'ai fort con-
» nu avant qu'il fût ministre, & qui, quand
» il le fut, fit exiler un des plus respec-
» tables hommes de France, l'abbé *Pucelle*,
» & empêcha bénignement pendant tout
» son ministère qu'on ne soutint les quatre
» fameuses propositions sur lesquelles est

„ fondée la liberté françaiſe dans les choſes „ eccléſiaſtiques.

„ Je ne connais de grands-hommes que „ ceux qui ont rendu de grands ſervices „ au genre-humain.

„ Quand j'amaſſai des matériaux pour „ écrire le *ſiècle de Louis XIV*, il falut „ bien conſulter des généraux, des miniſ- „ tres, des aumôniers, des dames & des „ valets de chambre. Le cardinal de *Fleuri* „ avait été aumônier, & il m'aprit fort peu „ de choſe. Monſieur le maréchal de *Vil-* „ *lars* m'aprit beaucoup pendant quatre ou „ cinq années de tems, comme vous le ſa- „ vez ; & je n'ai pas dit tout ce qu'il vou- „ lut bien m'aprendre.

„ Monſieur le duc d'*Antin* me fit part „ de pluſieurs anecdotes, que je n'ai don- „ nées que pour ce qu'elles valaient.

„ Monſieur de *Torcy* fut le premier qui „ m'aprit par une ſeule ligne en marge de „ mes queſtions, que *Louis XIV* n'eut ja- „ mais de part à ce fameux teſtament du „ roi d'Eſpagne *Charles II*, qui changea la „ face de l'Europe.

„ Il n'eſt pas permis d'écrire une hiſtoire „ contemporaine autrement, qu'en conſul- „ tant avec aſſiduité, & en confrontant „ tous les témoignages. Il y a des faits „ que j'ai vus par mes yeux, & d'autres „ par des yeux meilleurs. J'ai dit la plus „ exacte vérité ſur les choſes eſſentielles.

„ Le roi régnant m'a rendu publique-

„ ment cette juſtice: je crois ne m'être guè-
„ res trompé ſur les petites anecdotes dont
„ je fais très peu de cas; elles ne ſont qu'un
„ vain amuſement. Les grands événemens
„ inſtruiſent.

„ Le roi *Staniſlas*, duc de Lorraine,
„ m'a rendu le témoignage autentique,
„ que j'avais parlé de toutes les choſes im-
„ portantes arivées ſous le règne de *Char-*
„ *les XII* ce héros imprudent, comme ſi
„ j'en avais été le témoin oculaire.

„ A l'égard des petites circonſtances, je
„ les abandonne à qui voudra; je ne m'en
„ ſoucie pas plus que de l'hiſtoire des qua-
„ tre fils *Aymon*.

„ J'eſtime bien autant celui qui ne ſait
„ pas une anecdote inutile que celui qui
„ la ſait.

„ Puiſque vous voulez être inſtruit des
„ bagatelles & des ridicules, je vous dirai
„ que votre malheureux folliculaire ſe trom-
„ pe, quand il prétend qu'il a été joué ſur
„ le théatre de Londres, avant d'avoir été
„ berné ſur celui de Paris par *Jérôme Carré*.
„ La traduction, ou plutôt l'imitation de la
„ comédie de l'*Ecoſſaiſe* & de *Fréron*, faite
„ par monſieur *George Kolman*, n'a été jouée
„ ſur le théatre de Londres qu'en 1766,
„ & n'a été imprimée qu'en 1767 chez *Be-*
„ *ket* & de *Hondt*. Elle a eu autant de
„ ſuccès à Londres qu'à Paris, parce que
„ par tout pays on aime la vertu des *Lin-*
„ *danes* & des *Friport*, & qu'on déteſte les
folicu-

„ foliculaires qui barbouillent du papier, „ & mentent pour de l'argent. Ce fut l'il„ luſtre *Garrick* qui compoſa l'épilogue. „ Monſieur *George Kolman* m'a fait l'hon„ neur de m'envoyer ſa piéce; elle eſt in„ titulée, *the english merchant*.

„ C'eſt une choſe aſſez plaiſante qu'à Lon„ dres, à Pétersbourg, à Vienne, à Gè„ nes, à Parme, & juſqu'en Suiſſe, on ſe „ ſoit également moqué de ce *Fréron*. Ce „ n'eſt pas à ſa perſonne qu'on en voulait; „ il prétend que l'*Ecoſſaiſe* ne réuſſit à Pa„ ris que parce qu'il y eſt déteſté. Mais „ la piéce a réuſſi à Londres, à Vienne, „ où il eſt inconnu. Perſonne n'en voulait „ à *Pourceaugnac*, quand *Pourceaugnac* fit „ rire l'Europe.

„ Ce ſont-là des anecdotes littéraires aſ„ ſez bien conſtatées. Mais ce ſont, ſur „ ma parole, les vérités les plus inutiles „ qu'on ait jamais dites. Mon ami, un „ chapitre de Ciceron, *de officiis* & *de na„ tura Deorum*, un chapitre de *Locke*, une „ lettre provinciale, une bonne fable de *la* „ *Fontaine*, des vers de *Boileau* & de *Ra„ cine*, voila ce qui doit ocuper un vrai „ littérateur.

„ Je voudrais bien ſavoir quelle utilité „ le public retirera de l'examen que fait le „ foliculaire, ſi je demeure dans un château „ ou dans une maiſon de campagne. J'ai „ lu dans une des quatre cent brochures „ faites contre moi par mes confrères de la

„ plume, que madame la ducheſſe de *Ri-*
„ *chelieu* m'avait fait préſent un jour d'un
„ caroſſe fort joli, & de deux chevaux gris
„ pommelés, que cela déplut fort à mon-
„ ſieur le duc de *Richelieu.* Et là-deſſus
„ on bâtit une longue hiſtoire. Le bon
„ de l'afaire, c'eſt que dans ce tems là mon-
„ ſieur de *Richelieu* n'avait point de femme.

„ D'autres impriment mon *porte-feuille*
„ *retrouvé*, d'autres mes *lettres à monſieur*
„ *B.*, *& à madame D.*, à qui je n'ai jamais
„ écrit; & dans ces lettres toujours des
„ anecdotes.

„ Ne vient-on pas d'imprimer les *lettres*
„ *prétendues de la reine Chriſtine*, de *Ninon*
„ *l'Enclos?* &c. &c. Des curieux mettent
„ ces ſotiſes dans leurs bibliothèques, &
„ un jour quelque érudit aux gages d'un
„ libraire les fera valoir comme des monu-
„ mens précieux de l'hiſtoire. Quel fatras!
„ quelle pitié! quel oprobre de la littéra-
„ ture! quelle perte de tems!

On ferait bien aiſément un très gros volume ſur ces anecdotes; mais en général on peut aſſurer qu'elles reſſemblent aux vieilles chartes des moines. Sur mille il y en a huit cent de fauſſes. Mais, & vieilles chartes en parchemin, & nouvelles anecdotes imprimées chez *Pierre Marteau*, tout cela eſt fait pour gagner de l'argent.



ANATOMIE.

L'Anatomie ancienne eſt à la moderne ce qu'étaient les cartes géographiques groſſières du ſeizième ſiècle, qui ne repréſentaient que les lieux principaux, & encor infidèlement tracés, en comparaiſon des cartes topographiques de nos jours, où l'on trouve juſqu'au moindre buiſſon mis à ſa place.

Depuis *Véſale* juſqu'à *Le Cat* on a fait de nouvelles découvertes dans le corps humain; on peut ſe flater d'avoir pénétré juſqu'à la ligne qui ſépare à jamais les tentatives des hommes & les ſecrets impénétrables de la nature.

Interrogez *Borelli* ſur la force exercée par le cœur dans ſa dilatation, dans ſa diaſtole; il vous aſſure qu'elle eſt égale à un poids de cent quatre-vingt mille livres, dont il rabat enſuite quelques milliers. Adreſſez-vous à *Keil*, il vous certifie que cette force n'eſt que de cinq onces. *Jurin* vient qui décide qu'ils ſe ſont trompés; & il fait un nouveau calcul; mais un quatrième ſurvenant prétend que *Jurin* s'eſt trompé auſſi. La nature ſe moque d'eux tous; & pendant qu'ils diſputent, elle a ſoin de notre vie; elle fait contracter & dilater le cœur par des voies que l'eſprit humain ne peut découvrir.

On diſpute depuis *Hippocrate* ſur la manière dont ſe fait la digeſtion; les uns acordent à l'eſtomac des ſucs digeſtifs, d'autres les lui refuſent. Les chymiſtes font de l'eſtomac un laboratoire. *Hequet* en fait un moulin. Heureuſement la nature nous fait digérer ſans qu'il ſoit néceſſaire que nous ſachions ſon ſecret. Elle nous donne des apétits, des goûts, & des averſions pour certains alimens dont nous ne pourons jamais ſavoir la cauſe.

On dit que notre chyle ſe trouve déja tout formé dans les alimens même, dans une perdrix rôtie. Mais que tous les chymiſtes enſemble mettent des perdrix dans une cornue, ils n'en retireront rien qui reſſemble ni à une perdrix ni au chyle. Il faut avouer que nous digérons ainſi que nous recevons la vie, que nous la donnons, que nous dormons, que nous ſentons, que nous penſons, ſans ſavoir comment. On ne peut trop le redire.

Nous avons des bibliothèques entières ſur la génération, mais perſonne ne ſait encor ſeulement quel reſſort produit l'intumeſcence dans la partie maſculine.

On parle d'un ſuc nerveux qui donne la ſenſibilité à nos nerfs, mais ce ſuc n'a pu être découvert par aucun anatomiſte.

Les eſprits animaux qui ont une ſi grande réputation ſont encor à découvrir.

Votre médecin vous fera prendre une mé-

decine, & ne ſait pas comment elle vous purge.

La manière dont ſe forment nos cheveux & nos ongles nous eſt auſſi inconnue que la manière dont nous avons des idées. Le plus vil excrément confond tous les philoſophes.

Vinslou & *Lémeri* entaſſent mémoire ſur mémoire concernant la génération des mulets; les ſavans ſe partagent: l'âne fier & tranquile, ſans ſe mèler de la diſpute, ſubjugue cependant ſa cavale qui lui donne un beau mulet, ſans que *Lémeri* & *Vinslou* ſe doutent par quel art ce mulet naît avec des oreilles d'âne & un corps de cheval.

Borelli dit que l'œil gauche eſt beaucoup plus fort que l'œil droit. D'habiles phyſiciens ont ſoutenu le parti de l'œil droit contre lui.

Voſſius atribuait la couleur des nègres à une maladie. *Ruiſch* a mieux rencontré en les diſſéquant & en enlevant avec une adreſſe ſingulière le corps muqueux réticulaire qui eſt noir, & malgré cela il ſe trouve encor des phyſiciens qui croyent les noirs originairement blancs. Mais qu'eſt-ce qu'un ſyſtème que la nature déſavoue?

Boerhaave aſſure que le ſang dans les véſicules des poumons eſt *preſſé*, *chaſſé*, *foulé*, *briſé*, *aténué*.

Le Cat prétend que rien de tout cela n'eſt vrai. Il atribue la couleur rouge du ſang à

un fluide cauſtique, & on lui nie ſon cauſtique.

Les uns font des nerfs un canal par lequel paſſe un fluide inviſible; les autres en font un violon dont les cordes ſont pincées par un archet qu'on ne voit pas davantage.

La plûpart des médecins atribuent les règles des femmes à la pléthore du ſang. *Terenzoni* & *Vieuſſens* croyent que la cauſe de ces évacuations eſt dans un eſprit vital, dans le froiſſement des nerfs, enfin dans le beſoin d'aimer.

On a recherché juſqu'à la cauſe de la ſenſibilité, & on eſt allé juſqu'à la trouver dans la trépidation des membres à demi animés. On a cru les membranes du fœtus iritables, & cette idée a été fortement combatue.

Celui-ci dit que la palpitation d'un membre coupé eſt le *ton* que le membre conſerve encor. Cet autre dit que c'eſt l'*élaſticité*, un troiſième l'apelle *iritabilité*. La cauſe, tous l'ignorent; tous ſont à la porte du dernier aſyle où la nature ſe renferme; elle ne ſe montre jamais à eux, & ils devinent dans ſon antichambre.

Heureuſement ces queſtions ſont étrangères à la médecine utile, qui n'eſt fondée que ſur l'expérience, ſur la connaiſſance du tempérament d'un malade, ſur des remèdes très ſimples donnés à propos; le reſte eſt pure curioſité, & ſouvent charlatanerie.

Si un homme à qui on ſert un plat d'é-

écreviſſes qui étaient toutes griſes avant la cuiſſon, & qui ſont devenues toutes rouges dans la chaudière, croyait n'en devoir manger que lorſqu'il ſaurait bien préciſément comment elles ſont devenues rouges, il ne mangerait d'écreviſſes de ſa vie.

ANCIENS ET MODERNES.

Voyez cet article au tome 34, page 252.

A N E.

AJoutons quelque choſe à l'article *âne*, concernant l'âne de *Lucien*, qui devint d'or entre les mains d'*Apulée*. Le plus plaiſant de l'avanture eſt pourtant dans *Lucien*, & ce plaiſant eſt qu'une dame devint amoureuſe de ce monſieur, lorſqu'il était âne, & n'en voulut plus lorſqu'il ne fut qu'homme. Ces métamorphoſes étaient fort communes dans toute l'antiquité. L'âne de *Silène* avait parlé, & les ſavans ont cru qu'il s'était expliqué en arabe : c'était probablement un homme changé en âne par le pouvoir de *Bacchus*. Car on ſait que *Bacchus* était Arabe.

Virgile parle de la métamorphoſe de *Mœris* en loup, comme d'une choſe très ordinaire.

Sæpe lupum fieri Mœrim, & se condere sylvis.

Mœris devenu loup se cacha dans les bois.

Cette doctrine des métamorphoses était-elle dérivée des vieilles fables d'Egypte, qui débitèrent que les dieux s'étaient changés en animaux dans la guerre contre les géans ?

Les Grecs, grands imitateurs, & grands enchérisseurs sur les fables orientales, métamorphosèrent presque tous les dieux en hommes, ou en bêtes, pour les faire mieux réussir dans leurs desseins amoureux.

Si les dieux se changeaient en taureaux, en chevaux, en cygnes, en colombes, pourquoi n'aurait-on pas trouvé le secret de faire la même opération sur les hommes ?

Plusieurs commentateurs, en oubliant le respect qu'ils devaient aux saintes écritures, ont cité l'exemple de *Nabucodonosor* changé en bœuf; mais c'était un miracle, une vengeance divine, une chose entiérement hors de la sphère de la nature, qu'on ne devait pas examiner avec des yeux profanes, & qui ne peut être l'objet de nos recherches.

D'autres savans, non moins indiscrets peut-être, se sont prévalus de ce qui est raporté dans l'*évangile de l'enfance*. Une jeune fille en Egypte, étant entrée dans la chambre de quelques femmes, y vit un mulet couvert d'une housse de soie, ayant à son

cou un pendant d'ébène. Ces femmes lui donnaient des baiſers & lui préſentaient à manger, en répandant des larmes. Ce mulet était le propre frère de ces femmes. Des magiciennes lui avaient ôté la figure humaine, & le maître de la nature la lui rendit bientôt.

Quoique cet évangile ſoit apocryphe, la vénération pour le ſeul nom qu'il porte nous empêche de détailler cette avanture. Elle doit ſervir ſeulement à faire voir combien les métamorphoſes étaient à la mode dans preſque toute la terre. Les chrêtiens qui compoſèrent cet évangile étaient ſans doute de bonne foi. Ils ne voulaient point compoſer un roman. Ils raportaient avec ſimplicité ce qu'ils avaient entendu dire. L'égliſe, qui rejetta dans la ſuite cet évangile avec quarante-neuf autres, n'acuſa pas les auteurs d'impiété & de prévarication; ces auteurs obſcurs parlaient à la populace ſelon les préjugés de leur tems. La Chine était peut-être le ſeul pays exemt de ces ſuperſtitions.

L'avanture des compagnons d'*Ulyſſe*, changés en bêtes par *Circé*, était beaucoup plus ancienne que le dogme de la métempſycoſe annoncé en Grèce & en Italie par *Pythagore*.

Sur quoi ſe fondèrent les gens qui prétendent qu'il n'y a point d'erreur univerſelle qui ne ſoit l'abus de quelque vérité? ils diſent qu'on n'a vu des charlatans, que parce qu'on avait vu de vrais médecins, &

qu'on n'a cru aux faux prodiges qu'à cause des véritables.

Mais avait-on des témoignages certains que des hommes étaient devenus loups, bœufs, ou chevaux, ou ânes? cette erreur universelle n'avait donc pour principe que l'amour du merveilleux, & l'inclination naturelle pour la superstition.

Il sufit d'une opinion erronée pour remplir l'univers de fables. Un docteur indien voit que les bêtes ont du sentiment & de la mémoire. Il conclut qu'elles ont une ame. Les hommes en ont une aussi. Que devient l'ame de l'homme après sa mort? Que devient l'ame de la bête? Il faut bien qu'elles logent quelque part. Elles s'en vont dans le premier corps venu, qui commence à se former. L'ame d'un bracmane loge dans le corps d'un éléphant, l'ame d'un âne se loge dans le corps d'un petit bracmane. Voila le dogme de la métempsycose, qui s'établit sur un simple raisonnement.

Mais il y a loin de là au dogme de la métamorphose. Ce n'est plus une ame sans logis qui cherche un gîte. C'est un corps qui est changé en un autre corps, son ame demeurant toujours la même. Or certainement nous n'avons dans la nature aucun exemple d'un pareil tour de gobelets.

Cherchons donc quelle peut être l'origine d'une opinion si extravagante & si générale. Sera-t-il arivé qu'un père ayant dit à son fils, plongé dans de sales débauches

& dans l'ignorance, *tu es un cochon*, *un cheval*, *un âne*, enſuite l'ayant mis en pénitence avec un bonnet d'âne ſur la tète, une ſervante du voiſinage aura dit que ce jeune homme a été changé en âne en punition de ſes fautes? ſes voiſines l'auront redit à d'autres voiſines, & de bouche en bouche, ces hiſtoires, acompagnées de mille circonſtances, auront fait le tour du monde. Une équivoque aura trompé toute la terre.

Avouons donc encor ici avec *Boileau*, que l'équivoque a été la mère de la plûpart de nos ſotiſes.

Joignez à cela le pouvoir de la magie, reconnu inconteſtable chez toutes les nations, & vous ne ſerez plus étonné de rien. (Voyez *magie*.)

Encor un mot ſur les ânes. On dit qu'ils ſont guerriers en Méſopotamie; & que *Mervan*, le vingt & unième calife, fut ſurnommé l'*âne* pour ſa valeur.

Le patriarche *Photius* raporte, dans l'*extrait de la vie d'Iſidore*, qu'*Ammonius* avait un âne, qui ſe connaiſſait très bien en poéſie, & qui abandonnait ſon ratelier pour aller entendre des vers.

La fable de *Midas* vaut mieux que le conte de *Photius*.



DE L'ANE D'OR DE MACHIAVEL.

ON connait peu l'*âne de Machiavel.* Les dictionnaires qui en parlent disent que c'est un ouvrage de sa jeunesse ; il parait pourtant qu'il était dans l'âge mûr, puisqu'il parle des malheurs qu'il a essuyés autrefois & très longtems. L'ouvrage est une satyre de ses contemporains. L'auteur voit beaucoup de Florentins dont l'un est changé en chat, l'autre en dragon, celui-ci en chien qui aboie à la lune, cet autre en renard qui ne s'est pas laissé prendre. Chaque caractère est peint sous le nom d'un animal. Les factions des *Médicis* & de leurs ennemis y sont figurées sans doute ; & qui aurait la clef de cette apocalypse comique saurait l'*histoire secrette du pape Léon X & des troubles de Florence.* Ce poëme est plein de morale & de philosophie. Il finit par de très bonnes réflexions d'un gros cochon, qui parle à peu près ainsi à l'homme.

Animaux à deux pieds, sans vêtemens, sans armes,
Point d'ongle, un mauvais cuir, ni plume, ni toison,
Vous pleurez en naissant, & vous avez raison ;
Vous prévoyez vos maux ; ils méritent vos larmes.
Les perroquets & vous ont le don de parler.
La nature vous fit des mains industrieuses ;

Mais vous fit-elle, hélas, des ames vertueuſes!
Et quel homme en ce point nous pourait égaler?
L'homme eſt plus vil que nous, plus méchant,
plus ſauvage:
Poltrons ou furieux, dans le crime plongés,
Vous éprouvez toujours ou la crainte ou la rage.
Vous tremblez de mourir, & vous vous égorgez.

Jamais de porc à porc on ne vit d'injuſtices.
Notre bauge eſt pour nous le temple de la paix.
Ami, que le bon Dieu me préſerve à jamais
De redevenir homme & d'avoir tous tes vices!

Ceci eſt l'original de *la ſatyre de l'homme* que fit *Boileau*, & de *la fable des compagnons d'Ulyſſe* écrite par *la Fontaine*. Mais il eſt très vraiſemblable que ni *la Fontaine* ni *Boileau* n'avaient entendu parler de l'*âne de Machiavel*.

DE L'ANE DE VÉRONE.

IL faut être vrai, & ne point tromper ſon lecteur. Je ne ſais pas bien poſitivement ſi l'âne de Vérone ſubſiſte encor dans toute ſa ſplendeur, parce que je ne l'ai pas vu: mais les voyageurs qui l'ont vu, il y a quarante ou cinquante ans, s'acordent à

dire que ses reliques étaient renfermées dans le ventre d'un âne artificiel fait exprès, qu'il était sous la garde de quarante moines du couvent de Notre-Dame des Orgues à Vérone, & qu'on le portait en procession deux fois l'an. C'était une des plus anciennes reliques de la ville. La tradition disait que cet âne ayant porté notre Seigneur dans son entrée à Jérusalem n'avait plus voulu vivre en cette ville; qu'il avait marché sur la mer aussi endurcie que sa corne; qu'il avait pris son chemin par Chypre, Rhode, Candie, Malthe & la Sicile; que de là il était venu séjourner à Aquilée; & qu'enfin il s'établit à Vérone, où il vécut très longtems.

Voyez Misson. Tome I. pag. 101 & 102.

Ce qui donna lieu à cette fable, c'est que la plûpart des ânes ont une espèce de croix noire sur le dos. Il y eut aparemment quelque vieil âne aux environs de Vérone, chez qui la populace remarqua une plus belle croix qu'à ses confrères: une bonne femme ne manqua pas de dire que c'était celui qui avait servi de monture à l'entrée dans Jérusalem; on fit de magnifiques funérailles à l'âne. La fête de Vérone s'établit; elle passa de Vérone dans les autres pays; elle fut surtout célébrée en France; on chanta la prose de l'âne à la messe.

Orientis partibus
Adventavit asinus
Pulcher & fortissimus.

Une fille repréſentant la ſainte vierge allant en Egypte montait ſur un âne, & tenant un enfant entre ſes bras, conduiſait une longue proceſſion. Le prêtre à la fin de la meſſe, au lieu de dire, *ite, miſſa eſt*, ſe mettait à braire trois fois de toute ſa force, & le peuple répondait en chœur.

Voy. Du-Cange, & l'eſſai ſur l'eſprit & les mœurs des nations.

Nous avons des livres ſur la fête de l'âne & ſur celle des fous; ils peuvent ſervir à l'hiſtoire univerſelle de l'eſprit humain.

A N G E.

ANGES DES INDIENS, DES PERSES, &c.

L'Auteur de l'article *ange* dans l'encyclopédie dit que *toutes les religions ont admis l'exiſtence des anges, quoique la raiſon naturelle ne la démontre pas.*

Nous n'avons point d'autre raiſon que la naturelle. Ce qui eſt ſurnaturel eſt au-deſſus de la raiſon. Il falait dire (ſi je ne me trompe) que pluſieurs religions, & non pas *toutes* ont reconnu des anges. Celle de *Numa*, celle du ſabiſme, celle des druides, celle de la Chine, celle des Scythes, celle des anciens Phéniciens & des anciens Egyptiens, n'admirent point les anges.

Nous entendons par ce mot des miniſtres de Dieu, des députés, des êtres mi-

toyens entre Dieu & les hommes, envoyés pour nous ſignifier ſes ordres.

Aujourd'hui, en 1774, il y a juſte quatre mille huit cent quatre-vingts ans que les bracmanes ſe vantent d'avoir par écrit leur première loi ſacrée, intitulée *le shaſta*, quinze cents ans avant leur ſeconde loi, nommée *veidam*, qui ſignifie *la parole de* Dieu. Le *shaſta* contient cinq chapitres. Le premier, *de* Dieu *& de ſes attributs:* le ſecond, *de la création des anges:* le troiſième, *de la chûte des anges:* le quatrième, *de leur punition:* le cinquième, *de leur pardon, & de la création de l'homme.*

Il eſt utile de remarquer d'abord la manière dont ce livre parle de Dieu.

PREMIER CHAPITRE DU SHASTA.

„ Dieu eſt un; il a créé tout; c'eſt une
„ ſphère parfaite ſans commencement ni
„ fin. Dieu conduit toute la création par
„ une providence générale réſultante d'un
„ principe déterminé. Tu ne rechercheras
„ point à découvrir l'eſſence & la nature
„ de l'Eternel, ni par quelles loix il gou-
„ verne: une telle entrepriſe eſt vaine &
„ criminelle; c'eſt aſſez que jour & nuit tu
„ contemples dans ſes ouvrages ſa ſageſſe,
„ ſon pouvoir & ſa bonté ".

Après avoir payé à ce début du *shaſta* le tribut d'admiration que nous lui devons, voyons la création des anges.

SECOND-

SECOND CHAPITRE DU SHASTA.

„ L'Eternel, abſorbé dans la contempla-
„ tion de ſa propre exiſtence, réſolut dans
„ la plénitude des tems de communiquer
„ ſa gloire & ſon eſſence à des êtres capa-
„ bles de ſentir & de partager ſa béatitu-
„ de, comme de ſervir à ſa gloire. L'Eter-
„ nel voulut, & ils furent. Il les forma
„ en partie de ſon eſſence, capables de
„ perfection & d'imperfection ſelon leur
„ volonté.

„ L'Eternel créa d'abord *Birma*, *Vitſnou*,
„ & *Sib*; enſuite *Mozazor*, & toute la mul-
„ titude des anges. L'Eternel donna la préé-
„ minence à *Birma*, à *Vitſnou* & à *Sib*.
„ *Birma* fut le prince de l'armée angélique;
„ *Vitſnou* & *Sib* furent ſes coadjuteurs.
„ L'Eternel diviſa l'armée angélique en plu-
„ ſieurs bandes, & leur donna à chacune
„ un chef. Ils adorèrent l'Eternel, rangés
„ autour de ſon trône, chacun dans le de-
„ gré aſſigné. L'harmonie fut dans les cieux.
„ *Mozazor*, chef de la première bande, en-
„ tonna le cantique de louange & d'adora-
„ tion au Créateur, & la chanſon d'obéiſ-
„ ſance à *Birma* ſa première créature; &
„ l'Eternel ſe réjouit dans ſa nouvelle
„ création ".

CHAPITRE III. DE LA CHUTE D'UNE PARTIE DES ANGES.

„ Depuis la création de l'armée céleste, „ la joie & l'harmonie environnèrent le „ trône de l'Eternel dans l'espace de mille „ ans, multipliés par mille ans; & auraient „ duré jusqu'à ce que le tems ne fût plus, „ si l'envie n'avait pas saisi *Mozazor* & „ d'autres princes des bandes angéliques. „ Parmi eux était *Raabon*, le premier en „ dignité après *Mozazor*. Immémorans du „ bonheur de leur création & de leur de„ voir, ils rejettèrent le pouvoir de per„ fection, & exercèrent le pouvoir d'im„ perfection. Ils firent le mal à l'aspect de „ l'Eternel; ils lui désobéirent & refusèrent „ de se soumettre au lieutenant de Dieu & „ à ses associés *Vitsnou* & *Sib*; & ils di„ rent, nous voulons gouverner; & sans „ craindre la puissance & la colère de leur „ Créateur, ils répandirent leurs principes „ séditieux dans l'armée céleste. Ils sédui„ sirent les anges, & entraînèrent une „ grande multitude dans la rébellion; & „ elle s'éloigna du trône de l'Eternel; & „ la tristesse saisit les esprits angéliques fi„ dèles, & la douleur fut connue pour la „ première fois dans le ciel.

Chapitre IV. Chatiment des anges coupables.

„ L'Eternel, dont la toute-science, la „ prescience & l'influence s'étend sur toutes „ choses, excepté sur l'action des êtres „ qu'il a créés libres, vit avec douleur & „ colère la défection de *Mozazor*, de *Raabon*; „ & des autres chefs des anges.

„ Miséricordieux dans son couroux, il „ envoya *Birma*, *Vitsnou* & *Sib*, pour leur „ reprocher leur crime, & pour les porter „ à rentrer dans leur devoir : mais „ confirmés dans leur esprit d'indépendance, „ ils persistèrent dans la révolte. L'Eternel „ alors commanda à *Sib* de marcher „ contr'eux armé de la toute-puissance, & „ de les précipiter du lieu *éminent* dans le „ lieu de *ténèbres*, dans l'*ondera*, pour y „ être punis pendant mille ans multipliés „ par mille ans ".

Précis du cinquieme chapitre.

Au bout de mille ans, *Birma*, *Vitsnou* & *Sib*, sollicitèrent la clémence de l'Eternel en faveur des délinquans. L'Eternel daigna les délivrer de l'*ondera*, & les mettre dans un état de probation pendant un grand nombre de révolutions du soleil. Il y eut encor des rébellions contre Dieu dans ce tems de pénitence.

Ce fut dans un de ces périodes que Dieu créa la terre; les anges pénitens y subirent plusieurs métempsicoses; une des dernières fut leur changement en vaches. C'est de-là que les vaches devinrent sacrées dans l'Inde; & enfin ils furent métamorphosés en hommes. De sorte que le systême des Indiens sur les anges est précisément celui du jésuite *Bougeant*, qui prétend que les corps des bêtes sont habités par des anges pécheurs. Ce que les bracmanes avaient inventé sérieusement, *Bougeant* l'imagina plus de quatre mille ans après par plaisanterie: si pourtant ce badinage n'était pas en lui un reste de superstition mêlé avec l'esprit systématique, ce qui est arivé assez souvent.

Telle est l'histoire des anges chez les anciens bracmanes, qu'ils enseignent encor depuis environ cinquante siècles. Nos marchands qui ont trafiqué dans l'Inde n'en ont jamais été instruits; nos missionnaires ne l'ont pas été davantage; & les brames, qui n'ont jamais été édifiés ni de leur science ni de leurs mœurs, ne leur ont point communiqué leurs secrets. Il a falu qu'un Anglais, nommé monsieur *Holwell*, ait habité trente ans à Bénarès sur le Gange, ancienne école des bracmanes; qu'il ait apris l'ancienne langue sacrée du *Hanscrit*, & qu'il ait lu les anciens livres de la religion indienne, pour enrichir enfin notre Europe de ces connaissances singulières; comme monsieur *Sale* avait demeuré longtems

en Arabie pour nous donner une traduction fidèle de l'alcoran, & des lumières sur l'ancien sabisme, auquel a succédé la religion musulmane : de même encor que monsieur *Hide* a recherché pendant vingt années en Perse tout ce qui concerne la religion des mages.

DES ANGES DES PERSES.

Les Perses avaient trente & un anges. Le premier de tous, & qui est servi par quatre autres anges, s'apelle *Babaman ;* il a l'inspection de tous les animaux excepté de l'homme, sur qui Dieu s'est réservé une jurisdiction immédiate.

Dieu préside au jour où le soleil entre dans le bélier, & ce jour est un jour de sabbat ; ce qui prouve que la fète du sabbat était observée chez les Perses dans les tems les plus anciens.

Le second ange préside au huitième jour, & s'apelle *Débadur.*

Le troisième est *Kur*, dont on a fait depuis probablement *Cyrus ;* & c'est l'ange du soleil.

Le quatrième s'apelle *Ma*, & il préside à la lune.

Ainsi chaque ange a son district. C'est chez les Perses que la doctrine de l'ange gardien & du mauvais ange fut d'abord reconnue. On croit que *Raphaël* était l'ange gardien de l'empire Persan.

DES ANGES CHEZ LES HÉBREUX.

Les Hébreux ne connurent jamais la chûte des anges jusqu'aux premiers tems de l'ère chrétienne. Il faut qu'alors cette doctrine secrette des anciens bracmanes fût parvenue jusqu'à eux. Car ce fut dans ce tems qu'on fabriqua le livre, atribué à *Enoch*, touchant les anges pécheurs chassés du ciel.

Enoch devait être un auteur fort ancien, puisqu'il vivait, selon les Juifs, dans la septième génération avant le déluge: mais puisque *Seth*, plus ancien encor que lui, avait laissé des livres aux Hébreux, ils pouvaient se vanter d'en avoir aussi d'*Enoch*. Voici donc ce qu'*Enoch* écrivit, selon eux.

„ Le nombre des hommes s'étant prodi-„ gieusement acru, ils eurent de très bel-„ les filles; les anges, les brillans, *egregori*, „ en devinrent amoureux, & furent en-„ traînés dans beaucoup d'erreurs. Ils s'a-„ nimèrent entr'eux, ils se dirent: choi-„ sissons-nous des femmes parmi les filles „ des hommes de la terre. *Semiaxas* leur „ prince dit: je crains que vous n'osiez „ pas acomplir un tel dessein, & que je ne „ demeure seul chargé du crime. Tous ré-„ pondirent: faisons serment d'exécuter „ notre dessein, & dévouons-nous à l'ana-„ thême si nous y manquons. Ils s'unirent „ donc par serment, & firent des impré-„ cations. Ils étaient au nombre de deux

„ cents. Ils partirent ensemble du tems de „ *Jared*, & allèrent sur la montagne apel„ lée *Hermonim* à cause de leur serment. „ Voici le nom des principaux; *Semiaxas*, „ *Atarculph*, *Araciel*, *Chobabiel*, *Hosamp*„ *sich*, *Zaciel*, *Parmar*, *Thausaël*, *Samiel*, „ *Tiriel*, *Sumiel*.

„ Eux & les autres prirent des femmes „ l'an onze cents soixante & dix de la créa„ tion du monde. De ce commerce naqui„ rent trois genres d'hommes, les géans „ *Nephilim*, &c. "

L'auteur de ce fragment écrit de ce stile qui semble apartenir aux premiers tems; c'est la même naïveté. Il ne manque pas de nommer les personnages; il n'oublie pas les dates; point de réflexions, point de maximes; c'est l'ancienne manière orientale.

On voit que cette histoire est fondée sur le sixième chapitre de la genèse: " or en „ ce tems il y avait des géans sur la terre; „ car les enfans de Dieu ayant eu commerce „ avec les filles des hommes, elles enfan„ tèrent les puissans du siècle ".

Le livre d'*Enoch* & la genèse sont entiérement d'acord sur l'acouplement des anges avec les filles des hommes, & sur la race des géans qui en naquit. Mais ni cet *Enoch*, ni aucun livre de l'ancien testament ne parle de la guerre des anges contre Dieu, ni de leur défaite, ni de leur chûte dans l'enfer, ni de leur haine contre le genre-humain.

Presque tous les commentateurs de l'an-

cien testament disent unanimement, qu'avant la captivité de Babilone les Juifs ne surent le nom d'aucun ange. Celui qui aparut à *Manué*, père de *Samson*, ne voulut point dire le sien.

Lorsque les trois anges aparurent à *Abraham*, & qu'il fit cuire un veau entier pour les régaler, ils ne lui aprirent point leurs noms. L'un d'eux lui dit: *je viendrai vous voir*, *si* Dieu *me donne vie*, *l'année prochaine*, *&* Sara *votre femme aura un fils.*

Dom Calmet trouve un très grand raport entre cette histoire & la fable qu'*Ovide* raconte dans ses *fastes*, de *Jupiter*, de *Neptune* & de *Mercure*, qui ayant soupé chez le vieillard *Irié*, & le voyant afligé de ne pouvoir faire des enfans, pissèrent sur le cuir du veau qu'*Irié* leur avait servi, & ordonnèrent à *Irié* d'enfouir sous terre, & d'y laisser pendant neuf mois ce cuir arosé de l'urine céleste. Au bout de neuf mois *Irié* découvrit son cuir; il y trouva un enfant qu'on apella *Orion*, & qui est actuellement dans le ciel. *Calmet* dit même que les termes dont se servirent les anges avec *Abraham* peuvent se traduire ainsi: *il naîtra un fils de votre veau.*

Quoi qu'il en soit, les anges ne dirent point leur nom à *Abraham*; ils ne le dirent pas même à *Moïse*; & nous ne voyons le nom de *Raphaël* que dans *Tobie*, du tems de la captivité. Tous les autres noms d'anges sont pris évidemment des Caldéens &

des Perſes. *Raphaël*, *Gabriel*, *Uriel*, *&c.* ſont perſans & babiloniens. Il n'y a pas juſqu'au nom d'*Iſraël* qui ne ſoit caldéen. Le ſavant Juif *Philon* le dit expreſſément dans le récit de ſa députation vers *Caligula*.

Nous ne répéterons point ici ce qu'on a dit ailleurs des anges.

SAVOIR SI LES GRECS ET LES ROMAINS ADMIRENT DES ANGES?

Ils avaient aſſez de dieux & de demi-dieux pour ſe paſſer d'autres êtres ſubalternes. *Mercure* faiſait les commiſſions de *Jupiter*, *Iris* celles de *Junon*; cependant ils admirent encor des génies, des démons. La doctrine des anges gardiens fut miſe en vers par *Héſiode* contemporain d'*Homère*. Voici comme il s'explique dans le poéme *des travaux & des jours*.

Dans les tems bienheureux de Saturne & de Rhée,
Le mal fut inconnu, la fatigue ignorée;
Les dieux prodiguaient tout. Les humains ſatisfaits
Ne ſe diſputant rien, forcés de vivre en paix,
N'avaient point corompu leurs mœurs inaltérables.
La mort, l'afreuſe mort ſi terrible aux coupables,
N'était qu'un doux paſſage en ce ſéjour mortel
Des plaiſirs de la terre aux délices du ciel.
Les hommes de ces tems ſont nos heureux génies,
Nos démons fortunés, les ſoutiens de nos vies;

Ils veillent près de nous ; ils voudraient de nos cœurs
Écarter, s'il se peut, le crime & les douleurs, &c.

Plus on fouille dans l'antiquité, plus on voit combien les nations modernes ont puisé tour à tour dans ces mines aujourd'hui presqu'abandonnées. Les Grecs, qui ont si longtems passé pour inventeurs, avaient imité l'Egypte, qui avait copié les Caldéens, qui devaient presque tout aux Indiens. La doctrine des anges gardiens, qu'*Hésiode* avait si bien chantée, fut ensuite sophistiquée dans les écoles ; c'est tout ce qu'elles purent faire. Chaque homme eut son bon & son mauvais génie, comme chacun eut son étoile.

Est genius natale comes qui temperat astrum.

Socrate, comme on sait, avait un bon ange : mais il faut que ce soit le mauvais qui l'ait conduit. Ce ne peut être qu'un très mauvais ange qui engage un philosophe à courir de maison en maison, pour dire aux gens, par demande & par réponse, que le père & la mère, le précepteur & le petit garçon sont des ignorans & des imbéciles. L'ange gardien a bien de la peine alors à garantir son protégé de la cigue.

On ne connait de *Marcus Brutus* que son mauvais ange, qui lui aparut avant la bataille de *Philippes*.

ANGUILLES.

Voyez cet article au tome 30 page 195.

ANNALES.

QUe de peuples ont ſubſiſté longtems, & ſubſiſtent encor ſans annales! il n'y en avait dans l'Amérique entière, c'eſt-à-dire dans la moitié de notre globe, qu'au Mexique & au Pérou, encor n'étaient-elles pas fort anciennes. Et des cordelettes nouées ne ſont pas des livres qui puiſſent entrer dans de grands détails.

Les trois quarts de l'Afrique n'eurent jamais d'annales: & encor aujourd'hui chez les nations les plus ſavantes, chez celles mêmes qui ont le plus uſé & abuſé de l'art d'écrire, on peut compter toujours, du moins juſqu'à préſent, quatre-vingt-dix-neuf parties du genre-humain ſur cent qui ne ſavent pas ce qui s'eſt paſſé chez elles au-delà de quatre générations, & qui à peine connaiſſent le nom d'un biſaïeul. Preſque tous les habitans des bourgs & des villages ſont dans ce cas; très peu de familles ont des titres de leurs poſſeſſions. Lorſqu'il s'élève des procès ſur les limites d'un champ ou d'un pré, le juge décide ſuivant

le raport des vieillards: le titre eſt la poſſeſſion. Quelques grands événemens ſe tranſmettent des pères aux enfans, & s'altèrent entièrement en paſſant de bouche en bouche; ils n'ont point d'autres annales.

Voyez tous les villages de notre Europe ſi policée, ſi éclairée, ſi remplie de bibliothèques immenſes, & qui ſemble gémir aujourd'hui ſous l'amas énorme des livres. Deux hommes tout au plus par village, l'un portant l'autre, ſavent lire & écrire. La ſociété n'y perd rien. Tous les travaux s'exécutent, on bâtit, on plante, on ſème, on recueille comme on faiſait dans les tems les plus reculés. Le laboureur n'a pas ſeulement le loiſir de regretter qu'on ne lui ait pas apris à conſumer quelques heures de la journée dans la lecture. Cela prouve que le genre-humain n'avait pas beſoin de monumens hiſtoriques pour cultiver les arts véritablement néceſſaires à la vie.

Il ne faut pas s'étonner que tant de peuples manquent d'annales, mais que trois ou quatre nations en ayent conſervées qui remontent à cinq mille ans, ou environ, après tant de révolutions qui ont bouleverſé la terre. Il ne reſte pas une ligne des anciennes annales égyptiennes, caldéennes, perſanes, ni de celles des Latins & des Etruſques. Les ſeules annales un peu antiques, ſont les indiennes, les chinoiſes, les hébraïques. (Voyez *hiſtoire.*)

Nous ne pouvons apeller *annales* des

morceaux d'hiſtoire vagues, & découſus, ſans aucune date, ſans ſuite, ſans liaiſon, ſans ordre; ce ſont des énigmes propoſées par l'antiquité à la poſtérité qui n'y entend rien.

Nous n'oſons aſſurer que *Sanchoniaton* qui vivait, dit-on, avant le tems où l'on place *Moïſe* (*s*), ait compoſé des annales. Il aura probablement borné ſes recherches à ſa coſmogonie, comme fit depuis *Héſiode* en Grèce. Nous ne propoſons cette opinion que comme un doute, car nous n'écrivons que pour nous inſtruire, & non pour enſeigner.

Mais ce qui mérite la plus grande atention, c'eſt que *Sanchoniaton* cite les livres de l'Egyptien *Thot*, qui vivait, dit-il, huit cents ans avant lui. Or *Sanchoniaton* écrivait probablement dans le ſiécle où l'on place l'avanture de *Joſeph* en Egypte.

(*s*) On a dit que ſi *Sanchoniaton* avait vécu du tems de *Moïſe*, ou après lui, l'évêque de Céſarée *Euſèbe*, qui cite pluſieurs de ſes fragmens, aurait indubitablement cité ceux où il eût été fait mention de *Moïſe* & des prodiges épouvantables qui avaient étonné la nature. *Sanchoniaton* n'aurait pas manqué d'en parler: *Euſèbe* aurait fait valoir ſon témoignage; il aurait prouvé l'exiſtence de *Moïſe* par l'aveu autentique d'un ſavant contemporain, d'un homme qui écrivait dans un pays où les Juifs ſe ſignalaient tous les jours par des miracles. *Euſèbe* ne cite jamais *Sanchoniaton* ſur les actions de *Moïſe*. Donc *Sanchoniaton* avait écrit auparavant. On le préſume, mais avec la défiance que tout homme doit avoir de ſon opinion, excepté quand il oſe aſſurer que deux & deux font quatre.

Nous mettons communément l'époque de la promotion du Juif *Joſeph* au premier miniſtère d'Egypte, à l'an 2300 de la création.

Si les livres de *Thot* furent écrits huit cents ans auparavant, ils furent donc écrits l'an 1500 de la création. Leur date était donc de cent cinquante-ſix ans avant le déluge. Ils auraient donc été gravés ſur la pierre, & ſe feraient conſervés dans l'inondation univerſelle.

Une autre dificulté, c'eſt que *Sanchoniaton* ne parle point du déluge, & qu'on n'a jamais cité un auteur égyptien qui en eût parlé. Mais ces dificultés s'évanouiſſent devant la genèſe inſpirée par l'eſprit ſaint.

Nous ne prétendons point nous enfoncer ici dans le chaos, que quatre-vingts auteurs ont voulu débrouiller, en inventant des chronologies diférentes; nous nous en tenons toujours à l'ancien teſtament. Nous demandons ſeulement, ſi du tems de *Thot* on écrivait en hiéroglyphes ou en caractères alphabétiques?

Si on avait déja quité la pierre & la brique pour du vélin ou quelque autre matière?

Si *Thot* écrivit des annales, ou ſeulement une coſmogonie?

S'il y avait déja quelques pyramides bâties du tems de *Thot*?

Si la baſſe Egypte était déja habitée?

Si on avait pratiqué des canaux pour recevoir les eaux du Nil?

Si les Caldéens avaient déja enſeigné les

arts aux Egyptiens, & si les Caldéens les avaient reçus des bracmanes?

Il y a des gens qui ont résolu toutes ces questions. Sur quoi un homme d'esprit & de bon sens disait un jour d'un grave docteur, *il faut que cet homme-là soit un grand ignorant, car il répond à tout ce qu'on lui demande.*

ANNATES.

A Cet article du dictionnaire encyclopédique, savamment traité, comme le sont tous les objets de jurisprudence dans ce grand & important ouvrage, on peut ajouter que l'époque de l'établissement des annates étant incertaine, c'est une preuve que l'exaction des annates n'est qu'une usurpation, une coutume torsionnaire. Tout ce qui n'est pas fondé sur une loi autentique est un abus. Tout abus doit être réformé, à moins que la réforme ne soit plus dangereuse que l'abus même. L'usurpation commence par se mettre peu-à-peu en possession : l'équité, l'intérêt public jettent des cris, & réclament. La politique vient, qui ajuste comme elle peut l'usurpation avec l'équité. Et l'abus reste.

A l'exemple des papes, dans plusieurs diocèses, les évêques, les chapitres, & les archidiacres établirent des annates sur les

cures. Cette exaction se nomme *droit de déport* en Normandie. La politique n'ayant aucun intérêt à maintenir ce pillage, il fut aboli en plusieurs endroits; il subsiste en d'autres, tant le culte de l'argent est le premier culte.

En 1409, au concile de Pise, le pape *Alexandre V* renonça expressément aux annates; *Charles VII* les condamna par un édit du mois d'Avril 1418; le concile de Basle les déclara simoniaques; & la pragmatique sanction les abolit de nouveau.

François I, suivant un traité particulier qu'il avait fait avec *Léon X*, qui ne fut point inséré dans le concordat, permit au pape de lever ce tribut, qui lui produisit chaque année, sous le règne de ce prince, cent mille écus de ce tems-là, suivant le calcul qu'en fit alors *Jaques Capelle* avocat-général au parlement de Paris.

Les parlemens, les universités, le clergé, la nation entière réclamaient contre cette exaction; & *Henri II*, cédant aux cris de son peuple, renouvella la loi de *Charles VII* par un édit du 3 Septembre 1551.

La défense de payer l'annate fut encor réitérée par *Charles IX* aux états d'Orléans en 1560. " *Par avis de notre conseil, & „ suivant les décrets des saints conciles, an„ciennes ordonnances de nos prédécesseurs „ rois, & arêts de nos cours de parlement; „ ordonnons que tout transport d'or & d'ar„gent hors de notre royaume, & payement de*

» *de deniers, sous couleur* d'annates, *vaquant & autrement; cesseront, à peine de quadruple contre les contrevenans.*

Cette loi, promulguée dans l'assemblée générale de la nation, semblait devoir être irévocable. Mais deux ans après le même prince, subjugué par la cour de Rome alors puissante, rétablit ce que la nation entière & lui-même avaient abrogé.

Henri IV qui ne craignait aucun danger, mais qui craignait Rome, confirma les annates par un édit du 22 Janvier 1596.

Trois célèbres jurisconsultes, *Dumoulin*, *Lannoy* & *Duaren*, ont fortement écrit contre les annates, qu'ils apellent *une véritable simonie.* Si à défaut de les payer le pape refuse des bulles, *Duaren* conseille à l'église gallicane d'imiter celle d'Espagne, qui, dans le douzième concile de Tolède, chargea l'archevêque de cette ville de donner, sur le refus du pape, des provisions aux prélats nommés par le roi.

C'est une maxime des plus certaines du droit français, consacrée par l'article 14 de nos *libertés*, que l'évêque de Rome n'a aucun droit sur le temporel des bénéfices, & qu'il ne jouit des annates que par la permission du roi: mais cette permission ne doit-elle pas avoir un terme? à quoi nous servent nos lumières si nous conservons toujours nos abus?

Voyez *libertés*, mot très impropre pour signifier des droits naturels & imprescriptibles.

Le calcul des sommes qu'on a payées, & que l'on paye encor au pape, est éfrayant.

Le procureur-général *Jean de ſaint Romain* a remarqué que du tems de *Pie II*, vingt-deux évêchés ayant vaqué en France pendant trois années, il falut porter à Rome cent vingt mille écus; que ſoixante & une abbayes ayant auſſi vaqué, on avait payé pareille ſomme à la cour de Rome; que vers le même tems on avait encor payé à cette cour, pour les proviſions des prieurés, doyennés, & des autres dignités ſans croſſe, cent mille écus; que pour chaque curé il y avait eu au moins une grace expectative qui était vendue vingt-cinq écus; outre une infinité de diſpenſes dont le calcul montait à deux millions d'écus. Le procureur-général de *ſaint Romain* vivait du tems de *Louis XI*. Jugez à combien ces ſommes monteraient aujourd'hui. Jugez combien les autres états ont donné. Jugez ſi la république Romaine, au tems de *Lucullus*, a plus tiré d'or & d'argent des nations vaincues par ſon épée, que les papes, les pères de ces mêmes nations, n'en ont tiré par leur plume.

Supoſons que le procureur-général *ſaint Romain* ſe ſoit trompé de moitié, ce qui eſt bien dificile, ne reſte-t-il pas encor une ſomme aſſez conſidérable pour qu'on ſoit en droit de compter avec la chambre apoſtolique, & de lui demander une reſtitution, atendu que tant d'argent n'a rien d'apoſtolique?

ANNEAU DE SATURNE.

CE phénomène étonnant, mais pas plus étonnant que les autres, ce corps solide & lumineux qui entoure la planète de *Saturne*, qui l'éclaire & qui en est éclairé, soit par la faible réflexion des rayons solaires, soit par quelque cause inconnue, était autrefois une mer, à ce que prétend un rèveur qui se disait philosophe. Cette mer, selon lui, s'est endurcie; elle est devenue terre ou rocher; elle gravitait jadis vers deux centres, & ne gravite plus aujourd'hui que vers un seul.

Comme vous y allez, mon rêveur! comme vous métamorphosez l'eau en rocher! *Ovide* n'était rien auprès de vous. Quel merveilleux pouvoir vous avez sur la nature! cette imagination ne dément pas vos autres idées. O démangeaison de dire des choses nouvelles! ô fureur des systèmes! ô folies de l'esprit humain! si on a parlé dans le grand dictionnaire encyclopédique de cette rèverie, c'est sans doute pour en faire sentir l'énorme ridicule; sans quoi les autres nations seraient en droit de dire, voilà l'usage que font les Français des découvertes des autres peuples. *Huyghens* découvrit l'anneau de *Saturne*, il en calcula les aparences. *Hook* & *Flamstead* les

ont calculées comme lui. Un Français a découvert que ce corps ſolide avait été un océan circulaire, & ce Français n'eſt pas *Cyrano de Bergerac.*

ANTIQUITÉ.

SECTION PREMIÈRE.

AVez-vous quelquefois vu dans un village *Pierre Aoudri* & ſa femme *Peronelle* vouloir précéder leurs voiſins à la proceſſion? *nos grands-pères*, diſent-ils, *ſonnaient les cloches avant que ceux qui nous coudoyent aujourd'hui fuſſent ſeulement propriétaires d'une étable.*

La vanité de *Pierre Aoudri*, de ſa femme & de ſes voiſins, n'en ſait pas davantage. Les eſprits s'échaufent. La querelle eſt importante; il s'agit de l'honneur. Il faut des preuves. Un ſavant qui chante au lutrin découvre un vieux pot de fer rouillé, marqué d'un *A*, première lettre du nom du chaudronnier qui fit ce pot. *Pierre Aoudri* ſe perſuade que c'était un caſque de ſes ancêtres. Ainſi *Céſar* deſcendait d'un héros & de la déeſſe *Vénus.* Telle eſt l'hiſtoire des nations; telle eſt à peu de choſe près la connaiſſance de la première antiquité.

Les ſavans d'Arménie *démontrent* que le paradis terreſtre était chez eux. De profonds Suédois *démontrent* qu'il était vers le lac Vener, qui en eſt viſiblement un reſte. Des Eſpagnols *démontrent* auſſi qu'il était en Caſtille; tandis que les Japonois, les Chinois, les Tartares, les Indiens, les Africains, les Américains, ſont aſſez malheureux pour ne ſavoir pas ſeulement qu'il y eut jadis un paradis terreſtre à la ſource du Phiſon, du Gehon, du Tigre & de l'Euphrate, ou bien à la ſource du Guadalquivir, de la Guadiana, du Duero & de l'Ebre; car de *Phiſon* on fait aiſément Phætis; & de *Phætis* on fait le Bætis, qui eſt le Guadalquivir. Le *Gehon* eſt viſiblement la Guadiana, qui commence par un *G*. L'*Ebre*, qui eſt en Catalogne, eſt inconteſtablement l'Euphrate, dont un *E* eſt la lettre initiale. **Paradis terreſtre.**

Mais un Ecoſſais ſurvient, qui *démontre* à ſon tour que le jardin d'Eden était à Edimbourg, qui en a retenu le nom; & il eſt à croire que dans quelques ſiécles cette opinion ſera fortune.

Tout le globe a été brûlé autrefois, dit un homme verſé dans l'hiſtoire ancienne & moderne; car j'ai lu dans un journal, qu'on a trouvé en Allemagne des charbons tout noirs, à cent pieds de profondeur, entre des montagnes couvertes de bois. Et on ſoupçonne même qu'il y avait des charbonniers en cet endroit. **Ancien monde conſumé par le feu.**

L'avanture de *Phaëton* fait aſſez voir que

tout a bouilli jusqu'au fond de la mer. Le soufre du mont Vésuve prouve invinciblement que les bords du Rhin, du Danube, du Gange, du Nil & du grand fleuve Jaune, ne sont que du soufre, du nitre & de l'huile de gaïac, qui n'atendent que le moment de l'explosion pour réduire la terre en cendres, comme elle l'a déja été. Le sable sur lequel nous marchons est une preuve évidente que l'univers a été vitrifié, & que notre globe n'est réellement qu'une boule de verre ainsi que nos idées.

Voyez les articles mer & montagne.

Mais si le feu a changé notre globe, l'eau a produit de plus belles révolutions. Car vous voyez bien que la mer, dont les marées montent jusqu'à huit pieds dans nos climats, a produit les montagnes qui ont seize à dix-sept mille pieds de hauteur. Cela est si vrai, que des savans qui n'ont jamais été en Suisse y ont trouvé un gros vaisseau avec tous ses agrêts pétrifiés sur le mont saint Godart, ou au fond d'un précipice, on ne sait pas bien où; mais il est certain qu'il était là. Donc originairement les hommes étaient poissons, *quod erat demonstrandum.*

Voyez Téliamed & tous les systêmes forgés sur cette belle découverte.

Ancienne émigration.

Pour descendre à une antiquité moins antique, parlons des tems où la plûpart des nations barbares quitèrent leurs pays pour en aller chercher d'autres, qui ne valaient guères mieux. Il est vrai, s'il est quelque chose de vrai dans l'histoire ancienne, qu'il y eut des brigands gaulois qui

allèrent piller Rome du tems de *Camille*. D'autres brigands des Gaules avaient passé, dit-on, par l'Illirie, pour aller louer leurs services de meurtriers à d'autres meurtriers vers la Thrace; ils échangèrent leur sang contre du pain, & s'établirent ensuite en Galatie. Mais quels étaient ces Gaulois? était-ce des Bérichons, & des Angevins? ce furent sans doute des Gaulois que les Romains apellaient *Cisalpins*, & que nous nommons *Transalpins*, des montagnards afamés, voisins des Alpes & de l'Apennin. Les Gaulois de la Seine & de la Marne ne savaient pas alors si Rome existait, & ne pouvaient s'aviser de passer le mont Cenis, comme fit depuis *Annibal*, pour aller voler les garderobes des sénateurs Romains, qui avaient alors pour tous meubles une robe d'un mauvais drap gris, ornée d'une bande couleur de sang de bœuf; deux petits pommeaux d'yvoire, ou plutôt d'os de chien, aux bras d'une chaise de bois; & dans leurs cuisines un morceau de lard rance.

Les Gaulois qui mouraient de faim, ne trouvant pas de quoi manger à Rome, s'en allèrent donc chercher fortune plus loin, ainsi que les Romains en usèrent depuis, quand ils ravagèrent tant de pays l'un après l'autre; ainsi que firent ensuite les peuples du nord, quand ils détruisirent l'empire Romain.

Et par qui encore est-on très faiblement instruit de ces émigrations? c'est par quel-

ques lignes que les Romains ont écrites au hazard ; car pour les Celtes, Velches, ou Gaulois, ces hommes qu'on veut faire passer pour éloquens, ne savaient alors eux & leurs bardes (*t*) ni lire, ni écrire.

Mais inférer de là que les Gaulois ou Celtes, conquis depuis par quelques légions de *César*, & ensuite par une horde de Goths, & puis par une horde de Bourguignons, & enfin par une horde de Sicambres sous un *Clodivic*, avaient auparavant subjugué la terre entière, & donné leurs noms & leurs loix à l'Asie, cela me paraît bien fort ; la chose n'est pas mathématiquement impossible ; & si elle est *démontrée*, je me rends : il serait fort incivil de refuser aux Velches ce qu'on acorde aux Tartares.

SECTION SECONDE.

De l'antiquité des usages.

Qui étaient les plus fous & les plus anciennement fous, de nous ou des Egyptiens, ou des Syriens, ou des autres peuples ? que signifiait notre gui de chêne ? qui le premier a consacré un chat ? c'est apparemment celui qui était le plus incommodé des souris. Quelle nation a dansé la pre-

(*t*) Bardes, bardi, *recitantes carmina bardi* ; c'étaient les poetes, les philosophes des Velches.

mière, ſous des rameaux d'arbres, à l'honneur des dieux? qui la première a fait des proceſſions & mis des fous avec des grelots à la tête de ces proceſſions? qui promena un Priape par les rues, & en plaça aux portes en guiſe de marteaux? quel Arabe imagina de pendre le caleçon de ſa femme à la fenêtre, le lendemain de ſes nôces?

Toutes les nations ont danſé autrefois à la nouvelle lune: s'étaient-elles donné le mot? non, pas plus que pour ſe réjouir à la naiſſance de ſon fils, & de pleurer, ou faire ſemblant de pleurer à la mort de ſon père. Chaque homme eſt fort aiſe de revoir la lune après l'avoir perdue pendant quelques nuits. Il eſt cent uſages qui ſont ſi naturels à tous les hommes, qu'on ne peut dire que ce ſont les Baſques qui les ont enſeignés aux Phrygiens, ni les Phrygiens aux Baſques.

On s'eſt ſervi de l'eau & du feu dans les temples; cette coutume s'introduit d'elle-même. Un prêtre ne veut pas toujours avoir les mains ſales. Il faut du feu pour cuire les viandes immolées, & pour brûler quelques brins de bois réſineux, quelques aromates qui combatent l'odeur de la boucherie ſacerdotale.

Mais les cérémonies myſtérieuſes dont il eſt ſi dificile d'avoir l'intelligence, les uſages que la nature n'enſeigne point, en quel lieu, quand, où, pourquoi les a-t-on

inventés ? qui les a communiqués aux autres peuples ? il n'eſt pas vraiſemblable qu'il ſoit tombé en même tems dans la tête d'un Arabe & d'un Egyptien de couper à ſon fils un bout de prépuce ; ni qu'un Chinois & un Perſan ayent imaginé à la fois de châtrer des petits garçons.

Deux pères n'auront pas eu en même tems, dans diférentes contrées, l'idée d'égorger leur fils pour plaire à Dieu. Il faut certainement que des nations ayent communiqué à d'autres leurs folies ſérieuſes, ou ridicules, ou barbares.

C'eſt dans cette antiquité qu'on aime à fouiller, pour découvrir, ſi on peut, le premier inſenſé & le premier ſcélérat qui ont perverti le genre-humain.

Mais comment ſavoir ſi *Jébud* en Phénicie fut l'inventeur des ſacrifices de ſang humain en immolant ſon fils ?

Comment s'aſſurer que *Lycaon* mangea le premier de la chair humaine, quand on ne ſait pas qui s'aviſa le premier de manger des poules ?

Anciennes fêtes.

On recherche l'origine des anciennes fêtes. La plus antique & la plus belle eſt celle des empereurs de la Chine, qui labourent & qui ſèment avec les premiers mandarins. (*Voyez agriculture.*) La ſeconde eſt celle des Theſmophories d'Athènes. Célèbrer à la fois l'agriculture & la juſtice, montrer aux hommes combien l'une & l'autre ſont néceſſaires, joindre le

frein des loix à l'art qui eſt la ſource de toutes les richeſſes, rien n'eſt plus ſage, plus pieux & plus utile.

Il y a de vieilles fêtes allégoriques qu'on retrouve partout, comme celles du renouvellement des ſaiſons. Il n'eſt pas néceſſaire qu'une nation ſoit venue de loin enſeigner à une autre, qu'on peut donner des marques de joye & d'amitié à ſes voiſins le jour de l'an. Cette coutume était celle de tous les peuples. Les ſaturnales des Romains ſont plus connues que celles des Allobroges & des Pictes, parce qu'il nous eſt reſté beaucoup d'écrits & de monumens romains, & que nous n'en avons aucun des autres peuples de l'Europe occidentale.

La fête de *Saturne* était celle du tems; il avait quatre ailes; le tems va vite. Ses deux viſages figuraient évidemment l'année finie & l'année commencée. Les Grecs diſaient qu'il avait dévoré ſon père, & qu'il dévorait ſes enfans, il n'y a point d'allégorie plus ſenſible; le tems dévore le paſſé & le préſent, & dévorera l'avenir.

Pourquoi chercher de vaines & triſtes explications d'une fête ſi univerſelle, ſi gaie, & ſi connue! à bien examiner l'antiquité, je ne vois pas une fête annuelle triſte; ou du moins, ſi elles commencent par des lamentations, elles finiſſent par danſer, rire & boire. Si on pleure *Adoni*, ou *Ado-*

naï, que nous nommons *Adonis*, il ressuscite bientôt, & on se réjouit. Il en est de même aux fêtes d'*Isis*, d'*Osiris* & d'*Horus*. Les Grecs en font autant pour *Cérès* & pour *Proserpine*. On célébrait avec gayeté la mort du serpent *Python*. Jour de fête & jour de joye était la même chose. Cette joye n'était que trop emportée aux fêtes de *Bacchus*.

Je ne vois pas une seule commémoration générale d'un événement malheureux. Les instituteurs des fêtes n'auraient pas eu le sens commun, s'ils avaient établi dans Athènes la célébration de la bataille perdue à Cheronée, & à Rome celle de la bataille de Cannes.

On perpétuait le souvenir de ce qui pouvait encourager les hommes, & non de ce qui pouvait leur inspirer la lâcheté du désespoir. Cela est si vrai qu'on imaginait des fables, pour avoir le plaisir d'instituer des fêtes. *Castor* & *Pollux* n'avaient pas combatu pour les Romains auprès du lac Regile ; mais des prêtres le disaient au bout de trois ou quatre cents ans, & tout le peuple dansait. *Hercule* n'avait point délivré la Grèce d'une hydre à sept têtes, mais on chantait *Hercule* & son hydre.



SECTION TROISIEME.

Fêtes instituées sur des chimères.

Fêtes solemnelles ne prouvent rien.

Je ne sais s'il y eut dans toute l'antiquité une seule fête fondée sur un fait avéré. On a remarqué ailleurs à quel point sont ridicules les scholiastes qui vous disent magistralement, voila une ancienne hymne à l'honneur d'*Apollon* qui visita Claros; donc *Apollon* est venu à Claros. On a bâti une chapelle à *Persée*, donc il a délivré *Andromède*. Pauvres gens! dites plutôt, donc il n'y a point eu d'*Andromède*.

Eh! que deviendra donc la savante antiquité qui a précédé les olympiades? Elle deviendra ce qu'elle est, un tems inconnu, un tems perdu, un tems d'allégories & de mensonges, un tems méprisé par les sages, & profondément discuté par les sots qui se plaisent à nager dans *le vide* comme les atomes d'*Epicure*.

Il y avait partout des jours de pénitence, des jours d'expiation dans les temples. Mais ces jours ne s'apellèrent jamais d'un mot qui répondit à celui de fêtes. Toute fête était consacrée au divertissement; & cela est si vrai que les prêtres égyptiens jeûnaient la veille pour manger mieux le lendemain. Coutume que nos moines ont conservée. Il y eut sans doute des cérémonies lugubres; on ne dansait pas le *branle*

des Grecs en enterrant, ou en portant au bucher ſon fils & ſa fille; c'était une cérémonie publique, mais certainement ce n'était pas une fête.

SECTION QUATRIEME.

De l'antiquité des fêtes qu'on prétend avoir toutes été lugubres.

Des gens ingénieux & profonds, des creuſeurs d'antiquités, qui ſauraient comment la terre était faite il y a cent mille ans, ſi le génie pouvait le ſavoir, ont prétendu que les hommes réduits à un très petit nombre dans notre continent & dans l'autre, encor éfrayés des révolutions innombrables que ce triſte globe avait eſſuyées, perpétuèrent le ſouvenir de leurs malheurs par des commémorations funeſtes & lugubres. *Toute fête*, diſent-ils; *fut un jour d'horreur, inſtitué pour faire ſouvenir les hommes que leurs pères avaient été détruits par les feux échapés des volcans, par des rochers tombés des montagnes, par l'éruption des mers, par les dents & les grifes des bêtes ſauvages, par la famine, la peſte & les guerres.*

Fête eſt réjouiſſance.

Nous ne ſommes donc pas faits comme les hommes l'étaient alors. On ne s'eſt jamais tant réjoui à Londres qu'après la peſte & l'incendie de la ville entière ſous *Charles II*. Nous fimes des chanſons lorſque les

massacres de la saint Barthelemi duraient encore. On a conservé des pasquinades faites le lendemain de l'assassinat de *Coligni*; on imprima dans Paris, *passio domini nostri Gaspardi Colignii secundum Bartholomæum.*

Il est arivé mille fois, que le sultan qui règne à Constantinople a fait danser ses châtrés & ses odaliques dans des sallons teints du sang de ses frères & de ses visirs.

Que fait-on dans Paris le jour qu'on aprend la perte d'une bataille & la mort de cent braves oficiers? on court à l'opéra & à la comédie.

Que faisait-on quand la maréchale d'*Ancre* était immolée dans la Grève à la barbarie de ses persécuteurs, quand le maréchal de *Marillac* était traîné au suplice dans une charette en vertu d'un papier, signé par des valets en robe dans l'antichambre du cardinal de *Richelieu*; quand un lieutenant-général des armées, un étranger qui avait versé son sang pour l'état, condamné par les cris de ses ennemis acharnés, allait sur l'échafaut dans un tombereau d'ordures avec un bâillon à la bouche; quand un jeune homme de dix-neuf ans, plein de candeur, de courage & de modestie, mais très imprudent, était conduit aux plus afreux des suplices? On chantait des vaudevilles.

Tel est l'homme, ou du moins l'homme des bords de la Seine. Tel il fut dans tous les tems, par la seule raison que les

lapins ont toujours eu du poil, & les alouettes des plumes.

SECTION CINQUIEME.

De l'origine des arts.

Quoi! nous voudrions savoir quelle était précisément la théologie de *Thot*, de *Zerdust*, de *Sanchoniaton*, des premiers bracmanes: & nous ignorons qui a inventé la navette! le premier tisserand, le premier maçon, le premier forgeron, ont été sans doute des grands génies; mais on n'en a tenu aucun compte. Pourquoi? c'est qu'aucun d'eux n'inventa un art perfectionné. Celui qui creusa un chêne pour traverser un fleuve ne fit point de galères: ceux qui arangèrent des pierres brutes avec des traverses de bois n'imaginèrent point les pyramides: tout se fait par degrés, & la gloire n'est à personne.

Tout se fit à tâtons jusqu'à ce que des philosophes, à l'aide de la géométrie, aprirent aux hommes à procéder avec justesse & sûreté.

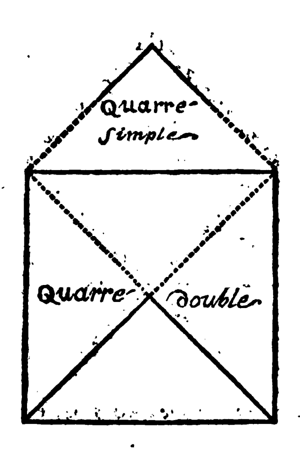
Il falut que *Pythagore*, au retour de ses voyages, montrât aux ouvriers la manière de faire une équerre, qui fut parfaitement juste. Il prit trois règles, une de trois pieds, une de quatre, une de cinq, & il en fit un triangle rectangle. De plus, il se trouvait que le côté 5 fournissait un quaré qui

Voyez Vitruve, Liv. IX.

était

était juſte le double des quarrés produits par les côtés 4 & 3; méthode importante pour tous les ouvrages réguliers. C'eſt ce fameux théorême qu'il avait raporté de l'Inde, & que nous avons dit ailleurs avoir été connu longtems auparavant à la Chine, ſuivant le raport de l'empereur *Cam-hi*. Il y avait longtems qu'avant *Platon* les Grecs avaient ſu doubler le quarré par cette ſeule figure géométrique.

Hiſtoire générale de l'eſprit & des mœurs des nations. Tom. I.



Archytas & *Eratoſthènes* inventèrent une méthode pour doubler un cube, ce qui était impraticable à la géométrie ordinaire; & ce qui aurait honoré *Archimède*.

Cet *Archimède* trouva la manière de ſupputer au juſte combien on avait mêlé d'al-

liage à de l'or; & on travaillait en or depuis des ſiécles avant qu'on pût découvrir la fraude des ouvriers. La friponerie exiſta longtems avant les mathématiques. Les pyramides conſtruites d'équerre, & coreſpondant juſte aux quatre points cardinaux, font voir aſſez que la géométrie était connue en Egypte de tems immémorial; & cependant il eſt prouvé que l'Egypte était un pays tout nouveau.

Sans la philoſophie, nous ne ſerions guères au deſſus des animaux qui ſe creuſent des habitations, qui en élèvent, qui s'y préparent leur nouriture, qui prennent ſoin de leurs petits dans leurs demeures, & qui ont par deſſus nous le bonheur de naître vêtus.

Vitruve, qui avait voyagé en Gaule & en Eſpagne, dit qu'encor de ſon tems les maiſons étaient bâties d'une eſpèce de torchis, couvertes de chaume ou de bardeau de chène, & que les peuples n'avaient pas l'uſage des tuiles. Quel était le tems de *Vitruve?* Celui d'*Auguſte*. Les arts avaient pénétré à peine chez les Eſpagnols qui avaient des mines d'or & d'argent, & chez les Gaulois qui avaient combatu dix ans contre *Céſar*.

Le même *Vitruve* nous aprend que dans l'opulente & ingénieuſe Marſeille, qui commerçait avec tant de nations, les toits n'étaient que de terre graſſe pêtrie avec de la paille.

Il nous inſtruit que les Phrygiens ſe creu-

ſaient des habitations dans la terre. Ils fichaient des perches autour de la foſſe; & les aſſemblaient en pointes; puis ils élevaient de la terre tout autour. Les Hurons & les Algonquins ſont mieux logés. Cela ne donne pas une grande idée de cette Troye bâtie par les dieux, & du magnifique palais de *Priam*.

Apparet domus intus, atque atria longa pateſcunt.
Apparent Priami & veterum penetralia regum.

Mais auſſi le peuple n'eſt pas logé comme les rois: on voit des hutes près du Vatican & de Verſailles.

De plus l'induſtrie tombe & ſe relève chez les peuples par mille révolutions.

Et campos ubi Troja fuit.

Nous avons nos arts; l'antiquité eut les ſiens. Nous ne ſaurions faire aujourd'hui une trirème; mais nous conſtruiſons des vaiſſeaux de cent pièces de canon.

Nous ne pouvons élever des obéliſques de cent pieds de haut d'une ſeule pièce; mais nos méridiennes ſont plus juſtes.

Le biſſus nous eſt inconnu; les étofes de Lyon valent bien le biſſus.

Le capitole était admirable; l'égliſe de ſaint Pierre eſt beaucoup plus grande & plus belle.

Le louvre eſt un chef-d'œuvre en comparaiſon du palais de Perſépolis, dont la

situation & les ruines n'ateftent qu'un vafte monument d'une riche barbarie.

La mufique de *Rameau* vaut probablement celle de *Timothée ;* & il n'eft point de tableau préfenté dans Paris au fallon d'Apollon, qui ne l'emporte fur les peintures qu'on a déterrées dans Herculaneum. (Voyez *anciens* & *modernes.*)

ANTI-TRINITAIRES.

CE font des hérétiques qui pouraient ne pas paffer pour chrétiens. Cependant ils reconnaiffent Jéfus comme fauveur & médiateur; mais ils ofent foutenir qu'il eft contraire à la droite raifon que ce que l'on enfeigne parmi les chrétiens touchant la *trinité* des perfonnes dans une feule effence divine, dont la feconde eft engendrée par la première, & la troifième procède des deux autres.

Que cette doctrine inintelligible ne fe trouve dans aucun endroit de l'écriture.

Qu'on ne peut produire aucun paffage qui l'autorife, & auquel on ne puiffe, fans s'écarter en aucune façon de l'efprit du texte, donner un fens plus clair, plus naturel, plus conforme aux notions communes & aux vérités primitives & immuables.

Que foutenir, comme font leurs adverfaires, qu'il y a plufieurs *perfonnes* diftinc-

tes dans l'eſſence divine, & que ce n'eſt pas l'Eternel qui eſt le ſeul vrai Dieu, mais qu'il y faut joindre le fils & le ſaint eſprit, c'eſt introduire dans l'égliſe de Jéſus-Chriſt l'erreur la plus groſſière & la plus dangereuſe, puiſque c'eſt favoriſer ouvertement le polythéiſme.

Qu'il implique contradiction de dire qu'il n'y a qu'un Dieu & que néanmoins il y a trois *perſonnes*, chacune deſquelles eſt véritablement Dieu.

Que cette diſtinction, un en eſſence & trois en perſonnes, n'a jamais été dans l'écriture.

Qu'elle eſt manifeſtement fauſſe, puiſqu'il eſt certain qu'il n'y a pas moins *d'eſſences* que de *perſonnes*, & de *perſonnes* que *d'eſſences*.

Que les trois *perſonnes* de la *trinité* ſont ou trois ſubſtances diférentes, ou des accidens de l'eſſence divine, ou cette eſſence même ſans diſtinction.

Que dans le premier cas on fait trois dieux.

Que dans le ſecond on fait Dieu compoſé d'accidens, on adore des accidens, & on métamorphoſe des accidens en des perſonnes.

Que dans le troiſième, c'eſt inutilement & ſans fondement qu'on diviſe un ſujet indiviſible & qu'on diſtingue en *trois* ce qui n'eſt point diſtingué en ſoi.

Que ſi on dit que les trois *perſonalités* ne ſont ni des ſubſtances diférentes dans

l'essence divine, ni des accidens de cette essence, on aura de la peine à se persuader qu'elles soient quelque chose.

Qu'il ne faut pas croire que les *trinitaires* les plus rigides & les plus décidés ayent eux-mêmes quelque idée claire de la manière dont les trois *hypostases* subsistent en Dieu, sans diviser sa substance & par conséquent sans la multiplier.

Que *saint Augustin* lui-même, après avoir avancé sur ce sujet mille raisonnemens aussi faux que ténébreux, a été forcé d'avouer qu'on ne pouvait rien dire sur cela d'intelligible.

Ils raportent ensuite le passage de ce père qui en éfet est très-singulier. " Quand on „ demande, dit-il, ce que c'est que les *trois*, „ le langage des hommes se trouve court, „ & l'on manque de termes pour les ex- „ primer : on a pourtant dit *trois personnes*, „ non pas pour dire quelque chose ; mais „ parce qu'il faut parler & ne pas demeurer „ muet ". *Dictum est tres personæ, non ut aliquid diceretur, sed ne taceretur*, de trinit. Luc V. chap. 9.

Que les théologiens modernes n'ont pas mieux éclairci cette matière.

Que quand on leur demande ce qu'ils entendent par ce mot de *personne*, ils ne l'expliquent qu'en disant que c'est une certaine distinction incompréhensible, qui fait que l'on distingue dans une nature unique en nombre, un père, un fils & un saint esprit.

Que l'explication qu'ils donnent des termes *d'engendrer* & de *procéder* n'eſt pas plus ſatisfaiſante, puiſqu'elle ſe réduit à dire que ces termes marquent certaines relations imcompréhenſibles qui ſont entre les trois *perſonnes* de la *trinité*.

Que l'on peut recueillir delà que l'état de la queſtion entre les orthodoxes & eux conſiſte à ſavoir s'il y a en Dieu trois diſtinctions dont on n'a aucune idée, & entre leſquelles il y a certaines relations dont on n'a point d'idées non plus.

De tout cela ils concluent qu'il ſerait plus ſage de s'en tenir à l'autorité des apôtres qui n'ont jamais parlé de la *trinité*, & de bannir à jamais de la religion tous les termes qui ne ſont pas dans l'écriture, comme ceux de *trinité*, de *perſonne*, *d'eſſence*, *d'hypoſtaſe*, *d'union hypoſtatique* & *perſonnelle*, *d'incarnation*, de *génération*, de *proceſſion*, & tant d'autres ſemblables qui étant abſolument vuides de ſens, puiſqu'ils n'ont dans la nature aucun être réel repréſentatif, ne peuvent exciter dans l'entendement que des notions fauſſes, vagues, obſcures & incomplettes.

(*Tiré en grande partie de l'article* unitaires *de l'encyclopédie.*)

Ajoutons à cet article ce que dit *dom Calmet* dans ſa diſſertation ſur le paſſage de l'épitre de Jean l'évangeliſte, *il y en a trois*

qui donnent témoignage en terre, l'esprit, l'eau & le sang, & ces trois sont un. Il y en a trois qui donnent témoignage au ciel; le pere, le verbe & l'esprit, & ces trois sont un. Dom Calmet avoue que ces deux passages ne sont dans aucune bible ancienne, & il serait en éfét bien étrange que *saint Jean* eut parlé de la trinité dans une lettre, & n'en eut pas dit un seul mot dans son évangile. On ne voit nulle trace de ce dogme ni dans les évangiles canoniques, ni dans les apocryphes. Toutes ces raisons & beaucoup d'autres pouraient excuser les antitrinitaires, si les conciles n'avaient pas décidé. Mais comme les hérétiques ne font nul cas des conciles, on ne sait plus comment s'y prendre pour les confondre. Bornons-nous à croire & à souhaiter qu'ils croyent. (Voyez *trinité.*)

ANTROPOMORPHITES.

C'Est, dit-on, une petite secte du quatrième siécle de notre ère vulgaire, mais c'est plutôt la secte de tous les peuples qui eurent des peintres & des sculpteurs. Dès qu'on sut un peu dessiner ou tailler une figure, on fit l'image de la Divinité.

Si les Egyptiens consacraient des chats & des boucs, ils sculptaient *Isis* & *Osiris*; on sculpta *Bel* à Babilone, *Hercule* à Tyr, *Brama* dans l'Inde.

Les musulmans ne peignirent point Dieu en homme. Les Guèbres n'eurent point d'image du grand Etre. Les Arabes Sabéens ne donnèrent point la figure humaine aux étoiles; les Juifs ne la donnèrent point à Dieu dans leur temple. Aucun de ces peuples ne cultivait l'art du dessein; & si *Salomon* mit des figures d'animaux dans son temple, il est vraisemblable qu'il les fit sculpter à Tyr: mais tous les Juifs ont parlé d'un Dieu comme d'un homme.

Dans l'alcoran même, Dieu est toujours regardé comme un roi. On lui donne au chapitre 12, un trône qui est au-dessus des eaux. Il a fait écrire ce koran par un secrétaire, comme les rois font écrire leurs ordres. Il a envoyé ce koran à *Mahomet* par l'ange *Gabriel*, comme les rois signifient leurs ordres par les grands oficiers de la couronne. En un mot, quoique Dieu soit déclaré dans l'alcoran, *non-engendreur & non-engendré*, il y a toujours un petit coin d'antropomorphisme.

Les Juifs, quoiqu'ils n'eussent point de simulacres, semblèrent faire de Dieu un homme dans toutes les ocasions. Il descend dans le jardin, il s'y promène tous les jours à midi, il parle à ses créatures, il parle au serpent, il se fait entendre à *Moïse* dans le buisson, il ne se fait voir à lui que par derrière sur la montagne; il lui parle pourtant face à face comme un ami à un ami.

On l'a toujours peint avec une grande barbe dans l'églife grecque & dans la latine.

Voyez à l'article *emblême* les vers d'*Orphée* & de *Xénophanes*.

ANTROPOPHAGES.

On lit dans l'*hiftoire générale des mœurs & de l'efprit des nations* ce paffage fingulier.

„ *Herrera* nous affure que les Mexicains
„ mangeaient les victimes humaines immo-
„ lées. La plûpart des premiers voyageurs
„ & des miffionnaires difent tous, que les
„ Brafiliens, les Caraïbes, les Iroquois,
„ les Hurons, & quelques autres peupla-
„ des, mangeaient les captifs faits à la guer-
„ re; & ils ne regardent pas ce fait com-
„ me un ufage de quelques particuliers,
„ mais comme un ufage de nation. Tant
„ d'auteurs anciens & modernes ont parlé
„ d'antropophages, qu'il eft dificile de les
„ nier. Je vis en 1725 quatre fauvages
„ amenés du Miffiffipi à Fontainebleau; il
„ y avait parmi eux une femme de cou-
„ leur cendrée comme fes compagnons; je
„ lui demandai par l'interprête qui les con-
„ duifait, fi elle avait mangé quelquefois
„ de la chair humaine? Elle me répon-
„ dit qu'oui très froidement & comme à
„ une queftion ordinaire. Cette atrocité

„ si révoltante pour notre nature est pourtant bien moins cruelle que le meurtre. „ La véritable barbarie est de donner la „ mort, & non de disputer un mort aux „ corbeaux ou aux vers. Des peuples chasseurs, tels qu'étaient les Brasiliens & les „ Canadiens, des insulaires comme les Caraïbes, n'ayant pas toujours une subsistance assurée, ont pu devenir quelquefois „ antropophages. La famine & la vengeance „ les ont acoutumés à cette nouriture : & „ quand nous voyons dans les siècles les „ plus civilisés le peuple de Paris dévorer les restes sanglans du maréchal d'*Ancre*, & le peuple de la Haye manger le „ cœur du grand pensionnaire de *Witt*, „ nous ne devons pas être surpris qu'une „ horreur chez nous passagère ait duré chez „ les sauvages.

Les plus anciens livres que nous ayons ne nous permettent pas de douter que la faim n'ait poussé les hommes à cet excès. Le prophète *Ezéchiel*, suivant quelques commentateurs, promet aux Hébreux de la part de Dieu (*u*), que s'ils se défendent Ezéchiel ch. 39.

(*u*) Voici les raisons de ceux qui ont soutenu qu'*Ezéchiel*, en cet endroit, s'adresse aux Hébreux de son tems, aussi bien qu'aux autres animaux carnassiers (car assurément les juifs d'aujourd'hui ne le sont pas, & c'est plutôt l'inquisition qui a été carnassière envers eux.) Ils disent qu'une partie de cette apostrophe regarde les bêtes sauvages, & que l'autre est pour les juifs. La première partie est ainsi conçue.

bien contre le roi de Perſe, ils auront à manger *de la chair de cheval & de la chair de cavalier.*

Marco Paolo ou *Marc Paul* dit que de ſon tems, dans une partie de la Tartarie, les magiciens ou les prêtres (c'était la même choſe) avaient le droit de manger la chair des criminels condamnés à mort. Tout cela ſoulève le cœur; mais le tableau du genre-humain doit ſouvent produire cet éfet.

Comment des peuples toujours ſéparés les uns des autres ont-ils pu ſe réunir dans une ſi horrible coutume? faut-il croire qu'elle n'eſt pas auſſi opoſée à la nature humaine qu'elle le paraît. Il eſt ſûr qu'elle eſt rare, mais il eſt ſûr qu'elle a exiſté.

„ *Dis à tout ce qui court, à tous les oiſeaux, à toutes* „ *les bêtes des champs, aſſemblez-vous, hâtez-vous, cou-* „ *rez à la victime que je vous immole, afin que vous* „ *mangiez la chair & que vous buviez le ſang. Vous* „ *mangerez la chair des forts, vous boirez le ſang des* „ *princes de la terre & des béliers, & des agneaux, &* „ *des boucs, & des taureaux, & des volailles, & de tous* „ *les gras.*

Ceci ne peut regarder que les oiſeaux de proie & les bêtes féroces. Mais la ſeconde partie a paru adreſſée aux Hébreux mêmes. “ *Vous vous raſſaſierez ſur* „ *ma table du cheval & du fort cavalier, & de tous les* „ *guerriers, dit le Seigneur, & je mettrai ma gloire dans* „ *les nations*, &c.

Il eſt très certain que les rois de Babylone avaient des Scythes dans leurs armées. Ces Scythes buvaient du ſang dans les crânes de leurs ennemis vaincus, & mangeaient leurs chevaux, & quelquefois de la chair humaine. Il ſe peut très bien que le prophête ait fait aluſion à cette coutume barbare, & qu'il ait menacé

On ne voit pas que ni les Tartares ni les juifs ayent mangé souvent leurs semblables. La faim & le désespoir contraignirent aux siéges de Sancerre & de Paris, pendant nos guerres de religion, des mères à se nourir de la chair de leurs enfans. Le charitable *Las Casas*, évêque de Chiapa, dit que cette horreur n'a été commise en Amérique que par quelques peuples chez lesquels il n'a pas voyagé. *Dampier* assure qu'il n'a jamais rencontré d'antropophages, & il n'y a peut-être pas aujourd'hui deux peuplades où cette horrible coutume soit en usage.

Améric Vespuce dit, dans une de ses let-

---

les Scythes d'être traités comme ils traitaient leurs ennemis.

Ce qui rend cette conjecture vraisemblable, c'est le mot de *table*. *Vous mangerez à ma table le cheval & le cavalier*. Il n'y a pas d'aparence qu'on ait adressé ce discours aux animaux, & qu'on leur ait parlé de se mettre à table. Ce serait le seul endroit de l'écriture où l'on aurait employé une figure si étonnante. Le sens commun nous aprend qu'on ne doit point donner à un mot une acception qui ne lui a jamais été donnée dans aucun livre. C'est une raison très puissante pour justifier les écrivains qui ont cru les animaux désignés par les versets 17 & 18; & les juifs désignés par les versets 19 & 20. De plus ces mots, *je mettrai ma gloire dans les nations*, ne peuvent s'adresser qu'aux juifs, & non pas aux oiseaux; cela parait décisif. Nous ne portons point notre jugement sur cette dispute; mais nous remarquons avec douleur, qu'il n'y a jamais eu de plus horribles atrocités sur la terre que dans la Syrie, pendant douze cents années presque consécutives.

tres, que les Brasiliens furent fort étonnés quand il leur fit entendre que les Européans ne mangeaient point leurs prisonniers de guerre depuis longtems.

Les Gascons & les Espagnols avaient commis autrefois cette barbarie, à ce que raporte *Juvenal* dans sa quinzième satyre. Lui-même fut témoin en Egypte d'une pareille abomination sous le consulat de *Junius*; une querelle survint entre les habitans de Tintire & ceux d'Ombo; on se batit, & un Ombien étant tombé entre les mains des Tintiriens, ils le firent cuire, & le mangèrent jusqu'aux os; mais il ne dit pas que ce fût un usage reçu. Au contraire, il en parle comme d'une fureur peu commune.

Le jésuite *Charlevoix* que j'ai fort connu, & qui était un homme très véridique, fait assez entendre dans son *histoire du Canada*, pays où il a vécu trente années, que tous les peuples de l'Amérique septentrionale étaient antropophages; puisqu'il remarque, comme une chose fort extraordinaire, que les Acadiens ne mangeaient point d'hommes en 1711.

Le jésuite *Brebeuf* raconte qu'en 1640 le premier Iroquois qui fut converti, étant malheureusement yvre d'eau-de-vie, fut pris par les Hurons ennemis alors des Iroquois. Le prisonnier, batisé par le père *Brebeuf*, sous le nom de *Joseph*, fut condamné à la mort. On lui fit souffrir mille

tourmens, qu'il ſoutint toujours en chantant, ſelon la coutume du pays. On finit par lui couper un pied, une main & la tête, après quoi les Hurons mirent tous ſes membres dans la chaudière, chacun en mangea, & on en ofrit un morceau au père *Brebeuf*.

Charlevoix parle dans un autre endroit de vingt-deux Hurons mangés par les Iroquois. On ne peut donc douter que la nature humaine ne ſoit parvenue dans plus d'un pays à ce dernier degré d'horreur; & il faut bien que cette exécrable coutume ſoit de la plus haute antiquité, puiſque nous voyons dans la ſainte écriture que les juifs ſont menacés de manger leurs enfans s'ils n'obéiſſent pas à leurs loix. Il eſt dit aux juifs; " que non ſeulement ils „ auront la galle, que leurs femmes s'a„ bandonneront à d'autres, mais qu'ils „ mangeront leurs filles & leurs fils dans „ l'angoiſſe & la dévaſtation; qu'ils ſe diſ„ puteront leurs enfans pour s'en nourir; „ que le mari ne voudra pas donner à ſa „ femme un morceau de ſon fils, parce „ qu'il dira qu'il n'en a pas trop pour lui ".

Voyez la lettre de Brebeuf, & l'hiſt. de Charlevoix, tom. I. pag. 327 & ſuivantes.

Deuteronome, chap. 28. ℣. 53.

Il eſt vrai que de très hardis critiques prétendent, que le deuteronome ne fut compoſé qu'après le ſiège mis devant Samarie par *Benadad*; ſiège pendant lequel il eſt dit au quatrième livre des rois que les mères mangèrent leurs enfans. Mais ces critiques, en ne regardant le deuteronome

que comme un livre écrit après ce siège de Samarie, ne font que confirmer cette épouvantable avanture. D'autres prétendent qu'elle ne peut être arivée comme elle est raportée dans le quatrième livre des rois: „ Il y est dit que le roi d'Israel; en passant par le mur ou sur le mur de Samarie, une femme lui dit: *sauvez-moi, seigneur roi;* il lui répondit: *ton* Dieu *ne te sauvera pas; comment pourais-je te sauver? serait-ce de l'aire ou du pressoir?* Et le roi ajouta: *que veux-tu?* & elle répondit: *ô roi; voici une femme qui m'a dit; donnez-moi votre fils, nous le mangerons aujourd'hui; & demain nous mangerons le mien. Nous avons donc fait cuire mon fils, & nous l'avons mangé: je lui ai dit aujourd'hui, donnez-moi votre fils afin que nous le mangions, & elle a caché son fils*".

Chap. 6. ṽ. 26 & suivans.

Ces censeurs prétendent qu'il n'est pas vraisemblable que le roi *Benadad*, en assiégeant Samarie, ait passé tranquilement par le mur ou sur le mur; pour y juger des causes entre des Samaritains. Il est encor moins vraisemblable que deux femmes ne se soient pas contentées d'un enfant pour deux jours. Il y avait là de quoi les nourir quatre jours au moins: mais de quelque manière qu'ils raisonnent, on doit croire que les pères & les mères mangèrent leurs enfans au siège de Samarie, com-

me

me il eſt prédit expreſſément dans le deuteronome. Liv. IV. des rois chap. 25. ℣. 3.

La même choſe ariva au ſiège de Jéruſalem par *Nabucodonoſor;* elle eſt encor prédite par *Ezéchiel.* Ezéchiel chap. 5. ℣. 10.

Jérémie s'écrie dans ſes lamentations; *quoi donc, les femmes mangeront-elles leurs petits enfans qui ne ſont pas plus grands que la main?* Et dans un autre endroit: *les mères compatiſſantes ont cuit leurs enfans de leurs mains & les ont mangés.* On peut encor tirer ces paroles de Baruch: *l'homme a mangé la chair de ſon fils & de ſa fille.* Lament. chap. 2. ℣. 20. chap. 4. ℣. 10.

Cette horreur eſt répétée ſi ſouvent qu'il faut bien qu'elle ſoit vraie; enfin on connaît l'hiſtoire raportée dans *Joſeph* de cette femme, qui ſe nourit de la chair de ſon fils lorſque *Titus* aſſiégeait Jéruſalem. Liv. VII. chap. 8.

Le livre atribué à *Enoch*, cité par *ſaint Jude*, dit que les géans nés du commerce des anges & des filles des hommes furent les premiers antropophages.

Dans la huitième homélie atribuée à *ſaint Clément*, *ſaint Pierre*, qu'on fait parler, dit que les enfans de ces mêmes géans s'abreuvèrent de ſang humain, & mangèrent la chair de leurs ſemblables. Il en réſulta, ajoute l'auteur, des maladies juſqu'alors inconnues; des monſtres de toute eſpèce nâquirent ſur la terre; & ce fut alors que Dieu ſe réſolut à noyer le genre-humain. Tout cela fait voir combien l'opinion ré-

gnante de l'exiſtence des antropophages était univerſelle.

Ce qu'on fait dire à *ſaint Pierre*, dans l'homélie de *ſaint Clément*, a un raport ſenſible à la fable de *Lycaon* qui eſt une des plus anciennes de la Grèce, & qu'on retrouve dans le premier livre des *métamorphoſes* d'*Ovide*.

La *relation des Indes & de la Chine*, faite au huitième ſiècle par deux Arabes, & traduite par l'abbé *Renaudot*, n'eſt pas un livre qu'on doive croire ſans examen, il s'en faut beaucoup; mais il ne faut pas rejetter tout ce que ces deux voyageurs diſent, ſurtout lorſque leur raport eſt confirmé par d'autres auteurs qui ont mérité quelque créance. Ils aſſurent que dans la mer des Indes, il y a des iſles peuplées de nègres qui mangeaient des hommes. Ils apellent ces iſles, *Ramni*. Le géographe de Nubie les nomme *Rammi*, ainſi que la *bibliothèque orientale* d'*Herbelot*.

Marc Paul, qui n'avait point lu la relation de ces deux Arabes, dit la même choſe quatre cents ans après eux. L'archevèque *Navarette*, qui a voyagé depuis dans ces mers, confirme ce témoignage: *los europeos que cogen, es conſtante que vivos ſe los van comiendo.*

Texeira prétend que les Javans ſe nourriſſaient de chair humaine, & qu'ils n'avaient quité cette abominable coutume que deux cents ans avant lui. Il ajoute qu'ils

n'avaient connu des mœurs plus douces qu'en embraſſant le mahométiſme.

On a dit la même choſe de la nation du Pégu, des Cafres, & de pluſieurs peuples d'Afrique. *Marc Paul*, que nous venons déja de citer, dit que chez quelques hordes tartares, quand un criminel avait été condamné à mort, on en faiſait un repas, *hanno coſtoro un beſtiale e orribile coſtume, che quando alcuno è judicato a morte lo tolgono e cuocono e mangian' ſelo.*

Ce qui eſt plus extraordinaire & plus incroyable, c'eſt que les deux Arabes attribuent aux Chinois mêmes ce que *Marc Paul* avance de quelques Tartares: *qu'en général les Chinois mangent tous ceux qui ont été tués.* Cette horreur eſt ſi éloignée des mœurs chinoiſes qu'on ne peut la croire. Le père *Parennin* l'a réfutée, en diſant qu'elle ne mérite pas de réfutation.

Cependant il faut bien obſerver que le huitième ſiècle, tems auquel ces Arabes écrivirent leur voyage, était un des ſiècles les plus funeſtes pour les Chinois. Deux cent mille Tartares paſſèrent la grande muraille, pillèrent Pékin, & répandirent partout la déſolation la plus horrible. Il eſt très vraiſemblable qu'il y eut alors une grande famine. La Chine était auſſi peuplée qu'aujourd'hui. Il ſe peut que dans le petit peuple quelques miſérables ayent mangé des corps morts. Quel intérêt auraient eu ces Arabes à inventer une fable ſi dégoû-

tante? Ils auront pris peut-être, comme presque tous les voyageurs, un exemple particulier pour une coutume du pays.

Sans aller chercher des exemples si loin, en voici un dans notre patrie, dans la province même où j'écris. Il est atesté par notre vainqueur, par notre maître *Jules César*. Il assiégeait Alexie dans l'Auxois; les assiégés, résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrêmité, & manquant de vivres, assemblèrent un grand conseil, où l'un des chefs, nommé *Critognat*, proposa de manger tous les enfans l'un après l'autre, pour soutenir les forces des combatans. Son avis passa à la pluralité des voix. Ce n'est pas tout; *Critognat*, dans sa harangue, dit que leurs ancêtres avaient déja eu recours à une telle nouriture, dans la guerre contre les Teutons & les Cimbres.

Bell. Gall. Liv. VII.

Finissons par le témoignage de *Montagne*. Il parle de ce que lui ont dit les compagnons de *Villegagnon* qui revenaient du Bresil, & de ce qu'il a vu en France. Il certifie que les Brasiliens mangeaient leurs ennemis tués à la guerre; mais lisez ce qu'il ajoute. *Où est plus de barbarie à manger un homme mort qu'à le faire rôtir par le menu, & le faire meurtrir aux chiens & pourceaux, comme nous avons vu de fraiche mémoire, non entre ennemis anciens, mais entre voisins & concitoyens; & qui pis est, sous prétexte de piété & de religion.* Quelles cérémonies pour un philosophe tel que *Mon-*

Liv. I. chap. 21.

tagne! Si *Anacréon* & *Tibulle* étaient nés Iroquois, ils auraient donc mangé des hommes? ... Hélas!

SECTION SECONDE.

Eh bien, voila deux Anglais qui ont fait le voyage du monde. Ils ont découvert que la nouvelle Zélande est une isle plus grande que l'Europe, & que les hommes s'y mangent encor les uns les autres. D'où provient cette race? supofé qu'elle existe. Descend-elle des anciens Egyptiens, des anciens peuples de l'Ethiopie, des Africains, des Indiens, ou des vautours, ou des loups? Quelle distance des *Marc-Aurèles*, des *Epictètes*, aux antropophages de la nouvelle Zélande! cependant ce sont les mèmes organes, les mèmes hommes! J'ai déja parlé de cette propriété de la race humaine; il est bon d'en dire encor un mot.

Voici les propres paroles de *saint Jérôme* dans une de ses lettres, *quid loquar de cæteris nationibus cum ipse adolescentulus in Gallia viderim Scotos gentem Britannicam humanis vesci carnibus & cum per sylvas porcorum greges pecudumque reperiant, tamen pastorum nates, & fœminarum papillas solere abscindere, & has solas ciborum delicias arbitrari.*

Que vous dirai-je des autres nations! puisque moi-même étant encor jeune, j'ai vû des Ecossais dans les Gaules, qui, pou-

vant ſe nourir de porcs & d'autres animaux dans les forêts, aimaient mieux couper les feſſes des jeunes garçons, & les tetons des jeunes filles. C'étaient pour eux les mets les plus friands.

Peloutier, qui a recherché tout ce qui pouvait faire le plus d'honneur aux Celtes, n'a pas manqué de contredire *ſaint Jérôme*, & de lui ſoutenir qu'on s'était moqué de lui. Mais *Jérôme* parle très ſérieuſement; il dit qu'il a vu. On peut diſputer avec reſpect contre un père de l'égliſe ſur ce qu'il a entendu dire, mais ſur ce qu'il a vu de ſes yeux, cela eſt bien fort. Quoi qu'il en ſoit, le plus ſûr eſt de ſe défier de tout, & de ce qu'on a vu ſoi-même.

Encor un mot ſur l'antropophagerie. On trouve dans un livre, qui a eu aſſez de ſuccès chez les honnêtes gens, ces paroles ou à peu près.

Du tems de *Cromwell*, une chandelière de Dublin vendait d'excellentes chandelles, faites avec de la graiſſe d'Anglais. Au bout de quelque tems, un de ſes chalans ſe plaignit de ce que ſa chandelle n'était plus ſi bonne. Monſieur, lui dit-elle, c'eſt que les Anglais nous ont manqué.

Je demande qui était le plus coupable, ou ceux qui aſſaſſinaient des Anglais, ou la pauvre femme qui faiſait de la chandelle avec leur ſuif? Je demande encor quel eſt le plus grand crime, ou de faire cuire un Anglais pour ſon dîner, ou d'en faire des

chandelles pour s'éclairer à souper ? Le grand mal, ce me semble, est qu'on nous tue. Il importe peu qu'après notre mort nous servions de rôti ou de chandelle, un honnête homme même n'est pas fâché d'être utile après sa mort.

APOCALYPSE.

SECTION PREMIERE.

JUstin le martyr, qui écrivait vers l'an 270 de notre ère, est le premier qui ait parlé de l'apocalypse; il l'atribue à l'apôtre *Jean* l'évangeliste: dans son dialogue avec *Triphon*, ce juif lui demande s'il ne croit pas que Jérusalem doit être rétablie un jour ? *Justin* lui répond qu'il le croit ainsi avec tous les chrétiens qui pensent juste. *Il y a eu*, dit-il, *parmi nous un certain personnage nommé Jean, l'un des douze apôtres de Jésus*; *il a prédit que les fidèles passeront mille ans dans Jérusalem.*

Ce fut une opinion longtems reçue parmi les chrétiens que ce règne de mille ans. Cette période était en grand crédit chez les Gentils. Les ames des Egyptiens reprenaient leurs corps au bout de mille années; les ames du purgatoire chez *Virgile* étaient exercées pendant ce même es-

pace de tems, & *mille per annos.* La nouvelle Jérusalem de mille années devait avoir douze portes, en mémoire des douze apôtres; sa forme devait être quarée; sa longueur, sa largeur & sa hauteur devaient être de douze mille stades, c'est-à-dire, cinq cent lieues, de façon que les maisons devaient avoir aussi cinq cent lieues de haut. Il eût été assez désagréable de demeurer au dernier étage; mais enfin, c'est ce que dit l'apocalypse au chap. 21.

Si *Justin* est le premier qui atribua l'apocalypse à *saint Jean*, quelques personnes ont récusé son témoignage, atendu que dans ce même dialogue avec le juif *Triphon*, il dit que selon le récit des apôtres, Jésus-Christ en descendant dans le Jourdain, fit bouillir les eaux de ce fleuve, & les enflama, ce qui pourtant ne se trouve dans aucun écrit des apôtres.

Le même *saint Justin* cite avec confiance les oracles des sybilles; de plus, il prétend avoir vu les restes des petites maisons où furent enfermées les soixante & douze interprètes dans le phare d'Egypte du tems d'*Hérode*. Le témoignage d'un homme qui a eu le malheur de voir ces petites maisons semble indiquer que l'auteur devait y être renfermé.

Saint Irénée qui vient après, & qui croyait aussi le règne de mille ans, dit qu'il a apris d'un vieillard, que *saint Jean* avait fait l'apocalypse. Mais on a reproché à *saint Irénée*

d'avoir écrit qu'il ne doit y avoir que quatre évangiles, parce qu'il n'y a que quatre parties du monde, & quatre vents cardinaux, & qu'*Ezéchiel* n'a vu que quatre animaux. Il apelle ce raiſonnement une démonſtration. Il faut avouer que la manière dont *Irénée* démontre vaut bien celle dont *Juſtin* a vu.

Clément d'Alexandrie ne parle dans ſes *electa* que d'une apocalypſe de *ſaint Pierre* dont on faiſait très grand cas. *Tertullien*, l'un des grands partiſans du règne de mille ans, non ſeulement aſſure que *ſaint Jean* a prédit cette réſurection & ce règne de mille ans dans la ville de Jéruſalem, mais il prétend que cette Jéruſalem commençait déja à ſe former dans l'air, que tous les chrètiens de la Paleſtine, & même les païens, l'avaient vue pendant quarante jours de ſuite à la fin de la nuit: mais malheureuſement la ville diſparaiſſait dès qu'il était jour.

Origène, dans ſa préface ſur l'évangile de *ſaint Jean*, & dans ſes homélies, cite les oracles de l'apocalypſe, mais il cite également les oracles des ſybilles. Cependant *ſaint Denys* d'Alexandrie, qui écrivait vers le milieu du troiſième ſiècle, dit dans un de ſes fragmens conſervés par *Euſèbe*, que preſque tous les docteurs rejettaient l'apocalypſe, comme un livre deſtitué de raiſon; que ce livre n'a point été compoſé par *ſaint Jean*, mais par un nommé *Cérin-*

the, lequel s'était servi d'un grand nom pour donner plus de poids à ses rèveries.

Le concile de Laodicée, tenu en 360, ne compta point l'apocalypse parmi les livres canoniques. Il était bien singulier que Laodicée, qui était une église à qui l'apocalypse était adressée, rejettât un trésor destiné pour elle, & que l'évèque d'Ephèse qui assistait au concile rejettât aussi ce livre de *saint Jean*, enterré dans Ephèse.

Il était visible à tous les yeux, que *saint Jean* se remuait toujours dans sa fosse, & faisait continuellement hausser & baisser la terre. Cependant les mêmes personnages, qui étaient sûrs que *saint Jean* n'était pas bien mort, étaient sûrs aussi qu'il n'avait pas fait l'apocalypse. Mais ceux qui tenaient pour le règne de mille ans furent inébranlables dans leurs opinions. *Sulpice-Sévère*, dans son histoire sacrée, liv. 9, traite d'insensés & d'impies ceux qui ne recevaient pas l'apocalypse. Enfin après bien des opositions de concile à concile, l'opinion de *Sulpice-Sévère* a prévalu. La matière ayant été éclaircie, l'église a décidé que l'apocalypse est incontestablement de *saint Jean*; ainsi il n'y a pas d'apel.

Chaque communion chrètienne s'est atribué les prophéties contenues dans ce livre; les Anglais y ont trouvé les révolutions de la Grande-Bretagne; les luthériens les troubles d'Allemagne; les réformés de France le règne de *Charles IX* & la régence de *Ca-*

therine de Médicis: ils ont tous également raiſon. *Boſſuet* & *Newton* ont commenté tous deux l'apocalypſe; mais à tout prendre, les déclamations éloquentes de l'un, & les ſublimes découvertes de l'autre, leur ont fait plus d'honneur que leurs commentaires.

SECTION SECONDE.

Ajoutons à l'article *apocalypſe*, que deux grands hommes, mais d'une grandeur fort diférente, ont commenté l'apocalypſe dans le dix-ſeptième ſiècle. L'un eſt *Newton*, à qui une pareille étude ne convenait guères; l'autre eſt *Boſſuet*, à qui cette entrepriſe convenait davantage. L'un & l'autre donnèrent beaucoup de priſe à leurs ennemis par leurs commentaires; & comme on l'a déja dit, le premier conſola la race humaine de la ſupériorité qu'il avait ſur elle, & l'autre réjouit ſes ennemis.

Les catholiques & les proteſtans ont tous expliqué l'apocalypſe en leur faveur, & chacun y a trouvé tout juſte ce qui convenait à ſes intérêts. Ils ont ſurtout fait des merveilleux commentaires ſur la grande bête à ſept têtes & à dix cornes, ayant le poil d'un léopard, les pieds d'un ours, la gueule du lion, la force du dragon; & il falait, pour vendre & acheter, avoir le caractère & le nombre de la bête, & ce nombre était 666.

Bossuet trouve que cette bète était évidemment l'empereur *Dioclétien*, en faisant un acrostiche de son nom; *Grotius* croyait que c'était *Trajan*. Un curé de saint Sulpice, nommé *la Chétardie*, connu par d'étranges avantures, prouve que la bète était *Julien*. *Jurieu* prouve que la bète est le pape. Un prédicant a démontré que c'est *Louis XIV*. Un bon catholique a démontré que c'est le roi d'Angleterre *Guillaume*; il n'est pas aisé de les acorder tous.

Il y a eu des vives disputes, concernant les étoiles qui tombèrent du ciel sur la terre, & touchant le soleil & la lune qui furent frapés à la fois de ténèbres dans leurs roisièmes parties.

Il y a eu plusieurs sentimens sur le livre que l'ange fit manger à l'auteur de l'apocalypse, lequel livre fut doux à la bouche & amer dans le ventre. *Jurieu* prétendait que les livres de ses adversaires étaient désignés par-là: & on retorquait son argument contre lui.

On s'est querellé sur ce verset, "*j'entendis une voix dans le ciel, comme la voix des grandes eaux, & comme la voix d'un grand tonnerre; & cette voix que j'entendis était comme des harpeurs harpans sur leurs harpes*". Il est clair qu'il valait mieux respecter l'apocalypse que la commenter.

Le Camus, évêque du *Belley*, fit imprimer au siècle précédent un gros livre contre les moines, qu'un moine défroqué abré-

gea ; il fut intitulé *apocalypse*, parce qu'il y révélait les défauts & les dangers de la vie monacale ; Méliton, parce que *Méliton*, évèque de Sardes au second siècle, avait passé pour prophète. L'ouvrage de cet évèque n'a rien des obscurités de l'apocalypse de *saint Jean ;* jamais on ne parla plus clairement. L'évèque ressemble à ce magistrat, qui disait à un procureur ; *vous êtes un faussaire, un fripon. Je ne sais si je m'explique.*

L'évèque du *Belley* supute dans son apocalypse ou révélation, qu'il y avait de son tems quatre-vingt-dix-huit ordres de moines rentés ou mendians, qui vivaient aux dépends des peuples sans rendre le moindre service, sans s'ocuper du plus léger travail. Il comptait six cent mille moines dans l'Europe. Le calcul est un peu enflé. Mais il est certain que le nombre des moines était un peu trop grand.

Il assure que les moines sont les ennemis des évèques, des curés & des magistrats.

Que parmi les privilèges acordés aux cordeliers, le sixième privilège est la sûreté d'être sauvé, quelque crime horrible qu'on ait commis, pourvu qu'on aime l'ordre saint François. Pag. 89.

Que les moines ressemblent aux singes : Pag. 105.
plus ils montent haut, plus on voit leur cu. Pag. 101.

Que le nom de *moine* est devenu si infâme & si exécrable, qu'il est regardé par les moines même comme une sale injure &

comme le plus violent outrage qu'on leur puiſſe faire.

Mon cher lecteur, qui que vous ſoyez, un miniſtre ou magiſtrat, conſidérez avec atention ce petit morceau du livre de notre évèque.

Pag. 160 & 161. „ Repréſentez-vous un couvent de l'Eſ„ curial, ou du mont Caſſin, où les céno„ bites ont toutes ſortes de commodités „ néceſſaires, utiles, délectables, ſuper„ flues, ſurabondantes, puiſqu'ils ont les „ cent cinquante mille, les quatre cent mil„ le, les cinq cent mille écus de rente; & „ jugez ſi monſieur l'abbé a de quoi laiſſer „ dormir la méridienne à ceux qui voudront.

„ D'un autre côté repréſentez-vous un „ artiſan, un laboureur, qui n'a pour tout „ vaillant que ſes bras, chargé d'une groſſe „ famille, travaillant tous les jours en toute „ ſaiſon comme un eſclave, pour la nourir „ du pain de douleur, & de l'eau des lar„ mes; & puis, faites comparaiſon de la „ prééminence de l'une ou de l'autre con„ dition en fait de pauvreté".

Voila un paſſage de l'*apocalypſe épiſcopal*, qui n'a pas beſoin de commentaires: il n'y manque qu'un ange qui vienne remplir ſa coupe du vin des moines pour déſaltérer les agriculteurs, qui labourent, ſèment & recueillent pour les monaſtères.

Mais ce prélat ne fit qu'une ſatyre au lieu de faire un livre utile. Sa dignité lui ordonnait de dire le bien comme le mal. Il

falait avouer que les bénédictins ont donné beaucoup de bons ouvrages, que les jésuites ont rendu de grands services aux belles-lettres. Il falait bénir les frères de la charité & ceux de la rédemption des captifs. Le premier devoir est d'être juste. *Le Camus* se livrait trop à son imagination. *Saint François de Sales* lui conseilla de faire des romans de morale, mais il abusa de ce conseil.

APOCRYPHE,

DU MOT GREC QUI SIGNIFIE CACHÉ.

ON remarque très bien dans le dictionnaire encyclopédique, que les divines écritures pouvaient être à la fois sacrées & apocryphes; sacrées, parce qu'elles sont indubitablement dictées par Dieu même; apocryphes, parce qu'elles étaient cachées aux nations, & même au peuple juif.

Qu'elles fussent cachées aux nations avant la traduction grecque faite dans Alexandrie sous les *Ptolomées*, c'est une vérité reconnue. *Joseph* l'avoue dans la réponse qu'il fit à *Appion*, après la mort d'*Appion*; & son aveu n'en a pas moins de poids, quoiqu'il prétende le fortifier par une fable. Il dit dans son histoire, que les livres juifs

Liv. I. chap. 4.

Liv. XII. chap. 11.

étant tous divins, nul historien, nul poëte étranger n'en avait osé jamais parler. Et immédiatement après avoir assuré que jamais personne n'osa s'exprimer sur les loix juives, il ajoute que l'historien *Théopompe* ayant eu seulement le dessein d'en insérer quelque chose dans son histoire, Dieu le rendit fou pendant trente jours; qu'ensuite ayant été averti dans un songe qu'il n'était fou que pour avoir voulu connaître les choses divines, & les faire connaître aux profanes, il en demanda pardon à Dieu, qui le remit dans son bon sens.

Joseph, au même endroit, raporte encor qu'un poëte, nommé *Théodecte*, ayant dit un mot des juifs dans ses tragédies, devint aveugle, & que Dieu ne lui rendit la vue qu'après qu'il eut fait pénitence.

Chap. 22. ℣. 8. Chap. 34. ℣. 14.

Quant au peuple juif, il est certain qu'il y eut des tems où il ne put lire les divines écritures, puisqu'il est dit dans le quatrième livre des rois, & dans le deuxième des paralipomènes, que sous le roi *Josias* on ne les connaissait pas, & qu'on en trouva par hazard un seul exemplaire dans un cofre, chez le grand-prêtre *Helcias* ou *Helkia*.

Les dix tribus qui furent dispersées par *Salmanasar* n'ont jamais reparu, & leurs livres, s'ils en avaient, ont été perdus avec elles. Les deux tribus qui furent esclaves à Babilone, & qui revinrent au bout de soixante & dix ans, n'avaient plus leurs livres, ou du moins ils étaient très rares & très

très défectueux, puisque *Esdras* fut obligé de les rétablir. Mais quoique ces livres fussent apocryphes pendant la captivité de Babilone, c'est-à-dire, cachés, inconnus au peuple, ils étaient toujours sacrés; ils portaient le sceau de la Divinité, ils étaient, comme tout le monde en convient, le seul monument de vérité qui fût sur la terre.

Nous apellons aujourd'hui *apocryphes* les livres qui ne méritent aucune créance, tant les langues sont sujettes au changement. Les catholiques & les protestans s'acordent à traiter d'apocryphes en ce sens & à rejetter.

La prière de Manassé, roi de Juda, qui se trouve dans le quatrième livre des rois.

Le troisième & quatrième livre des Machabées.

Le quatrième livre d'Esdras, quoiqu'ils soient incontestablement écrits par des juifs; mais on nie que les auteurs ayent été inspirés de Dieu, ainsi que les autres juifs.

Les autres livres juifs, rejettés par les seuls protestans, & regardés par conséquent comme non inspirés par Dieu même, sont:

La sagesse, quoiqu'elle soit écrite du même stile que les proverbes.

L'ecclésiastique, quoique ce soit encor le même stile.

Les deux premiers livres des Machabées, quoiqu'ils soient écrits par un juif; mais ils ne croyent pas que ce juif ait été inspiré de Dieu.

Tobie, quoique le fond en soit édifiant.

Le judicieux & profond *Calmet* afirme qu'une partie de ce livre fut écrite par *Tobie* père, & l'autre par *Tobie* fils, & qu'un troisième auteur ajouta la conclusion du dernier chapitre, laquelle dit que le jeune *Tobie* mourut à l'âge de 99 ans, & que ses enfans l'*enterrèrent gaîment.*

Préface de Tobie.

Le même *Calmet*, à la fin de sa préface, s'exprime ainsi: " ni cette histoire en „ elle-même, ni la manière dont elle est „ racontée, ne portent en aucune manière „ le caractère de fable, ou de fiction. S'il „ falait rejetter toutes les histoires de l'é„ criture où il paraît du merveilleux & de „ l'extraordinaire, où serait le livre sacré „ que l'on pourait conserver "?

Luther dans la préface allemande du livre de Judith.

Judith, quoique *Luther* lui-même déclare, que " ce livre est beau, bon, saint, „ utile, & que c'est le discours d'un saint „ poëte & d'un prophête animé du saint „ Esprit, qui nous instruit, &c."

Il est dificile à la vérité de savoir en quel tems se passa l'avanture de *Judith*, & où était située la ville de Béthulie. On a disputé aussi beaucoup sur le degré de sainteté de l'action de *Judith*, mais le livre ayant été déclaré canonique au concile de Trente, il n'y a plus à disputer.

Baruch, quoiqu'il soit écrit du stile de tous les autres prophêtes.

Esther. Les protestans n'en rejettent que quelques aditions après le chapitre dix;

mais ils admettent tout le reste du livre, encor que l'on ne sache pas qui était le roi *Assuérus*, personnage principal de cette histoire.

Daniel. Les protestans en retranchent l'avanture de *Susanne*, & des petits enfans dans la fournaise; mais ils conservent le songe de *Nabucodonosor* & son habitation avec les bêtes.

DE LA VIE DE MOÏSE, LIVRE APOCRYPHE DE LA PLUS HAUTE ANTIQUITÉ.

L'ancien livre qui contient la vie & la mort de *Moïse* parait écrit du tems de la captivité de Babilone. Ce fut alors que les Juifs commencèrent à connaitre les noms que les Caldéens & les Perses donnaient aux anges. Voyez ange.

C'est-là qu'on voit les noms de *Zinguiel*, *Samaël*, *Tsakon*, *Lakah*, & beaucoup d'autres dont les Juifs n'avaient fait aucune mention.

Le livre de la mort de *Moïse* parait postérieur. Il est reconnu que les Juifs avaient plusieurs vies de *Moïse* très anciennes, & d'autres livres indépendamment du pentateuque. Il y était apellé *Moni*, & non pas *Moïse*; & on prétend que *mo* signifiait de l'*eau*, & *ni* la particule *de*. On le nomma

aussi du nom général *Melk;* on lui donna ceux de *Joakim*, *Adamosi*, *Tehtmosi*, & surtout on a cru que c'était le même personnage que *Manethon* apelle *Ozarziph.*

Quelques-uns de ces vieux manuscrits hébraïques furent tirés de la poussière des cabinets des Juifs vers l'an 1517. Le savant *Gilbert Gaumin*, qui possédait la langue parfaitement, les traduisit en latin vers l'an 1635. Ils furent imprimés ensuite & dédiés au cardinal de *Bérule.* Les exemplaires sont devenus d'une rareté extrême.

Jamais le rabinisme, le goût du merveilleux, l'imagination orientale, ne se déployèrent avec plus d'excès.

FRAGMENT DE LA VIE DE MOÏSE.

Cent trente ans après l'établissement des Juifs en Egypte, & soixante ans après la mort du patriarche *Joseph*, le pharaon eut un songe en dormant. Un vieillard tenait une balance; dans l'un des bassins étaient tous les habitans de l'Egypte, dans l'autre était un petit enfant, & cét enfant pesait plus que tous les Egyptiens ensemble. Le pharaon apelle aussi-tôt ses shotim, ses sages. L'un des sages lui dit: *o roi! cet enfant est un Juif qui fera un jour bien du mal à votre royaume. Faites tuer tous les enfans des Juifs, vous sauverez par-là votre empire, si pourtant on peut s'oposer aux ordres du destin.*

Ce conseil plut à *Pharaon*, il fit venir les sages-femmes, & leur ordonna d'étrangler tous les mâles dont les Juives acoucheraient... Il y avait en Egypte un homme nommé *Abraham* fils de *Keath*, mari de *Jocabed* sœur de son frère. Cette *Jocabed* lui donna une fille nommée *Marie*, qui signifie *persécutée*, parce que les Egyptiens descendans de *Cham* persécutaient les Israëlites descendans évidemment de *Sem*. *Jocabed* acoucha ensuite d'*Aaron*, qui signifie *condamné à mort*, parce que le pharaon avait condamné à mort tous les enfans Juifs. *Aaron* & *Marie* furent préservés par les anges du Seigneur, qui les nourirent aux champs, & qui les rendirent à leurs parens quand ils furent dans l'adolescence.

Enfin *Jocabed* eut un troisième enfant: ce fut *Moïse* (qui par conséquent avait quinze ans de moins que son frère). Il fut exposé sur le Nil. La fille du pharaon le rencontra en se baignant, le fit nourir, & l'adopta pour son fils, quoiqu'elle ne fût point mariée.

Trois ans après, son père le pharaon prit une nouvelle femme; il fit un grand festin, sa femme était à sa droite, sa fille était à sa gauche avec le petit *Moïse*. L'enfant en se jouant lui prit sa couronne & la mit sur sa tête. *Balaam* le magicien, eunuque du roi, se ressouvint alors du songe de sa majesté. Voila, dit-il, cet enfant qui doit un

jour vous faire tant de mal ; l'esprit de Dieu est en lui. Ce qu'il vient de faire est une preuve qu'il a déja un dessein formel de vous détrôner. Il faut le faire périr sur le champ. Cette idée plut beaucoup au pharaon.

On allait tuer le petit *Moïse*, lorsque Dieu envoya sur le champ son ange *Gabriel* déguisé en oficier du pharaon, & qui lui dit ; seigneur, il ne faut pas faire mourir un enfant innocent qui n'a pas encor l'âge de discrétion ; il n'a mis votre couronne sur la tête que parce qu'il manque de jugement. Il n'y a qu'à lui présenter un rubis & un charbon ardent ; s'il choisit le charbon, il est clair que c'est un imbécile qui ne sera pas dangereux ; mais s'il prend le rubis, c'est signe qu'il y entend finesse, & alors il faut le tuer.

Aussi-tôt on aporte un rubis & un charbon ; *Moïse* ne manque pas de prendre le rubis ; mais l'ange *Gabriel*, par un *léger de main*, glisse le charbon à la place de la pierre précieuse. *Moïse* mit le charbon dans sa bouche, & se brula la langue si horriblement qu'il en resta bègue toute sa vie ; & c'est la raison pour laquelle le législateur des Juifs ne put jamais articuler.

Moïse avait quinze ans & était favori du pharaon. Un Hébreu vint se plaindre à lui, de ce qu'un Egyptien l'avait batu après avoir couché avec sa femme. *Moïse* tua l'Egyp-

tien. Le pharaon ordonna qu'on coupât la tête à *Moïse*. Le boureau le frapa ; mais Dieu changea ſur le champ le cou de *Moïſe* en colonne de marbre, & envoya l'ange *Michel* qui en trois jours de tems conduiſit *Moïſe* hors des frontières.

Le jeune Hébreu ſe réfugia auprès de *Mécano* roi d'Ethiopie, qui était en guerre avec les Arabes. *Mécano* le fit ſon général d'armée, & après la mort de *Mécano*, *Moïſe* fut élu roi & épouſa la veuve. Mais *Moïſe*, honteux d'épouſer la femme de ſon ſeigneur, n'oſa jouir d'elle, & mit une épée dans le lit entre lui & la reine. Il demeura quarante ans avec elle ſans la toucher. La reine iritée convoqua enfin les états du royaume d'Ethiopie, ſe plaignit de ce que *Moïſe* ne lui faiſait rien, & conclut à le chaſſer, & à mettre ſur le trône le fils du feu roi.

Moïſe s'enfuit dans le pays de Madian chez le prêtre *Jéthro*. Ce prètre crut que ſa fortune était faite s'il remettait *Moïſe* entre les mains du pharaon d'Egypte, & il commença par le faire mettre dans un cu de baſſe-foſſe, où il fut réduit au pain & à l'eau. *Moïſe* engraiſſa à vue d'œil dans ſon cachot. *Jéthro* en fut tout étonné. Il ne ſavait pas que ſa fille *Séphora* était devenue amoureuſe du priſonnier, & lui portait elle-même des perdrix & des cailles avec d'excellent vin. Il conclut que Dieu protégeait *Moïſe*, & ne le livra point au pharaon.

Cependant le prètre *Jéthro* voulut marier ſa fille; il avait dans ſon jardin un arbre de ſaphir ſur lequel était gravé le nom de *Jaho* ou *Jéhova*. Il fit publier dans tout le pays qu'il donnerait ſa fille à celui qui pourrait aracher l'arbre de ſaphir. Les amans de *Séphora* ſe préſentèrent, aucun d'eux ne put ſeulement faire pencher l'arbre. *Moïſe* qui n'avait que ſoixante & dix-ſept ans l'aracha tout du coup ſans éfort. Il épouſa *Séphora* dont il eut bientôt un beau garçon nommé *Gerſon*.

Un jour en ſe promenant il rencontra Dieu, qui ſe nommait auparavant *Sadaï*, & qui alors s'apellait *Jéhova*, dans un buiſſon, qui lui ordonna d'aller faire des miracles à la cour du pharaon: il partit avec ſa femme & ſon fils. Ils rencontrèrent chemin faiſant un ange qu'on ne nomme pas, qui ordonna à *Séphora* de circoncire le petit *Gerſon* avec un couteau de pierre. Dieu envoya *Aaron* ſur la route; mais *Aaron* trouva fort mauvais que ſon frère eut épouſé une Madianite, il la traita de putain & le petit *Gerſon* de bâtard; il les renvoya dans leur pays par le plus court.

Aaron & *Moïſe* s'en allèrent donc tout ſeuls dans le palais du pharaon. La porte du palais était gardée par deux lions d'une grandeur énorme. *Balaam* l'un des magiciens du roi, voyant venir les deux frères, lâcha ſur eux les deux lions; mais

Moïse les toucha de sa verge, & les deux lions humblement prosternés léchèrent les pieds d'*Aaron* & de *Moïse*. Le roi tout étonné fit venir les deux pélerins devant tous ses magiciens. Ce fut à qui ferait le plus de miracles.

L'auteur raconte ici les dix plaies d'Egypte à peu près comme elles sont raportées dans l'exode. Il ajoute seulement que *Moïse* couvrit toute l'Egypte de poux jusqu'à la hauteur d'une coudée, & qu'il envoya chez tous les Egyptiens des lions, des loups, des ours, des tigres, qui entraient dans toutes les maisons, quoique les portes fussent fermées aux verrous, & qui mangeaient tous les petits enfans.

Ce ne fut point, selon cet auteur, les Juifs qui s'enfuirent par la mer rouge, ce fut le pharaon qui s'enfuit par ce chemin avec son armée; les Juifs coururent après lui, les eaux se séparèrent à droite & à gauche pour les voir combatre; tous les Egyptiens, excepté le roi, furent tués sur le sable. Alors ce roi, voyant bien qu'il avait à faire à forte partie, demanda pardon à Dieu. *Michaël* & *Gabriel* furent envoyés vers lui; ils le transportèrent dans la ville de Ninive où il régna quatre cents ans.

DE LA MORT DE MOÏSE.

Dieu avait déclaré au peuple d'Iſraël, qu'il ne ſortirait point de l'Egypte à moins qu'il n'eut retrouvé le tombeau de *Joſeph*. *Moïſe* le retrouva, & le porta ſur ſes épaules en traverſant la mer rouge. Dieu lui dit qu'il ſe ſouviendrait de cette bonne action, & qu'il l'aſſiſterait à la mort.

Quand *Moïſe* eut paſſé ſix-vingts ans, Dieu vint lui annoncer qu'il falait mourir, & qu'il n'avait plus que trois heures à vivre. Le mauvais ange *Samaël* aſſiſtait à la converſation. Dès que la première heure fut paſſée, il ſe mit à rire de ce qu'il allait bientôt s'emparer de l'ame de *Moïſe*, & *Michaël* ſe mit à pleurer. Ne te réjouis pas tant, méchante bête, dit le bon ange au mauvais, *Moïſe* va mourir, mais nous avons *Joſué* à ſa place.

Quand les trois heures furent paſſées, Dieu commanda à *Gabriel* de prendre l'ame du mourant. *Gabriel* s'en excuſa, *Michaël* auſſi. Dieu refuſé par ces deux anges s'adreſſe à *Zinguiel*. Celui-ci ne voulut pas plus obéir que les autres; c'eſt moi, dit-il, qui ai été autrefois ſon précepteur, je ne tuerai pas mon diſciple. Alors Dieu ſe fâchant dit au mauvais ange *Samaël*, eh bien, méchant, prends donc ſon ame. *Samaël* plein de joie tire ſon épée & court ſur *Moïſe*. Le mourant ſe lève en colère, les

yeux étincelans; comment, coquin, lui dit *Moïse*, oserais-tu bien me tuer, moi qui étant enfant ai mis la couronne d'un pharaon sur ma tête; qui ai fait des miracles à l'âge de quatre-vingts ans; qui ai conduit hors d'Egypte soixante millions d'hommes; qui ai coupé la mer rouge en deux; qui ai vaincu deux rois si grands que, du tems du déluge, l'eau ne leur venait qu'à mi-jambe? Va-t-en, maraud, sors de devant moi tout à l'heure.

Cette altercation dura encor quelques momens. *Gabriel* pendant ce tems-là prépara un brancard pour transporter l'ame de *Moïse*, *Michaël* un manteau de pourpre, *Zinguiel* une soutane. Dieu lui mit les deux mains sur la poitrine & emporta son ame.

C'est à cette histoire que l'apôtre *saint Jude* fait allusion dans son épitre, lorsqu'il dit que l'archange *Michaël* disputa le corps de *Moïse* au diable. Comme ce fait ne se trouve que dans le livre que je viens de citer, il est évident que *saint Jude* l'avait lu, & qu'il le regardait comme un livre canonique.

La seconde histoire de la mort de *Moïse* est encor une conversation avec Dieu. Elle n'est pas moins plaisante & moins curieuse que l'autre. Voici quelques traits de ce dialogue.

Moïse. Je vous prie, Seigneur, de me laisser entrer dans la terre promise, au moins pour deux ou trois ans.

Dieu. Non, mon décret porte que tu n'y entreras pas.

Moïse. Que du moins on m'y porte après ma mort.

Dieu. Non, ni mort ni vif.

Moïse. Hélas! bon Dieu, vous êtes si clément envers vos créatures, vous leur pardonnez deux ou trois fois, je n'ai fait qu'un péché & vous ne me pardonnez pas!

Dieu. Tu ne fais ce que tu dis, tu as commis six péchés..... Je me souviens d'avoir juré ta mort ou la perte d'Israel; il faut qu'un de ces deux fermens s'acomplisse. Si tu veux vivre, Israel périra.

Moïse. Seigneur, il y a là trop d'adresse, vous tenez la corde par les deux bouts. Que *Moïse* périsse plutôt qu'une seule ame d'Israel.

Après plusieurs discours de la sorte, l'écho de la montagne dit à *Moïse*, tu n'as plus que cinq heures à vivre. Au bout des cinq heures, Dieu envoya chercher *Gabriel*, *Zinguiel* & *Samaël*. Dieu promit à *Moïse* de l'enterrer, & emporta son ame.

Quand on fait réflexion que presque toute la terre a été infatuée de pareils contes, & qu'ils ont fait l'éducation du genre-humain, on trouve les fables de *Pilpay*, de *Lokman*, d'*Esope*, bien raisonnables.

LIVRES APOCRYPHES DE LA NOUVELLE LOI.

1°. Cinquante évangiles, tous assez différens les uns des autres, dont il ne nous reste que quatre entiers, celui de *Jaques*, celui de *Nicodème*, celui de l'enfance de Jésus, & celui de la naissance de *Marie*. Nous n'avons des autres que des fragmens & de légères notices.

Le voyageur *Tournefort*, envoyé par *Louis XIV* en Asie, nous aprend que les Géorgiens ont conservé l'*évangile de l'enfance*, qui leur a été probablement communiqué par les Arméniens. (*Tournefort*, lettre XIX.)

Dans les commencemens plusieurs de ces évangiles, aujourd'hui reconnus comme apocryphes, furent cités comme authentiques, & furent même les seuls cités. On trouve dans les *actes des apôtres* ces mots que prononce saint Paul: *il faut se souvenir des paroles du seigneur* Jésus: *car lui-même a dit, il vaut mieux donner que recevoir.* Ch. XX. ℣. 25.

Saint Barnabé, ou plutôt *saint Barnabas*, fait parler ainsi Jésus-Christ dans son épitre catholique: *résistons à toute iniquité, & ayons-la en haine.... Ceux qui veulent me voir & parvenir à mon royaume doivent me suivre par les aflictions & par les peines.* N°. 4. & 7.

Saint Clément, dans sa seconde épitre aux Corinthiens, met dans la bouche de N°. 4.

N°. 8. Jésus-Christ ces paroles: *si vous êtes assemblés dans mon sein & que vous ne suiviez pas mes commandemens, je vous rejetterai; & je vous dirai, retirez-vous de moi, je ne vous connais pas; retirez-vous de moi artisans d'iniquité.*

Il atribue ensuite ces paroles à Jésus-Christ: *gardez votre chair chaste, & le cachet immaculé, afin que vous receviez la vie éternelle.*

Dans les *constitutions apostoliques*, qui sont du second siècle, on trouve ces mots: Jésus-Christ *a dit; soyez des agens de change honnêtes.*

Il y a beaucoup de citations pareilles, dont aucune n'est tirée des quatre évangiles reconnus dans l'église pour les seuls canoniques. Elles sont pour la plûpart tirées de l'évangile selon les Hébreux, évangile traduit par *saint Jérôme*, & qui est aujourd'hui regardé comme apocryphe.

Saint Clément le Romain dit dans sa seconde épitre: *le Seigneur étant interrogé, quand viendrait son règne, répondit, quand deux feront un, quand ce qui est dehors sera dedans, quand le mâle sera femelle, & quand il n'y aura ni femelle ni male.*

Ces paroles sont tirées de l'évangile selon les Egyptiens, & le texte est raporté tout entier par *saint Clément* d'Alexandrie. Mais à quoi pensait l'auteur de l'évangile égyptien, & *saint Clément* lui-même? Les paroles qu'ils citent sont injurieuses à Jésus-Christ; elles font entendre qu'il ne croyait

pas que son règne advînt. Dire qu'une chose arivera, *quand deux seront un*, *quand le mâle sera femelle*, c'est dire qu'elle n'arivera jamais. C'est comme nous disons la semaine des trois jeudis, les calendes grecques: un tel passage est bien plus rabinique qu'évangelique.

Il y eut aussi des *actes des apôtres* apocryphes, *saint Epiphane* les cite. C'est dans ces actes qu'il est raporté que *saint Paul* était fils d'un père & d'une mère idolâtre, & qu'il se fit juif pour épouser la fille de *Gamaliel*; & qu'ayant été refusé, ou ne l'ayant pas trouvée vierge, il prit le parti des disciples de Jésus. C'est un blasphème contre *saint Paul*. Ch. XXX. §. 16.

DES AUTRES LIVRES APOCRYPHES DU PREMIER ET DU SECOND SIÉCLES.

I°. *Livre d'Enoch septième homme après Adam*, lequel fait mention de la guerre des anges rebelles sous leur capitaine *Semexia* contre les anges fidèles, conduits par *Michaël*. L'objet de la guerre était de jouir des filles des hommes, comme il est dit à l'article *ange* (*x*).

(*x*) Il y a encor un autre livre d'*Enoch* chez les chrêtiens d'Ethiopie, que *Peiresc* conseiller au parlement de Provence fit venir à très grands frais; il est d'un autre imposteur. Faut-il qu'il y en ait aussi en Ethiopie?

II°. *Les actes de sainte Thécle & de saint Paul*, écrits par un disciple nommé *Jean* ataché à *saint Paul*. C'est dans cette histoire que *Thécle* s'échape des mains de ses persécuteurs pour aller trouver *saint Paul* déguisée en homme. C'est là qu'elle batise un lion; mais cette avanture fut retranchée depuis. C'est là qu'on trouve le portrait de saint Paul, *staturâ brevi*, *calvastrum*, *cruribus curvis*, *surosum*, *superciliis junctis*, *naso aquilino*, *plenum gratiâ* Dei.

Quoique cette histoire ait été recommandée par *saint Grégoire* de Nazianze, par *saint Ambroise* & par *saint Jean Chrysostome*, &c., elle n'a eu aucune considération chez les autres docteurs de l'églisc.

III°. *La prédication de Pierre*. Cet écrit est aussi apellé l'*évangile*, *la révélation de Pierre*. *Saint Clément* d'Alexandrie en parle avec beaucoup d'éloge; mais on s'aperçut bientôt qu'il était d'un faussaire qui avait pris le nom de cet apôtre.

IV°. *Les actes de Pierre*, ouvrage non moins suposé.

V°. *Le testament des douze patriarches*. On doute si ce livre est d'un juif ou d'un chrétien. Il est très vraisemblable pourtant qu'il est d'un chrètien des premiers tems; car il est dit dans le *testament de Lévi*, qu'à la fin de la septième semaine il viendra des prètres adonnés à l'idolâtrie, *bellatores*, *avari*, *scribæ iniqui*, *impudici*, *puerorum corruptores*

ruptores & pecorum. Qu'alors il y aura un nouveau ſacerdoce ; que les cieux s'ouvriront ; que la gloire du très Haut, & l'eſprit d'intelligence & de ſanctification s'élévera ſur ce nouveau prêtre. Ce qui ſemble prophétiſer Jéſus-Chriſt.

VI°. *La lettre d'Abgare*, prétendu roi d'Edeſſe, *à* Jéſus-Chriſt, *& la reponſe de* Jéſus-Chriſt *au roi Abgare.* On croit qu'en éfet il y avait du tems de *Tibère* un *toparque* d'Edeſſe, qui avait paſſé du ſervice des Perſes à celui des Romains : mais ſon commerce épiſtolaire a été regardé par tous les bons critiques comme une chimère.

VII°. *Les actes de Pilate, les lettres de Pilate à Tibère ſur la mort de* Jéſus-Chriſt, *la vie de Procula femme de Pilate.*

VIII°. *Les actes de Pierre & de Paul*, où l'on voit l'hiſtoire de la querelle de *ſaint Pierre* avec *Simon* le magicien : *Abdias*, *Marcel* & *Egéſippe* ont tous trois écrit cette hiſtoire. *Saint Pierre* diſpute d'abord avec *Simon* à qui reſſuſcitera un parent de l'empereur *Néron* qui venait de mourir ; *Simon* le reſſuſcite à moitié, & *ſaint Pierre* achève la réſurection. *Simon* vole enſuite dans l'air, & *ſaint Pierre* le fait tomber ; & le magicien ſe caſſe les jambes. L'empereur *Néron*, irité de la mort de ſon magicien, fait crucifier *ſaint Pierre* la tête en bas, & fait couper la tête à *ſaint Paul* qui était du parti de *ſaint Pierre.*

IX°. *Les geſtes du bienheureux Paul apôtre*

& docteur des nations. Dans ce livre, on fait demeurer *saint Paul* à Rome deux ans après la mort de *saint Pierre.* L'auteur dit que quand on eut coupé la tête à *Paul*, il en sortit du lait au lieu de sang, & que *Lucina* femme dévote le fit enterrer à vingt milles de Rome, sur le chemin d'Ostie, dans sa maison de campagne.

X°. *Les gestes du bienheureux apôtre André.* L'auteur raconte que *saint André* alla prêcher dans la ville des Mirmidons, & qu'il y batisa tous les citoyens. Un jeune homme, nommé *Sostrate*, de la ville d'Amasée, qui est du moins plus connue que celle des Mirmidons, vint dire au bienheureux *André*, "je suis si beau, que ma mère „ a conçu pour moi de la passion; j'ai eu „ horreur pour ce crime exécrable, & j'ai „ pris la fuite; ma mère en fureur m'acuse „ auprès du proconsul de la province de „ l'avoir voulu violer. Je ne puis rien ré„ pondre; car j'aimerais mieux mourir que „ d'acuser ma mère ". Comme il parlait ainsi, les gardes du proconsul vinrent se saisir de lui. *Saint André* acompagna l'enfant devant le juge, & plaida sa cause; la mère ne se déconcerta point; elle acusa *saint André* lui-même d'avoir engagé l'enfant à ce crime. Le proconsul aussi-tôt ordonne qu'on jette *saint André* dans la rivière: mais l'apôtre ayant prié Dieu, il se fit un grand tremblement de terre, & la mère mourut d'un coup de tonnerre.

Après plusieurs avantures de ce genre, l'auteur fait crucifier *saint André* à Patras.

XI°. *Les gestes de saint Jaques le majeur.* L'auteur le fait condamner à la mort par le pontife *Abiathar* à Jérusalem, & il batise le gréfier avant d'être crucifié.

XII°. *Des gestes de saint Jean l'évangeliste.* L'auteur raconte qu'à Ephèse dont *saint Jean* était évèque, *Drusilla* convertie par lui ne voulut plus de la compagnie de son mari *Andronic*, & se retira dans un tombeau. Un jeune homme, nommé *Callimaque*, amoureux d'elle, la pressa quelquefois dans ce tombeau même de condescendre à sa passion. *Drusilla*, pressée par son mari & par son amant, souhaita la mort, & l'obtint. *Callimaque*, informé de sa perte, fut encor plus furieux d'amour; il gagna par argent un domestique d'*Andronic*, qui avait les clefs du tombeau; il y court, il dépouille sa maîtresse de son linceuil, il s'écria, " Ce que " tu n'as pas voulu m'acorder vivante, tu " me l'acorderas morte ". Et dans l'excès horrible de sa démence, il assouvit ses desirs sur ce corps inanimé. Un serpent sort à l'instant du tombeau; le jeune homme tombe évanoui, le serpent le tue; il en fait autant du domestique complice, & se roule sur son corps. *Saint Jean* arive avec le mari; ils sont étonnés de trouver *Callimaque* en vie. *Saint Jean* ordonne au serpent de s'en aller, le serpent obéit. Il demande au jeune homme comment il est ressuscité?

Callimaque répond qu'un ange lui était aparu, & lui avait dit : " il falait que tu „ mourusses pour revivre chrètien ". Il demanda aussi-tôt le batême, & pria *saint Jean* de ressusciter *Drusilla*. L'apôtre ayant sur le champ opéré ce miracle, *Callimaque* & *Drusilla* le suplièrent de vouloir bien aussi ressusciter le domestique. Celui-ci qui était un païen obstiné, ayant été rendu à la vie, déclara qu'il aimait mieux remourir que d'ètre chrètien ; & en éfet il remourut incontinent. Sur quoi *saint Jean* dit qu'un mauvais arbre portait toujours de mauvais fruits.

Aristodême grand-prêtre d'Ephèse, quoique frapé d'un tel prodige, ne voulut pas se convertir ; il dit à *saint Jean :* " permettez que je vous empoisonne, & si vous „ n'en mourez pas, je me convertirai ". L'apôtre accepte la proposition : mais il voulut qu'auparavant *Aristodême* empoisonnât deux Ephésiens condamnés à mort ; *Aristodème* aussi-tôt leur présenta le poison ; ils expirèrent sur le champ. *Saint Jean* prit le mème poison, qui ne lui fit aucun mal. Il ressuscita les deux morts ; & le grand-prètre se convertit.

Saint Jean ayant ateint l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans, Jésus-Christ lui aparut, & lui dit : " il est tems que tu viennes à „ mon festin avec tes frères ". Et bientôt après, l'apôtre s'endormit en paix.

XIII°. *L'histoire des bienheureux Jaques,*

le mineur, *Simon & Jude frères*. Ces apôtres vont en Perse, y exécutent des choses aussi incroyables que celles que l'auteur raporte de *saint André*.

XIV°. *Les gestes de saint Matthieu apôtre & évangeliste*. Saint Matthieu va en Ethiopie, dans la grande ville de Nadaver: il y ressuscite le fils de la reine *Candace*, & il y fonde des églises chrètiennes.

XV°. *Les gestes du bienheureux Barthelemi dans l'Inde*. Barthelemi va d'abord dans le temple d'*Astarot*. Cette déesse rendait des oracles & guérissait toutes les maladies; *Barthelemi* la fait taire, & rend malades tous ceux qu'elle avait guéris. Le roi *Polimius* dispute avec lui; le démon déclare devant le roi qu'il est vaincu. *Saint Barthelemi* sacre le roi *Polimius* évêque des Indes.

XVI°. *Les gestes du bienheureux Thomas apôtre de l'Inde*. Saint Thomas entre dans l'Inde par un autre chemin, & y fait beaucoup plus de miracles que *saint Barthelemi*; il est enfin martyrisé, & aparaît à *Xiphoro*, & à *Susani*.

XVII°. *Les gestes du bienheureux Philippe*. Il alla prêcher en Scythie. On voulut lui faire sacrifier à *Mars*; mais il fit sortir un dragon de l'autel qui dévora les enfans des prêtres; il mourut à Hiérapolis à l'âge de quatre-vingt sept ans. On ne sait quelle est cette ville; il y en avait plusieurs de ce nom. Toutes ces histoires passent pour être

écrites par *Abdias* évèque de Babilone, & ſont traduites par *Jules* Africain.

XVIII°. A cet abus des ſaintes écritures on en a joint un moins révoltant, & qui ne manque point de reſpect au chriſtianiſme comme ceux qu'on vient de mettre ſous les yeux du lecteur. Ce ſont les liturgies atribuées à *ſaint Jaques*, à *ſaint Pierre*, à *ſaint Marc*, dont le ſavant *Tillemont* a fait voir la fauſſeté.

XIX°. *Fabricius* met parmi les écrits apocryphes l'*homélie* atribuée à ſaint Auguſtin, *ſur la manière dont ſe forma le ſymbole*: mais il ne prétend pas ſans doute que le *ſymbole*, que nous apellons *des apôtres*, en ſoit moins ſacré & moins véritable. Il eſt dit dans cette homélie, dans *Rufin* & enſuite dans *Iſidore*, que dix jours après l'aſcenſion les apôtres étant renfermés enſemble de peur des juifs, Pierre dit: *je crois en* Dieu *le père tout-puiſſant*. André, *& en* Jéſus-Chriſt *ſon fils*. Jaques, *qui a été conçu du ſaint eſprit*. Et qu'ainſi chaque apôtre ayant prononcé un article, le ſymbole fut entièrement achevé.

Cette hiſtoire n'étant point dans les *actes des apôtres*, on eſt diſpenſé de la croire; mais on n'eſt pas diſpenſé de croire au ſymbole, dont les apôtres ont enſeigné la ſubſtance. La vérité ne doit point ſoufrir des faux ornemens qu'on a voulu lui donner.

XX°. *Des conſtitutions apoſtoliques*.

On met aujourd'hui dans le rang des apocryphes les *conſtitutions des ſaints apôtres*,

qui paſſaient autrefois pour être rédigées par *ſaint Clément* le Romain. La ſeule lecture de quelques chapitres ſufit pour faire voir que les apôtres n'ont eu aucune part à cet ouvrage.

Dans le chapitre IX, on ordonne aux femmes de ne ſe laver qu'à la neuvième heure. Au premier chapitre du ſecond livre, on veut que les évêques ſoyent ſavans: mais du tems des apôtres il n'y avait point d'hiérarchie, point d'évêques atachés à une ſeule égliſe. Ils allaient inſtruire de ville en ville, de bourgade en bourgade; ils s'apellaient *apôtres*, & non pas *évêques*, & ſurtout ils ne ſe piquaient pas d'être ſavans.

Au chapitre II de ce ſecond livre, il eſt dit qu'un évêque ne doit avoir *qu'une femme qui ait grand ſoin de ſa maiſon:* ce qui ne ſert qu'à prouver qu'à la fin du premier, & au commencement du ſecond ſiécle, lorſque la hiérarchie commença à s'établir, les prêtres étaient mariés.

Dans preſque tout le livre, les évêques ſont regardés comme les juges des fidèles; & l'on ſait aſſez que les apôtres n'avaient aucune juriſdiction.

Il eſt dit au chapitre XXI, qu'il faut écouter les deux parties; ce qui ſupoſe une juriſdiction établie.

Il eſt dit au chapitre XXVI. *L'évêque eſt votre prince, votre roi, votre empereur, votre Dieu en terre.* Ces expreſſions ſont bien fortes pour l'humilité des apôtres.

Au chapitre XXVIII. Il faut dans les festins des agapes donner aux diacres le double de ce qu'on donne à une vieille : au prêtre, le double de ce qu'on donne au diacre parce qu'ils sont les conseillers de l'évêque, & la couronne de l'église. Le lecteur aura une portion en l'honneur des prophêtes, aussi-bien que le chantre & le portier. Les laïques qui voudront avoir quelque chose doivent s'adresser à l'évêque par le diacre.

Jamais les apôtres ne se sont servis d'aucun terme qui répondît à *laïque*, & qui marquât la diférence entre les profânes & les prêtres.

Au chapitre XXXIV. " Il faut révérer
» l'évêque comme un roi, l'honorer com-
» me le maître, lui donner vos fruits, les
» ouvrages de vos mains, vos prémices,
» vos décimes, vos épargnes, les présens
» qu'on vous a faits, votre froment, votre
» vin, votre huile, votre laine, & tout ce
» que vous avez ". Cet article est fort.

Au chapitre LVII. " Que l'église soit lon-
» gue, qu'elle regarde l'orient, qu'elle res-
» semble à un vaisseau, que le trône de
» l'évêque soit au milieu; que le lecteur
» lise les livres de *Moïse*, de *Josué*, des ju-
» ges, des rois, des paralipomènes, de
» *Job* &c. ".

Au chapitre XVII du livre III. " Le ba-
» tème est donné pour la mort de Jésus,
» l'huile pour le saint esprit. Quand on
» nous plonge dans la cuve nous mourons;

„ quand nous en fortons nous reffufcitons.
„ *Le père eſt le* Dieu *de tout*, Chriſt eſt fils
„ unique Dieu, fils aimé & feigneur de
„ gloire. Le faint foufle eſt *Paraclet* envoyé
„ de Chriſt, docteur enfeignant, & prédi-
„ cateur de Chriſt ".

Cette doctrine ferait aujourd'hui exprimée en termes plus canoniques.

Au chapitre VII du livre V, on cite des vers des fibylles fur l'avénement de Jéfus, & fur la réfurection. C'eſt la première fois que les chrétiens fupofèrent des vers des fibylles, ce qui continua pendant plus de trois cents années.

Au chapitre XXVIII du livre VI. La pédéraſtie & l'accouplement avec les bètes font défendus aux fidèles.

Au chapitre XXIX, il eſt dit " qu'un
„ mari & une femme font purs en fortant
„ du lit, puifqu'ils ne fe lavent point.

Au chapitre V du livre VIII, on trouve ces mots, " Dieu *tout-puiſſant*, donne à
„ l'évèque par ton Chriſt la participation
„ du faint efprit.

Au chapitre VI. " Recommandez-vous
„ au feul Dieu par Jéfus-Chriſt", ce qui n'exprime pas affez la divinité de notre Seigneur.

Au chapitre XII, eſt la conſtitution de *Jaques* frère de *Zebedée*.

Au chapitre XV. Le diacre doit prononcer tout haut, *inclinez-vous devant* Dieu *par*

le Christ. Ces expressions ne sont pas aujourd'hui assez corectes.

SUITE DES LIVRES APOCRYPHES.

XXI°. *Des canons apostoliques.* Le sixième canon ordonne qu'aucun évêque, ni prêtre ne se sépare de sa femme sous prétexte de religion; que s'il s'en sépare il soit excommunié; que s'il persévère il soit chassé.

Le 7e. qu'aucun prêtre ne se mêle jamais d'afaires séculières.

Le 19e. Que celui qui a épousé les deux sœurs ne soit point admis dans le clergé.

Le 21e. & 22e. Que les eunuques soyent admis à la prêtrise, excepté ceux qui se sont coupés à eux-mêmes les génitoires. Cependant *Origène* fut prêtre malgré cette loi.

Le 55e. Si un évêque, ou un prêtre, ou un diacre, ou un clerc, mange de la chair où il y ait encor du sang, qu'il soit déposé.

Il est assez évident que ces canons ne peuvent avoir été promulgués par les apôtres.

XXII°. *Les reconnaissances de saint Clément à Jaques frère du Seigneur, en dix livres, traduites du grec en latin par Rufin.*

Ce livre commence par un doute sur l'immortalité de l'ame; *utrumne sit mihi aliqua vita post mortem; an nihil omninò postea sim futurus.* Saint Clément agité par ce doute, & voulant savoir si le monde était éternel, ou s'il avait été créé; s'il y avait

N°. XVII, & dans l'exorde.

un Tartare & un Phlegeton, un Ixion & un Tantale, &c. &c. voulut aller en Egypte aprendre la négromancie; mais ayant entendu parler de *ſaint Barnabé* qui prèchait le chriſtianiſme, il alla le trouver dans l'Orient, dans le tems que *Barnabé* célébrait une fète juive. Enſuite il rencontra *ſaint Pierre* à Céſarée avec *Simon* le magicien & *Zachée*. Ils diſputèrent enſemble, & *ſaint Pierre* leur raconta tout ce qui s'était paſſé depuis la mort de Jéſus. *Clément* ſe fit chrètien, mais *Simon* demeura magicien.

Simon devint amoureux d'une femme qu'on apellait la *Lune*, & en atendant qu'il l'épouſât il propoſa à *ſaint Pierre*, à *Zachée*, à *Lazare*, à *Nicodème*, à *Doſithée* & à pluſieurs autres, de ſe mettre au rang de ſes diſciples. *Doſithée* lui répondit d'abord par un grand coup de bâton; mais le bâton ayant paſſé à travers du corps de *Simon* comme à travers de la fumée, *Doſithée* l'adora & devint ſon lieutenant; après quoi *Simon* épouſa ſa maîtreſſe, & aſſura qu'elle était la lune elle-même, deſcendue du ciel pour ſe marier avec lui.

Ce n'eſt pas la peine de pouſſer plus loin les reconnaiſſances de *ſaint Clément*. Il faut ſeulement remarquer qu'au livre IX il eſt parlé des Chinois ſous le nom de *ſères*, comme des plus juſtes & des plus ſages de tous les hommes; après eux viennent les bracmanes, auxquels l'auteur rend la juſtice

que toute l'antiquité leur a rendue. L'auteur les cite comme des modèles de ſobriété, de douceur & de juſtice.

XXIII°. *La lettre de ſaint Pierre à ſaint Jaques, & la lettre de ſaint Clément au même ſaint Jaques frère du Seigneur, gouvernant la ſainte égliſe des Hébreux à Jéruſalem & toutes les égliſes.* La lettre de *ſaint Pierre* ne contient rien de curieux; mais celle de *ſaint Clément* eſt très remarquable; il prétend que *ſaint Pierre* le déclara évêque de Rome avant ſa mort, & ſon coadjuteur; qu'il lui impoſa les mains, & qu'il le fit aſſeoir dans ſa chaire épiſcopale en préſence de tous les fidèles. *Ne manquez pas*, lui dit-il, *d'écrire à mon frère Jaques dès que je ſerai mort.*

Cette lettre ſemble prouver qu'on ne croyait pas alors que *ſaint Pierre* eût été ſuplicié, puiſque cette lettre atribuée à *ſaint Clément* aurait probablement fait mention du ſuplice de *ſaint Pierre*. Elle prouve encor qu'on ne comptait pas *Clet* & *Anaclet* parmi les évêques de Rome.

XXIV°. *Homélies de ſaint Clément au nombre de dix-neuf.*

Il raconte dans ſa première homélie ce qu'il avait déja dit dans les *reconnaiſſances*, qu'il était allé chercher *ſaint Pierre* avec *ſaint Barnabé* à Céſarée, pour ſavoir ſi l'ame eſt immortelle, & ſi le monde eſt éternel.

On lit dans la ſeconde homélie, numéro 38, un paſſage bien plus extraordinaire;

c'eſt *ſaint Pierre* lui-même qui parle de l'ancien teſtament ; & voici comme il s'exprime.

„ La loi écrite contient certaines choſes
„ fauſſes contre la loi de Dieu créateur du
„ ciel & de la terre ; c'eſt ce que le diable
„ a fait pour une juſte raiſon, & cela eſt
„ arivé auſſi par le jugement de Dieu, afin
„ de découvrir ceux qui écouteraient avec
„ plaiſir ce qui eſt écrit contre lui, &c. &c.

Dans la 6e. homélie *ſaint Clément* rencontre *Appion*, le même qui avait écrit contre les Juifs du tems de *Tibère* ; il dit à *Appion* qu'il eſt amoureux d'une Egyptienne, & le prie d'écrire une lettre en ſon nom à ſa prétendue maîtreſſe, pour lui perſuader, par l'exemple de tous les dieux, qu'il faut faire l'amour. *Appion* écrit la lettre, & *ſaint Clément* fait la réponſe au nom de l'Egyptienne ; après quoi il diſpute ſur la nature des dieux.

XXV°. *Deux épitres de ſaint Clément aux Corinthiens.*

Il ne paraît pas juſte d'avoir rangé ces épitres parmi les apocryphes. Ce qui a pu engager quelques ſavans à ne les pas reconnaître, c'eſt qu'il y eſt parlé *du phénix d'Arabie qui vit cinq cents ans, & qui ſe brûle en Egypte dans la ville d'Héliopolis.* Mais il ſe peut très bien faire que *ſaint Clément* ait cru cette fable que tant d'autres croyaient, & qu'il ait écrit des lettres aux Corinthiens.

On convient qu'il y avait alors une grande

dispute entre l'église de Corinthe & *celle de* Rome. L'église de Corinthe, qui se disait fondée la première, se gouvernait en commun; il n'y avait presque point de distinction entre les prètres & les séculiers, encor moins entre les prètres & l'évèque; tous avaient également voix délibérative; du moins plusieurs savans le prétendent. *Saint Clément* dit aux Corinthiens, dans sa première épitre, " vous qui avez jetté les pre„ miers fondemens de la sédition, soyez „ soumis aux prètres, corigez-vous par la „ pénitence, fléchissez les genoux de votre „ cœur, aprenez à obéir ". Il n'est point du tout étonnant qu'un évèque de Rome ait employé ces expressions.

C'est dans la seconde épitre qu'on trouve encor cette réponse de Jésus-Christ que nous avons déja raportée, sur ce qu'on lui demandait quand viendrait son royaume des cieux. *Ce sera*, dit-il, *quand deux feront un, quand ce qui est dehors sera dedans, quand le mâle sera femelle, & quand il n'y aura ni mâle ni femelle.*

XXVI°. *Lettre de saint Ignace le martyr à la Vierge Marie, & la réponse de la Vierge à saint Ignace.*

A MARIE QUI A PORTÉ CHRIST, son dévot *Ignace.*

„ Vous deviez me consoler, moi néophite

» & disciple de votre *Jean*. J'ai entendu plu-
» sieurs choses admirables de votre Jésus,
» & j'en ai été stupéfait; je désire de tout
» mon cœur d'en être instruit par vous qui
» avez toujours vécu avec lui en familiarité,
» & qui avez su tous ses secrets. Portez-
» vous bien & confortez les néophites
» qui sont avec moi de vous & par vous,
» amen.

RÉPONSE DE LA SAINTE VIERGE, à *Ignace* son disciple chéri,

l'humble servante de Jésus-Christ.

„ Toutes les choses que vous avez apri-
» ses de *Jean* sont vrayes; croyez-les, per-
» sistez-y, gardez votre vœu de christianis-
» me, conformez-lui vos mœurs & votre
» vie; je viendrai vous voir avec *Jean*,
» vous & ceux qui sont avec vous. Soyez
» ferme dans la foi, agissez en homme; que
» la sévérité de la persécution ne vous
» trouble pas; mais que votre esprit se
» fortifie, & exulte en Dieu votre sauveur,
» amen.

On prétend que ces lettres sont de l'an 116 de notre ère vulgaire; mais elles n'en sont pas moins fausses & moins absurdes; ce serait même une insulte à notre sainte religion, si elles n'avaient pas été écrites dans un esprit de simplicité qui peut faire tout pardonner.

XXVII°. *Fragmens des apôtres.*

On y trouve ce passage. " *Paul* homme de petite taille, au nez aquilin, au
„ visage angelique, instruit dans le ciel, a
„ dit à *Plantilla* la romaine avant de mou-
„ rir : adieu, *Plantilla*, petite plante de
„ salut éternel, connais ta noblesse, tu es
„ plus blanche que la neige, tu es enregis-
„ trée parmi les soldats de Christ, tu es
„ héritière du royaume céleste. " Cela ne méritait pas d'être réfuté.

XXVIII°. *Onze apocalypses*, qui sont attribuées aux patriarches & prophètes, à *saint Pierre*, à *Cérinthe*, à *saint Thomas*, à *saint Etienne* protomartyr, deux à *saint Jean* différentes de la canonique, & trois à *saint Paul.* Toutes ces apocalypses ont été éclipsées par celle de *saint Jean.*

XXIX°. *Les visions, les préceptes & les similitudes d'Hermas.*

Hermas parait être de la fin du premier siécle. Ceux qui traitent son livre d'apocryphe sont obligés de rendre justice à sa morale. Il commence par dire que son père nouricier avait vendu une fille à Rome. *Hermas* reconnut cette fille après plusieurs années, & l'aima, dit-il, comme sa sœur: il la vit un jour se baigner dans le Tibre, il lui tendit la main & la tira du fleuve; & il disait dans son cœur, *que je serais heureux si j'avais une femme semblable à elle pour la beauté & pour les mœurs !*

Aussi-

Aussi-tôt le ciel s'ouvrit, & il vit tout-d'un-coup cette même femme, qui lui fit une révérence du haut du ciel, & lui dit, *bonjour Hermas.* Cette femme était l'église chrètienne. Elle lui donna beaucoup de bons conseils.

Un an après l'esprit le transporta au même endroit où il avait vu cette belle femme, qui était pourtant une vieille; mais sa vieillesse était fraîche; & elle n'était vieille que parce qu'elle avait été créée dès le commencement du monde, & que le monde avait été fait pour elle.

Le livre des *préceptes* contient moins d'alégories; mais celui des *similitudes* en contient beaucoup.

Un jour que je jeûnais, dit *Hermas*, & que j'étais assis sur une colline, rendant graces à Dieu de tout ce qu'il avait fait pour moi, un berger vint s'asseoir à mes côtés, & me dit, pourquoi êtes-vous venu ici de si bon matin? c'est que je suis en station, lui répondis-je. Qu'est-ce qu'une station? me dit le berger. C'est un jeûne. Et qu'est-ce que ce jeûne? c'est ma coutume. *Allez*, me répliqua le berger, *vous ne savez ce que c'est que de jeûner, cela ne fait aucun profit à* Dieu; *je vous aprendrai ce que c'est que le vrai jeûne agréable à la Divinité. Votre jeûne n'a rien de commun avec la justice & la vertu.* Similitude 5e. liv. III. *Servez* Dieu *d'un cœur pur; gardez ses commandemens; n'admettez dans votre cœur aucun desir coupable. Si vous avez toujours la crainte de* Dieu *devant les yeux, si vous vous*

abstenez de tout mal, ce sera là le vrai jeûne, le grand jeûne dont Dieu *vous saura gré.*

Cette piété philosophique & sublime est un des plus singuliers monumens du premier siécle. Mais ce qui est assez étrange, c'est qu'à la fin des *similitudes* le berger lui donne des filles très afables, *valdè affabiles*, chastes & industrieuses pour avoir soin de sa maison; & lui déclare qu'il ne peut acomplir les commandemens de Dieu sans ces filles, qui figurent visiblement les vertus.

Ne poussons pas plus loin cette liste; elle serait immense si on voulait entrer dans tous les détails. Finissons par les sibylles.

XXX°. *Des sibylles.*

Ce qu'il y eut de plus apocryphe dans la primitive église, c'est la prodigieuse quantité de vers atribués aux anciennes sibylles en faveur des mystères de la religion chrétienne. *Diodore* de Sicile n'en reconnaissait qu'une, qui fut prise dans Thèbes par les Epigones, & qui fut placée à Delphes avant la guerre de Troye. De cette sibylle, c'est-à-dire de cette prophêtesse, on en fit bientôt dix. Celle de Cume avait le plus grand crédit chez les Romains, & la sibylle *Erythrée* chez les Grecs.

Diodore, liv. V.

Comme tous les oracles se rendaient en vers, toutes les sibylles ne manquèrent pas d'en faire; & pour donner plus d'autorité à ces vers, on les fit quelquefois en acrostiches. Plusieurs chrêtiens, qui n'avaient pas un zèle selon la science, non seulement dé-

tournèrent le ſens des anciens vers qu'on ſupoſait écrits par les ſibylles; ils en firent eux-mêmes, & qui pis eſt, en acroſtiches. Ils ne ſongèrent pas que cet artifice pénible de l'acroſtiche ne reſſemble point du tout à l'inſpiration, & à l'enthouſiaſme d'une prophéteſſe. Ils voulurent ſoutenir la meilleure des cauſes par la fraude la plus maladroite. Ils firent donc de mauvais vers grecs, dont les lettres initiales ſignifiaient en grec, *Jéſus*, *Chriſt*, *Fils*, *Sauveur*, & ces vers diſaient, qu'*avec cinq pains & deux poiſſons il nourirait cinq mille hommes au déſert*, *& qu'en ramaſſant les morceaux qui reſteront il remplirait douze paniers.*

Le règne de mille ans, & la nouvelle Jéruſalem céleſte, que *Juſtin* avait vue dans les airs pendant quarante nuits, ne manquèrent pas d'être prédits par les ſibylles.

Lactance, au quatrième ſiécle, recueillit preſque tous les vers atribués aux ſibylles, & les regarda comme des preuves convaincantes. Cette opinion fut tellement autoriſée, & ſe maintint ſi longtems, que nous chantons encor des hymnes dans leſquels le témoignage des ſibylles eſt joint aux prédictions de *David.*

Solvet ſæclum in favilla
Teſte David cum ſibylla.



Ne pouſſons pas plus loin la liſte de ces

erreurs ou de ces fraudes, on pourait en raporter plus de cent; tant le monde fut toujours composé de trompeurs & de gens qui aimèrent à se tromper. Mais ne recherchons point une érudition si dangereuse. Une grande vérité aprofondie vaut mieux que la découverte de mille mensonges.

Toutes ces erreurs, toute la foule des livres apocryphes, n'ont pu nuire à la religion chrêtienne; parce qu'elle est fondée, comme on sait, sur des vérités inébranlables. Ces vérités sont apuyées par une église militante & triomphante, à laquelle Dieu a donné le pouvoir d'enseigner & de réprimer. Elle unit dans plusieurs pays l'autorité spirituelle & la temporelle. La prudence, la force, la richesse sont ses atributs; & quoiqu'elle soit divisée, quoique ses divisions l'ayent ensanglantée, on la peut comparer à la république Romaine toujours agitée de discordes civiles, mais toujours victorieuse.

APOINTÉ, DESAPOINTÉ.

SOit que ce mot vienne du latin, *punctum*, ce qui est très vraisemblable; soit qu'il vienne de l'ancienne barbarie, qui se plaisait fort aux *oins*, *soin*, *coin*, *loin*, *foin*, *bardouin*, *albouin*, *grouin*, *poing*, &c.; il

eſt certain que cette expreſſion, bannie aujourd'hui mal-à-propos du langage, eſt très néceſſaire. Le naïf *Amiot*, & l'énergique *Montagne*, s'en ſervent ſouvent. Il n'eſt pas même poſſible juſqu'à préſent d'en employer une autre. Je lui *apointai* l'hôtel des Urſins; à ſept heures du ſoir je m'y rendis; je fus *deſapointé.* Comment exprimerez-vous en un ſeul mot le manque de parole de celui qui devait venir à l'hôtel des Urſins à ſept heures du ſoir, & l'embaras de celui qui eſt venu & qui ne trouve perſonne? a-t-il été trompé dans ſon atente? cela eſt d'une longueur inſuportable, & n'exprime pas préciſément la choſe. Il a été *deſapointé;* il n'y a que ce mot. Servez-vous-en donc, vous qui voulez qu'on vous entende vîte; vous ſavez que les circonlocutions ſont la marque d'une langue pauvre. Il ne faut pas dire: *vous me devez cinq piéces de douze ſous*, quand vous pouvez dire: *vous me devez un écu.*

Les Anglais ont pris de nous ces mots *apointé*, *deſapointé*, ainſi que beaucoup d'autres expreſſions très énergiques; ils ſe ſont enrichis de nos dépouilles, & nous n'oſons reprendre notre bien.



APOINTER, APOINTEMENT,

TERMES DU PALAIS.

CE font procès par écrit. On *apointe* une caufe; c'eft-à-dire, que les juges ordonnent que les parties produifent par écrit les faits & les raifons. Le dictionnaire de Trévoux, fait en partie par les jéfuites, s'exprime ainfi: *quand les juges veulent favorifer une mauvaife caufe, ils font d'avis de l'apointer au lieu de la juger.*

Ils efpéraient qu'on apointerait leur caufe dans l'afaire de leur banqueroute, qui leur procura leur expulfion. L'avocat qui plaidait contr'eux trouva heureufement leur explication du mot *apointer*; il en fit part aux juges, dans une de fes oraifons. Le parlement, plein de reconnaiffance, n'apointa pas leur afaire; il fut jugé à l'audience que tous les jéfuites, à commencer par le père général, reftitueraient l'argent de la banqueroute avec dépens, dommages & intérèts. Il fut jugé depuis qu'ils étaient de trop dans le royaume; & cet arêt, qui était pourtant un *apointé*, eut fon exécution avec grands aplaudiffemens du public.

APOSTAT.

C'Eſt encor une queſtion parmi les ſavans, ſi l'empereur *Julien* était en éfet apoſtat, & s'il avait jamais été chrêtien véritablement.

Il n'était pas âgé de ſix ans lorſque l'empereur *Conſtance*, plus barbare encor que *Conſtantin*, fit égorger ſon père & ſon frère, & ſept de ſes couſins germains. A peine échapa-t-il à ce carnage avec ſon frère *Gallus*. Mais il fut toujours traité très durement par *Conſtance*. Sa vie fut longtems menacée; il vit bientôt aſſaſſiner par les ordres du tyran le frère qui lui reſtait. Les ſultans turcs les plus barbares n'ont jamais ſurpaſſé, je l'avoue à regret, ni les cruautés, ni les fourberies de la famille Conſtantine. L'étude fut la ſeule conſolation de *Julien* dès ſa plus tendre jeuneſſe. Il voyait en ſecret les plus illuſtres philoſophes qui étaient de l'ancienne religion de Rome. Il eſt bien probable qu'il ne ſuivit celle de ſon oncle *Conſtance* que pour éviter l'aſſaſſinat. *Julien* fut obligé de cacher ſon eſprit, comme avait fait *Brutus* ſous *Tarquin*. Il devait être d'autant moins chrêtien que ſon oncle l'avait forcé à être moine, & à faire les fonctions de lecteur dans l'égliſe. On eſt rarement de la religion

de fon perfécuteur, furtout quand il veut dominer fur la confcience.

Une autre probabilité, c'eft que dans aucun de fes ouvrages il ne dit qu'il ait été chrètien. Il n'en demande jamais pardon aux pontifes de l'ancienne religion. Il leur parle dans fes lettres comme s'il avait toujours été ataché au culte du fénat. Il n'eft pas même avéré qu'il ait pratiqué les cérémonies du taurauboie qu'on pouvait regarder comme une efpèce d'expiation, ni qu'il eût voulu laver avec du fang de taureau ce qu'il apellait fi malheureufement *la tache de fon batème.* C'était une dévotion païenne qui d'ailleurs ne prouverait pas plus que l'affociation aux myftères de *Cérès.* En un mot, ni fes amis, ni fes ennemis ne raportent aucun fait, aucun difcours qui puiffe prouver qu'il ait jamais cru au chriftianifme, & qu'il ait paffé de cette croyance fincère à celle des dieux de l'empire.

S'il eft ainfi, ceux qui ne le traitent point d'apoftat paraiffent très excufables.

La faine critique s'étant perfectionnée, tout le monde avoue aujourd'hui que l'empereur *Julien* était un héros & un fage, un ftoïcien égal à *Marc-Aurèle.* On condamne fes erreurs, on convient de fes vertus. On penfe aujourd'hui comme *Prudentius* fon contemporain, auteur de l'hymne *falvete flores martyrum.* Il dit de *Julien*,

Ductor fortiffimus armis
Conditor & legum celeberrimus: ore manuque

Consultor patriæ: sed non consultor habendæ
Religionis: amans tercentum millia divûm.
Perfidus ille Deo, sed non est perfidus orbi.

Fameux par ses vertus, par ses loix, par la guerre,
Il méconnut son Dieu, mais il servit la terre.

Voici comme on en parle souvent dans un livre nouveau souvent réimprimé.

„ Aujourd'hui, après avoir comparé les „ faits, les monumens, les écrits de *Julien* & ceux de ses ennemis, on est forcé „ de reconnaître que s'il n'aimait pas le „ christianisme, il fut excusable aux yeux „ des hommes de haïr une religion souillée du sang de toute sa famille; qu'ayant „ été persécuté, emprisonné, exilé, menacé de mort par les Galiléens sous le „ règne du barbare *Constance*, il ne les persécuta jamais; qu'au contraire, il pardonna à dix soldats chrêtiens qui avaient „ conspiré contre sa vie. On lit ses lettres, & on admire. *Les Galiléens*, dit-il, „ *ont soufert sous mon prédécesseur l'exil &* „ *les prisons; on a massacré réciproquement* „ *ceux qui s'apellent tour-à-tour hérétiques.* „ *J'ai rapellé leurs exilés, élargi leurs prisonniers; j'ai rendu leurs biens aux proscrits, je les ai forcés de vivre en paix.* „ *Mais telle est la fureur inquiète des Galiléens qu'ils se plaignent de ne pouvoir plus* „ *se dévorer les uns les autres.* Quelle let-

„ tre ! quelle ſentence portée par la philo-
„ ſophie contre le fanatiſme perſécuteur !
„ Dix chretiens conſpirent contre ſa vie,
„ on les découvre, il leur pardonne. Quel
„ homme ! mais quels laches fanatiques que
„ ceux qui ont voulu deshonorer ſa mé-
„ moire ! "

Enfin en diſcutant les faits, on a été obligé de convenir que *Julien* avait toutes les qualités de *Trajan*, hors le goût ſi longtems pardonné aux Grecs & aux Romains; toutes les vertus de *Caton*, mais non pas ſon opiniâtreté & ſa mauvaiſe humeur; tout ce qu'on admira dans *Jules Céſar*, & aucun de ſes vices; il eut la continence de *Scipion*. Enfin il fut en tout égal à *Marc-Aurèle* le premier des hommes.

On n'oſe plus répéter aujourd'hui après le calomniateur *Théodoret*, qu'il immola une femme dans le temple de Carres pour ſe rendre les dieux propices. On ne redit plus qu'en mourant il jetta de ſa main quelques goutes de ſon ſang au ciel, en diſant à Jéſus-Chriſt : *tu as vaincu Galiléen*, comme s'il eût combatu contre Jéſus en faiſant la guerre aux Perſes; comme ſi ce philoſophe qui mourut avec tant de réſignation avait reconnu Jéſus; comme s'il eût cru que Jéſus était en l'air, & que l'air était le ciel ! ces inepties ne ſe répètent plus aujourd'hui.

Ses détracteurs ſont réduits à lui donner des ridicules; mais il avait plus d'eſprit

que ceux qui le raillent. Un hiſtorien lui reproche, d'après *ſaint Grégoire* de Nazianze, *d'avoir porté une barbe trop grande*. Mais, mon ami, ſi la nature la lui donna longue, pourquoi voudrais-tu qu'il la portât courte ? *Il branlait la tête*. Tien mieux la tienne. — *Sa démarche était précipitée*. Souvien-toi que l'abbé d'*Aubignac*, prédicateur du roi, ſifflé à la comédie, ſe moque de la démarche & de l'air du grand *Corneille*. Oſerais-tu eſpérer de tourner le maréchal de *Luxembourg* en ridicule, parce qu'il marchait mal, & que ſa taille était irégulière ? Il marchait très bien à l'ennemi. Laiſſons l'ex-jéſuite *Patouillet*, & l'ex-jéſuite *Nonotte* &c. apeller l'empereur, *Julien l'apoſtat*. Eh gredins ! ſon ſucceſſeur chrêtien, *Jovien*, l'apella *Divus Julianus*.

Traitons cet empereur comme il nous a traités lui même. Il diſait en ſe trompant ; *nous ne devons pas les haïr, mais les plaindre ; ils ſont déja aſſez malheureux d'errer dans la choſe la plus importante*. Lettre 52 de l'empereur Julien.

Ayons pour lui la même compaſſion, puiſque nous ſommes ſûrs que la vérité eſt de notre côté.

Il rendait exactement juſtice à ſes ſujets, rendons-la donc à ſa mémoire. Des Alexandrins s'emportent contre un évêque chrêtien, méchant homme il eſt vrai, élu par une brigue de ſcélérats. C'était le fils d'un maçon, nommé *George Biordos*. Ses mœurs étaient plus baſſes que ſa naiſſance, il joi-

gnait la perfidie la plus lâche à la férocité la plus brute, & la ſuperſtition à tous les vices; avare, calomniateur, perſécuteur, impoſteur, ſanguinaire, ſéditieux, déteſté de tous les partis; enfin les habitans le tuèrent à coups de bâton. Voyez la lettre que l'empereur *Julien* écrit aux Alexandrins ſur cette émeute populaire. Voyez comme il leur parle en père & en juge.

„ Quoi! au lieu de me réſerver la con-
„ naiſſance de vos outrages, vous vous êtes
„ laiſſés emporter à la colère, vous vous
„ êtes livrés aux mêmes excès que vous re-
„ prochez à vos ennemis! *George* méritait
„ d'être traité ainſi, mais ce n'était pas à
„ vous d'être ſes exécuteurs. Vous avez
„ des loix, il falait demander juſtice &c.

On a oſé flétrir *Julien* de l'infâme nom d'*intolérant* & de *perſécuteur*, lui qui voulait extirper la perſécution & l'intolérance. Reliſez ſa lettre cinquante-deuxième, & reſpectez ſa mémoire. N'eſt-il pas déja aſſez malheureux de n'avoir pas été catholique, & de brûler dans l'enfer avec la foule innombrable de ceux qui n'ont pas été catholiques, ſans que nous l'inſultions encor juſqu'au point de l'acuſer d'intolérance.



DES GLOBES DE FEU QU'ON A PRÉTENDU ÊTRE SORTIS DE TERRE, POUR EMPÊCHER LA RÉÉDIFICATION DU TEMPLE DE JÉRUSALEM, SOUS L'EMPEREUR JULIEN.

Il eſt très vraiſemblable que lorſque *Julien* réſolut de porter la guerre en Perſe, il eut beſoin d'argent; très vraiſemblable encor que les juifs lui en donnèrent pour obtenir la permiſſion de rebâtir leur temple, détruit en partie par *Titus*, & dont il reſtait les fondemens, une muraille entière & la tour Antonia. Mais eſt-il ſi vraiſemblable que des globes de feu s'élançaſſent ſur les ouvrages & ſur les ouvriers, & fiſſent diſcontinuer l'entrepriſe?

N'y a-t-il pas une contradiction palpable dans ce que les hiſtoriens racontent?

1°. Comment ſe peut-il faire que les juifs commençaſſent par détruire (comme on le dit) les fondemens du temple qu'ils voulaient & qu'ils devaient rebâtir à la même place? Le temple devait être néceſſairement ſur la montagne Moria. C'était là que *Salomon* l'avait élevé; c'était là qu'*Hérode* l'avait rebâti avec beaucoup plus de ſolidité & de magnificence, après avoir préalablement élevé un beau théâtre dans

Jérusalem, & un temple à *Auguste* dans Césarée. Les fondations de ce temple agrandi par *Hérode* avaient jusqu'à vingt-cinq pieds de longueur, au raport de *Joseph.* Serait-il possible que les juifs eussent été assez insensés du tems de *Julien* pour vouloir déranger ces pierres qui étaient si bien préparées à recevoir le reste de l'édifice, & sur lesquelles on a vu depuis les mahométans bâtir leur mosquée (*y*)? Quel homme fut jamais assez fou, assez stupide pour se priver ainsi à grands frais & avec une peine extrême du plus grand avantage qu'il pût rencontrer sous ses yeux & sous ses mains? Rien n'est plus incroyable.

2° Comment des éruptions de flames seraient-elles sorties du sein de ces pierres? Il se pourait qu'il fût arivé un tremblement de terre dans le voisinage; ils sont fréquens en Syrie; mais que de larges quartiers de pierres ayent vomi des tourbillons de feu! ne faut-il pas placer ce conte parmi tous ceux de l'antiquité?

(*y*) *Omar*, ayant pris Jérusalem, y fit bâtir une mosquée sur les fondemens même du temple d'*Hérode* & de *Salomon*, & ce nouveau temple fut consacré au même Dieu que *Salomon* avait adoré avant qu'il fût idolâtre, au Dieu d'*Abraham* & de *Jacob* que Jésus-Christ avait adoré quand il fut à Jérusalem & que les musulmans reconnaissent. Ce temple subsiste encor: il ne fut jamais entièrement démoli; mais il n'est permis ni aux juifs, ni aux chrêtiens d'y entrer; ils n'y entreront que quand les Turcs en seront chassés.

3°. Si ce prodige, ou si un tremblement de terre, qui n'est pas un prodige, était éfectivement arivé, l'empereur *Julien* n'en aurait-il pas parlé dans la lettre où il dit qu'il a eu intention de rebâtir ce temple? N'aurait-on pas triomphé de son témoignage? N'est-il pas au contraire infiniment probable qu'il changea d'avis? Cette lettre ne contient-elle pas ces propres mots? *Que diront les Juifs de leur temple qui a été détruit trois fois & qui n'est point encor rebâti? Ce n'est point un reproche que je leur fais, puisque j'ai voulu moi-même relever ses ruines; je n'en parle que pour montrer l'extravagance de leurs prophêtes qui trompaient de vieilles femmes imbéciles:* quid de templo suo dicent, quod cùm tertiò sit eversum, nondum ad hodiernam usque diem instauratur? hæc ego, non ut illis exprobrarem, in medium adduxi, utpote qui templum illud tanto intervallo à ruinis excitare voluerim. Sed ideò commemoravi, ut ostenderem delirasse prophetas istos quibus cum stolidis aniculis negotium erat.

N'est-il pas évident que l'empereur ayant fait atention aux prophéties juives, que le temple serait rebâti plus beau que jamais, & que toutes les nations y viendraient adorer, crut devoir révoquer la permission de relever cet édifice? La probabilité historique serait donc, par les propres paroles de l'empereur, qu'ayant malheureusement en horreur les livres juifs ainsi que les nô-

tres, il avait enfin voulu faire mentir les prophètes juifs.

L'abbé de la *Blétrie*, hiſtorien de l'empereur *Julien*, n'entend pas comment le temple de Jéruſalem fut détruit trois fois.

Pag. 399. Il dit qu'aparemment *Julien* compte pour une troiſième deſtruction la cataſtrophe arivée ſous ſon règne. Voila une plaiſante deſtruction que des pierres d'un ancien fondement qu'on n'a pu remuer ! comment cet écrivain n'a-t-il pas vu que le temple bâti par *Salomon*, reconſtruit par *Zorobabel*, détruit entiérement par *Hérode*, rebâti par *Hérode* même avec tant de magnificence, ruiné enfin par *Titus*, fait manifeſtement trois temples détruits ? le compte eſt juſte. Il n'y a pas là de quoi calomnier *Julien* (z).

L'abbé de la *Blétrie* le calomnie aſſez en diſant qu'il n'avait que *des vertus aparentes & des vices réels ;* mais *Julien* n'était ni hypocrite, ni avare, ni fourbe, ni menteur, ni ingrat, ni lâche, ni yvrogne, ni débauché, ni pareſſeux, ni vindicatif. Quels étaient donc ſes vices ?

Préface de la Blétrie.

4° Voici enfin l'arme redoutable dont on ſe ſert pour perſuader que des globes de feu

---

(z) *Julien* pouvait même compter quatre deſtructions du temple, puiſqu'*Antiochus Eupator* en fit abatre tous les murs.

feu fortirent des pierres. *Ammien Marcellin*, auteur païen & non fufpect, l'a dit. Je le veux; mais cet *Ammien* a dit auffi que lorfque l'empereur voulut facrifier dix bœufs à fes dieux pour fa première victoire remportée contre les Perfes, il en tomba neuf par terre avant d'ètre préfentés à l'autel. Il raconte cent prédictions, cent prodiges. Faudra-t-il l'en croire? Faudra-t-il croire tous les miracles ridicules que *Tite-Live* raporte?

Et qui vous a dit qu'on n'a point falfifié le texte d'*Ammien Marcellin*? ferait-ce la première fois qu'on aurait ufé de cette fupercherie?

Je m'étonne que vous n'ayez pas fait mention des petites croix de feu que tous les ouvriers aperçurent fur leur corps quand ils allèrent fe coucher. Ce trait aurait figuré parfaitement avec vos globes.

Le fait eft que le temple des juifs ne fut point rebâti, & ne le fera point, à ce qu'on préfume. Tenons-nous en là, & ne cherchons point des prodiges inutiles. *Globi flammarum*, des globes de feu ne fortent ni de la pierre, ni de la terre. *Ammien* & ceux qui l'ont cité n'étaient pas phyficiens. Que l'abbé de la *Blétrie* regarde feulement le feu de la faint Jean, il verra que la flame monte toujours en pointe ou en onde, & qu'elle ne fe forme jamais en globe. Cela feul fufit pour détruire la fotife dont il fe rend le défenfeur avec une cri-

tique peu judicieuse & une hauteur révoltante.

Au reste la chose importe fort peu. Il n'y a rien là qui intéresse la foi & les mœurs; & nous ne cherchons ici que la vérité historique.

APOTRES.

LEURS VIES, LEURS FEMMES, LEURS ENFANS.

APrès l'article *apôtre* de l'encyclopédie, lequel est aussi savant qu'orthodoxe, il reste bien peu de chose à dire. Mais on demande souvent: les apôtres étaient-ils mariés? ont-ils eu des enfans? que sont devenus ces enfans? où les apôtres ont-ils vécu? où ont-ils écrit? où sont-ils morts? ont-ils eu un district? ont-ils exercé un ministère civil? avaient-ils une jurisdiction sur les fidèles? étaient-ils évêques? y avait-il une hiérarchie, des rites, des cérémonies?

LES APOTRES ÉTAIENT-ILS MARIÉS?

1° Il existe une lettre attribuée à *saint Ignace* le martyr, dans laquelle sont ces paroles décisives. " Je me souviens de votre sain-

„ tété comme d'*Elie*, de *Jérémie*, de *Jean*
„ *Baptiste*, des disciples choisis, *Timothée*,
„ *Titus*, *Evodius*, *Clément*, qui ont vécu
„ dans la chasteté: mais je ne blâme point
„ les autres bienheureux qui ont été liés
„ par le mariage, & je souhaite être trouvé
„ digne de Dieu, en suivant leurs vestiges
„ dans son règne, à l'exemple d'*Abraham*, d'*Isaac*, de *Jacob*, de *Joseph*, d'*Isaïe*, des autres prophètes tels que *Pierre*
„ & *Paul* & les autres apôtres qui ont été
„ mariés ".

Quelques savans ont prétendu que le nom de *saint Paul* est interpolé dans cette lettre fameuse; cependant *Turrien*, & tous ceux qui ont vu les lettres de *saint Ignace* en latin dans la bibliothèque du vatican, avouent que le nom de *saint Paul* s'y trouve. Et *Baronius* ne nie pas que ce passage ne soit dans quelques manuscrits grecs; *non negamus in quibusdam græcis codicibus:* mais il prétend que ces mots ont été ajoutés par des Grecs modernes. 3e. Baronius anno 57.

Il y avait dans l'ancienne bibliothèque d'Oxford un manuscrit des lettres de *saint Ignace* en grec, où ces mots se trouvaient. J'ignore s'il n'a pas été brûlé avec beaucoup d'autres livres à la prise d'Oxford par *Cromwell*. Il en reste encor un latin dans la même bibliothèque; les mots *Pauli & apostolorum* y sont éfacés, mais de façon qu'on peut lire aisément les anciens caractères. Voyez Cotellier, tom. 2. pag. 242.

Il eſt certain que ce paſſage exiſte dans pluſieurs éditions de ces lettres. Cette diſpute ſur le mariage de *ſaint Paul* eſt peut-être aſſez frivole. Qu'importe qu'il ait été marié ou non, ſi les autres apôtres l'ont été? Il n'y a qu'à lire ſa première épitre aux Corinthiens pour prouver qu'il pouvait être marié comme les autres: "n'avons-
Chap. 9. ℣. 5 & 6. „ nous pas droit de manger & de boire „ chez vous? n'avons-nous pas droit d'y „ amener notre femme, notre ſœur, com- „ me les autres apôtres, & les frères du „ ſeigneur, & *Céphas*? ſerions-nous donc „ les ſeuls *Barnabé* & moi qui n'aurions „ pas ce pouvoir? Qui va jamais à la guer- „ re à ſes dépens (*a*)"?

Il eſt clair par ce paſſage que tous les apôtres étaient mariés auſſi bien que *ſaint Pierre*. Et *ſaint Clément* d'Alexandrie déclare poſitivement que *ſaint Paul* avait une femme. (Stromat. liv. 3.)

La diſcipline romaine a changé: mais cela n'empêche pas qu'il n'y ait eu un autre uſage dans les premiers tems. (Voyez *conſtitutions apoſtoliques* au mot *apocryphe*.)

DES ENFANS DES APOTRES.

II°. On a très peu de notions ſur leurs

(*a*) Qui? les anciens Romains qui n'avaient point de paye, les Grecs, les Tartares deſtructeurs de tant d'empires, les Arabes, tous les peuples conquérans.

familles. *Saint Clément* d'Alexandrie dit que *Pierre* eut des enfans, que *Philippe* eut des filles & qu'il les maria. Stromat. liv. 7. & Eusèbe liv. 3. ch. 30.

Les *actes des apôtres* spécifient *saint Philippe*, dont les quatre filles prophétisaient. On croit qu'il y en eut une de mariée, & que c'est *sainte Hermione*. Act. chap. 21.

Eusèbe raporte que *Nicolas*, choisi par les apôtres pour coopérer au saint ministère avec *saint Etienne*, avait une fort belle femme dont il était jaloux. Les apôtres lui ayant reproché sa jalousie, il s'en corigea, leur amena sa femme, & leur dit : *je suis prêt à la céder ; que celui qui la voudra l'épouse.* Les apôtres n'acceptèrent point sa proposition. Il eut de sa femme un fils & des filles. Eusèbe liv. 3. chap. 29.

Cléopas, selon *Eusèbe* & *saint Epiphane*, était frère de *saint Joseph* & père de *saint Jaques le mineur* & de *saint Jude*, qu'il avait eus de *Marie* sœur de la sainte vierge. Ainsi *saint Jude* l'apôtre était cousin germain de Jésus-Christ.

Egésippe, cité par *Eusèbe*, dit que deux des petits-fils de *saint Jude* furent déférés à l'empereur *Domitien* comme descendans de *David*, & ayant un droit incontestable au trône de Jérusalem. *Domitien*, craignant qu'ils ne se servissent de ce droit, les interrogea lui-même ; ils exposèrent leur généalogie ; l'empereur leur demanda quelle était leur fortune ; ils répondirent qu'ils possédaient trente-neuf arpens de terre, les- Eusèbe liv. 3. chap. 20.

quels payaient tribut, & qu'ils travaillaient pour vivre. L'empereur leur demande quand ariverait le royaume de Jésus-Christ; ils dirent que ce serait à la fin du monde. Après quoi *Domitien* les laissa aller en paix; ce qui prouverait qu'il n'était pas persécuteur.

Voila, si je ne me trompe, tout ce qu'on sait des enfans des apôtres.

OÙ LES APOTRES ONT-ILS VÉCU? OÙ SONT-ILS MORTS?

Eusèbe liv. 3.

Selon *Eusèbe*, *Jaques surnommé le juste*, frère de Jésus-Christ, fut d'abord placé le premier *sur le trône episcopal* de la ville de Jérusalem; ce sont ses propres mots. Ainsi, selon lui, le premier évêché fut celui de Jérusalem, supposé que les Juifs connussent le nom d'*évêque*. Il paraissait en éfet bien vraisemblable que le frère de notre sauveur fût le premier après lui, & que la ville même où s'était opéré le miracle de notre salut fût la métropole du monde chrétien. A l'égard de *trône épiscopal*, c'est un terme dont *Eusèbe* se sert par anticipation. On sait assez qu'alors il n'y avait ni trône ni siége.

Eusèbe ajoute, d'après *saint Clément*, que les autres apôtres ne contestèrent point à *saint Jaques* l'honneur de cette dignité. Ils l'élurent immédiatement après l'ascension.

Le Seigneur, dit-il, *après sa résurection, avait donné à Jaques surnommé le juste, à Jean & à Pierre le don de la science:* paroles bien remarquables. *Eusèbe* nomme *Jaques* le premier, *Jean* le second. *Pierre* ne vient ici que le dernier; il semble juste que le frère & le disciple bien-aimé de Jésus passent avant celui qui l'a renié. L'église grecque toute entière, & tous les réformateurs demandent où est la primauté de *Pierre?* Les catholiques romains répondent: s'il n'est pas nommé le premier chez les pères de l'église, il l'est dans les *actes des apôtres.* Les Grecs & les autres répliquent qu'il n'a pas été le premier évêque, & la dispute subsistera autant que ces églises.

Saint Jaques, ce premier évêque de Jérusalem, frère du Seigneur, continua toujours à observer la loi mosaïque. Il était récabite, ne se faisant jamais raser, marchant pieds nuds, allant se prosterner dans le temple des Juifs deux fois par jour, & surnommé par les Juifs *Oblia*, qui signifie *le juste.* Enfin ils s'en raportèrent à lui pour savoir qui était Jésus-Christ: mais ayant répondu que Jésus était *le fils de l'homme assis à la droite de* Dieu *& qu'il viendrait dans les nuées*, il fut assommé à coups de bâton. C'est de *saint Jaques le mineur* que nous venons de parler. Eusèbe, Epiphane, Jérôme, Clément d'Alexandrie.

Saint Jaques le majeur était son oncle, frère de *saint Jean* l'évangeliste, fils de *Ze-* Eusèbe liv. 3.

bedée & de *Salome*. On prétend qu'*Agrippa* roi des Juifs lui fit couper la tète à Jérufalem.

Eufèbe liv. 3. *Saint Jean* refta dans l'Afie & gouverna l'églife d'Ephèfe, où il fut, dit-on, enterré.

Saint André, frère de *faint Pierre*, quita l'école de *faint Jean Batifte* pour celle de Jéfus-Chrift. On n'eft pas d'acord s'il prècha chez les Tartares ou dans Argos. Mais pour trancher la dificulté on a dit que c'était dans l'Epire. Perfonne ne fait où il fut martyrifé, ni même s'il le fut. Les actes de fon martyre font plus que fufpects aux favans, les peintres l'ont toujours repréfenté fur une croix en fautoir à laquelle on a donné fon nom; c'eft un ufage qui a prévalu fans qu'on en connaiffe la fource.

Saint Pierre prècha aux Juifs difperfés dans le Pont, la Bithynie, la Cappadoce, dans Antioche, à Babilone. Les *actes des apôtres* ne parlent point de fon voyage à Rome. *Saint Paul* même ne fait aucune mention de lui dans les lettres qu'il écrit de cette capitale. *Saint Juftin* eft le premier auteur acrédité qui ait parlé de ce voyage fur lequel les favans ne s'acordent pas. *Saint Irénée*, après *faint Juftin*, dit expreffément que *faint Pierre* & *faint Paul* vinrent à Rome, & qu'ils donnèrent le gouvernement à *faint Lin*. C'eft encor là une nouvelle dificulté. S'ils établirent *faint Lin* pour infpecteur de la fociété chrètienne naiffante à Rome, on infère qu'ils ne la

conduisirent pas, & qu'ils ne restèrent point dans cette ville.

La critique a jetté sur cette matière une foule d'incertitudes. L'opinion que *saint Pierre* vint à Rome sous *Néron*, & qu'il y ocupa la chaire pontificale vingt-cinq ans, est insoutenable, puisque *Néron* ne régna que treize années. La chaise de bois qui est enchâssée dans l'église à Rome ne peut guères avoir apartenu à *saint Pierre*; le bois ne dure pas si longtems, & il n'est pas vraisemblable que *saint Pierre* ait enseigné dans ce fauteuil comme dans une école toute formée, puisqu'il est avéré que les Juifs de Rome étaient les ennemis violens des disciples de Jésus-Christ.

La plus forte dificulté peut-être est que *saint Paul*, dans son épitre écrite de Rome aux Colossiens, dit positivement qu'il n'a été secondé que par *Aristarque*, *Marc*, & un autre qui portait le nom de Jésus. Cette objection a paru insoluble aux plus savans hommes. Coloss. ch. 4. ℣. 10. & 11.

Dans sa lettre aux Galates, il dit *qu'il obligea Jaques, Céphas & Jean qui étaient colonnes*, à reconnaître aussi pour colonne lui & *Barnabé*. S'il place *Jean* avant *Céphas*, *Céphas* n'était donc pas le chef. Heureusement ces disputes n'entament pas le fond de notre sainte religion. Que *saint Pierre* ait été à Rome ou non, Jésus-Christ n'en est pas moins fils de Dieu & de la vierge *Marie*, & n'en est pas moins ressus- Chap. 2. ℣. 9.

cité, il n'en a pas moins recommandé l'humilité & la pauvreté qu'on néglige, il eſt vrai, mais ſur leſquelles on ne diſpute pas.

Nicéphore Caliſte, auteur du quatorzième ſiècle, dit que *Pierre* était *menu*, *grand & droit*, *le viſage long & pâle*, *la barbe & les cheveux épais*, *courts & crépus*, *les yeux noirs*, *le nez long*, *plutôt camus que pointu.* C'eſt ainſi que *Dom Calmet* traduit ce paſſage. Voyez ſon *dictionnaire de la bible.*

Saint Barthelemi, mot corompu de *Bar-Ptolomaios* (*b*), fils de *Ptolomée.* Les *actes des apôtres* nous aprennent qu'il était de Galilée. *Euſèbe* prétend qu'il alla prêcher dans l'Inde, dans l'Arabie heureuſe, dans la Perſe & dans l'Abiſſinie. On croit que c'était le même que *Nathanael.* On lui atribue un évangile; mais tout ce qu'on a dit de ſa vie & de ſa mort eſt très incertain. On a prétendu qu'*Aſtyage*, frère de *Polémon* roi d'Arménie, le fit écorcher vif; mais cette hiſtoire eſt regardée comme fabuleuſe par tous les bons critiques.

Saint Philippe. Si l'on en croit les légendes apocryphes, il vécut quatre-vingt-ſept ans, & mourut paiſiblement ſous *Trajan.*

Saint Thomas-Dydime. Origène, cité par *Euſèbe*, dit qu'il alla prêcher aux Mèdes,

(*b*) Nom grec & hébreu, ce qui eſt ſingulier & ce qui a fait croire que tout fut écrit par des Juifs helléniſtes loin de Jéruſalem.

aux Perses, aux Caramaniens, aux Bactriens & aux mages, comme si les mages avaient été un peuple. On ajoute qu'il batisa un des mages qui étaient venus à Bethléem. Les manichéens prétendaient qu'un homme ayant donné un soufflet à *saint Thomas* fut dévoré par un lion. Des auteurs portugais assurent qu'il fut martyrisé à Meliapour, dans la presqu'isle de l'Inde. L'église grecque croit qu'il prêcha dans l'Inde, & que de là on porta son corps à Edesse. Ce qui fait croire qu'il alla dans l'Inde, c'est qu'on y trouva vers la côte d'Ormus, à la fin du quinzième siècle, quelques familles nestoriennes établies par un marchand de Mozoul nommé *Thomas*. La légende porte qu'il bâtit un palais magnifique pour un roi de l'Inde, apellé *Gondafer*: mais les savans rejettent toutes ses histoires.

Saint Mathias. On ne sait de lui aucune particularité. Sa vie n'a été écrite qu'au douzième siècle par un moine de l'abbaye de saint Mathias de Trèves, qui disait la tenir d'un Juif qui la lui avait traduite de l'hébreu en latin.

Saint Matthieu. Si l'on en croit *Rufin*, *Socrate*, *Abdias*, il prêcha & mourut en Ethiopie. *Héracléon* le fait vivre longtems & mourir d'une mort naturelle: mais *Abdias* dit qu'*Hirtacus* roi d'Ethiopie, frère d'*Eglipus*, voulant épouser sa nièce *Iphigénie*, & n'en pouvant obtenir la permission de *saint Matthieu*, lui fit trancher la tête

& mit le feu à la maiſon d'*Iphigénie.* Celui à qui nous devons l'évangile le plus circonſtancié que nous ayons méritait un meilleur hiſtorien qu'*Abdias.*

Saint Simon Cananéen, qu'on fète communément avec *ſaint Jude.* On ignore ſa vie. Les Grecs modernes diſent qu'il alla prècher dans la Lybie, & de là en Angleterre. D'autres le font martyriſer en Perſe.

Matth. chap. 13. ℣. 55. *Saint Thadée*, ou *Lebée*, le mème que *ſaint Jude*, que les Juifs apellent dans *ſaint Matthieu frère* de Jéſus-Chriſt, & qui, ſelon *Euſèbe*, était ſon couſin germain. Toutes ces relations, la plûpart incertaines & vagues, ne nous éclairent point ſur la vie des apôtres. Mais s'il y a peu pour notre curioſité, il reſte aſſez pour notre inſtruction.

Des quatre évangiles choiſis parmi les cinquante-quatre qui furent compoſés par les premiers chètiens, il y en a deux qui ne ſont point faits par des apôtres.

Saint Paul n'était pas un des douze apôtres, & cependant ce fut lui qui contribua le plus à l'établiſſement du chriſtianiſme. C'était le ſeul homme de lettres qui fût parmi eux. Il avait étudié dans l'école de *Gamaliel. Feſtus* même, gouverneur de Judée, lui reproche qu'il eſt trop ſavant, & ne pouvant comprendre les ſublimités de ſa doctrine, il lui dit: tu es fou, *Paul*, tes grandes études t'ont conduit à la folie.

Act. chap. 26.

Insanis, Paule, multæ te litteræ ad insaniam convertunt.

Il se qualifie apôtre, *envoyé*, dans sa première épitre aux Corinthiens. " Ne „ suis-je pas libre? Ne suis-je pas apôtre? „ N'ai-je pas vu notre Seigneur? N'êtes- „ vous pas mon ouvrage en notre Seigneur? „ Quand je ne serais pas apôtre à l'égard „ des autres, je le suis à votre égard.... „ Sont-ils ministres du Christ? Quand on „ devrait m'acuser d'imprudence, je le suis „ encor plus ". Ire. aux Corinth. chap. 9.

Il se peut en éfet qu'il eût vu Jésus, lorsqu'il étudiait à Jérusalem sous *Gamaliel.* On peut dire cependant que ce n'était point une raison qui autorisât son apostolat. Il n'avait point été au rang des disciples de Jésus, au contraire il les avait persécutés; il avait été complice de la mort de *saint Etienne.* Il est étonnant qu'il ne justifie pas plutôt son apostolat volontaire par le miracle que fit depuis Jésus-Christ en sa faveur, par la lumière céleste qui lui aparut en plein midi qui le renversa de cheval, & par son enlévement au troisième ciel.

Saint Epiphane cite des *actes des apôtres* qu'on croit composés par les chrêtiens, nommés *Ebionites*, ou *pauvres*, & qui furent rejettés par l'église; actes très anciens à la vérité, mais pleins d'outrages contre *saint Paul.* Héréfies liv. 30. §. 6.

C'est là qu'il est dit que *saint Paul* était né à Tarsis de parens idolâtres; *utroque pa-*

rente gentili procreatus, & qu'étant venu à Jérusalem, où il resta quelque tems, il voulut épouser la fille de *Gamaliel*; que dans ce dessein il se rendit prosélyte juif, & se fit circoncire; mais que n'ayant pas obtenu cette vierge (ou ne l'ayant pas trouvée vierge) la colère le fit écrire contre la circoncision, le sabbat & toute la loi.

Cumque Hierosolimam accessisset, & ibidem aliquamdiù mansisset, pontificis filiam ducere in animum induxisse, & eam ob rem proselytum factum, atque circumcisum esse, postea quod virginem eam non accepisset, succensuisse, & adversùs circumcisionem ac sabbathum totamque legem scripsisse.

Ces paroles injurieuses font voir que ces premiers chrètiens, sous le nom de *pauvres*, étaient atachés encor au sabbat & à la circoncision, se prévalant de la circoncision de Jésus-Christ & de son observance du sabbat, qu'ils étaient ennemis de *saint Paul*, qu'ils le regardaient comme un intrus qui voulait tout renverser. En un mot ils étaient hérétiques & en conséquence ils s'éforçaient de répandre la difamation sur leurs ennemis, emportement trop ordinaire à l'esprit de parti & de superstition.

2de. Epit. aux Corint. ch. 11. ℣. 13. ch. 3. ℣. 2.

Aussi *saint Paul* les traite-t-il de faux apôtres, d'ouvriers trompeurs, & les acable d'injures; il les apelle *chiens* dans sa lettre aux Galates.

St. Jérôme, épitre à Philemon.

Saint Jérôme prétend qu'il était né à Giscala, bourg de Galilée, & non à Tarsis.

D'autres lui conteſtent ſa qualité de citoyen romain, parce qu'il n'y avait alors de citoyen romain ni à Tarſis, ni à Galgala, & que Tarſis ne fut colonie romaine qu'environ cent ans après. Mais il en faut croire les *actes des apôtres* qui ſont inſpirés par le ſaint Eſprit, & qui doivent l'emporter ſur le témoignage de *ſaint Jérôme*, tout ſavant qu'il était.

Tout eſt intéreſſant de *ſaint Pierre* & de *ſaint Paul*. Si *Nicéphore* nous a donné le portrait de l'un, les *actes* de *ſainte Thécle*, qui bien que non canoniques ſont du premier ſiècle, nous ont fourni le portrait de l'autre. Il était (diſent ces actes) de petite taille, chauve, les cuiſſes tortues, la jambe groſſe, le nez aquilin, les ſourcils joints, plein de la grace du Seigneur.

Staturâ brevi, calvaſtrum, cruribus curvis, ſuroſum, naſo aquilino, ſuperciliis junctis, plenum gratiâ Dei.

Au reſte ces *actes* de *ſaint Paul* & de *ſainte Thécle* furent compoſés, ſelon *Tertullien*, par un Aſiatique diſciple de *Paul* lui-même qui les mit d'abord ſous le nom de l'apôtre, & qui en fut repris & même dépoſé, c'eſt-à-dire exclus de l'aſſemblée; car la hiérarchie n'étant pas encore établie, il n'y avait pas de dépoſition proprement dite.

Quelle était la diſcipline ſous laquelle vivaient les apôtres & les premiers diſciples?

Il paraît qu'ils étaient tous égaux. L'égalité était le grand principe des eſſéniens,

des récabites, des thérapeutes, des *disciples* de *Jean*, & surtout de Jésus-Christ qui la recommande plus d'une fois.

Saint Barnabé, qui n'était pas un des douze apôtres, donne sa voix avec eux. *Saint Paul*, qui était encor moins apôtre choisi du vivant de Jésus, non seulement est égal à eux, mais il a une sorte d'ascendant, il tanse rudement *saint Pierre*.

On ne voit parmi eux aucun supérieur quand ils sont assemblés. Personne ne préside, pas même tour-à-tour. Ils ne s'apellent point d'abord évêques. *Saint Pierre* ne donne le nom d'*évêque*, ou l'épithète équivalente qu'à Jésus-Christ, qu'il apelle

Epitre I. chap. 2.

le surveillant des ames. Ce nom de *surveillant*, d'*évêque*, est donné ensuite indiféremment aux anciens que nous apellons *prêtres*; mais nulle cérémonie, nulle dignité, nulle marque distinctive de prééminence.

Act. ch. 6. ỳ. 2.

Les anciens, ou vieillards, sont chargés de distribuer les aumônes. Les plus jeunes sont élus à la pluralité des voix pour *avoir soin des tables*, & ils sont au nombre de sept; ce qui constate évidemment des repas de communauté. (Voyez l'article *église*.)

De jurisdiction, de puissance, de commandement, de punition, on n'en voit pas la moindre trace.

Il est vrai qu'*Ananiah* & *Saphira* sont mis à mort pour n'avoir pas donné tout leur argent à *saint Pierre*, pour en avoir retenu

une

une petite partie dans la vue de ſubvenir à leurs beſoins preſſans, pour ne l'avoir pas avoué, pour avoir corompu par un petit menſonge la ſainteté de leurs largeſſes; mais ce n'eſt pas *ſaint Pierre* qui les condamne. Il eſt vrai qu'il devine la faute d'*Ananiah*; il la lui reproche, il lui dit: *vous avez menti au ſaint Eſprit*, & *Ananiah* tombe mort. Enſuite *Saphira* vient, & *Pierre* au lieu de l'avertir l'interroge, ce qui ſemble une action de juge. Il la fait tomber dans le piége en lui diſant: *femme, dites-moi combien vous avez vendu votre champ*; la femme répond comme ſon mari. Il eſt étonnant qu'en arivant ſur le lieu elle n'ait pas ſu la mort de ſon époux, que perſonne ne l'en ait avertie, qu'elle n'ait pas vu dans l'aſſemblée l'éfroi & le tumulte qu'une telle mort devait cauſer, & ſurtout la crainte mortelle que la juſtice n'acourût pour informer de cette mort comme d'un meurtre. Il eſt étrange que cette femme n'ait pas rempli la maiſon de ſes cris, & qu'on l'ait interrogée paiſiblement comme dans un tribunal ſévère, où les huiſſiers contiennent tout le monde dans le ſilence. Il eſt encor plus étonnant que *ſaint Pierre* lui ait dit: *femme, vois-tu les pieds de ceux qui ont porté ton mari en terre; ils vont t'y porter.* Et dans l'inſtant la ſentence eſt exécutée. Rien ne reſſemble plus à l'audience criminelle d'un juge deſpotique.

Act. chap. 5.

Mais il faut confidérer que *faint Pierre* n'eft ici que l'organe de Jéfus-Chrift & du faint Efprit, que c'eft à eux qu'*Ananiah* & fa femme ont menti, & que ce font eux qui les puniffent par une mort fubite, que c'eft même un miracle fait pour éfrayer tous ceux qui en donnant leurs biens à l'églife, & qui en difant qu'ils ont tout donné, retiendront quelque chofe pour des ufages profanes. Le judicieux *Dom Calmet* fait voir combien les pères & les commentateurs difèrent fur le falut de ces deux premiers chrètiens, dont le péché confiftait dans une fimple réticence, mais coupable.

Quoiqu'il en foit, il eft certain que les apôtres n'avaient aucune jurifdiction, aucune puiffance, aucune autorité, que celle de la perfuafion, qui eft la première de toutes, & fur laquelle toutes les autres font fondées.

D'ailleurs il paraît par cette hiftoire même que les chrètiens vivaient en commun.

Quand ils étaient affemblés deux ou trois, Jéfus-Chrift était au milieu d'eux. Ils pouvaient tous recevoir également l'Efprit. Jéfus était leur véritable, leur feul fupérieur; il leur avait dit: *n'apellez perfonne fur la terre votre père; car vous n'avez qu'un père qui eft dans le ciel. Ne defirez point qu'on vous apelle maîtres, parce que vous n'avez qu'un feul maître, & que vous êtes tous frè-*

St. Matt. chap. 23.

res; ni qu'on vous apelle docteurs, car votre seul docteur est Jésus. (Voyez *église.*)

Il n'y avait du tems des apôtres aucun rite, point de liturgie, point d'heures marquées pour s'assembler, nulle cérémonie. Les disciples batisaient les catéchumènes; on leur souflait dans la bouche pour y faire entrer l'Esprit saint avec le soufle, ainsi que Jésus-Christ avait souflé sur les apôtres, ainsi qu'on soufle encor aujourd'hui en plusieurs églises dans la bouche d'un enfant quand on lui administre le batême. Tels furent les commencemens du christianisme. Tout se faisait par inspiration, par enthousiasme, comme chez les thérapeutes & chez les judaïtes, s'il est permis de comparer un moment des sociétés judaïques, devenues réprouvées, à des sociétés conduites par Jésus-Christ même du haut du ciel où il était assis à la droite de son père. St. Jean, chap. 20. ℣. 22.

Le tems amena des changemens nécessaires; l'église s'étant étendue, fortifiée, enrichie, eut besoin de nouvelles loix.

FIN DU TOME I.

Dr. D. Potts
26. 11. 91
[VOLT.]

